

9-14-60

LA BEAUTÉ DE L'ÂME

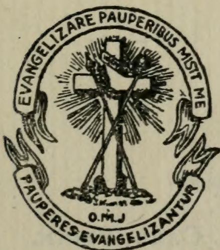
LA BEAUTÉ DE L'AME

CHRÉTIENNE, RELIGIEUSE, SACERDOTALE

par

le R. P. L. LE JEUNE, O. M. I.

(LECTURES SPIRITUELLES)



L. J. C. & M. I.

Au Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, (Canada).

PRÉFACE

Dieu est le rayonnant foyer de la beauté infinie. Sa beauté, dévoilée aux regards des anges et des élus, constitue leur éternelle félicité... Mais, ici-bas, " Dieu, nul ne l'a jamais vu." (Jean 1, 18). *Aussi bien, les humains ne recherchent guère la vision de sa beauté. Comme il contient pourtant toutes les perfections, il a daigné par la création entière manifester au monde un reflet de leur éclatante splendeur... L'idée de cette beauté a inspiré d'écrire ce livre.*

Le Fils de Dieu, incarné Fils de l'homme, est la plus parfaite image visible de son invisible beauté. Sa physionomie extérieure elle-même était dotée des traits et des attraits d'une beauté grave et douce. Toutefois la beauté de son âme reste le chef-d'œuvre des créations de l'Esprit-Saint. En toute sa Personne, la nature divine, unie à la nature humaine, a étalé aux regards du monde des splendeurs inconnues et incomparables... Mais Jésus est absent, loin de nos yeux charnels, assis là-haut sur son trône de gloire !... Le faire mieux connaître et aimer est un second motif inspirateur de ce volume.

Marie immaculée, sa Mère et la nôtre, est assurément " la belle Dame " *des apparitions de Lourdes et de Pontmain. Corps et âme, elle est le premier chef-d'œuvre humain de la Trinité. Vierge, mère, épouse, martyre, veuve, elle est bien reine de la terre et des cieux, assise sur son trône glorieux... Sa beauté sans égale méritait une esquisse dans ce livre, ainsi que celle de son Époux si parfait.*

Autour de Marie et de Joseph, en vertu de la foi au Messie, vient se ranger, dans la cour céleste, la multitude des saints et des saintes de l'Ancien Testament... En vertu de la vie, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, les sacrements de la Nouvelle-Alliance ont purifié, enrichi, embelli des légions innombrables d'âmes de l'Église triomphante, souffrante, militante. Depuis dix-neuf siècles, ces triomphes de la grâce dominent l'histoire de la malheureuse humanité restaurée : c'est le seul titre d'honneur et de gloire qui puisse la rehausser aux regards de la sainte Trinité. Tout le reste n'est qu'un vain bruit ou une éphémère vanité dont on a consigné le souvenir devant les générations humaines... Beau spectacle qu'il fallait esquisser dans cet ouvrage.

Hier, aujourd'hui et demain, jusqu'au dernier soir du monde, le regard de Jésus et les yeux de Marie se reposent avec délices dans la contemplation des belles âmes : âmes candides des enfants au berceau, âmes innocentes des adolescents et des jeunes personnes, des familles chrétiennes, des Instituts religieux et du sacerdoce, âmes ornées de la grâce sanctifiante et des dons de l'Esprit-Saint, des vertus du Cœur de Jésus et des perfections de la Trinité. Ce spectacle de beauté est invisible pour nous : seuls apparaissent quelques rayons qui captivent et séduisent les cœurs. ... C'est l'une des principales raisons de ce livre.

Peindre à grands traits les ravissantes scènes de la nature, les merveilles des règnes minéral, végétal, animal, la beauté humaine du corps et de l'âme, telle serait la voie royale qui conduit jusqu'à leur Auteur... Étudier les charmes des arts et les ressources des sciences, pour les soulever au-dessus des pures impres-

sions des sens et de la curiosité de l'esprit et les porter jusqu'à l'Artiste suprême et le Seigneur qui sait tout, telle serait la seconde voie de perfectionnement moral et religieux... Ce livre en a tracé quelques jalons.

Si la beauté naturelle et artistique passe pour être la reine qui subjugue les cœurs, elle n'est cependant qu'une vaine image, extérieure et fragile. Elle ne saurait s'acheter à prix d'or ou de diamant. Dieu seul l'a prodiguée à la nature et aux êtres humains : il la distribue à qui il veut le faire, comme les autres dons qu'il commet à ses œuvres ou qu'il prête à ses créatures raisonnables.

Ainsi, limiter l'action impressionnante de la beauté aux plaisirs des sens et aux voluptés qu'elle caresse, c'est suivre souvent le chemin du mal, du vice et du crime. Faute de se rappeler leur âme immortelle et sa surnaturelle beauté, son prix et sa destinée d'outre-tombe, des multitudes de chrétiens la tuent, avec sa vie divine et assassinent l'âme de leurs semblables !... C'est la dernière raison de ce livre.

Que Jésus, Marie, Joseph, daignent bénir ce travail, entrepris en leur honneur et pour le bien des âmes qui leur sont si chères !

Notions préliminaires

L'aveugle de naissance ne saurait percevoir dans la nature la beauté matérielle. La beauté des œuvres d'art lui est inconnue, excepté les beautés de la musique. Il est impuissant, en effet, à se faire une image des couleurs et des formes extérieures : car l'*image* est la fidèle reproduction, au fond de l'œil, d'un objet quelconque coloré par la lumière. Mais il peut s'en faire une *idée*, par la connaissance analogue d'un objet intellectuel ou moral.

Bien des personnes ressemblent à cet aveugle. Elles ne savent percevoir, avec netteté et précision, ni la beauté répandue dans la nature, ni la splendeur des arts, ni le rayonnement des êtres invisibles.

Il a donc paru nécessaire de les éclairer et utile de les instruire. Dans ce dessein, il importe d'expliquer, en peu de mots, les *diverses sortes* de beautés, afin de les faire sentir, rechercher, admirer, aimer, selon leur valeur respective.

I.— La BEAUTÉ NATURELLE OU PHYSIQUE est la propriété qu'ont les êtres de faire impression sur les sens et sur l'âme : elle réside dans le monde inanimé, comme une *belle aurore boréale*, comme le *beau fleuve* Saint-Laurent

La BEAUTÉ NATURELLE OU SENSIBLE est l'éclat que reflètent les êtres vivants, impressionnant les sens et l'âme : elle reside dans les règnes végétal et animal : telle une *belle forêt*, une *belle hermine*... Seules la *vue* et l'*ouïe* donnent, à l'âme la jouissance des couleurs, des formes, des sons.

Le *tact*, cependant, supplée parfois à la vue : par le toucher, l'aveugle distingue les objets, les traits même d'une personne, en lui effleurant de la main le visage. Ce sens aide à compléter la notion du beau, comme si l'on palpe le tissu d'une feuille de rose, le calice soyeux du lis, la corolle fraîche et veloutée de telle fleur. Il est reconnu, d'ailleurs, que les sensations de froid et de chaud, de tiède ou de frais, dans l'atmosphère et dans les objets,influent sur la nature des impressions, même morales.

L'*odorat* et le *goût* ont eux-mêmes une certaine aptitude à discerner la beauté. L'expérience démontre bien que la violette, la rose, le lis paraîtraient *moins beaux* sans le parfum qu'ils exhalent. La fraîche saveur d'une poire ou d'une pomme *fameuse*, le jus sucré de l'orange, ne viennent-ils pas achever l'impression que produit la vue de ces fruits à l'étalage ou servis à table ?... Dieu a mis, à dessein, dans les aliments l'utile et l'agréable : ainsi la beauté des fruits est complétée par leur saveur aromatique. Et l'on peut constater aisément que, par les organes des cinq sens, il a voulu atteindre l'âme et ses facultés.

II.— La BEAUTÉ ARTISTIQUE, imitation idéale et expressive de la beauté naturelle, résulte de l'action des œuvres d'art sur les sens et sur l'âme.

L'artiste ne se contente point de jouir du spectacle des beautés du monde visible. Il s'étudie longtemps à les reproduire, ou par le ciseau ou par le pinceau, à les préciser, à les embellir, à les idéaliser.

La nature et l'art collaborent ensemble, en vue de produire dans les âmes les sentiments de la beauté. Tous deux présentent aux sens les objets

sous trois aspects : le *gracieux* ou *joli*, le *beau*, le *sublime*.

La *grâce* est une nuance souple, délicate, incomplète de la beauté : c'est le symbole d'une force initiale et contenue. Elle plaît, en épargant à l'âme les violentes émotions, en lui communiquant un sentiment de satisfaction douce et exquise... Dans la nature, un ruisseau, qui serpente avec murmure et qui coule dans la prairie en fleurs, est gracieux ou *joli*. Tel est aussi l'enfant qui sourit sur le bras de sa mère... Dans l'art, un voilier en miniature, gréé de ses vergues, voiles et cordages, suspendu en ex-voto devant l'autel de Marie, est *gracieux* ou *joli*. Tel est aussi le tableau de l'*Angelus* de Millet...

La *beauté* résulte de la grandeur des masses, de l'étendue des perspectives ou des panoramas, de l'élégance des formes, de l'éclat et de l'harmonie des couleurs et des sons, de l'unité et de la variété des parties composantes. Elle attire, séduit, captive d'une admiration tempérée ou discrète ; ou bien, elle ravit et transporte d'un enthousiasme exalté, portant l'émotion jusqu'au langage passionné et aux larmes... Dans la nature, la mer, s'étendant au loin sans autre horizon que le ciel, moutonnant en myriades de crêtes argentées, ou soulevant ses vagues en furie à la hauteur des vergues, apparaît *belle* et imposante. Telle est aussi la physionomie régulière de l'enfant, devenu par la jeunesse, la *beauté* attrayante... Dans l'art, le majestueux paquebot transatlantique est *beau* sur ses ancres ou voguant en haute mer. Tel aussi le tableau de l'*Assomption*, chef-d'œuvre de Murillo...

Le *sublime* est, dans la nature, le suprême degré du grandiose et du gigantesque. Il éveille un sentiment d'admiration écrasante : on dirait l'*horreur* substituée à la beauté ! Ainsi une vaste forêt en proie aux flammes, secouée par les vents qui chassent fumée et étincelles, offre un spectacle *sublime.* Tel aussi le cyclone dévastateur, quand le ciel verse ses torrents sur les collines et les plaines, éclairées par les incessants méandres des décharges électriques... Tel le spectacle du *Titanic* qui sombre insensiblement ou du *Lusitania* qui s'engloutit avec ses victimes en pleurs !... Dans l'art, le sublime suscite la pitié, l'admiration, la terreur, mais se contient dans les limites du beau le plus élevé. Ainsi le portrait en pied de *Marie-Antoinette*, entourée des bourreaux, marchant fièrement à l'échafaud, est *beau* et *sublime*... Mais nul tableau n'égale celui de la *Mère des Sept-Douleurs*, debout au pied de la croix de Jésus expirant !...

III.— La BEAUTÉ INTELLECTUELLE est une idée — ou une suite d'idées — qui éclaire l'esprit, le ravit, le transporte à de sublimes hauteurs... En saisissant directement l'âme, cette beauté paraît tout de suite bien supérieure à la beauté naturelle et à la beauté artistique.

Par exemple, l'aveugle de naissance se fait une *idée* d'un objet matériel par une opération de l'esprit. En touchant la surface d'eau d'une cuvette, une nappe immense sera pour lui un lac et l'océan ; une dizaine d'arbres qu'il tâte lui suggère l'idée d'une forêt sans limites...

Racontez-lui un trait d'héroïsme guerrier ou du martyre des chrétiens de la Chine ou du Canada :

il ira jusqu'à sentir l'*impression* du beau intellectuel. Lisez devant lui une oraison funèbre de Bossuet ou une conférence de Lacordaire, il tressaille d'enthousiasme et admire cette éloquence majestueuse ou vibrante.

IV.— La BEAUTÉ MORALE est une idée et un sentiment qui saisissent l'âme tout entière, cœur et volonté, excitent son admiration, remuent ses fibres les plus secrètes, lui causent une jouissance pure et profonde.

L'histoire est tissée d'actions de tout genre, empreintes de beautés morales à tous les degrés. Telle, la constance de la mère des sept frères Machabées. Tel, le martyre de Marie, mère de Jésus, assistant à son agonie et à son dernier soupir. Tel, l'héroïsme de la mère de saint Symphorien, exhortant son fils unique à subir le martyre...

Ce genre de beauté fait tressaillir l'âme et monter du cœur aux yeux les plus douces larmes. Remuée dans ses profondeurs, elle y décèle une joie, très supérieure aux émotions sensibles qui naissent du beau naturel et du beau artistique.

V.— La BEAUTÉ SURNATURELLE est l'état de l'âme embellie de la grâce sanctifiante, qui la transforme dans sa substance, comme les dons et les vertus infuses, qui l'accompagnent, transforment ses facultés, la rendant ainsi pleinement agréable à Dieu.

Comme l'âme est la vie du corps qu'elle anime, ainsi la grâce habituelle est la vie surnaturelle de l'âme. Mais cette vie est invisible: germe obscur, principe caché, réel cependant.

L'âme, transfigurée par la grâce, comme le feu transforme le fer, comme la lumière pénètre le fil à l'intérieur de la lampe électrique, dépasse en beauté et en valeur la création entière.

A cette intime vision de beauté la plupart des âmes chrétiennes, religieuses, sacerdotales, se montrent trop indifférentes et insensibles, autant envers elles-mêmes qu'à l'égard des autres personnes. Elles oublient et elles négligent, sans inquiétude ni remords, de vivre surnaturellement leur vie divine, estimant et aimant leur propre beauté, au milieu de profondes jouissances et de voluptés exquises !...

Cet étrange phénomène devrait cesser sur-le-champ, afin que chaque âme, en grâce avec Dieu, sache trouver “ *en elle-même le royaume de Dieu !*” (Luc 17, 21.)

VI.— La BEAUTÉ DIVINE est la manifestation de toutes les perfections de Dieu dans leur intégrité, leur harmonie, leur variété, leur éclat absolu.

Sa beauté est tout son Être, et son Être est toute beauté, souveraine, unique, resplendissante comme un soleil infini.

Elle est la source, l'origine, le principe de toutes les autres beautés qui précèdent.

Jamais elle ne sera totalement manifestée aux âmes ; non, pas même au ciel, où chacune la pourra contempler selon ses aptitudes, et sans l'épuiser jamais.

Si la beauté divine nous est révélée par la belle âme de Jésus, par celles de Marie et de Joseph, des saints et des saintes, leur beauté n'en est toutefois qu'un lointain et pâle reflet.

Conclusion.— Que penser des millions d'âmes qui, sur la surface du globe, n'accordent leur estime et leur amour qu'aux manifestations des beautés inférieures de l'ordre naturel ?... Comment rester insensible à la multitude des malheurs et des crimes qui proviennent de cet avilissante servitude ?...

Faute d'analyser et de subordonner entre elles les diverses hiérarchies de la beauté, la foule sans nombre des âmes chrétiennes s'arrête aux unes comme les païens, sans se soucier de sentir et d'apprécier les autres comme les prédestinés.

L'on pressent, dès lors, les erreurs sur les principes et les illusions sur la conduite : elles sont nécessairement suivies des plus déplorables conséquences, pour la vie présente et pour l'éternité.

Puissent les considérations qui suivent, ramener les unes dans la voie du bien, de la vertu, du ciel, arrêter les autres sur la voie large qui aboutit à la perdition !

———

PREMIÈRE PARTIE

La Beauté naturelle

CHAPITRE I

La Beauté physique

Article I.—La Beauté des Paysages

I.—TEXTES

" *Dieu a créé le ciel et la terre... Il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut !*" (Gen. I.) — " *Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre, et sache que Dieu les a créés de rien.*" (II Mach. 7, 28.) — " *Je vous rends gloire, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre !* " (Luc 10, 21.)

Ces trois affirmations, de Moïse, de la mère des sept martyrs Machabées, de Jésus lui-même, établissent la certitude du dogme de la création. A l'encontre de tous les systèmes anciens, modernes, contemporains des savants matérialistes, elles attesteront éternellement que Dieu seul est l'auteur de tous les êtres, que le monde est l'œuvre de sa main toute-puissante, le produit de sa libre volonté, la manifestation visible de sa bonté, de ses perfections : il est donc, aussi bien, le majestueux rayonnement de sa *beauté* infinie.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Créateur du Ciel. " *Les cieux chantent la gloire de Dieu.*" (Ps. 18.) Ne dirait-on pas que le ciel ou firmament a reçu la mission d'imprimer sur les âmes l'image de l'autre ciel, dont il a pris le nom ?

En effet le bleu firmament est la demeure du soleil, des astres, de la lumière, de l'aurore, du crépuscule, des multiples phénomènes atmosphériques.

La *lumière* est le rayonnement des corps célestes qui rend les objets visibles : elle est la mère des couleurs. Rien n'est doux et beau comme elle. Voir la lumière, c'est vivre ; en être privé, c'est être aveugle ; perdre la lumière, c'est mourir. Elle soutient un rôle capital dans la nature, puisque l'œil le mieux conformé ne peut rien sans elle... La lumière du soleil, " cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers," (Pascal, *Pensées* I) est composée de sept ondes, dont la combinaison produit sur notre œil une impression de blancheur. Séparez ces ondes, elles se décomposent en couleur *rouge, orangée, jaune, verte, bleue, indigo, violette.* La science nomme les trois premières couleurs *chaudes*, les trois dernières couleurs *froides.*

Rappelez-vous que le soleil a jadis baigné de ses rayons les splendeurs du paradis d'Adam et d'Eve. Depuis le berceau de l'humanité, il a guidé les pas des mille générations disparues, projetant, a dit Jésus, " *sa lumière sur les bons et sur les méchants.*" (Matt. 5, 45), dans les insondables profondeurs de l'espace et sur toutes les latitudes de l'univers.

Seule, la lumière serait uniforme : l'*ombre* lui sert de cadre naturel. Si la lumière est intense, l'ombre des objets est plus nette. Ces mélanges de degrés et ces variétés de nuances forment des contrastes qui produisent la beauté.

Imaginez une famille nombreuse, renfermée dans une cave obscure et assise devant une table couverte de tapis aux couleurs voyantes et de bouquets de roses. Brûlez-y un peu de carbonate de soude, qui projette une lumière jaune orangé : ni tapis, ni roses ne paraissent colorés. Les visages du groupe familial ont pris une apparence hideuse et repoussante : l'œil aperçoit les plus légers défauts de la peau !... Comme le monde paraîtrait affreux, sans le charme que la blanche lumière prête aux couleurs des objets !

Aussi la *nuit* vient éteindre la variété et la joie des couleurs : elle étend sur la nature un voile *noir*, qui lui ravit sa beauté. Ce qui engendre dans l'âme la tristesse et le deuil, les sentiments de frayeur et d'angoisse, épouvantail des enfants.

La clarté diffuse des *étoiles* tempère la noirceur des nuits. Elles étincellent comme des diamants, ou sont rouges comme des rubis, vertes comme des émeraudes, bleues comme des saphirs, ou modifient par le scintillement leurs aspects mobiles... Tandis que la *lune* se contente de rayonnements pâles, sans vivacité, sans chaleur : son éclat adouci ne manque pas de charme dans un paysage d'hiver ou une nuit d'été silencieuse.

L'*aurore* est précédée de l'aube, qui vient, par teintes douces, illuminer l'orient de longues banderoles blanches. Elle ne tarde pas à empourprer

l'horizon de ses feux, semblables à un vaste incendie.

Suivez bien les teintes que la lumière prête au *jour*, à l'atmosphère, aux nuages, à l'arc-en-ciel, aux aurores boréales, au mirage du désert, à tous les météores des pôles et des mers tropicales. Quelle ravissante beauté dans les gradations de ton que revêtent toutes ces couleurs changeantes ! Tantôt le bleu foncé du firmament passe au bleu pâle, tantôt la rose cède la place au safran, le satin à la pourpre, tantôt les franges d'argent s'allient aux écharpes d'or...

Voyez-vous, bien haut dans le ciel d'été, ces fragiles *nuées* de gaze qui s'allongent en lisérés d'une blancheur diaphane ? Leurs tissus sont d'apparence si délicate que l'œil craint leur soudaine dispersion. Puis les chauds rayons les viennent dilater : les nuées se résolvent en invisible vapeur. Rendues ainsi plus légères que l'air, elles s'élèvent aux régions froides, s'y condensent à nouveau, redeviennent de belles bandes en satin : tels les flocons ouatés d'un grand feu d'artifice paraissent si doux à l'œil qu'il les contemplerait éternellement...

Le *crépuscule* s'annonce et annonce le repos de la nature. Au soleil couchant, une intense pourpre lumineuse embrase l'occident ; des lignes, en bandes jaune orangé et d'or, se dessinent très voyantes ; le soleil paraît se livrer à mille jeux de lumière. "*Le soir venu*, a dit le Maître, *vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge. Et le matin : Tempête aujourd'hui, car le ciel est de couleur éclatante.*" (Matt. 16, 2)... Et le soir tombe, toute la belle parure de fête se mélange, se replie à regret et s'évanouit dans le silence !...

Alors la voûte *étoilée* décèle sa splendeur. Plongez votre regard " dans le silence éternel de ces espaces infinis qui vous effraient ! " Portez-les au loin, plus loin encore, l'espace d'un siècle, car " si votre vue s'arrête aux astres, que votre imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir." Dans cet océan céleste naviguent de brillantes planètes, des myriades d'étoiles dispersées à des distances sans fin, au sein d'un imposant et mystérieux silence. " Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. C'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part." (Pascal).

Qu'il doit être beau et grand le Créateur de l'univers, qui a " *pour manteau la lumière et l'abîme pour vêtement !* " (Ps. 103). Et cependant toute la beauté de la nature n'est qu'une nuance incolore de sa beauté divine!

II.— **Créateur de la terre.** Si la lumière et les couleurs revêtent le ciel d'opulentes parures, la terre en reçoit aussi ses plus séduisants décors.

L'*air* respirable, qui enveloppe le globe, est un élément gazeux, transparent, incolore : il est donc invisible. Aperçu sous une épaisseur considérable, il paraît bleu, lorsque le temps est beau. Ce bleu du ciel, selon que l'atmosphère est chargée de vapeurs et de nuages, prend tour à tour des teintes blanches, grises, dorées, bleu-clair. Cette variété d'aspect produit la beauté . . . Il n'a ni odeur, ni saveur, et il peut être liquéfié. Sa beauté étonne l'esprit et le ravit, en raison surtout des dernières inventions : la télégraphie sans fil et ses applications merveilleuses. Si l'on disposait des récepteurs dans toutes

les fenêtres de Londres ou de Paris, à tous les arbres d'une immense forêt et à des milliers de navires en pleine mer..., instantanément ils recevraient la même dépêche, frappée dans le Nouveau-Monde ! On ne sait lequel admirer le plus : ou de l'étincelle électrique, ou de l'air qui en transporte les vibrations !

Le *vent* est le déplacement plus ou moins rapide de l'air, suivant le mutuel contact de la chaleur et du froid. Il a deux propriétés qui concourent à la beauté de la nature : le mouvement et le bruit, le premier faisant le plaisir de la vue, le second celui de l'oreille.

Sans le mouvement, il y aurait monotomie dans les éléments : dans les sables du désert, dans les steppes de neige, dans les surfaces illimitées des océans et des lacs, dans les forêts et la végétation entière. Avec le mouvement, les scènes varient d'aspect, depuis le gracieux d'une feuille et d'une fleur qui frémissent et se balancent, jusqu'au spectacle grandiose et sublime des mers et des forêts.

Sans la sonorité du vent, l'oreille perd les agréments des nuances du son : frémissement et murmure, bruissement et sifflement, grondements et mugissements ...

L'*eau*, même limpide, n'offre pas la transparence de l'air. Elle devient sombre à l'œil, dans ses grandes profondeurs. Combinée avec la lumière et les couleurs, elle constitue la plus incomparable richesse de la création entière. Par le mouvement naturel, elle anime les solitudes et les déserts, les gorges des hautes montagnes et des collines. Le vent des pleines mers prête aux vagues et aux marées toutes les

gammes successives de la plus riche harmonie. Et si l'eau concourt aux plus belles scènes par le mouvement et le bruit, elle y contribue aussi bien pour l'étalage des paysages les plus enchanteurs : océans, lacs, fleuves, rivières cataractes, glaciers, neige, nuages, pluies, rosée, brumes ; eaux froides, thermales, sulfureuses, salées, douces . . .

L'*Océan*, contemplé des rochers du rivage, ravit le regard par ses lointains horizons. Il saisit de stupeur, d'épouvante parfois, par le spectacle de ses flots perpétuellement agités. Sous les brises et les moussons d'une sereine atmosphère, il brille et dort tranquille au soleil des baies et des anses : il étale alors le vert opaque de ses grandes glaces unies, où sillonnent des voies blanchâtres, pareilles à des chemins sous-marins qui se croisent en toutes directions. Là " *les poissons de la mer en parcourent les sentiers.*" (Ps. 8). Alternant à deux périodes diurnes, le flux et le reflux lancent avec fracas les vagues en courroux contre les altières falaises, ou bien les enroule en courbe régulière sur la blancheur des sables et les galets bruyants des grèves. Sous les rafales, elles se soulèvent en énormes masses et elles retombent en mugissant le long du rivage sonore. Ne dirait-on pas que la mer est animée, qu'elle s'élève et s'abaisse à son gré, chante ou gémit, se colore ou s'assombrit sous les feux du jour ou sous le voile des nuages ? Elle éveille dans l'âme la conscience d'une impression profonde, celle d'une vie palpitante, belle, grandiose. " *Les soulèvements de la mer sont admirables !* " (Ps. 92). — L'Océan, contemplé du pont d'un navire, centuple encore cette impression. De tous côtés s'étendent les eaux.

L'aspect du ciel, tendu en pavillon sur l'horizon visuel qu'il enserre, l'image des insondables abîmes qui hante l'esprit, l'isolement et la solitude au milieu de l'élément redoutable, tout concourt à créer une sensation de grandeur imposante, écrasante même pour la faiblesse humaine. Bleus ou verts d'émeraude transparente, les flots perlent en fine poussière liquide, au flanc du navire ou à son sillage... Et qui dira ce qu'ajoute à la beauté du spectacle, dans la zone tropicale, le phénomène de la phosphorescence et celui des mirages à l'horizon ?...

Les *montagnes* présentent un autre genre de grandiose et sublime panorama. Franchissez les Rocheuses canadiennes. A Banff où elles commencent, se dressent à droite des masses géantes, accroupies dans la solitude ; à gauche, les mamelons altiers se rapprochent comme pour encercler un verger plantureux ; à peu de distance, les pics successifs servent de bordure à l'ovale d'un lac, long de deux ou trois lieues, aux eaux teintes en bleu, qui dorment dans l'immense conque, dépourvue de rives. Au sortir de Laggan, les monts se dressent à pic, serrés les uns contre les autres, formant de rares gorges étroites, par où descendent à la course des rivières qui chantent écumantes ; puis, ils s'élèvent en pentes verticales vers le sud, tandis que, au nord, ils étalent des lits en stratifications, qui se prolongent à perte de vue en étages superposés, couverts de glaciers éternels... Plus loin, dans la chaîne centrale, sont fièrement assis les deux énormes massifs des monts *Stephen* et *Macdonald*, lesquels surplombent d'autres collines boisées, s'inclinant vers le plateau central de la Colombie aux prairies fécondes.

Quel sentiment de saisissement profond vient envelopper l'âme tout entière, à l'aspect de ces sauvages décors ! L'impression du beau dans sa majesté la pénètre et la remue dans ses fibres les plus cachées.

Les *lacs* canadiens étalent des scènes non moins impressionnantes. Le grand *Lac-des-Bois* est l'un des plus merveilleux de l'Amérique du Nord. Sortez, le matin, sur le vapeur de la *Rivière-la-Pluie*. En peu de temps, vous entrez dans l'immense nappe d'eau bleue. Si vous portez la vue au nord, c'est l'onde sans rivage ; si vous la portez à l'est, c'est une longue bande azurée, à peine perceptible sur l'horizon lointain. Durant quatre heures de navigation, la perspective reste immuable, Vous confinez alors à la région des îles, qui comptent plusieurs milliers. Le spectacle devient féerique. Les îlots succèdent aux îlots de toutes dimensions, bordés de sable et de galets, tous plantés d'arbustes et ornés de verdure. Puis émergent les îles aux teintes variées, qui se mirent dans les ondes tranquilles. Parfois le chenal du vapeur s'élargit ; et l'œil est surpris de percevoir le miroir d'un beau lac perdu dans les forêts des îles. Sur une presqu'île dénudée, plane la fumée d'un campement indien : dans les alentours flottent les canots de pêche et les pirogues de chasse: reste d'un passé qui n'est plus !... Chemin faisant, les îles se sont rangées soudain, et le regard émerveillé aperçoit comme l'alignement des maisons sur la large rue liquide d'un boulevard citadin : l'œil suit avec délices le prolongement sans fin de la chaussée liquide !... Quel silence règne dans ces solitudes ! Il permet à l'âme de jouir, jusqu'au soir, à Kenora,

des ravissantes beautés que la main du Créateur a semées, comme en se jouant, dans "*ces cantons détournés de la nature.*" (Pascal, *Ibid.*)

La belle nature est là, plus près de vous. C'est, au fond d'un *vallon*, une eau dormante, ombragée de berceaux verdoyants et entourée de bouquets d'arbrisseaux. Sur ce miroir étincellent mille paillettes d'argent, où se joue la lumière que tamise le feuillage. Et le murmure d'un ruisselet, qui se déverse sans repos dans cette conque, se mêle au bruissement des zéphyrs à travers les ramures. Là aussi, le calme est recueilli, le silence mystérieux: tant la scène est gracieuse !...

Le *cristal* naturel relève également la beauté de la création. Dans les grottes, il revêt la variété de toutes les formes géométriques, cube, prisme, cône, pyramide, ainsi que toutes les dimensions en stalactites et en stalagmites. Il est des cristaux diaphanes très purs que traverse la lumière et qu'elle enflamme de ses feux. Leurs colorations reproduisent les teintes du saphir ou bleu, de la verte émeraude, du rubis ou rouge de sang translucide, du grenat ou rouge sombre, de l'améthyste ou violet clair... Le *diamant* est, de tous les corps le plus dur, le plus brillant, le plus précieux : c'est un cristal de carbone pur. Le plus souvent incolore, il est aussi parfois teinté de jaune, de vert et de gris : le bleu est très rare. Les autres *pierres précieuses*, outre le rubis, le saphir, et les précédentes, sont la topaze jaune ou aqueuse, verdâtre ou blanchâtre, la turquoise de couleur bleue ou vert clair, l'opale d'un blanc laiteux, l'agate à une seule ou à plusieurs teintes superposées... L'œil est ébloui et l'âme ravie, à la vue de ces con-

crétions superbes qui défient toutes les finesses de l'art et de la science !...

Le *marbre*, bien que superposé en couches épaisses, présente souvent des couleurs du plus charmant effet, surtout travaillé par la main habile des artistes. Ainsi l'onyx et le marbre de Sicile étalent une finesse de grain et un heureux mélange de teintes fondues ensemble ; ils sont sillonnés de veines éclatantes qui simulent des pierres précieuses. Les marbres ont toutes les couleurs ; les unes isolées et dominantes, les autres mêlées sans art et gracieuses. Il n'est pas jusqu'au *granit* lui-même qui, lisse et bien poli, ne plaise à la vue par le brillant qu'y insèrent les feuillettes de mica reluisant. (V. R. P. Souben, *Le Beau dans la nature.*)

Les *métaux*, cachés dans le sol, constituent à la fois une richesse et une beauté. Tous sont remarquables, sous la main de l'ouvrier, en raison de leur couleur spécifique, de leur souplesse et de leur ductilité, de leur ténacité et de leur dureté, de leur fusibilité ou de leur volatilité. Les uns sont *communs* comme le fer et le nickel, le cuivre et le plomb, l'étain et le zinc ; les autres sont *intermédiaires*, comme le bismuth et l'aluminium ; les derniers sont *précieux*, comme le mercure et le platine, l'argent et l'or... et le *radium*, aux qualités si merveilleuses !

" *Bénissez le Seigneur, ciel et terre, mers et fleuves, montagnes et collines, lumière et ténèbres, louez et exaltez-le éternellement !* (Dan. 3.) — " *Ils vivent dans l'oubli de ses bontés et des merveilles qu'il leur a manifestées.*" — " *Les Gentils sont inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Ses perfections, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres.*" (Rom. 1.)

Article II.—La Beauté des Végétaux

I.— TEXTES

" *La terre produisit de l'herbe verdoyante, faisant une semence selon l'espèce.*" (Gen. 1, 12.) — " *Le Seigneur fit sortir du sol des arbres de toute sorte, beaux à voir, leurs fruits délicieux à manger.*" (Gen. 2, 9.) — " *Salomon avait traité de toutes les plantes, du cèdre du Liban à l'hysope qui sort des murailles.*" (I Rois 4, 33.)

Selon ces assertions de la Bible, tout le règne végétal est l'œuvre du Créateur : le *gazon* ou verdure tendre, l'*herbe* ou plantes légumineuses et céréales, les *arbres à fruit* et autres de tout genre, les *fleurs*, énumérées en grand nombre dans l'Écriture. La Révélation contredit d'avance le système de *transformation* des minéraux bruts en végétaux vivants ou la *génération spontanée*. Les êtres organisés reçoivent tous la vie de corps déjà animés : la preuve naturelle a été établie irréfutablement par Louis Pasteur... Ainsi, en dehors et au-dessus de la matière, il faut recourir au Créateur du principe vital.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'herbe** des champs et le **gazon** des prairies plaisent à l'œil par la couleur verte, si douce et si reposante. Nulle part au monde, le spectacle n'offre plus d'attrait que dans les interminables plaines du Nord-Ouest canadien. Ces prairies ou savanes " d'herbe verdoyante " surprirent jadis nos explorateurs. Leur immensité les frappait de stupeur. Veritable océan de steppes, avec ses vallons, ses ondulations, ses crêtes légères ! Sur la nappe des

gazons sans autre bordure que l'horizon visuel, la teinte douce et les reflets verdoyants répandaient la fraîcheur et la vie, en tous sites, même les plus sauvages. Leur regard éperdu admirait l'art avec lequel le Créateur combinait avec les beautés de la symétrie les charmes d'une monotonie riante !...

Et maintenant, depuis quarante années seulement, les *prairies* de l'Ouest sont transformées en plaines de *céréales*. Véritable grenier de l'Amérique, de l'Europe et des Indes. Ce n'est point l'homme : c'est la main de l'Auteur de la nature, qui a marqué au cadran l'heure de cette métamorphose qui dure encore ! Ravissant panorama, quand, à perte de vue, le froment et l'orge, l'avoine et le lin verdoient au printemps et que la végétation est en fleur ! Bientôt les épis s'allongent et mûrissent, les tiges se balancent et ondulent au gré du vent, sous un beau ciel d'azur, semblables au fléchissement et au redressement des flots, sur une superficie sans bornes. Spectacle à la fois superbe et réconfortant, car l'espoir du moissonneur est devenu une opulente réalité. Ici encore, la Providence a su mêler l'agréable à l'utile pour le bonheur de l'humanité...

II.— La **fleur** est l'une des plus belles parures de la terre. Elle l'est par sa forme, ses dimensions, ses couleurs, son parfum lui-même.

L'Artiste divin a merveilleusement taillé, découpé, festonné les myriades de fleurs, sous tous les climats. Là dans ces grandes *prairies* de l'Ouest, il en est de rondes et d'anguleuses, de plates et de saillantes, de sveltes et de courbes. Elles varient par la structure du pistil, par la disposition des étamines, comme par la découpure de la corolle et par la taille du

calice. Les unes se présentent isolées, les autres réunies en famille ; et ces groupes varient de nombre et d'aspect. Avec quel charme, quel goût, quelle magnificence, ces fleurs sont revêtues de couleurs ! Tantôt le fond uniforme est relevé par une bordure brillante ; tantôt sur une teinte sombre luisent des lisérés de vive clarté. L'azur du ciel, la rose de l'aurore, la blancheur de la neige, le jaune de l'or, le rouge de la pourpre, prodigués à ces petits chefs-d'œuvre naturels, les font briller distinctement sur la verdure, comme les pierres précieuses sur la tenture des palais.

Plus près de nous, dans nos jardins et nos vergers, ce sont le lis à la forme élégante et au calice blanc si pur, la rose pourpre ou écarlate, blanche même ou demi-teintée, le lilas avec ses pyramides légères, le myosotis orné d'étoiles bleues, la fuschia avec ses grappes de campanules, le gynérium avec ses panaches de fleurs argentées... Rien de plus gracieux, rien de plus beau dans le royaume de la flore.

Est-il étonnant que la voix commune aît désigné la blancheur du lis comme le symbole de la pureté ou la fleur des vierges, la rose symbole de l'amour pour ses ardentes couleurs, la pensée et le mysostis symbole du souvenir pour leur teinte si tendre et si sentimentale ?...

III.— L'arbre est en général le type de la beauté sensible : il est le roi des végétaux. Il attire la vue par sa hauteur au-dessus du sol qui le nourrit, par ses dimensions et par la combinaison de ses organes. Il allie la grâce à la force: tels le palmier élancé et le cèdre robuste. Le tronc est parfois rond comme une colonne, léger et lisse, parfois lourd, noueux, très

large. La tige s'élève souvent à de grandes hauteurs, greffée de branches ou dépourvue de ces ornements. L'écorce revêt des formes et des couleurs variées : blanche ou rougeâtre, lisse ou rugueuse, creusée de sillons irréguliers. Les branches sont au ras du sol, ou forment une couronne de rameaux. Elles sont ornées de feuilles, qui font la beauté réelle de l'arbre par leur variété complexe : courtes ou longues, étroites ou larges, dentelées ou pointues, lancelées ou aplaties, parfois disposées en éventail. Si la plupart des feuilles tombent, en dépouillant la plante de sa parure, les aiguilles vert sombre des sapins et des épinettes résistent à toutes les saisons.

La religion chrétienne a utilisé les feuilles du lis comme symbole de la virginité, la violette symbole de la pénitence, la palme et la feuille du laurier symboles de la victoire : elle a mis la palme aux mains des martyrs.

Isolé, l'arbre peut être beau. La *forêt* est plus belle, puisqu'elle assemble à l'infini la beauté individuelle : ainsi elle fait tableau et sert à décorer les paysages. La forêt *vierge* du Canada a jadis étonné nos ancêtres. Elle enveloppait de sa majesté mystérieuse les plaines et les vallées, elle grimpait sur les collines et les montagnes : et que de charmes elle dévoilait à leurs yeux ! Les arbres s'y mêlaient les uns aux autres, faisant ressortir les nuances de leur feuillage, les couleurs diverses de leurs fleurs, la taille et la disposition de leurs branches : le vert clair se détachant mieux sur le vert sombre, la variété éclatant mieux dans l'unité des groupements nombreux...

Aujourd'hui encore, le spectacle est magnifique et imposant d'une vaste forêt altière. Les hautes futaies surpassent en altitude et en beauté les plus majestueuses colonnades. Les voûtes aériennes, entrelacées de branchages feuillus, l'emportent en grâce et en hardiesse sur les nefs des plus superbes monuments. Le jour, les rayons du soleil percent les intervalles de ces épais feuillages et, à travers mille teintes riantes, dessinent sur le sol des ombres tamisées de lumière. La nuit, l'œil perçoit les astres se lever çà et là sur les cîmes, comme si elles portaient dans leurs rameaux des étoiles.

Séduisant mystère ! Pareille à un temple auguste, comme la mosquée de Cordoue, la forêt a ses colonnes, ses portiques, ses sanctuaires et ses lampes. Et l'immense édifice est mobile ! Le vent souffle : et le frémissement des feuilles s'harmonise avec les mélodies des oiseaux, les branches s'ébranlent et font entendre à distance de plaintifs gémissements. Mais l'ouragan soudain se déchaîne : les mille voix de la forêt rendent aussitôt, en graves et uniformes ondulations, le mugissement courroucé des grandes orgues. Autant de feuilles, autant de lames vibrantes et sonores : toutes les nuances du son se répercutent en se multipliant sous les voûtes entrelacées... Puis la paix règne de nouveau, le silence plane sur ces retraites sacrées, le recueillement de ces majestueux asiles saisit l'âme dans ses profondeurs : sentiment d'admiration et d'amour pour l'Auteur de ce spectacle solennel ! Que l'âme est donc faible et petite en présence des sublimes grandeurs de la nature, mise à sa disposition !

L'*arbre à fruit* ajoute à la beauté son dernier trait. Chacun se couronne, au printemps, d'un magnifique panache de fleurs parfumées, offrant dans le grand verger les couleurs les plus attrayantes. Les feuilles naissantes disparaissent et les ramures sont à peine visible... Les fruits présentent ensuite le plus charmant spectacle. Il en est d'un rouge écarlate; d'autres semblent des pommes d'or ou des baies empourprées. La même diversité se manifeste dans leur chair épaisse et succulente, dans les amandes savoureuses, dans la substance aqueuse ou farineuse, dans les balles jaunissantes, dans les grappes vermeilles... La science a analysé la chair ou la pulpe de la poire : elle est formée d'un nombre considérable de cellules rayonnantes. Ces cellules simulent admirablement autant de fleurs radiées, semblables à des marguerites ; le centre du fruit plus coloré est tissé de pierrettes agglomérées, tandis que les fleurons de la circonférence sont formés de vaisseaux allongés et juteux. — La Bible énumère les arbres à fruit de la Palestine : le dattier, le grenadier, l'amandier, l'oranger, l'olivier, le figuier, la vigne... (V. Souben, *Ibid.*)

Ainsi la bonté divine a répandu, sous toutes les latitudes du globe, ses dons et ses beautés pour élever jusqu'à elle la pensée et la reconnaissance de ses créatures raisonnables.

" *Bénissez le Seigneur, toutes plantes qui croissez sur la terre !* " (Dan. 3, 76.) — " *Je vous affirme que Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un de ces lis des champs.*" (Matt. 6, 29.)

———

Article III—La Beauté des Animaux

I.— TEXTES

" *Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux doués de vie et de mouvement que les eaux produisent, et tous les oiseaux, chacun selon son espèce.*" — " *Et il fit les bêtes de la terre, et les animaux domestiques, et tous les reptiles, selon leur genre. Et Dieu vit que c'était bon.*" (Gen. I, 21, 25.)

Dans leur brièveté, ces textes sacrés rangent les animaux en trois classes : ceux de l'eau ou *aquatiques*, ceux de l'air ou *aériens*, ceux de la terre ou *terrestres*... Les savants naturalistes n'ont cessé d'étudier leur interminable nomenclature, en les divisant et subdivisant par ordres, tribus, races, familles, genres et espèces. Est-il rien de plus admirable à l'imagination, rien de plus intéressant pour l'esprit que de parcourir les anneaux successifs de la chaîne ininterrompue des êtres organisés, si magistralement échelonnés dans la nature par le Tout-Puissant ?

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Les **eaux salées et douces** sont peuplées d'une innombrable quantité de poissons et d'animaux aquatiques. Les plus rudimentaires, parmi eux, les *mollusques*, rattachent l'ordre des végétaux à celui des animaux : telles les belles anémones de mer et aussi les éponges. Les huîtres produisent la nacre et les perles, associant ainsi la beauté à l'utilité. C'est par myriades que les animaux inférieurs vivent sur le corail, sur les algues et sur les rochers submergés. Ces colonies inconnues et inac-

cessibles ont leur beauté spécifique, comme les animalcules de la phosphorescence marine. "Un seul offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des veines, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes." (Pascal, *Pensées* I.) Il y a sans doute dans ce sang d'autres animalcules qui en renferment d'autres encore plus petits !... Ainsi Dieu est grand dans ses œuvres les plus infimes.

C'est par myriades encore que les *poissons* de toute dénomination, de toute forme ou dimension, de toute configuration et de toute couleur se jouent et s'ébattent, parmi les hautes lianes qui germent au fond des mers, à la surface des lacs tranquilles, dans le cours des fleuves majestueux, dans les rivières et les moindres cours d'eau. Combien le prophète a raison de s'écrier :

" Quelles sont grandes, Seigneur, vos œuvres ! Vous avez tout fait avec sagesse... Voici cette vaste mer aux bras immenses : là, sont les reptiles sans nombre, les animaux petits et grands... Sur elle naviguent les bâtiments. En elle se meuvent les monstres que vous avez formés pour s'y jouer. Tous attendent de vous que vous leur donniez la nourriture en temps opportun. Quand vous la leur donnez, ils la recueillent, et quand vous ouvrez la main, tous sont comblés de biens ! " (Ps. 103.)

Ce langage sublime marque les soins de la Providence envers toutes les créatures animées. Elle joint la bonté à la beauté.

II.— Les **oiseaux** sont les favoris de la création. Leur organisme est presque toujours merveilleu-

sement beau : le corps solide et bien proportionné, la forme effilée et gracieuse, la tête bien dégagée, parfois surmontée d'une huppe ou d'une crête, les yeux vifs, aptes à voir de près et de très haut, ayant les deux paupières munies de leur membrane transparente et protectrice, le bec ou pointu, ou long, ou court, ou recourbé, les deux pattes de longueur et de grosseur variables avec ongles ou griffes, avec des serres ou des membranes de natation...

Mais la beauté réside plus encore dans les *ailes* et le *vol*, dans les *plumes* et le *chant*, dans les *nids* et les *œufs*... L'aile est faite d'os courts et fermes, couverte de plumes serrées, terminée par de longues pennes : toutes s'étendent dans le vol, se soulèvent, se hérissent même en tremblant, s'abaissent à volonté... Le vol n'est pas le privilège de tous ou il reste parfois très bas. En général il est haut et rapide. L'aigle, grâce au sien, est le roi des airs... Les couleurs sont souvent ternes et grises. Mais il suffit de parcourir un musée ornithologique pour se laisser séduire à la beauté du plumage : plumes blanches et frisées de l'autruche, éclatantes et multicolores du faisan et du paon, soyeuses aux flancs et à la queue du paradisier, élégantes au suprême degré de l'oiseau-lyre, incarnat et pourpre du cardinal, écarlates et azurées du lophophore de l'Himalaya. Il n'est pas jusqu'au mignon oiseau-mouche du Canada qui n'attire par sa taille et sa grâce... Le chant est le plus appréciable privilège de l'oiseau. Musicien, il donne des concerts la nuit, comme le rossignol, le jour en cage comme le serin, ou sur le grand théâtre de la nature... Les nids sont des chefs-d'œuvre chez plusieurs classes : car l'oiseau

est aussi architecte. En même temps, il se révèle habile tapissier, maçon, plâtrier, tisserand. Le nid de l'oiseau-mouche à gorge de rubis accuse l'art le plus délicat : c'est un sertisseur... Et les œufs que l'oiseau dépose dans son nid sont aussi d'une remarquable beauté : surtout en raison de leur coloration indéfinie, de leur dimension et de leur nombre. Quiconque en a vu une collection dans un musée en demeure émerveillé...

Aussi bien, l'homme s'éprend d'une profonde sympathie pour les oiseaux : ils le charment, tant par la délicatesse de la forme, pour l'éclat du plumage, par la mélodie de la voix, par la gracieuseté du mouvement. Vivantes fleurs qui volent, qui parsèment le ciel et embellissent les airs de leurs splendides parures. L'homme parvient à les détenir en captivité; mais il ne réussit guère à les acclimater, ni à les domestiquer en serviteurs dociles et reconnaissants... Pourtant ils le servent à leur façon : exquise alimentation, duvet moëlleux et délicat, élégant plumage aux reflets de pierres précieuses, échenillage des cultures et des moissons, des plantes et des arbres fruitiers !...

III.— Les **animaux terrestres** qui peuplent l'univers présentent un autre genre de beauté, plus sévère et plus grave. La structure des quadrupèdes est remarquable et supérieure à celle des autres embranchements inférieurs : la taille massive ou légère, petite ou grande, les quatre pattes longues ou courtes, la tête portée sur un cou plus ou moins élevé, la queue en touffe ou en longs poils, tout le corps velu, les yeux parfois placés sur la face, les oreilles bien développées, le nez et les lèvres achevant

l'expression. Moins vives que les couleurs des oiseaux, celles des quadrupèdes sont parfois d'une teinte exquise et d'une superbe finesse. Cependant la peau du tigre est peinte de bandes noires sur fond clair, ainsi que celle du jaguar : ce qui relève la beauté de leur forme. La gazelle, aux pattes grêles, au corps mince, au cou délicat, à la tête fine est le type même de la grâce légère. Le lion est bien le roi : son aspect est superbe : par la proportion des membres, la largeur de la face, l'ampleur de la crinière, le farouche des yeux, mais non la cruauté.

Isolé, l'animal de telle famille peut être beau. Réunis entre eux, ceux de la même famille offrent un spectacle séduisant. Jadis, dans nos *prairies* de l'Ouest paissaient les grands troupeaux de bisons : c'était la vie dans ces immenses solitudes, par leurs mouvements agiles, leurs jeux, leurs combats, leurs courses, leur nombre et leur réunion. L'ordre et la discipline, que savait observer leur instinct, causaient au spectateur un sentiment de satisfaction véritable...

Les autres, " *animaux domestiques* ", ne manquent pas de procurer de l'agrément à l'homme. Tels le chat et le chien. Ce dernier surtout, " l'ami fidèle", est remarquable, moins par la beauté de son pelage dans certaines races, que par le dressage pratique, l'attachement invincible, l'oubli des châtiments, la docilité aux ordres, le dévouement dans le danger. Nul autre animal ne sait, comme lui, exprimer son affection par ses cris étouffés, ses aboiements, ses attitudes : il est le bon serviteur du foyer (V. Souben, *Ibid.*)

Il est un troisième animal, près de nous, qui porte en lui tous les caractères de la beauté : le cheval. L'Écriture, dans le livre de Job, esquisse à merveille le portrait du cheval guerrier :

" As-tu donné au cheval la force ? As-tu revêtu son cou d'un hennissement éclatant ? Feras-tu bondir la bête comme une sauterelle ? Le son magnifique de ses narines est terrifiant. Il creuse la terre du pied, il tressaille d'audace, il s'élance au-devant des hommes armés. Il dédaigne la peur, il ne recule point devant le glaive. Sur lui retentit le carquois, s'agitent la lance et le bouclier. Il écume, il frémit, il dévore l'espace, il ne se contient plus au bruit du clairon. Dès qu'il entend la trompette, il dit : Allons ! De loin, il flaire la bataille, la voix des chefs et les clameurs des armées." (Job 39).

Les sociétés, enfin, des *abeilles* et des *fourmis* sont faites de traits étonnants et charmants et déconcertent le savant. Voyez leur organisation mutuelle, la division de leur travail, leurs véritables minuscules industries, les séries d'opérations et de constructions d'une complexité inouïe : tout chez elles confond d'admiration et d'allégresse !

" *Bénissez le Seigneur, cétacés et tout ce qui se meut dans les eaux !... Bénissez-le, bêtes sauvages et troupeaux.*" (Dan. 3.) — " *Interroge les animaux et ils t'enseigneront ; les oiseaux du ciel, et ils t'instruiront... Parle à la terre, et elle te répondra ; et les poissons de la mer prendront une voix... Qui donc ignore que tous les êtres sont l'ouvrage de la main du Seigneur ?*" (Job 12.)

Article IV.—La Beauté humaine

I.— TEXTES

" *Et Dieu créa l'homme à son image : il créa l'homme et la femme.— Il les bénit et dit : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui se meuvent sur la terre.— Et Dieu dit: Voilà que je vous ai donné toutes les herbes et tous les arbres, afin qu'ils vous servent d'aliments.— Et Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était très bon.*" (Gen. 1.)

La vérité révélée est donc établie dans ces textes : l'homme et la femme, Adam et Eve, sont l'œuvre d'une création propre et personnelle. De l'un et de l'autre est issue leur postérité " *qui a rempli la terre*" : race *blanche* ou *caucasique*, race *jaune* ou *mongolique* avec une belle variété *brune et rouge*, race *noire* ou *éthiopienne.* C'est l'unité de l'espèce humaine, proclamée à l'encontre de tous les systèmes anciens et modernes. Elle " *domine* ", comme par droit de royauté, tous les êtres de la nature qu'elle travaille sans répit à " *soumettre* " à son utilité et à son bon plaisir.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté du corps humain** surpasse, par sa structure, les autres œuvres de la main divine . . . Au centre de la structure, le *squelette* ou charpente solide, qui détermine les formes et les proportions : ossature réfractaire aux altérations et servant à soutenir, de la base au sommet, tout l'édifice composé pourtant de 106 pièces différentes. Il recèle, cet édifice merveilleux, les colonnes, les voûtes, les

arceaux, les bassins, les leviers : partout la symétrie préside à leur distribution et à leur arrangement, avec un art savant.

Les *muscles* ou la *chair* viennent recouvrir et envelopper les ossements. En les rattachant entre eux, ils constituent des ressorts à la fois délicats et puissants. En vertu de leur tissu fibreux, résistant et souple, et de leur contraction aisée, le squelette peut garder sa stature droite, ou mouvoir et plier à volonté tous les membres. C'est une étonnante merveille que l'analyse des nombreux muscles de la face humaine, de leur jeu et combinaison, pour exprimer le rire ou les pleurs, les divers sentiments de l'âme.

La *peau* revêt les muscles comme une tunique naturelle, à la fois molle, souple, élastique, perforée et imperméable. Les nuances de coloration de cette membrane varient à l'infini : c'est la raison des divers types de la beauté extérieure. En même temps, le teint sert de signe pour différencier les races humaines du globe et les multiples variations d'une même race ou d'une peuplade, ou d'une même famille.

II.— La **beauté des fonctions** est non moins admirable dans les organes et les appareils. A l'intérieur du corps, le moindre espace est occupé. Tout y est en place, tout y fonctionne, ou spontanément ou au gré de la volonté. Seuls l'âge et la maladie viennent rompre l'harmonie des fonctions ou briser les ressorts des appareils.

Les deux principaux appareils sont le *cerveau* et le *cœur*, tous deux, instruments de vie de tout l'organisme : l'un, par ses fibres nerveuses, l'autre

par ses canaux artériels et veineux. Le premier est simultanément le transmetteur et le récepteur télégraphique des opérations si complexe de la vie physique, intellectuelle, morale, sociale ; le second, l'irrigateur et le réservoir qui recueille et refoule sans cesse les ondes chaudes, noires ou écarlates, en vue de réparer, de renouveler, d'entretenir toute la constitution organique. Leur action simultanée est nécessaire au corps entier pour sa formation et son développement, ses mouvements et ses sensations, son alimentation et sa reproduction.

Admirez les fonctions des *cinq sens*, qui ont leur siège dans la tête. Les oreilles, comme deux mystérieux labyrinthes, recueillent l'air ébranlé par les sons : bruit vague ou distinct, mugissement ou musique mélodieuse, voix humaine à peine articulée ou sonore et vibrante... Sous les mobiles arcades des sourcils protecteurs et sous les voiles des paupières qui se relèvent ou s'abaissent tour à tour, les yeux, comme deux miroirs transparents, reçoivent de la lumière concentrée l'image des personnes et des objets sur la rétine : l'image ou photographie passe au cerveau qui en conserve le cliché ou souvenir dans la mémoire... L'odorat accueille avec délices les senteurs et les parfums ; ou bien il avertit du danger des odeurs asphyxiantes et repoussantes... Le goût apprécie le fumet des mets délicats et la fine saveur des breuvages aromatiques... Le tact, dont la main est l'organe principal, mais que l'épanouissement des nerfs a répandu à la surface de tout le corps, ressent les agréments de la température et tressaille au contact des plaisirs sensibles.

A l'extérieur comme à l'intérieur paraît dans le chef-d'œuvre divin les délicates et resplendissantes splendeurs de la beauté.

III.— **La beauté de la physionomie** est, avec le langage, le privilège incomparable et exclusif de l'homme et de la femme.

Lisez la poétique description que la fiancée du *Cantique* de Salomon fait de son bien aimé : " Il est blanc et rose. Sa chevelure est bouclée comme l'enveloppe frisée des fruits du palmier, noire comme l'aile du corbeau. Ses yeux sont aussi vifs que ceux des colombes. Ses lèvres ressemblent à des fleurs rouges et parfumées. Ses mains semblent faites au tour. Sa poitrine est blanche comme l'ivoire. Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc posées sur des bases d'or. Sa voix est très suave. Son aspect est distingué comme celui des cèdres altiers." (*Cant.* 5, 10.) (V. Souben, *op. cit.* p. 224.)

L'attitude droite et fière de l'homme révèle en lui le roi de l'univers. Son front encadré d'une gracieuse chevelure, tantôt s'illumine, tantôt s'assombrit selon l'extension ou le repli des muscles. Ses yeux, grâce à la couleur de l'iris et à la prunelle, projettent des éclairs ou se voilent de larmes. Ses joues qui, dans l'adolescence et la jeunesse, offrent la blancheur des lis ou l'incarnat des roses, animent la figure de traits flexibles, doux ou énergiques à son gré. Ses lèvres et sa bouche, effleurées par le sourire, dilatées par le rire, contractées par l'émotion, s'entr'ouvrent pour laisser éclater la joie ou le sanglot.

Et lorsque tels sillons du visage se creusent ou s'effacent, lorsque tous les traits du masque animé

rayonnent au dehors les idées et les passions du dedans, lorsque la musique des sons, que lance la voix et que moule le palais, accompagne le jeu des muscles de la face, lorsque la tête et les bras s'agitent et que le corps entier vibre et chante, comme une harpe touchée par une main invisible, c'est alors que l'homme paraît d'une beauté sans égale dans tout l'univers !... D'instinct, l'on pense à l'Homme-Dieu, parlant, sur la montagne des Béatitudes!

La beauté de la physionomie séduit, fascine, entraîne, enthousiasme. Elle ravit l'âme et exalte ses facultés. " Un beau visage est le plus beau des spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de sa voix." (La Bruyère, *Les Caractères*, III.)

Mais l'Écriture répond : " *La grâce est trompeuse et vaine la beauté !* " (Prov. 31, 30.)

Mais saint Augustin ajoute : " La beauté est un don excellent de Dieu : nul ne saurait l'acheter à prix d'or. Il échoit aussi bien aux pervers. Et il reste un bien temporaire, corporel, inférieur." (*Civ. Dei*, 15.)

Mais le poète latin répond : " La beauté n'emprunte quelque valeur qu'à son union avec la vertu."

Mais la raison de Pascal affirme : " Qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus." (*Pensées* V.)

CONCLUSION

Âme chrétienne, religieuse, sacerdotale, considérez que vous êtes mise en présence de trois notions fondamentales : la notion de *Dieu créateur*, la

notion du *monde créé*, la notion de votre *propre personne.*

Il est de foi que Dieu a créé l'univers en le tirant du néant. Il a eu en vue plusieurs fins : lui-même (Prov. 16), sa gloire extérieure (Is. 43), la manifestation de sa bonté (Job 22), de sa puissance (Sag. 11), le bien et le bonheur de l'humanité entière (Rom. 8).— Devoirs pour vous d'adoration et d'admiration, de louange et de gratitude, d'amour filial.

Il est de foi que l'univers est l'œuvre de Dieu. Êtres inorganiques et vivants, " tous sont de lui, par lui, pour lui." (Rom. 11)— Devoirs pour vous de lui en rapporter la beauté et la bonté, l'usage et l'utilité, avec reconnaissance et soumission.

Il est de foi que votre personne vient de Dieu " qui vous a fait et non vous-même " (Ps. 94), que vous allez à lui, que " vous vivez en lui et par lui " (Act. 17).— Devoirs pour vous de dépendance, de demande, d'humilité, de confiance, d'abandon.

" Si votre cœur est droit, chaque créature sera pour vous un miroir de vie et un livre de sainteté.

" Il n'est point de créature, si petite et si vile qu'elle soit, qui ne représente la bonté de Dieu." (*Imitat. de J.-C.* II, 4.)

" Voilà, ô mon Dieu, le ciel et la terre que vous avez créés pour le service de l'homme — et de chaque personne ; ils sont toujours prêts, et ils exécutent chaque jour ce que vous leur avez commandé." (It. III, 10.)

" L'œil n'est point rassasié de ce qu'il a vu, ni l'oreille de ce qu'elle a entendu." (Eccle. 1, 8.)

" L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu . . . ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment." (I Cor. 8, 9.)

CHAPITRE II

La Beauté artistique

Article I — La Beauté de l'Architecture

I.— TEXTES

" *Le Seigneur dit à David, mon père : Ton fils, Salomon, érigera un temple à mon nom.*" (III Rois, 5.) — " *Et Salomon se plaça devant l'autel, en présence de l'assemblée d'Israël ; il étendit les mains au ciel : Écoute, Seigneur, la prière de ton serviteur et de ton peuple, et exauce dans ce temple, du haut du ciel, les supplications de leurs cœurs.*" (It. 8.)

L'art religieux, pour le culte de Dieu, est ainsi inauguré à Jérusalem, mille ans avant Jésus-Christ. L'immense édifice mesurait une étendue de 143,000 mètres carrés. Sa construction n'exigea pas moins de sept années... L'Église catholique devait un jour imiter cet exemple, à travers les siècles et dans tous les pays. Elle a inspiré des œuvres monumentales, qui n'ont rien à envier à l'architecture profane, antique et moderne. Dépositaire et interprète de la Beauté de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, elle lui a érigé les plus beaux chefs-d'œuvre.

II.—CONSIDÉRATIONS

I.— Le **Temple de Salomon** était l'étonnante merveille de cette époque reculée. David conçut le projet de le construire, en dressa le plan, recueillit l'or et l'argent, et une partie des matériaux nécessaires à l'exécution de la grandiose entreprise.

L'intérieur intime du Temple comprenait le *Saint des Saints* et le *Saint*, séparés par une cloison en bois de cèdre... Toute la maçonnerie en pierres, taillées et mises en place sans marteau ni ciment, était revêtue de bois : les plafonds étaient en cyprès. Les lambris, non polis, étaient recouverts d'or laminé, où couraient les images de chérubins et les dessins de palmiers et de fleurs. Et en avant du portique oriental, se dressaient deux colonnes d'airain, dont les chapitaux, ornés de festons, portaient des lis sculptés de dimension énorme.

Dans le *Saint des Saints* reposait l'Arche d'alliance, ayant à ses deux extrémités deux chérubins, en bois d'olivier revêtu d'or, qui la couvraient de leurs ailes déployées. Dans le *Saint*, l'autel des parfums ou autel d'or, rectangulaire et flanqué de cinq candélabres d'or pur, portant des lampes ardentes et ornées de fleurs.

Le parvis intérieur renfermait l'autel d'airain des holocaustes, ainsi que dix bassins de même métal, la tribune et un trône royal. Les parvis extérieurs servaient aux prêtres et aux lévites...

Bien que l'immense édifice fût dépourvu de richesses architecturales, sa beauté résultait de ses dimensions, de ses trésors, de la mystérieuse majesté émanant des communications divines.

II.— Les **Beaux-Arts** ont pour objet la représentation du beau. Ceux qui s'adressent à la vue et qui emploient les formes comme moyens d'expression, s'appellent *arts du dessin* ou *plastiques* : telles sont l'architecture, la sculpture, la peinture. Ceux qui s'adressent à l'oreille et qui font usage des sons, se

nomment *arts du temps* ou *phonétiques* : telles la musique et la poésie.

L'*architecture*, selon le degré de beauté et la puissance d'expression, est le premier des arts. Elle n'exprime, il est vrai, que la beauté *physique*, matérielle : mais avec quelle harmonie puissante et bien ordonnée ! Elle est incapable de traduire une idée autrement que d'une manière vague et indéterminée. Grâce aux lignes courbes ou allongées, brisées ou angulaires, grâce aux formes rondes ou carrées, elle façonne les masses énormes selon les lois du nombre et de la quantité ; elle les dispose ensuite avec régularité et symétrie. Ainsi elle offre aux yeux une image sublime, grande, belle ou gracieuse, bien qu'elle ne soit qu'un symbole muet de la pensée...

L'église de *Sainte-Sophie* à Constantinople, bâtie en 532 par l'empereur Justinien, est le premier chef-d'œuvre de l'art chrétien. La colonne antique y est remplacée par le pilier, soutenant des masses pesantes. Les piliers se relient par des arcs puissants et hardis. L'édifice porte la forme de la croix. Au point où se croisent ses bras, plane dans les airs une immense coupole qui repose sur les arcs. A cette coupole se relie harmonieusement une série d'autres coupoles latérales. Le marbre de toutes couleurs, l'or, les pierres fines et précieuses, la soie et le satin, les tapis de pourpre rehaussent la magnificence d'un temple, dont le fondateur se vantait d'avoir vaincu Salomon lui-même.

La cathédrale *gothique* devait, après plusieurs siècles, effacer pour ainsi dire ces beautés remarquables : elle tint le premier rang dans l'architecture chrétienne. Construite sur la forme de la

croix latine, se dirigeant du couchant vers l'orient, vers la lumière du Christ, elle s'élance, dégagée et svelte, libre et isolée, bien au-dessus des monuments profanes, sans avoir avec eux rien de commun par la structure... Regardez-la bien et examinez les diverses parties.

Le portail principal, large à l'entrée, se rétrécit vers le centre, invitant les âmes à s'enfoncer dans les pensées religieuses. Il est orné de sculptures symboliques et de statues parfois, ayant trait aux figures prophétiques. Au-dessus du portail s'épanouit la rosace, image du saint recueillement qui règne dans l'enceinte sacrée.

Cette enceinte, avec ses piliers latéraux, ses contreforts de la voûte et les arceaux divers, tous bien proportionnés et disposés avec calcul, grandit et s'élève, terminée par la tour en flèche hardie : elle porte à une surprenante hauteur, dans l'azur du ciel ou les voiles de nuées, la croix qui repose à sa base. La pierre ou le granit semble devenue lumière, la matière brute paraît spiritualisée. Dans l'ornementation du gros œuvre, la rosace à cinq feuilles alterne avec le trèfle, symbole de la Trinité. Le long de la nef centrale, montent vers les voûtes, comme si elles avaient pris racine dans le sol, des faisceaux de colonnettes qui s'élancent comme des futaies altières dans l'espace, leurs chapiteaux couronnés de riche feuillage.

La nef aboutit au sanctuaire et à l'autel, où tout doit converger, comme au roi de ce palais somptueux. Autour du chœur s'épanouissent d'ordinaire sept chapelles, symbolisant les sept sacrements. La lumière, tamisée par les vitraux en couleurs,

pénètre, comme l'aurore aux teintes chatoyantes, dans la nef et le sanctuaire. Ces fenêtres aux grandes dimensions sont elles-mêmes ornées et formées de découpures en dentelle...

Ainsi l'architecture religieuse a fait de la matière un tout organisé. Elle a animé la pierre, elle a vivifié le nombre, elle a fait parler la muette nature. L'ensemble de la cathédrale ou de la basilique gothique s'étale aux yeux comme un livre ouvert et à l'âme comme un poème lyrique enchanteur. Tels sont les chefs-d'œuvre de *Notre-Dame* de Paris et de Montréal, de Westminster à Londres et surtout du Dôme ou cathédrale en marbre de Milan : dans celle-ci, toutefois, le style gothique alterne avec le style roman.

III.— La basilique de **Saint-Pierre de Rome** est la reine de toutes les églises de la chrétienté.Elle est la plus imposante par son architecture. Commencée en 1506 par le Bramante, elle ne fut consacrée solennellement qu'en 1626. L'idée que traduit ce monument colossal, unique au monde, ce fut d'élever à Rome, centre de la catholicité, un édifice qui devint le dernier effort de l'art en l'honneur du Christ, du prince des Apôtres, de leurs successeurs. Saint-Pierre réalise l'idéal humain de l'architecture.

A l'extérieur, la basilique vaticane dégage surtout une impression d'écrasement par l'immensité de ses proportions, par son énorme dôme, lancé dans les airs par la main audacieuse de Michel-Ange, par sa longue façade précédé d'un portique superbe, ainsi que par les deux grandioses colonnades qui, des deux extrémités de la place, aboutissent au péristyle de l'église.

A l'intérieur, tout est grandiose, gigantesque, sans que l'harmonie des proportions puisse se rompre et déplaire à la vue. L'admiration du visiteur est doublée d'une violente surprise quand, en s'approchant de chaque partie de l'édifice, il les voit développer progressivement leurs coolssales dimensions. La richesse et la noblesse du temple répondent à sa grandeur et à sa destinée pratique. Avant d'atteindre le maître-autel, dont la face est tournée vers l'orient et où seul le Pape peut célébrer, deux escaliers en marbre conduisent à l'entrée de la *Confession de Saint-Pierre ;* autour de la balustrade brûlent nuit et jour 150 lampes, dont le nombre est augmenté, selon les circonstances. A la droite de l'autel s'élève la statue de bronze du prince des Apôtres, assis sur sa chaise, la main levée pour bénir ou absoudre. Dans l'un des piliers de gauche sont conservés les grandes reliques : le suaire, un morceau de la vraie croix, la lance de Longin, le centurion du Calvaire. La partie souterraine renferme un trésor de monuments antiques. Parmi eux se trouve l'autel qui contient le corps du prince des Apôtres...

La belle et imposante cathédrale de Montréal est une miniature de Saint-Pierre de Rome, en raison du style et des proportions.

Ainsi, grâce à l'architecture, " *les pierres ont pris un langage.*" (Luc 19, 40). Avec quel art puissant, avec quelles envolées de l'imagination et avec quelle profondeur de calcul, la main et le génie des artistes ont su faire chanter la pierre, le granit, le marbre, le porphyre, les matériaux les plus rebelles à s'assouplir. Pilastres monumentaux, faisceaux d'élégantes colonnettes, qui montent et s'entrelacent

comme les branches des forêts, chapiteaux ciselés en feuilles d'acanthes, volutes et corniches qui courent sur le pourtour des nefs, clochetons et pendentifs à jour, pinacles et aiguilles dentelées, bas-reliefs et chaires sculptées que soulèvent des cariatides, statues et mosaïques, marbre évidé et brodé comme une guipure, verrières simples ou multicolores, tout concourt à charmer les yeux et à provoquer l'enthousiasme... Une émotion intense s'empare de l'âme, maîtrisée par un religieux recueillement et le sentiment d'une grandeur qui la terrasse. Et, avec la prière, le cri d'admiration s'échappe des lèvres : *Que c'est beau* !

S'il est vrai que " l'art est une tendresse exquise ", il est aussi vrai que " des yeux levés au ciel sont toujours beaux ! " (Joubert, *Pensées.*)

Article II. —La Beauté de la Sculpture

I.— TEXTES

" *Tu feras aussi deux chérubins d'or, afin qu'ils couvrent de leurs ailes le propitiatoire.*" (Exod. 25.) — " *Salomon fit deux chérubins de bois d'olivier, de dix coudées de hauteur, et il les revêtit d'or.*" (3 Rois, 6.) — " *Il fit aussi une mer — ou* bassin — *en fonte de dix coudées...Et sous le bord une sculpture de dix autres environnait le bassin. Il y avait deux rangs de sculptures striées et fondues, reposant sur douze bœufs.*" (Ibid. 7, 23.)

Chez le peuple israélite, les seules traces de sculpture se rencontrent dans ces textes : le premier concerne le Tabernacle de Moïse, le second le

Temple de Jérusalem, ainsi que le troisième. Les païens, Assyriens et Égyptiens, sculptaient les statues d'animaux, qui leur servaient comme idoles. Dieu porta aux Hébreux la défense de la statuaire, afin de le préserver du culte de l'idolâtrie. Néanmoins, ils édifièrent le veau d'or, source de leurs châtiments.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La Beauté de la Sculpture** se place à un rang élevé à côté de la beauté architecturale. Grecque et romaine, elle se donna pour unique fin la beauté physique, se fondant surtout sur la forme et la sensualité. Sans doute, son mode d'expression était supérieur à celui de l'Orient antique. Ce qu'elle chercha à idéaliser fut le corps, le corps vivant organisé, la personne humaine dans ses belles proportions, sa signification expressive et ses séduisantes attitudes.

Mais la sculpture chrétienne substitua à la beauté sensible la beauté intellectuelle, celle de l'âme qui se dérobe aux sens. Elle cherche aussi à reproduire la délicatesse des formes, les nuances du maintien et des poses, la splendeur des physionomies. Affranchie souvent de tout dessein d'utilité matérielle, elle vise le beau physique, associé à l'expression de l'idéal.

En se développant, avec les siècles, elle pénétra la sculpture antique de sa vie, la transforma par des œuvres où éclatèrent l'élévation, la majesté, la profondeur et la grâce.

L'histoire a consigné des créations grandioses qui se sont révélées avec le christianisme, sous les formes multiples de la pierre, des métaux, du bois, de l'ivoire...

La sculpture a étendu, selon le goût, l'inspiration et le génie des artistes, son champ d'action aux décorations les plus diverses : autels, sarcophages, tombeaux, portes en bois ou en bronze, fonts baptismaux, chaires et tribunes, galeries, portails ciselés en dentelles, calvaires des cimetières et des places publiques. Toute l'Europe occidentale, surtout les pays latins, comptent les monuments et même les chefs-d'œuvre par certaines et par milliers.

En réalité, la beauté architecturale des édifices, des cathédrales et des basiliques, est partout rehaussée et parachevée par les beautés de la sculpture. Le style gothique comporte à merveille le fini des clochetons et des statues.

II.— La **statuaire** est, pour la beauté, la partie la plus décorative de la sculpture. Elle se limite, il est vrai, par force à une pose ou attitude choisie, à un geste fixe, à une situation instantanée. Ainsi se dresse sur son socle, un orateur, un philosophe, un guerrier, un grand personnage, un saint. La sculpture est, pour ce motif, moins favorisée que la peinture, où les couleurs apportent la vie et ses agréments. Néanmoins, chaque art produit ses types de beauté.

Les statues, qui se bornent à représenter les figures animées, sont en pied ou à cheval : ainsi voit-on à Rome le *Moïse* de Michel-Ange et l'empe-

reur *Marc-Aurèle*, deux chefs-d'œuvre de premier rang.

Si l'artiste ne sculpte que la tête, les épaules sans les bras, la poitrine jusqu'à la ceinture, c'est le *buste* ou le *torse*. L'habileté consiste à tailler, à l'aide du ciseau, une matière dure, bois, ivoire, granit, marbre, porphyre. Dans ce dessein, il façonne une pâte molle, qui sert de modèle à copier ; et il procède ensuite au dégrossissement du bloc, puis au fini de l'œuvre.

De nos jours, de fort belles statues sont l'œuvre du *fondeur*. Son travail comprend la composition du modèle, pris sur nature, la fabrication du moule, le coulage du métal, bronze, or, argent. Grâce au perfectionnement des procédés savants, l'artiste réalise bustes et statues avec une grande fidélité de ressemblance.

La Grèce antique et l'Italie sont les deux grands foyers de la statuaire. Les œuvres et les chefs-d'œuvre abondent, remarquables, soit par le naturel le plus vrai et l'exclusion de la sensualité, soit par le calme dans la dignité et la modération dans la puissance. Les artistes ont fait dire au marbre tout ce que la forme humaine peut avoir d'élégance, de grâce, d'harmonie, de souplesse et de charme. L'art religieux s'honore des œuvres les plus pures et les plus célestes.

III.— La **sculpture d'ornements** présente un genre spécial de beauté artistique. Elle s'allie à l'architecture.

Les ornementations, sans faire partie intégrante de l'œuvre principale, comprennent tout ce qui peut y être adopté, en vue de l'agrément et de la

richesse : tels sont les fleurons et les festons, les guirlandes et les rosaces, les feuilles et les grappes, les caissons et les cartouches, les hauts et les bas-reliefs, la mosaïque et la marqueterie, enfin les personnages humains.

Le *bas-relief* est un ouvrage qui forme saillie sur un fond auquel il tient et dont il se détache plus ou moins. Il y a *demi-relief*, quand les figures ou les objets ressortent de la moitié de leur épaisseur ; et *haut-relief*, quand on les voit en saillie presque totalement.

Ces ouvrages s'exécutent en terre cuite, en pierre, en marbre, en ivoire, en bois surtout, sur toutes sortes de métaux, sur des vases, sur des sarcophages, même sur des bijoux. Ils servent à décorer les édifices profanes et les monuments religieux, les autels et les tombeaux, les colonnes commémoratives et les arcs de triomphe.

Ceux de l'antiquité ont transmis à la postérité une foule de sujets de biographie et d'histoire, ainsi que les images de costumes, d'armes, de meubles, d'instruments, de physionomies d'hommes illustres.

La *mosaïque* passe pour un ornement de première valeur, en raison de sa beauté surprenante. Elle résulte de l'assemblage de petits cubes de marbre, de pierres de couleur, de matières vitrifiées. Réunis, en vertu de combinaisons diverses, ils forment des dessins, des ornements, des sujets billiques, des figures de personnages.

Les mosaïstes romains firent usage de pierres précieuses, émeraudes, turquoises, agates, et des pâtes de verre. Les ouvrages se distinguèrent alors par la vivacité du coloris, par la netteté et le fini

du dessin. On les adopta aussi pour les pavés et les voûtes, pour le revêtement des murailles, des colonnes et du mobilier sacré.

Les artistes bysantins imaginèrent de recouvrir les cubes d'une couche de verre, sous laquelle ils introduisaient des feuilles d'or et d'argent : c'est l'origine de la belle peinture en émail.

La Bible rapporte que le pavé du palais d'Assuérus composé de marbre blanc et de porphyre, était embelli de plusieurs figures d'une admirable variété.

Ainsi tous les trésors, que tient en réserve la nature, sont livrés au génie de l'homme pour chanter la gloire du Créateur !



Article III.— La Beauté de la Peinture

I.— TEXTES

" *Je vis les figures de toutes sortes d'animaux ; et toutes les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur le mur tout autour.*" (Ezech. 8.) — " *Elle vit des hommes peints sur la muraille, images des Chaldéens, tracées en couleur.*" (It. 23.)

Ce sont les deux seules allusions de la Bible, concernant l'art de la peinture. Les nations idolâtres, voisines des Hébreux, s'étudiaient à l'invention des œuvres d'art, encore primitives et grossières. Elles les faisaient toutes converger vers les voluptés dépravées et les ornementations du culte païen.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **peinture** occupe la première place, parmi les arts libéraux. Elle exprime le même genre de beauté que la sculpture, la beauté sensible, intellectuelle et morale. Elle est aussi plus émouvante et plus claire que la musique : ainsi elle s'élève au-dessus des deux arts, parce que ses moyens sont plus expressifs, plus riches, plus variés : perspective et couleur.

Par l'œil et le regard, la peinture représente non-seulement la passion et la volonté, mais l'attention, la pensée ou appliquée à un objet précis, ou plongeant dans les radieuses profondeurs de l'idéal et de l'infini.

Par la couleur, elle accroît l'expression de certains traits, sans trop les accuser : elle atténue, sans trop les effacer, l'accent de certains autres. En vertu de la couleur, elle augmente l'éclat de la beauté et dissimule, en partie, les formes ingrates ou fâcheuses : ce qui lui permet un usage modéré de la laideur, absolument interdit en sculpture.

Par les jeux de la lumière, elle prend possession de l'air et de l'espace, et y répand ses créations en toute liberté.

Par la perspective, elle multiplie les plans, les aspects ; elle étend le champ de la vision et fait entrer dans ses cadres les formes les plus diverses de la nature. (Lévêque, *Science du Beau.*)

Les procédés de la peinture sont très variés. Selon la matière employée, c'est la peinture à l'eau ou *aquarelle*, la peinture à l'huile ou à la cire. Selon la résultat visé, c'est la peinture sur verre, sur tapisserie,

sur émail, sur porcelaine, sur marqueterie ou pièces de rapports. Selon le sujet reproduit, c'est la peinture de batailles, de paysages, de marines, de fleurs et de fruits, d'arabesques, et surtout la peinture d'animaux et de personnages célèbres ou héroïques, religieux ou saints.

Les premières traces de peinture chrétienne, encore au berceau et étrangère aux délicatesses et aux grâces de la forme grecque, se trouvent dans les catacombes. Leur caractère est plus symbolique qu'artistique. C'est la barque, symbole de l'Église ; le paon, symbole de l'immortalité ; l'agneau, le poisson, le pélican, qui représente le Christ ; la colombe, le Saint-Esprit . . . Sur les murs, l'on représente les faits bibliques : Isaac sur le bûcher, Jonas dans la baleine, Daniel dans la fosse aux lions . . ., tous comme types figurant le Messie.

II.— Les **fresques murales** offrent des traits d'ensemble d'une remarquable beauté.

Ce genre de peinture, appliquée sur l'enduit frais d'un mur ou d'une voûte, y pénètre et s'y incorpore. Si le travail est long et fort compliqué, ses effets servent de récompense à l'artiste, aux yeux des amateurs.

Le premier enduit est fait de chaux, de sable et de tuiles pilées. Lorsqu'il est asséché, on en pose un second que l'on humecte d'eau. Enfin on couvre le fond d'un dernier enduit, composé de chaux, de sable et de pouzzolane. C'est sur ce fond encore humide que l'artiste travaille ses dessins et ses personnages. Nulle peinture n'est plus réfractaire aux injures des années.

Les églises d'Italie abondent en fresques incomparables de beauté. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine, est considéré comme le chef-d'œuvre du genre.

En France, au dernier siècle, Hippolyte Flandrin à St-Germain-des-Prés et Puvis de Chavannes au Panthéon et à la Sorbonne, ont conçu et exécuté de magnifiques fresques décoratives. Ils ont réussi, avec un art parfait, à réaliser leurs rêves de grâce et de splendeur. Les deux génies ont su aérer leurs œuvres de souffles mystérieux, caressants, légers. Ils ont su spiritualiser les formes, ainsi que les teintes de figures idéales, qui séduisent l'esprit en soulevant l'admiration des sens. Ils ont su poétiser la matière que fournit la nature par l'art d'évoquer des visions pures et nobles et de suggérer des images qui s'achèvent en pensées et en sentiments très délicats.

III.— Les **tableaux religieux** constituent, à eux seuls, une immense et opulente galerie, qui réunit les plus ravissantes beautés.

L'Italie du seizième siècle est ici encore à la tête des autres nations. La peinture y compte cinq grandes écoles : l'*école Florentine*, remarquable par son style grandiose et harmonieux ; l'*école Romaine*, qui se distingue par la correction du dessin, le charme et la suavité de ses compositions : c'est l'école spiritualiste de l'Ombrie ; l'*école Lombarde*, remarquable par la grâce, l'expression et la finesse du dessin ; l'*école Vénitienne*, qui s'est signalée par la richesse du coloris et l'*école Bolonaise*, par la beauté des formes.

Après Michel-Ange, Raphaël devint le plus célèbre des peintres. Outre les tableaux de la *Sainte-Famille*, la *Vierge à la Chaise*, le *Mariage de la Vierge*, *Sainte-Cécile*, il a laissé la *Transfiguration*, son chef-d'œuvre et peut-être le chef-d'œuvre de la peinture... Léonard de Vinci a peint surtout la *Cène*, la *Joconde* et le *Saint-Jean*, deux beaux tableaux du Louvre. L'*Assomption* du Vénitien Le Titien et celle de Murillo, Espagnol, passent pour de magnifiques chefs-d'œuvre...

L'art chrétien comporte une splendeur de beauté unique, bien supérieure à celle de la nature. Pourquoi ? Parce que le génie de l'artiste, au lieu de travailler sur un modèle, doit chercher son thème et son invention dans une région plus élevée. Loin d'imiter le réalisme, il monte jusqu'au surnaturel, au céleste, au divin.

Ce n'est pas qu'il se flatte d'atteindre la perfection d'un insaisissable idéal. Il s'étudie seulement à s'en rapprocher.

C'est pour cette raison que le beau, s'attachant au divin et remontant à sa source, est la dernière expression, ici-bas, des réalités sublimes des éternelles splendeurs !

Article IV.—La Beauté de la Musique

I.— TEXTES

" *Chantez au Seigneur un cantique nouveau.*" (Ps. 95.) — " *Louez le Seigneur au son de la trompette, sur la harpe et le luth, sur le tambourin en chœur, sur les cordes et les flûtes, avec les cimbales retentissantes.*" (Ps. 150.)

En Israël, le *chant* était l'accompagnement de toute fête. Il est si naturel à l'homme qu'il remonte à son berceau... Les *instruments*, successivement inventés et perfectionnés, se joignirent à la voix. Ainsi naquit la musique. Le roi David passe pour avoir organisé les chœurs de chant et de musique : les Psaumes en rendent témoignage. La plupart des chanteurs, au nombre de quatre mille, étaient des lévites.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.—**La musique** est l'art d'exciter certains sentiments, par des successions mélodiques ou par des combinaisons harmonieuses de sons mesurés et rythmés. Elle exprime les passions et les sentiments d'une manière plus puissante que la peinture. C'est pour cette raison qu'elle est l'art le plus populaire dans le monde entier. Néanmoins, elle reste dans le vague : il faut la poésie pour la préciser et faire mieux entendre à l'âme son langage.

Le *chant* simple est formé d'une suite de sons, émis par la voix humaine. Il est tantôt grave ou plaintif, tantôt sur un mode d'allégresse, de victoire, de triomphe enthousiaste. Réglé par les principes de l'art, il tend par ses formes à produire des effets déterminés.

Comme *mélodie*, le chant est exécuté par une voix ou par un instrument : ainsi il exclut l'accompagnement.

L'art du chant appartient au génie de la *composition* ou assemblage des sons, qui forment un tout pourvu de sens et d'expression. Pour bien chanter,

pour produire l'agrément et la beauté, il ne suffit point de posséder une belle voix : il faut savoir la poser, en coordonner les mouvements, en modifier les nuances ; il faut posséder une parfaite intonation, une exécution pure et facile, une expression pleine de sensible délicatesse, une absolue netteté d'articulation ou de prononciation.

Qui n'admire la beauté de la voix humaine ? Elle est une étonnante merveille, en raison de ses combinaisons et de ses variétés. Tantôt agile et légère, flexible et aiguë, tantôt soutenue et grave, tantôt mâle et ferme, moëlleuse et pesante, elle vibre à volonté avec douceur ou avec force, se pliant à toutes les nuances des sentiments.

A l'unisson, un chant attaqué par beaucoup de voix forme un chœur. Mais d'ordinaire le chœur se combine de plusieurs parties, dont chacune est chantée par des groupes d'exécutants. C'est cette *harmonie* des voix qui offre les plus riches ressources, pour éveiller à l'oreille des auditeurs les charmes de la beauté musicale.

Il est évident que les chœurs, avec accompagnement d'instruments, ajoutent un élément nouveau qui inspire l'enthousiasme et soulève l'émotion et le plaisir jusqu'au ravissement et aux larmes.

II.— La **musique sacrée** ou d'église a été inaugurée, au sortir des catacombes, par les hymnes de saint Ambroise. Mais saint Grégoire le Grand consacra son perfectionnement, en fondant la fameuse école de Rome, qui règne encore, immuable et glorieuse, dans la chapelle Sixtine. Elle devint, dans la suite, le modèle des écoles que l'on nomme aujourd'hui *Conservatoires*.

Le *plain-chant* servit à rehausser les offices du culte divin, dans les villes et dans les monastères. Il établit l'unité dans la liturgie comme dans la foi. Par la beauté et la solennité de ce chant, divisé en huit modes très caractéristiques, le culte servit, en vérité, à l'expansion de la doctrine chrétienne elle-même.

Le Moyen-Âge et la Renaissance vinrent perfectionner et embellir les compositions musicales antérieures. Palestrina devint le prince de la musique sacrée. Il fit entendre des mélodies calmes, d'un sentiment profond, des accords dont les effets étaient aussi sûrs que mystérieux. Il se signala surtout par le *Stabat*, les *Lamentations* et la *Messe du Pape*, Marcel II. L'artiste Vittoria a laissé les *Chœurs de la Passion*, Allegri, le *Miserere*, Pergolèse le *Salve Regina* et le *Stabat*.

La Réforme luthérienne, en excluant de l'église le chant liturgique et en y introduisant le chant des cantiques populaires, donna lieu à un genre nouveau : le *choral métrique*. Le besoin d'un accompagnement régulier du chant par l'orgue ne contribua pas peu au développement de l'harmonie et du contrepoint. Le choral fut représenté par des artistes de première valeur : Hændel, Haydn, Bach, Mozart et Beethoven. La plupart se livrent simultanément à la composition profane de la musique d'opéras.

L'idée chrétienne s'évanouit peu à peu, au milieu de la décadence du chant grégorien, dans la musique religieuse moderne. Celle-ci ne répond plus à la nature du culte divin.

Elle s'est rajeunie, au dernier siècle, sous l'influence et l'art magnifique du catholique Charles

Gounod et d'une pléiade d'auteurs de toute nationalité.

III.—La **musique instrumentale** ajoute sa beauté à la musique vocale. Elle était rudimentaire chez les anciens. Les instruments en bois, à cordes, en cuivre, ne furent mis en usage que dans le culte religieux.

Au moyen-âge, les Italiens inventèrent la mesure, les modes majeur et mineur, les intervalles dissonants, la basse continue. Ces découvertes contribuèrent à développer prodigieusement l'élément passionné dans la musique et dans ses diverses formes.

De ces germes naquirent deux branches musicales : l'une, purement instrumentale ; l'autre, celle du concert des voix et des instruments. Dès lors, l'oreille entendit retentir la sonate, la cantate, l'opéra, la musique dramatique et, un peu plus tard, les compositions lyriques.

Dans la suite, l'innovation des instruments et le perfectionnement des anciens ont donné des résultats magiques de sonorité. Les pratiques des maîtres, remarquables et en si grand nombre, sont réduites en principes par de si illustres théoriciens! C'est un vaste et brillant système de beautés nouvelles.

L'*orgue*, qui s'est sans relâche perfectionné, est le plus considérable des instruments. Il est aussi le plus puissant en sonorité, le plus complet par l'étendue du diapason. A lui seul, il constitue un concert d'instruments variés et il résume dans son unité tout un orchestre : instruments à vent, en bois, à cordes, de percussion.

Aussi bien il est adopté, dès l'origine, dans les églises catholiques et dans les temples du culte. En raison de ses flots d'harmonie et de ses majestueux accords, on l'a introduit dans les immenses théâtres des réunions profanes.

Les *fanfares militaires*, composées d'instruments en cuivre ou en aluminium, de toutes les formes et dimensions, produisent sur l'âme des guerriers de martiales et vibrantes impressions.

L'*orchestre*, mis en usage dans les vastes édifices, exécutent des symphonies brillantes qui ravissent les auditeurs. Ceux du Conservatoire et de l'Opéra, à Paris, sont réputés les plus perfectionnés du monde, et pour l'ensemble de leurs compositions, et pour la beauté de l'exécution.

CHAPITRE III

La Beauté Intellectuelle

Article I.—La Beauté de la Littérature

I.— TEXTES

" *Dieu forma l'homme du limon de la terre et il exhala sur son visage le souffle de vie ; et l'homme devint un être vivant et animé.*" (Gen. 2.) — " *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande à toute la terre.*" (Gen. 1.) — " *Quand la science manque à l'âme, cela ne vaut rien.*" (Prov. 19, 2.) — " *Au moyen de la grandeur et de la beauté des créatures, on peut connaître par analogie celui qui en est le créateur.*" (Sag. 13, 5.)

Telle est la création de l'âme, bien distincte du corps, bien établie dans son existence contre les négations des savants matérialistes. " Image et ressemblance divine ", elle est donc spirituelle, simple, intelligente, dotée de volonté et de liberté, puisqu'elle est " un souffle de vie, qui anime la limon de la terre ". Elle est supérieure aux animaux, car " elle commande à l'univers ". Ses opérations dénotent ses facultés, qui acquièrent " la science " de l'ordre naturel et ainsi " la connaissance du créateur ", par où l'intelligence remonte de l'effet à la cause.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **beauté littéraire** est créée et perçue par l'intelligence ou l'esprit. La littérature ou les *belles-lettres* constitue un art plus délicat et plus

puissant que les *beaux-arts*. En réalité, une basilique, une statue, un tableau, une symphonie, ne deviennent attrayants de beauté que par leurs relations avec l'esprit humain. Il en est de même d'un livre, d'un discours, d'un poème, d'un manuel de sciences. C'est le *beau intellectuel.*

La littérature est l'art d'écrire conformément aux principes établis par l'usage et par l'expérience des bons auteurs. Elle forme ainsi le *littérateur*, homme de goût et de discernement dans l'appréciation des ouvrages de l'esprit ainsi que l'*auteur* ou l'*écrivain*, homme qui unit au goût littéraire le talent naturel et acquis.

Elle a pour fin de perfectionner l'homme dans ses facultés nobles : d'où le mot *Humanités* synonyme de littérature. Elle a pour objet le *beau* et le *bien :* ce qui plaît et ce qui convient.

Le beau est multiple : *essentiel*, c'est Dieu et Jésus-Christ ; *moral*, c'est l'homme, sa nature physique et spirituelle ; *naturel*, c'est le monde ou la création entière et ses aspects ; *esthétique*, ce sont les beaux-arts et leurs charmes respectifs, artistique, musical ; *idéal*, conçu dans l'esprit, sans mélange de défauts... Le *bien*, c'est la morale et la vertu, inséparables du beau en littérature.

En littérature, les facultés de l'âme naturellement interviennent, et dans l'étude des règles du beau, et dans la connaissance des œuvres des maîtres, et dans l'exécution du travail de composition.

L'*intelligence* conçoit les idées simples, les pensées plus complexes : elle voit le vrai ou le vraisemblable, comme l'œil aperçoit l'astre au firmament sans voile.

L'*esprit* est la raison saisissant avec facilité et promptitude les rapports cachés des idées et des objets.

La *mémoire* est l'intelligence conservant les souvenirs des formes et des sons, des sensations et des sentiments, des idées, des mots, des tours de phrase, pour leur donner, à l'occasion, corps et vie dans la composition littéraire.

L'*imagination* est la faculté de se représenter, sous des traits sensibles, les objets absents et les objets immatériels sous des images sensibles.

La *sensibilité* ou le *cœur* est la faculté d'éprouver des émotions et des sentiments, de percevoir les impressions morales venues d'ailleurs et de s'en affecter suivant leur nature.

Le *goût* est la finesse de l'intelligence et la délicatesse de la sensibilité, discernant et appréciant les beautés ou les défauts dans les œuvres de l'esprit.

Le *génie* et le *talent* sont la réunion des facultés, développées à un haut degré : c'est le premier, si elles ont une grande puissance et produisent une œuvre originale et grandiose ; c'est le second, si elles inspirent une œuvre au-dessus de l'ordinaire.

Deux qualités fondamentales distinguent les grands auteurs : le naturel et l'originalité.

Le *naturel* consiste à voir les choses au vrai et à les exprimer ainsi. C'est l'équation de l'impression intime des objets sur l'âme, et de l'expression par le style de cette impression. Voir la nature ou l'art tels qu'ils sont, les peindre dans ses écrits tels qu'on les a vus : c'est être naturel.

L'*originalité* est l'empreinte personnelle que les images, les sentiments, les idées reçoivent, en passant

par l'âme de l'écrivain ; et, cette empreinte, il la met dans le plan et le style de son œuvre.

L'ouvrage littéraire émane donc de l'âme de l'auteur et de l'ensemble de ses facultés. Quand est-il beau ? Lorsqu'il satisfait l'âme du lecteur ou de l'auditeur. C'est pourquoi l'écrivain doit être doté d'une belle âme noble, distinguée, généreuse, puissante même. Pour déterminer sur les âmes les impressions et les émotions de la beauté, il faut que son intelligence se conforme à sa nature, à l'ordre, à la proportion, à la variété, à l'harmonie, aux règles de l'art. La raison en est que l'intelligence est " l'image et la ressemblance de Dieu, un souffle de sa vie ".

II.— Les **conditions** de la beauté littéraire sont fondées sur la nature de l'âme et de son langage.

Tout ouvrage écrit est tissé de mots et de phrases. Ces légers matériaux extérieurs servent souvent à façonner la charpente, le gros œuvre, les moindres détails de la structure. Viennent les idées et les pensées, les images et les sentiments, qui leur inspirent la vie et impriment le mouvement.

Il en résulte la création d'une double beauté. L'une jaillit, par ces moyens sensibles, mots et phrases, de l'âme de l'écrivain. L'autre, qui ressort de son œuvre, y reste cachée et latente, jusqu'au moment où le lecteur la découvre pour l'admirer et la sentir.

Il est évident que ce procédé implique, chez l'auteur, la connaissance approfondie de la valeur des mots, de leur propriété et de leur signification, de la correction orthographique et grammaticale des phrases, de leur élégance et de leur harmonie,

de la variété des figures et de leur convenance avec les sujets traités.

Ainsi l'œuvre littéraire est l'action bien ordonnée d'une belle âme, instruite et cultivée, sur d'autres âmes.

Et comme le chef-d'œuvre de Dieu, dans toute la création, est l'âme humaine, faite à sa ressemblance, il convient de conclure que le plus parfait des arts est l'art de la belle et bonne littérature.

III.— Les effets du beau littéraire sont l'honneur et la récompense de l'écrivain, car ils lui garantissent la conquête de l'âme de ses lecteurs. Telle se pose partout la donnée de l'expérience.

La beauté produit l'admiration, sympathie généreuse et désintéressée qui en jouit en l'égalant ; l'admiration, sentiment délicieux, qui réveille nos attraits, suscite nos efforts, rehausse nos noblesses premières. Est-ce qu'en lisant, dans l'Évangile, l'accueil que fait le père à son fils prodigue, nous n'éprouvons pas à un haut degré le sentiment de l'admiration ? Il vibre d'un son plus puissant, quand Jésus, recevant le baiser de la trahison, appelle Judas " son ami " !

La beauté littéraire provoque la louange, mêlée de gratitude et de tendresse. Devant les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de l'époque moderne, la postérité n'a jamais tari les flots de ses louanges. Elle garde avec une reconnaissance, pleine d'émotion, le souvenir de ces beautés toujours nouvelles aux yeux de la nature humaine.

Bien mieux encore, ces beautés ont le don et le pouvoir de créer de nouvelles inspirations ou des imitations, qui seront peut-être des chefs-d'œuvre

à leur tour. Car le beau est fécond. Il s'empare de l'âme, la remue avec des frémissements et fait jaillir de ses profondeurs insondables les pensées belles et fortes, les nobles désirs, les grands desseins et les plus sublimes sentiments. Et alors, le beau, au lieu de conquérir l'âme, la vient convier à le reproduire en une œuvre personnelle. C'est là l'histoire même des plus admirables génies, dans toutes les nations. (V. P. Longhaye, *Les Belles-Lettres*, passim.)

———

Article II.—La Beauté de l'Éloquence

I.— TEXTE

"*Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Ils répondent : C'est que jamais homme n'a parlé comme cet homme.*" (Jean 7.)

Jésus est par excellence le premier et le plus éloquent des orateurs. Il connaissait à fond l'âme humaine, dans les siècles à venir, sachant ce qu'il y a en elle de grand et de pervers. " Il n'a besoin, ni de la tribune des synagogues, ni de la chaire des docteurs. Il a le puits de Sichem, le rivage des lacs, la barque balancée sur les flots, la noce champêtre, la table du Pharisien, le parvis du Temple, le portique de Salomon et sa foule agitée, la maison hospitalière de Lazare, le carrefour où mendie l'aveugle, la piscine où gisent les infirmes, la route publique, la montagne ou la plaine herbeuse, le mystérieux Cénacle." (Abbé Pauvert, *Vie de J.-C.*, liv. 9.)

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'éloquence** est "un don de l'âme, qui rend maître du cœur et de l'esprit des autres". Elle est tantôt fleurie et élégante, tantôt mâle, forte, sublime. Le véritable *orateur* est toujours éloquent. Son objet est le bien moral et surnaturel : ce qui contribue à rendre les âmes meilleures, à tous égards.

La beauté fondamentale de l'éloquence réside dans la probité de l'orateur et dans son talent naturel et acquis.

En vertu de ces qualités, il use avec art du *discours* ou façon de bien dire, de parler en vue de persuader ses auditeurs. Dans ce dessein, il sait aussi user des moyens les plus propres, en convaincant la raison par des preuves ou arguments, en plaisant à l'imagination par les bienséances oratoires et l'éclat du langage, en provoquant l'émotion du cœur par l'appel aux passions ou le pathétique, ou le mouvement oratoire.

II.— La **parole humaine** a, toujours et partout, séduit et entraîné les âmes par son éclatante beauté. Chez les anciens et chez les modernes, elle a retenti sur des théâtres divers, à l'agora des Grecs et au forum des Romains, à la tribune politique et au barreau judiciaire, dans l'enceinte des Académies et dans la chaire des églises, et même jusque devant les armées sur les champs de bataille.

Pour en saisir la beauté, il suffit d'évoquer le portrait du véritable orateur.

Voyez-le : il est là debout, face à l'auditoire innombrable. Son attitude, sa voix, ses yeux surtout,

son débit, son geste, transmettent simultanément à des milliers de personnes ses pensées et ses sentiments, ses émotions et ses passions. Il transfuse, pour ainsi dire, son âme tout entière dans son langage et satisfait ainsi les âmes qui vibrent à l'unisson de la sienne.

Son intelligence éclaire leur esprit : la lumière n'est-elle pas le premier besoin de l'homme ? Dans ce dessein, sa langue est claire et simple, populaire sans trivialité ni familiarité : ce qui n'exclut ni l'ampleur des aperçus, ni l'originalité des figures, ni la puissance des périodes, ni la force des arguments de conviction.

Son imagination sait peindre, grâce aux images, aux comparaisons, aux figures, d'une façon précise et sobre, gracieuse ou énergique : Jésus est le parfait modèle dans les allusions et les paraboles, dans les esquisses rapides ou les oppositions. Par exemple, rapprochez le contraste de ses *huit béatitudes* avec les *huit malédictions* proférées contre les Scribes et les Pharisiens, hypocrites.

Sa sensibilité est, à peu près sans répit, en vibration comme les cordes d'une lyre, tantôt avec une vigueur croissante et soutenue, tantôt avec mesure et modération, tantôt avec tendresse et des muances pénétrantes.

Sa volonté s'exprime avec une puissante énergie, qui remue et passionne l'âme des auditeurs, la soulève jusque dans ses profondeurs, l'élève ensuite par de sublimes élans à des hauteurs où planent l'admiration, l'enthousiasme, la persuasion.

L'action oratoire, gestes et débit, achève la fascination élaborée par les facultés : ce fut le grand

triomphe du Père Lacordaire, parvenu au sommet de sa carrière.

Ainsi éclate la magnifique splendeur de l'éloquence, qui finit par toucher jusqu'aux larmes et par verser des torrents de joie: elle fait la conquête des âmes, le plus bel apanage du beau intellectuel.

III.— **La parole écrite**, dépourvue du vivant spectacle de l'orateur, conserve néanmoins, devant la postérité, le privilège et la prérogative de la beauté intellectuelle. Elle atteint son but, qui est bien d'instruire, de plaire, de toucher, de susciter en plus l'imitation et l'émulation.

Aussi bien, la simple lecture ou l'étude approfondie des chefs-d'œuvre oratoires procurent à l'esprit les plus élevées et les plus pures jouissances.

En ce qui concerne la *chaire chrétienne* seulement, en dehors des œuvres antiques, de celles de la tribune, du barreau et de l'Académie, les grands orateurs, en vertu de la beauté littéraire et de la parfaite contexture de leurs discours, ont réussi à mettre en relief, selon les évènements et les circonstances, tous les trésors enfouis dans la nature et dans le cœur humain. Chez eux, le style éloquent décèle la pensée propre et le sentiment personnel, en vue de ravir et de captiver l'âme de la postérité.

Parfois un seul mot émeut et attendrit : " Madame se meurt ! Madame est morte ! " (Bossuet). Parfois il provoque l'étonnement et l'admiration : " Dieu seul est grand ! " (Massillon) . . . Mais, d'ordinaire, la persuasion ne pénètre que lentement, péniblement, par des efforts redoublés.

Rien n'égale au monde la belle éloquence entraînante des prophètes d'Israël : Jérémie seul a su

égaler les *Lamentations* aux malheurs si profonds de son peuple ! Elle est remarquable par son énergie et son impétuosité, associées à la précision. L'éloquence de saint Paul, surtout celle qui est consignée dans les *Actes des Apôtres*, est un modèle de modestie et de fierté à la fois, de désintéressement qui voisine le sublime.

L'éloquence des Pères et Docteurs de l'Église est éclatante de grandeur et d'attraits : celle de saint Jean Chrysostome surpasse l'éloquence de Démosthène, et l'éloquence de saint Augustin ou de saint Léon le Grand celle de Cicéron.

L'éloquence de Bossuet excelle par l'anpleur et la popularité, par l'étonnant mélange des images et des sentiments, par l'élévation des pensées, par la chaleur communicative des passions les plus délicates et les plus énergiques ... (V. P. Longhaye, S. J., *La Prédication.*)

" Il n'y a de beau que Dieu. Et, après Dieu, ce qu'il y a de beau, c'est l'âme ; et, après l'âme, la pensée ; et, après la pensée, *la parole.*

" Donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée : plus tout cela est beau ! " (Joubert, *Pensées*, Tit. 2.)

——

Article III.—La Beauté de la Poésie

I.— TEXTE

" *Qui m'accordera que mes paroles soient écrites? Qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre?* " (Job 19.)

Chez les Hébreux, comme chez les peuples anciens, la poésie est à l'origine même de la littérature. Le poète qui chante précède le sage qui philosophe et l'historien qui raconte : la religion est sa première source d'inspiration. Tels sont : l'antique chant de Lamech (Gen. 4), les bénédictions de Jacob mourant (Gen. 49), la délivrance d'Israël à la Mer Rouge (Ex. 15), les chants au désert (Nom. 21), l'hymne de Moïse (Deut. 32) et son cantique de bénédictions (Deut. 33).

I.— CONSIDÉRATIONS

I.— La posésie est l'**expression du beau** avec tous ses charmes et tous ses attraits.

Le beau *absolu*, c'est Dieu. Jamais l'esprit humain ne saurait le traduire, bien que la poésie des prophètes et de l'Apocalypse en dessine certains traits, remplis de grandeur et de majesté.

Le beau *idéal* est le plus haut degré de perfection, auquel il puisse parvenir : c'est la Vierge Marie, parmi toutes les œuvres de la création, beauté de son corps, beauté de son âme.

Le beau *relatif* est réel et ravissant : il apparaît dans la vie des saints et des saintes, des martyrs et des martyres surtout, des âmes innocentes et justes.

Le beau *fictif* existe, quand le poète imagine ou invente ce qui atteint son but, sans qu'il soit telle-

ment parfait que l'on ne puisse rien supposer au delà.

En vérité, le beau en poésie se doit d'être plus parfait qu'en prose, par la raison que la prose n'a pour dessein que d'instruire directement, tandis que la poésie a pour fin principale de plaire avant tout. Et, c'est bien par ses charmes qu'un objet plaît et ravit ; c'est par ses attraits qu'il nous touche, nous émeut, nous attire.

Ainsi la poésie a pour objet immédiat la beauté, beauté idéale dans tous les genres qu'elle traite : poésie descriptive de la nature et des arts, poésie didactique qui s'adresse surtout à l'esprit, poésie dramatique ou comique, morale en un mot dans l'opéra comme dans le cantique ou la chanson.

II.— La poésie élève à la **beauté idéale** le monde réel, dans ses conceptions et ses œuvres. Il faut, de toute nécessité, que le poète retranche, écarte tout ce qui n'est pas beau, tout ce qui déplaît, qu'il confère à ce qui est bien et beau une perfection, plus grande encore que celle que l'objet possède en réalité.

A ses yeux, dans la nature, les sites seront plus pittoresques, les vallées plus belles, les jardins plus attrayants, les fruits plus délicieux, les palais plus magnifiques, les personnages plus distingués et plus héroïquement vertueux... Ainsi le portrait du cheval de Job est l'idéal tracé du destrier ou du cheval de bataille. Ainsi le portrait du martyr *Polyeucte* dans la tragédie de Corneille.

Dans l'ordre intellectuel, les vérités seront plus sublimes et plus majestueuses, les plans mieux conçus

et plus étendus, les pensées plus fines, plus délicates ou plus fortes et véhémentes, les images plus charmantes et plus tendres, plus colorées et plus voyantes, les sentiments plus captivants et plus exquis... Tel se présente cet ensemble dans l'épopée en prose, si fraîche et si poétique, des *Martyrs* de Chateaubriand.

Dans l'ordre moral, les vertus seront plus héroïques, les actions et leurs mobiles plus purs et plus éclatants, les passions plus profondes et plus enthousiastes, les affections plus nobles et plus généreuses... Tels sont les caractères de la plupart des personnages de Racine et de Corneille.

En conférant à la nature réelle une grandeur morale ou une beauté sensible qu'elle n'a point, le poète l'élève au perfectionnement de l'*idéal* : ainsi idéalisée, elle est justement dénommée la *belle nature* !

III.— La poésie **rend réel** également le monde idéal. C'est là son triomphe.

La nature, en effet, quelque belle qu'elle soit, n'offre pas au poète des objets assez susceptibles de perfectionnement pour exprimer la beauté. Dès lors, il les doit inventer tels qu'ils deviennent aptes à servir à ses desseins. Il prête donc à la nature entière ce qui lui manque, à savoir le sentiment, l'intelligence, la vie, le mouvement.

C'est le propre du *symbolisme*. Il attribue à un objet naturel une qualité ou un état moral qu'il n'a pas, mais dont telle note physique semble retracer l'image. Ainsi le soleil, roi des astres, devient le symbole de la souveraineté : et Louis XIV le mit dans ses armoiries. La violette se cache

dans l'herbe, où son parfum la trahit : c'est le propre de la modestie de fuir les regards et les louanges. La blancheur de la colombe en a fait le symbole de la pureté. L'air martial et la force du lion sont devenus le symbole du courage : et La Fontaine, dans ses *Fables*, en a fait le roi des animaux... (V. Souben, *op. cit.*, p. 290.)

La Bible elle-même déborde de cette belle poésie. —" Les étoiles, chacune à son poste, font luire leur joyeuse clarté ; et, quand on les appelle, elles disent : Nous voici ! " (Bar. 3)... Les éléments sont les messagers ou les mandataires du Tout-Puissant : " Les fleuves sont dans l'allégresse, la mer prend la fuite, les cieux se réjouissent..." (Ps. 148). On voit que le Prophète prête à la nature la physionomie de l'homme physique et moral. Quelle poésie plus attrayante et plus hardie ?

Dieu lui-même invisible est rendu visible par ses œuvres : le poète chrétien l'interpelle ainsi :

L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage,
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme, à son tour, réfléchit l'univers...
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.

(LAMARTINE, *Méditations.*)

C'est à la vue de ce monde réel, perfectionné et idéalisé, que le poète nous fait concevoir les mêmes pensées, éprouver les beaux sentiments, sentir les nobles affections.

La poésie, qui est sœur de la musique, nous charme, nous exalte, nous transporte jusqu'aux sommets du ravissement et de l'enthousiasme.

Article IV.—La Beauté des Sciences

I.— TEXTES

" *Tubalcaïn, qui mania le marteau, fut habile en tous les ouvrages d'airain et de fer.*" (Gen. 4.) — " *Que mes paroles soient gravées sur une lame de plomb avec un stylet de fer, ou sur la pierre avec le ciseau.*" (Job 19.) — " *La fourmi, en été, prépare sa subsistance et recueille sa nourriture d'hiver, durant la moisson.*" (Prov. 6.)

Les arts mécaniques, qui sont du domaine des sciences, sont indiqués dans les Écritures. Les connaissances rudimentaires des mœurs animales y sont signalées, à l'occasion. Il en est de même de plusieurs métiers, que les artisans israélites ont plus ou moins perfectionnés, le long des siècles.. Mais les sciences diverses n'ont évolué qu'à une époque très moderne.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Les **sciences mathématiques**, il est vrai, sont aussi anciennes que l'esprit humain. Elles ont pour objet la grandeur et la quantité, considérées en dehors des objets naturels.

Les mathématiques *pures* embrassent l'arithmétique et l'algèbre, le calcul différentiel et intégral, la géométrie dans l'espace et analytique ; *appliquées*, elles comprennent le calcul des probabilités, la mécanique céleste et moléculaire, la physique mathématique.

Qui n'admire les sévères beautés de la science des nombres ? Dieu seul peut compter le total des gouttes d'eau des océans, des lacs, des fleuves,des rivières, des

fontaines et les gouttes de pluie qui tombent des nuées, les cristaux de neige qui blanchissent la terre. Lui seul peut les additionner, les multiplier par le carré du quotient. Seul, il peut renouveler l'opération, durant autant de siècles qu'il aura trouvé d'unités dans ce total effarant. " La nature ne se lassera point de fournir toujours... Il n'y a que le nombre qui multiplie les êtres qui soit infini ! " — " Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : il est également incapable de voir le néant des éléments d'où il est tiré et l'infini où il est englouti !... Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir l'apparence du milieu des choses " dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe, ni leur fin ? " (Pascal, *Pensées*, Art. I.)

Les mêmes agréments de la beauté intellectuelle sont révélées par la science de l'étendue en géométrie, des lois de l'équilibre et du mouvement en mécanique, de la distance des corps célestes et de leurs révolutions en astronomie.

Il est impossible d'appliquer à l'étude de ces sciences les forces mentales de façon approfondie sans ressentir et goûter les charmes de l'admiration la plus enthousiaste, devant ces problèmes résolus par l'observation et les calculs des savants !

II. — Les **sciences physiques** ont pour objet les êtres non organisés et inanimés. Elles réservent à l'esprit les jouissances les plus étendues et les plus surprenantes.

La *géologie* ou l'étude de la terre est la science qui a pour but de reconstituer son histoire et sa constitution, depuis l'origine. Elle comprend l'étude des

roches de toute nature qui forment l'écorce terrestre, et les couches diverses qui sont superposées ; les fossiles ou minéraux incrustés, ou animaux pétrifiés. Cette science intervient dans la solution d'une foule de questions pratiques : recherche et exploitation des mines, des nappes souterraines de pétrole ou d'eaux minérales, percement des tunnels et des isthmes, construction des routes ou des voies ferrées...

La *minéralogie* est l'étude des composés naturels non organiques, de leurs propriétés, de leur forme, de leur origine. Elle enseigne aussi la façon de les reproduire, au moyen de divers agents et procédés... L'une de ses parties les plus intéressantes est la formation des cristaux naturels, qui sont l'une des merveilles des êtres inférieurs dans toute la création.

Qui ne sait que les minéraux sont l'une des beautés et des richesses du sol ? Leur nomenclature est quasi prodigieuse : diamant, or, platine, argent, cuivre, plomb, zinc, nickel, bismuth, cobalt, arsénic, étain et houille, tous à l'état natif. Les associations minérales sont innombrables : la principale est le fer.

La *physique* est l'étude des phénomènes généraux de la nature. Tour à tour, elle expose les lois et les instruments de la pesanteur des corps, même des liquides, les phénomènes de la chaleur et du froid, des météores de l'atmosphère, de la lumière et de l'optique, de l'électricité et de l'aimantation.

Tous ces corps inorganiques ont entre eux d'étroites relations. Mais la beauté résulte surtout des applications utilitaires, comme la télégraphie avec fil ou sans fil, la téléphonie sous les mêmes aspects, les locomotives et locomobiles sur les voies ferrées,

à bord des navires, dans les usines et les manufactures...

La *chimie* est l'étude de la composition des corps inertes. Cette science est devenue, depuis un siècle seulement, aussi vaste qu'importante et belle. Elle a recours à deux méthodes différentes : l'analyse et la synthèse.

L'analyse sépare les éléments des corps : l'air, l'eau, le souffre, l'iode, le mercure... La synthèse les reconstitue ou les combine en amalgame ou mélange.

Appliquée aux végétaux, elle a conduit aux découvertes les plus étonnantes. Les applications pratiques servent de base à la plupart des remèdes contre les maladies anciennes et nouvelles.

III.— Les **sciences naturelles** ont pour objet l'étude des corps organisés ou doués d'organes. Ce sont les êtres vivants, végétaux et animaux, qui révèlent aux savants des trésors de joie et d'attraits illimités.

La *botanique* est la science des plantes en général, de la classification des fleurs et des herbes, des arbustes et des grands arbres. Spéciale, elle intéresse par l'analyse de leur forme extérieure, la structure intérieure si délicate et si ténue de leurs organes, la variété et la coloration des feuilles et des fleurs, le développement et la constitution des troncs et des branches, la bonté et la beauté des fruits, la fécondité merveilleuse des graines.

Ces qualités sont rehaussées par le plaisir que donne leur culture attentive, leur croisement entre elles, selon les genres et les espèces, l'utilité des plantes comestibles et des céréales, de la vigne

surtout et des crus, de toutes les sortes de bois de construction ou d'ameublement.

Admirable science ! La vie du végétal utilise les éléments inertes ou minéraux. Les cellules, la sève, les tissus, les racines, le tronc, l'écorce, les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits présentent un ensemble d'actions et de réactions harmonieuses. La plante emprunte, dans son évolution, au milieu extérieur, la chaleur, la lumière, l'électricité, le mouvement, les atomes nouveaux, pour respirer, se nourrir, grandir et se reproduire. Elle respecte ces éléments, sans les détruire ni les diminuer. Elle anoblit ainsi le minéral, l'associe à sa vie, le fait vivre, en le dominant et en l'asservissant à sa fin . . .

La *zoologie* ou étude des animaux ajoute encore au sentiment de curiosité et de plaisir. Cette science s'applique à l'analyse des genres, à la classification des espèces et à la nomenclature des individus. Elle étudie la série des organes et des appareils, leur fonctionnement régulier . . . Elle sert de base à l'art de guérir les désordres et les maladies, qui jettent le trouble dans les uns et les autres.

La vie de l'animal se superpose à la vie végétative. Elle sait l'utiliser, pour fabriquer son organisme pièce à pièce, cellule par cellule ; et aussi, pour s'en servir, sentir, se mouvoir. Elle la respecte, ne lui enlève rien, y ajoute même. Elle l'anoblit, en l'associant à ses desseins et à sa propre fin. (V. Eymieu, S.J., *La Loi de la Vie.*)

La *physiologie* est l'étude des organes et des fonctions du corps humain.

Comme il y a des propriétés du végétal dans l'animal, il y a les propriétés de l'animal dans l'homme.

Il y trouve l'utilité. Composé de corps et d'âme, l'homme puise dans les sensations les matériaux de ses pensées immatérielles ; et sa volonté transmet et exécute ses ordres par ses mouvements musculaires.

La vie humaine respecte l'intégrité de l'animal en elle, sans le détruire, l'amoindrir, le déformer. Elle y ajoute, en l'anoblissant, la réflexion, la science, la morale, les arts, la religion : ainsi que toutes les merveilles de l'industrie, de la vertu, du dévouement, de l'héroïsme !...

La seule condition de toutes ces beautés est la prééminence de la vie raisonnable sur la vie animale.

IV.— Les **sciences morales**, qui ont pour objet l'homme, être intelligent et libre, viennent rehausser les charmes des investigations précédentes.

Si vous l'envisagez isolément, vous pouvez interroger son âme et ses facultés, soit dans les phénomènes de conscience qui les manifestent, soit dans leurs tendances vers la vérité, la bonté, la beauté.

Si vous l'envisagez dans la *famille*, la nature humaine crée aussitôt de nouvelles et fortes inclinations : l'amour conjugal, l'amour paternel et maternel, l'amour filial et fraternel. Les moindres traces de ces affections chez l'animal éveillent la surprise et l'intérêt. Au foyer, elles sont bien plus touchantes, en raison de leur valeur morale et des effets de leur rayonnement sur les âmes et les cœurs.

La famille prédispose l'homme à l'esprit de *société* ou de vie commune. Les sciences sociales ou politiques le présentent sous les aspects les plus attrayants : en raison de la science du langage ou des moyens de s'exprimer ; en raison de la science de la

richesse par la finance et l'économie politique, de la science des lois qui régissent les rapports des citoyens entre eux, des relations entre gouvernants et gouvernés; en raison du droit des gens ou des rapports internationaux, de l'histoire des évènements passés et des principes qui en ressortent.

La *religion* est le couronnement de ce splendide et majestueux édifice. Rien ne distingue mieux l'homme de l'animal. L'étude de l'âme invisible et de Dieu, qui est esprit, domine la création entière et toutes ses beautés. Reconnaître, adorer, aimer, servir son Créateur, c'est tout le bonheur, la gloire, la beauté des âmes.

———

CHAPITRE IV

La Beauté morale

Article I.—La Beauté de l'âme

I.— TEXTES

" *Dieu forma l'homme : il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante.*" (Gen. 2, 7.) — " *Dieu a créé l'homme immortel, et il l'a fait à l'image de sa ressemblance.*" (Sag. 2, 23.) — " *Le corps, ils peuvent le tuer ; l'âme, ils ne sauraient la faire périr.*" (Matt. 10, 28.)

L'Écriture établit fréquemment l'existence de l'âme, sa nature, sa spiritualité, son immortalité, sa bonté et sa beauté morales. Le matérialisme, opposé au spiritualisme, est le système de ceux qui n'admettent dans l'union que la matière, niant ainsi l'existence des esprits, de Dieu, des anges bons et mauvais, de l'âme humaine : l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière explique tout, à leur sentiment, même les opérations intellectuelles et morales. L'erreur est réfutée d'avance par les affirmations des textes inspirés.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— L'origine de l'âme en révèle la beauté.

" Dieu fait sortir chaque être de ses éléments propres ou principes : ainsi, de la terre il produit les herbages, les fleurs, les arbres, avec tous les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie inférieure, terrestre, animale, périssable. Mais l'âme humaine

est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que signifie "*ce souffle de vie*" qu'il tira de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à "*la ressemblance de Dieu*" ne sort point des éléments matériels, comme le fait une statue de bois ou de marbre." (Bossuet, *Elév.* 4, 11.)

Au commencement du monde, comme dans la suite des générations, il y a diversité d'origine entre le corps et l'âme : l'un vient du "*limon de la terre*" et s'alimente naturellement de végétaux et d'animaux ; l'autre vient de Dieu seul et se nourrit de ses idées, de ses pensées, de ses vérités, de son amour, de tout ce qui est beau et bon, comme lui. Faite à l'image de Dieu, l'âme tire de cette ressemblance tout son éclat et toute sa splendeur.

Par un dessein secret d'en-haut, l'âme est invisible au regard humain. Voit-on le feu caché dans la pierre, la sève dans l'arbre, la chaleur dans le fer, l'électricité dans le fil télégraphique ? Ils y sont bien, pourtant !... Aussi bien, la multitude humaine vit sans cesse des agréments du corps et des plaisirs des sens, sans songer à l'âme, à son origine, à sa nature, à sa beauté, à son prix. Elle y pense, par force, à l'heure angoissante de la mort et au spectacle navrant de l'agonie !...

II.— **La nature de l'âme** appelle vos réflexions les plus sérieuses. Elle est un *esprit*, mot dérivé du latin *spiritum*, qui signifie *souffle*, produit en poussant de l'air par la bouche. Elle est donc une substance incorporelle.

Sa beauté réside précisément en cela : elle est *simple* ou non composée de parties, comme l'eau, l'air, le fer, le corps humain. Elle est *spirituelle*,

absolument distincte de la matière, du cerveau et des nerfs, du cœur et du sang. Elle est *indivisible* ou non séparable en parties diverses ; *immatérielle* aussi ou non formée de corpuscules ou d'atomes. Elle est *immortelle* ou indissoluble, car il n'y a dissolution possible que du corps qui est composé de parties.

Sa beauté consiste donc dans son unité de pensée et de sentiment, de liberté et de volonté. Par exemple, vous avez la pensée d'obéir à votre père, le sentiment d'aimer votre mère : un assassin tue l'un et l'autre et vous jugez sévèrement son action ; ni cette pensée, ni ce sentiment, ni ce jugement ne sauraient jaillir de votre cerveau, ou de vos nerfs, ou de votre cœur, mais viennent bien de votre âme, qui est une, simple, immatérielle, libre, responsable.

Et cette beauté de l'âme se manifeste par des opérations analogues, aujourd'hui comme hier, se répètent tout le long du jour et tout le cours de la vie... Ainsi, par sa riche et incomparable nature, l'âme domine à une hauteur incommensurable tous les êtres de la création. En effet :

" *Aucun animal n'est fait à l'image de la ressemblance de Dieu.*" (Gen. 2, 20.)

III.— **L'union de l'âme** avec le corps forme un tout naturel, d'une merveilleuse beauté : c'est la *personnalité humaine* elle-même.

Minéraux, plantes et animaux ne sont que des *choses* ou *objets*, qui ne s'appartiennent point, étant poussés par les lois physiques ou par l'instinct, incapables de maîtriser les impulsions ou les impressions qu'ils subissent fatalement.

Mais la personne que vous êtes, en supposant votre conscience éclairée et la rectitude de votre

libre volonté, vous rend apte à opérer le bien et à fuir le mal. Dès lors, vous reconnaisez vos *devoirs* ou obligations et vous vous sentez devenue responsable, capable de mériter ou de démériter, soumise à une sanction morale, à la récompense ou au châtiment. L'animal, le plus perfectionné par le dressage, reste en dehors de la moralité... Comprenez-vous, ainsi, la grandeur et la beauté de votre âme ?

Susceptible de devoirs, vous l'êtes également de *droits*. Nul au monde n'est autorisé à les entraver, quand vous exercez vos devoirs. Vous avez le droit de vous instruire, de dominer vos passions, de disposer de votre fortune, acquise ou héritée, de pratiquer la religion et de prononcer des vœux... Est-ce que la loi morale affecte l'animal pour le perfectionner ? Assurément non. Elle est l'apanage de l'homme.

La personnalité est justement l'un des fondements de son immortalité :

" *Le corps retourne en terre, d'où il a été tiré, l'âme retourne à Dieu, qui l'a donnée.*" (Eccli. 12, 7).

Ainsi resplendit encore davantage sa prééminence sur les animaux. " Ne croyez pas que votre âme soit un air subtil, une vapeur, un fluide nerveux, ni qu'elle soit une parcelle de la substance de Dieu, comme l'ont rêvé certains esprits. Dieu n'est pas un tout qui se partage. L'âme n'est rien de Dieu. Créée et faite à son image et à la ressemblance de sa nature, elle doit lui demeurer toujours unie, étant esprit comme lui." (Bossuet, *ibid.*)

Dissolution d'un composé, la mort sépare du corps l'âme, qui lui survit, en vertu de sa nature. Aussi bien, elle conserve, même isolée, la vie consciente, la mémoire des souvenirs, les connaissances de

l'esprit, les affections de la volonté, la beauté antérieure, la personnalité. Sans elle, en effet, toute sanction d'outre-tombe, rémunération ou punition, serait impossible à la justice de Dieu.

Telle rejaillit en relief, la beauté supérieure de l'âme humaine !... Qui donc réussira à vous en persuader, vous qui oubliez votre âme et celle d'autrui, vous qui semblez vous en désintéresser si souvent, peut-être habituellement ?...

Article II.—La Beauté de ses Facultés

I.— TEXTES

" *Le corps corruptible accable l'âme et la demeure terrestre appesantit l'esprit qui médite beaucoup d'idées.*" (Sag. 9, 25.) — " *C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées.*" (Matt. 15.) — " *Le bien que je veux, je l'omets, le mal que je ne veux pas, je l'accomplis.*" (Rom. 7, 15.) — " *Chacun est tenté par son inclination qui l'entraîne et le séduit.*" (Jac. 1, 14.)

Dans l'Écriture, il n'est guère distingué entre l'âme et ses diverses facultés ou puissances, ni les facultés entre elles. Pensées et sentiments, inclinations et passions sont rapportées à l'âme comme à leur siège, à leur source, Les faits intimes, de connaissance et d'amour, au physique et au moral, se passent dans le cœur et dans la volonté. Mais ces indications, en nombre illimité, sont très suffisantes pour soutenir et analyser les facultés de l'âme.

I.— **Les cinq sens** ont leurs organes dans le corps, surtout dans la tête : l'œil, sens de la vue, l'oreille, sens de l'ouïe ; le nez, sens de l'odorat ; la langue, sens du goût ; la main, sens du toucher, qui est épanoui sur la surface du corps entier.

Emprisonnée dans ce palais vivant, l'âme, comme une reine, subit le contact du monde extérieur. Elle en reçoit l'*impression* légère, celle d'un éclair rapide, celle de l'oiseau qui passe à tire-d'aile, celle des objets qui fuient avec le train lancé à grande vitesse. Elle en reçoit la *sensation*, si l'éclair se prolonge, si l'oiseau ralentit son vol, et le train son essor. Elle en reçoit la *perception*, si les trois objets provoquent la vue à les observer, à les *percevoir* distinctement : répétition des éclairs, forme et plumage de l'oiseau, objets perçus du train à l'arrêt.

Impression, sensation, perception se reproduisent de même pour les autres sens que la vue : ainsi les organes sont les ouvertures du palais par où la princesse en prison communique avec objets et personnes du dehors... Quelle merveilleuse et délicate invention du Créateur !

II.—**L'imagination** est une autre merveille. L'éclair, l'oiseau, l'arbre, la personne humaine, tout objet quelconque, ayant affecté les nerfs des cinq sens, transmettent l'*image* au cerveau par les organes; puis une série d'images, une multitude innombrables d'images, qui s'y emmagasinent comme des photographies, des portraits, des tableaux. Elles s'y conservent, de l'enfance à la vieillesse, plus ou moins vives et nettes, plus ou moins confuses et altérées. Pourquoi et comment ? Parce que les images sont *localisées* dans le cerveau, dont la matière est compo-

sée d'au moins six cent millions de cellules et de quatre milliards de fibres qui les relient ! (V. Sortais, S.J., t. I, p. 84.)

La beauté de cette faculté consiste dans le pouvoir qu'elle a de renouveler, de raviver en les colorant, de ressusciter les personnes absentes ou décédées, les objets disparus, les tableaux éloignés, les évènements du passé.

Une beauté plus grande encore est sa puissance ou faculté de produire des images nouvelles, de les combiner entre elles, de les mêler aux anciennes. Ainsi l'imagination devient créatrice, féconde, brillante dans les œuvres d'art, les découvertes scientifiques, le domaine si étendu de la littérature... Mais elle court aussi le risque de construire des rêveries, des tissus d'illusions et même d'hallucinations.

Vous pressentez, tout de suite, quel important rôle peut soutenir cette faculté dans la vie morale, domestique, sociale.

“ Elle dispose de tout à son gré. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur, la réputation et le respect, la vénération... Partie décevante dans l'homme, maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours !... Puissance ou faculté superbe, ennemie de la raison, elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains et ses malades, ses riches et ses pauvres... Elle semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire ! ” (Pascal, *Pensées*, art. 3.)

III.— La **mémoire** est la précieuse faculté de conserver, d'évoquer, de reconnaître les sensations et les sentiments, les pensées et les états de cons-

cience, antérieurement acquis. Analysez ce phénomène étonnant.

Par elle, vous vous rappelez les moindres faits de votre enfance lointaine, les moindres détails des lieux que vous avez habités, les personnes et leurs traits, les évènements joyeux ou douloureux. Par elle, dans vos études, vous avez classé côte à côte les faits de l'histoire universelle, la géographie de l'univers, les noms des plantes et des animaux, des héros et des saints, de personnages sans nombre, les formules des sciences mathématiques et chimiques, les nomenclatures des sciences naturelles, le vocabulaire de plusieurs langues... Soudain, grâce à son action, au simple appel de votre volonté, tous ces souvenirs et toutes ces réminiscences, sortant en foule, prennent leur rang d'ordre au cerveau, sur les lèvres, sous la plume, avec précision et netteté, multiples et variés, rapides et instantanés !... Voilà le phénomène, qui vous paraît tout naturel. Il trahit sur-le-champ la secrète beauté de l'âme et de ses facultés.

Par la mémoire, les belles impressions de la nature, les suaves émotions du passé, les idées et les pensées de la littérature revivent dans l'esprit : il en est qui gardent leur fraîcheur et leur parfum, parfois jusqu'au soir de la vie. Facile et prompte, elle retient vite ; tenace et sûre, elle retient longtemps. Elle collabore ainsi, avec ses sœurs, aux charmantes inventions des beaux-arts, des belles-lettres, des sciences.

Sans elle, au point de vue moral, l'âme n'aurait pas conscience de ses promesses, de ses engagements, de sa personnalité : fondements mêmes de la vie

domestique, sociale, religieuse. Sa fidélité contribue singulièrement à sa beauté.

Le souvenir aimé des personnes qui ne sont plus n'est-il pas l'un de ses plus réconfortants apanages ?..

IV.— La **sensibilité**, ou le **cœur** qui en est le siège, est la belle et charmante faculté qui fait éprouver à l'âme des inclinations et des émotions, des sentiments et des passions.

D'où vient le *plaisir* de revoir un père et une mère, après une longue absence ? De la sensibilité satisfaite. Pourquoi pleurez-vous leur mort ? A cause de la *douleur* qui meurtrit votre sensibilité contrariée. Vous avez obtenu une faveur : votre cœur bondit de *joie*, qui éclate sur vos traits ; on vous l'a refusée : la *tristesse* les assombrit et vous porte à verser des larmes.

Personnellement, le sentiment de l'*amour* se manifeste, ou bien par votre instinct du bonheur, qui est le grand ressort du travail quotidien et de l'activité humaine : " Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception " (Pascal) ; ou bien par votre attachement à la vie, qui vous fait triompher des souffrances ; ou bien par votre tendance au progrès et à l'amélioration de vos connaissances et de votre condition, de votre fortune et de votre être moral et social.

Au foyer domestique, la sensibilité est la reine des cœurs: les *affections* y naissent par nature, distinctes cependant et désintéressées d'ordinaire. L'amour *conjugal* y associe étroitement deux existences, deux cœurs, deux vies, deux âmes, comme les cordes sonores et harmonieuses d'une harpe ; *paternel* et *maternel*, il ne les fait vibrer que pour les

enfants ; *filial*, il répond d'un son réciproque ; *fraternel*, il détermine les accords entre frères et sœurs.

Dans la société, le cœur s'attache par la *sympathie*, instinct qui pousse à l'harmonie des sentiments ; par l'*amitié*, lien d'attachement spécial et de choix libre ; par la *bienveillance*, qui veut le bonheur d'autrui et la *bienfaisance* qui le lui procure effectivement ; par la *charité*, inspiratrice du *dévouement* qui atteint au *sacrifice* ou *héroïsme ;* par le *patriotisme*, amour du sol national et de la race, de sa langue et de ses traditions, de ses mœurs et de ses intérêts, de sa forme de gouvernement et de ses lois, de sa religion et de ses héros.

V.— **L'intelligence** ou la **raison** constitue le grand privilège de l'âme humaine. Par elle, l'âme domine en souveraine toute la création ; par elle, l'homme se différencie supérieurement de l'animal.

" Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête... Mais l'homme sans pensée serait une brute." (Pascal, *Pensées.*)

" Il n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant." (It.)

" Nous avons de l'âme une si grande idée, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisé et de n'être pas dans l'estime d'une âme : et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime." (It.)

Si la grandeur de l'intelligence est dans la puissance de la raison et de ses calculs, la beauté resplendit dans ses diverses opérations... Entrez dans le riche musée d'une capitale européenne. Là, votre esprit se fixe sur un objet ou un groupe d'objets : c'est l'*attention*. Elle devient *application*,

si elle est soutenue et prolongée ; *contention*, si elle est forte et intense ; *réflexion*, si elle est approfondie ; *méditation* et *contemplation*, si elle est accompagnée de lumière, de joie, d'attraits.

Vous avez d'un vautour une *idée générale* et *abstraite* ; voici l'oiseau lui-même empaillé dans le musée : l'idée est *particularisée*. Vous y apercevez l'armure d'un chevalier : faites la *comparaison* avec les armures modernes... Mille autres objets s'étalent là sous vos yeux, tableaux, statues, bustes, tapisseries, émaux : votre intelligence portera finalement un *jugement*, exercera son *raisonnement*, double opération qui aboutit à l'affirmation de votre admiration de tant de beautés et de splendeurs collectionnées.

Ainsi l'âme se sent tout entière doucement émue, satisfaite et apaisée, comme au sortir d'un festin intellectuel.

VI.— **La volonté libre** est le plus beau fleuron du diadème dont Dieu a orné votre front. Sa fermeté se reflète souvent dans un regard calme, assuré, presque froid ou glacé, sur des lèvres serrées et immobiles, par un geste bref et une parole sèche, par une tête droite et une attitude impérieuse.

Si l'instinct de l'animal est une activité fatale et sans conscience, la volonté est l'activité réfléchie et raisonnée.

La *liberté* est le pouvoir qu'a votre volonté de choisir le bien, sans subir aucune contrainte. C'est bien librement que vous allez, à votre choix, à l'église ou au théâtre. Tout l'honneur et la gloire de l'âme est là : se déterminer à une action bonne, ou meilleure, ou parfaite. Au contraire, le déshon-

neur et la honte résultent de l'abus de la liberté.— " Les belles actions cachées sont les plus estimables." (Pascal.)

La *volonté*, toujours éclairée des lumières de la raison — ou des lueurs de la foi chrétienne — est le pouvoir réel de se déterminer à une action louable ou à l'omission du mal. Elle exécute résolument ce qu'elle a sagement décidé. Elle y persiste, en dépit des difficultés et des obstacles. Tel est le fondement du *caractère*.

Présentez à la volonté la douleur du jeûne ou le plaisir des aliments. L'âme fera son choix, car elle se sent libre.

" Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, mais il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Pourquoi ? C'est que, ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire : c'est nous, qui voulons la faire dominer sur nous ; nous en sommes maîtres et, en cela, l'on succombe à sa volonté.

" Mais dans le plaisir, l'homme succombe à l'inclination du plaisir.

" Or, il n'y a que la maîtrise et l'empire de la volonté qui fasse la gloire, et que la servitude qui fasse la honte." (Pascal, *Pensées*, art. 2.)

Ainsi, la volonté accepte ou refuse l'exécution des devoirs qui obligent en conscience et en religion, en famille et en société. Elle se soumet aux lois diverses ou elle se révolte contre elles. De là sa *responsabilité*, qui appelle la sanction intérieure et extérieure, la rémunération ou le châtiment, nécessaires à l'ordre et à la justice.

Que votre âme est belle, en vertu de la grandeur et de la dignité de votre personne, de la variété et de l'harmonie de ses facultés. Elle est un reflet sur la terre de la splendeur de Dieu !... Que sera-ce un jour au ciel ?

Article III.—La Beauté de son Langage

I.— TEXTES

" *Voici, dit le Seigneur, qu'il n'y a qu'un seul peuple et un seul langage pour tous...*— " *Descendons et confondons leur langue, de sorte que l'un n'entende plus la parole de son prochain.*" (Gen. 11, 1-2.)

Le phénomène de la confusion des langues est considéré par plusieurs savants comme l'un des plus étonnants miracles, rapportés dans la Bible. Changer et transformer subitement la mémoire et l'imagination, l'esprit d'une foule d'hommes considérable ; leur ôter l'habitude, prise depuis longtemps, d'employer tels mots pour signifier tels objets et telles pensées ; y substituer une habitude différente, cela tient sans nul doute du prodige... Depuis ce jour, les langues humaines attestent l'un des plus beaux privilèges, octroyé par Dieu à sa créature intelligente. C'est un apanage incommunicable.

II.—CONSIDÉRATIONS

I.— **Le langage** est l'expression de la pensée et du sentiment par la parole. Il sert ainsi à traduire les phénomènes internes de l'âme. " Regarder la parole comme un signe dont les hommes sont con-

venus et rappeler en son esprit les choses qu'elle signifie, c'est ce qui s'appelle entendre le langage." (Bossuet, *Conn. de Dieu*, 5.)

N'oubliez point que votre âme est à " *l'image de Dieu.*" Or Dieu a une pensée, qui est son *Verbe*, un amour de ce Verbe, qui est *Esprit-Saint.*

L'âme, d'une façon analogue, produit aussi sa *pensée* et son *amour :* c'est son verbe ou parole intérieure, qui se manifeste et s'incarne, en quelque sorte, dans le langage articulé.

Ce rapprochement, simple et sublime à la fois, vous aide à comprendre la beauté de ce don réservé à l'homme, à l'exclusion de tous les animaux de la création.

Le langage concourt à perfectionner la pensée, car il l'éclaircit, la fixe et la simplifie et il sert à la conserver et à la transmettre à la postérité et à des auditoires sans nombre.

La *voix humaine*, tantôt faible et basse, tantôt timbrée et sonore, contribue singulièrement à la beauté du langage. La nature en modifie les organes. Elle lui fait produire des sons, des inflexions, qui expriment des sensations ou des sentiments de joie ou de tristesse, de douceur ou de force, de colère ou d'admiration. Il y a ainsi, entre elle et l'intérieur, un rapport très intime...

Le *chant* révèle, mieux encore, les émotions et les passions de l'âme. Il est plus expressif et plus complet que la simple parole. Le langage poétique ajoute aussi à l'impression du langage vocal. Enfin la musique instrumentale rehausse davantage l'un et l'autre, en les poussant à leur expression la plus parfaite.

II.— La **langue** est le langage parlé ou écrit propre à une nation. C'est un ensemble de mots et de phrases, soumis à des règles et à des conventions.

Les savants admettent aujourd'hui que, quelque diversité qui existe dans les formes et les racines des langues humaines, l'on ne peut tirer aucun argument concluant contre la possibilité de leur *origine commune :* une langue primitive.

Les *richesses* d'une seule langue convient à des études approfondies, qui en décèlent les beautés. L'on a réussi à classer environ deux mille dialectes humains, les uns formant des langues mortes, les autres des langues vivantes. Une étude comparée de plusieurs révèle aux curieux des attraits surprenants.

Chacune a son caractère, ses traits de beauté et de charme. Ignorez-vous les puissantes harmonies de la langue française ? L'on y distingue les mots, leur origine, leurs significations diverses, leur accouplement et leur assemblage, qui fait la phrase. Celle-ci se peut construire et agencer d'une infinité de manières. N'en est-il pas ainsi des *huit notes* de la gamme musicale ?

Admirez-vous les autres langues du globe ? Elles ont avec la nôtre des rapports généraux, qui tiennent à la conformité naturelle des pensées, des sentiments et des émotions de l'humanité. Les différences relèvent des circonstances de temps et de lieu, de civilisation et de religion, de la mentalité propre à l'esprit national.

Des prodiges de richesses gisent dans les profondeurs de ces vastes champs d'études !

III.— La puissance morale du langage surpasse toutes les prévisions de la langue orale et écrite.

Les fictions poétiques, les combinaisons romanesques, les récits de voyages, les synthèses d'évènements historiques, les portraits des grandes figures enchantent et subjuguent des millions d'âmes.

Tous les théâtres et les opéras des cités populeuses en séduisent et enthousiasment des millions d'autres, avides de voir et d'entendre les œuvres des artistes. La raison en est l'écho qui, par la parole, la voix, le chant, retentit sonore et vibrant, gracieux ou passionné, des cordes invisibles de leur âme à l'unisson des sentiments de la multitude.

Ainsi, le langage avec ses puissantes ressources est le lien d'or et de diamant qui enchaîne les âmes aux âmes, et crée la merveilleuse unité de la société civilisée. La pensée et le sentiment influent nécessairement sur le langage, qui en est comme la parure et le riche ornement. C'est un instrument qui sert à les communiquer par l'instruction publique et par l'éducation, qui les transmettent d'âge en âge, depuis l'origine de l'écriture jusqu'aux livres contemporains. Telle est la condition du progrès individuel et social, international, au moyen de la conservation des lettres et des sciences, dans les bibliothèques mondiales.

Grâce au langage, l'humanité peut être considérée " comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement." (Pascal, *Fragm.*, p. 436.)

Article IV.—La Beauté de ses Actions

I.— TEXTES

" *Dieu plaça l'homme dans le paradis de délices, pour le cultiver et le garder.*" (Gen. 2, 15.) — " *C'est dans les travaux que tu te nourriras de la terre, tous les jours de ta vie. . . A la sueur de ton visage tu gagneras ton pain.*" (It. 3, 19.) — " *Tu travailleras six jours ; le septième, tu cesseras.*" (Ex. 2, 3.)

Dans l'état d'innocence, l'homme fut soumis à la loi du travail : la culture du paradis eût été agréable, plus pour le plaisir que pour l'utilité. Par ce moyen, il devait être instruit de la nature des terrains et du genre des plantes, des fleurs, des fruits, des semences ou graines : il y trouvait la figure de la culture des vertus. Les beautés de la nature, ramassées dans ce paradis, servant à son plaisir, étaient propres à l'élever à Dieu, auteur de tant de bienfaits . . . Dès qu'il fut déchu de ses grandeurs, le travail se changea en châtiment pour lui et sa postérité.

II.—CONSIDÉRATIONS

I.— **L'activité au travail** manifeste la beauté morale de l'âme. Partout et toujours, la loi primitive exige de chacun l'exercice de ses forces corporelles ou de ses énergies intellectuelles. Sa conscience et sa volonté viennent se ployer sans repos sous le fardeau du divin précepte.

Regardez les millions d'êtres humains à travers les siècles. " Ils sont chargés de chaînes et tous condamnés à la mort : les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur condition dans celle de leurs semblables ; et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans

espérance, ils attendent leur tour : c'est l'image du sort de tous les hommes.' (Pascal, *Pensées*, IV, 7.)

Ainsi, les générations passent, courbées sous le poids du labeur. Et l'avenir sera le fidèle écho du présent et du passé.

Les monuments séculaires et les ruines témoignent en silence des souffrances de l'esprit et du corps au travail : c'est l'honneur et la gloire de ceux qui ne sont plus.

Ainsi le travail vient de la pensée de Dieu, architecte de l'univers : c'est la raison capitale de sa nécessité et de sa noblesse, de ses agréments et de ses avantages.

A son tour, l'ouvrier, comme le savant, éprouve la joie de vaincre la nature, qui lui est soumise, et de lui arracher ses secrets et ses trésors cachés.

II.— **L'activité au Devoir** manifeste la beauté morale de l'âme. L'âme se plaît à reconnaître, à accepter les exigences de la loi morale ; elle s'adapte volontiers à son obligation, imposée de Dieu, inscrite dans sa conscience. Et les devoirs, aussi bien que les lois, sont multiples.

L'homme en a *envers lui-même*, en vertu de la loi naturelle ou de la morale personnelle. Doté d'une belle âme et d'un beau caractère, il porte à son corps le respect par l'hygiène et la délicatesse des sens, par l'exercice et l'alimentation de sa santé, par la dignité qui l'empêche d'attenter à sa vie et à se mutiler : seule la vertu l'autorise à le châtier et à en faire le sacrifice volontaire. Et c'est la pratique des vertus naturelles qui tisse les beaux vêtements de l'âme.

Il en a *envers ses semblables.* Au foyer domestique, la nature lui commande tour-à-tour le respect, la reconnaissance, la soumission, l'amour, l'assistance. En société, elle lui impose le respect de la vie d'autrui, de son âme, de ses biens, de son honneur, ainsi que les devoirs de la charité, si intimement liée à la justice... Ainsi brille avec éclat la concorde entre les membres divers de la famille humaine.

Il en a *envers Dieu*, en raison de la morale religieuse ou des relations nécessaires qui relient les créatures au Créateur. Sans doute nos hommages ne sauraient accroître le bonheur de Dieu : mais les devoirs n'ont pas pour origine et pour mesure les avantages de ceux qui en bénéficient. La gloire extérieure et accessoire de Dieu exige le *culte de l'âme et du corps :* de là, la prière vocale associée à l'adoration, à la gratitude, à la demande de pardon ou des faveurs, l'amour manifesté par des gestes, des attitudes, des paroles, des chants, par des rites et des cérémonies, des assemblées...

Imaginez l'harmonieux concert des cœurs et le tressaillement splendide des âmes, si toute une nation s'associait ainsi dans le témoignage universel et simultané des devoirs envers la divinité !

III. — La **pratique des vertus** manifeste la beauté morale de l'âme. Ses actions comportent le mérite qui dure, résultant des nobles intentions conformes à la moralité.

Obéissez-vous d'habitude aux obligations du devoir, avec intelligence, liberté, amour? Votre âme est vertueuse. Comme les devoirs, les vertus sont complexes.

Les vertus *privées* ou individuelles répondent à tous nos devoirs envers nous-mêmes, comme la prudence de l'esprit, la force de caractère, le courage de la volonté, la tempérance de la sensibilité.

Les vertus *publiques* ou sociales répondent à nos devoirs envers nos semblables, comme la justice dans les contrats et les transactions, la piété filiale au foyer, la charité dans les malheurs, l'amour du pays mis en péril.

Les vertus *religieuses* répondent à nos devoirs envers le Créateur, comme les actes du culte intérieur et extérieur, la piété et les œuvres de miséricorde spirituelle.

Le patriotisme et la religion ont inspiré, à travers les siècles, les actions les plus sublimes : elles sont la gloire de l'héroïsme et du martyre.

Au point de vue naturel, rien n'égale le portrait de l'*homme juste*, tracé par le génie d'un illustre païen :

" Le chef-d'œuvre de l'injustice est de paraître juste sans l'être. Donnons au méchant une injustice parfaite : qu'en commettant les plus grands crimes, il sache se faire la réputation d'honnête homme ; et s'il vient à faire un faux pas, qu'il se relève aussitôt ; qu'il soit assez éloquent pour persuader son innocence à ceux devant qui ses crimes mêmes l'accuseront, assez hardi et assez puissant, par lui-même et par ses amis, pour emporter par la force ce qu'il ne pourra obtenir autrement.

" Mettons en face de lui l'homme de bien, qui est plus jaloux d'être bon que de le paraître. Otons-lui, même la réputation d'honnête homme... Dépouillons-le de tout, hormis la justice : qu'il passe pour

le plus scélérat des hommes, sans avoir commis la moindre injustice ; que sa vertu soit mise aux plus rudes épreuves et qu'elle ne soit ébranlée ni par l'infiamie, ni par les mauvais traitements ; mais que, jusqu'à la mort, il marche d'un pas inébranlable dans les sentiers de la justice, passant toute sa vie pour un méchant, tout juste qu'il est.

" Et ce juste sera fouetté, torturé, mis aux fers ; on lui brûlera les yeux, on le mettra en croix et par là, on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître.

" C'est ainsi que les partisans de l'injustice prétendent que la condition de l'homme injuste est plus heureuse que la vertu du juste." (Platon, *Républ.*, liv. 2.)

La beauté morale appelle donc, comme la beauté physique, trois conditions : la proportion, l'intégrité, la splendeur. Un esprit droit et une volonté juste les assurent à la vie humaine ; et ainsi, lui confèrent une réelle et grande beauté. (V. Janvier, Car. de 1921, *Sixième Confér.*)

DEUXIÈME PARTIE

La Beauté divine

CHAPITRE I

La Beauté de Dieu

Article I.—La Beauté de son Être

I.— TEXTES

“ *Je vis éternellement.*” (Deuter. 32, 40.) — “ *Je suis Celui qui suis.*” (Exod. 3, 14.) — “ *Dieu est esprit, et il faut qu'on l'adore en esprit et en vérité.*” (Jean 4, 24.).— “ *Il est la lumière en qui il n'y a point de ténèbres, et il est pour les âmes un foyer de lumière.*” (I Jean 1, 5.)

Dieu existe : la raison le découvre dans ses œuvres, la foi l'aperçoit à travers la révélation de l'Écriture... Aussi, l'âme, “ faite à son image,” doit aspirer à le mieux comprendre, à admirer son être et à l'adorer, à aimer sa bonté, à s'éprendre de sa beauté, à le servir avec fidélité et joie, avec empressement et constance.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La notion de Dieu est accessible à la raison humaine. Ses œuvres, dont il est fait mention précé-

demment, proclament son existence ; elles laissent entrevoir quelque ombre de sa puissance, de sa grandeur, de ses qualités...

" Les païens ou Gentils, écrit l'Apôtre, ayant connu les perfections invisibles de Dieu par les œuvres de la création, ne l'ont point glorifié comme Dieu ; mais par une coupable inintelligence ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en des idoles ou en images d'hommes et d'animaux, et travesti sa vérité en mensonge. Ils étaient donc inexcusables. Et Dieu, en punition de leur folie volontaire, les a livrés aux désirs de leurs cœurs et aux passions avilissantes." (Rom. 1, 18-24.)

Pouvez-vous, en effet, connaître l'homme dont vous découvrez l'existence par l'empreinte de son pied sur la neige ? Non. Mais, au moyen de ce léger vestige, vous pouvez bien conjecturer ou sa taille et son poids, ou la direction et la rapidité de sa marche... Par le nid sur la branche, vous connaissez l'artiste ailé, sans le voir, comme un beau tableau révèle l'habile main qui n'est plus...

Ainsi, sans voir Dieu, qui est invisible, vous le pouvez contempler dans l'empreinte marquée sur les créatures, sur votre âme personnelle surtout et sur celle des autres. Vous découvrez ses admirables perfections les unes après les autres, graduellement plus lumineuses.

Mais dans la Bible, il *se révèle* à ses créatures raisonnables ; il se nomme à Moïse, il lui donne ses dix commandements ; il règne sur Israel qui devient son peuple... Désormais *la foi* le reconnaît avec toutes ses grandeurs et lui voue au Temple un culte unique et sempiternel...

— **L'idée de l'Être divin** est analysable à l'intelligence humaine.

Elle comprend que Dieu existe *par lui-même,* sans devoir son existence à aucun autre être.

Elle comprend qu'il est ainsi l'Être *premier*, antérieur à tous les siècles imaginables, car on ne peut supposer un seul moment où il n'était point... Vous êtes, vous, un être secondaire, dépendant, accidentel.

Elle comprend qu'il est l'Être *éternel*, qui a toujours été, dans une durée sans commencement ni fin... Vous êtes, vous, un être temporaire, éphémère, passager.

Elle comprend qu'il est l'Être *absolu*, qui ne dépend d'aucun autre, dans toutes les conditions... Vous êtes, vous, un être relatif, dépendant, soumis.

Elle comprend qu'il est l'Être *nécessaire*, qui ne peut se concevoir inexistant. Car il faut bien qu'il y en ait un de ce genre, sans quoi rien ne serait, ni personne n'existerait... Vous êtes, vous, un être contingent, inutile, presque superflu : est-ce que Dieu, le monde, ne se seraient point passé de vous, de la présence d'Adam et d'Ève, ainsi que de leur postérité ?

Elle comprend qu'il est l'Être *infini*, étant illimité dans sa personne et ses qualités... Vous êtes, vous, fini, borné dans le temps et l'espace, corps et âme.

Elle comprend qu'il est la *Cause* ou le Créateur de toutes choses, visibles et invisibles... Vous êtes, vous, un effet, votre corps venant de vos parents, votre âme de Dieu seul.

Et dans la Bible, il se revèle ainsi à *la foi* des croyants, montrant clairement au monde que la rai-

son et la foi s'associent et s'humilient à ses pieds, toutes deux ayant en lui leur origine commune.

III. — **Les aspects de la Divinité** sont les manières dont elle apparaît à notre vue. On les peut réduire à trois : la vérité, la bonté, la beauté.

1. La **vérité** exprime l'idée que Dieu est *intelligible*, étant l'intelligence infinie, qui se connaît et se comprend elle-même, manifestation lumineuse de son Être, contemplation sans bornes avec une complète satisfaction de toutes ses perfections...

Toutes les vérités de ce monde, *idéal*, *principes*, *axiomes*, en religion les *dogmes révélés*, découlent de cette source divine : ce ne sont que des lueurs, mêlées d'ombres !... Le plus savant ici-bas ignore bien plus qu'il ne sait.

Ce n'est qu'au ciel que l'âme glorifiée pourra contempler la *Vérité* éternelle, qui est Dieu lui-même, dans un extatique ravissement...

2. La **bonté** exprime l'idée d'*amabilité* qui attire. Dieu se fait aimer parce qu'il est infiniment aimable : c'est tout son être qui l'attire lui-même et le retient dans l'amour infini.

Toutes les manifestations de la bonté divine nous imposent un *charme* séduisant. Il y a, dans la création, œuvre de la Bonté, mille et mille choses charmantes et attrayantes. La plus vraie et la plus belle ici-bas est la *tendresse* maternelle, qui enveloppe l'enfant même malheureux, même indigne et coupable.

Faible image de la bonté du Père des cieux, qui a créé la bonté de cœur dans toutes les mères. Nulle ne rapproche plus de l'idéal infini que la tendresse de Marie pour Jésus.

Cette bonté divine reste l'objet de notre admiration et devient le mobile de l'amour de charité, qui nous fait aimer Dieu, non parce qu'il est bon pour nous — ce serait le rapetisser,— mais parce qu'il est infiniment *bon en lui-même.*

La gloire du ciel seule fera resplendir les traits du Père céleste, quand on l'y verra "*face à face*", et sans terme.

3. La **beauté** exprime l'idée de *splendeur* et d'éclat de tout l'Être de Dieu. Toutes les beautés extérieures n'en sauraient être qu'un pâle et insignifiant reflet... Seules la personne de Jésus et celle de Marie ont pu en donner une idée à la terre.

Une condition de la beauté est l'*intégrité*, celle à qui rien ne manque. Un homme, amputé de ses bras, n'est pas physiquement beau ; moralement non plus, s'il entre en colère. A Dieu, rien ne manque : il n'a ni tache, ni lacune. Il jouit de toutes les qualités à l'infini et possède la beauté intégrale.

Une seconde condition de la beauté est l'*harmonie*, celle qui résulte de l'accord de ses propriétés essentielles. Deux yeux inégaux la troublent dans une belle physionomie, des couleurs mal assorties dans un beau tableau, des notes discordantes dans un concert. En Dieu, les perfections s'harmonisent dans une seule : bonté et justice, puissance et sainteté...

Une troisième condition de la beauté est la *variété*. Les sens et l'esprit se fatiguent de la monotonie : aussi la nature et l'art ne réalisent l'impression du beau que par la variété des objets. En Dieu, rien de semblable : la vision de l'une de ses qualités ne

saurait lasser et leur contemplation éternelle demeure variée à l'infini.

Une dernière condition de la beauté est l'*éclat* ou le splendide rayonnement. Si un puissant projecteur électrique colorait une ville, un paysage, une flotte immense sur ses ancres, de toutes les teintes simultanées de l'arc-en-ciel, vous auriez une radieuse idée de l'éclat. Il ne saurait néanmoins déterminer une image de la beauté divine, même s'il se transformait en soleil au haut du firmament et baignait la nature de sept couleurs.

Oui vraiment, Dieu est beau. Il est la beauté souveraine, d'où émanent toutes les beautés angéliques et humaines. Puisse-t-elle réussir à captiver votre esprit, à séduire votre cœur, à ravir votre admiration, à éclairer votre vie jusqu'au dernier jour !

Article II.—La Beauté de ses Perfections

I.— TEXTES

" *Il y a dans la Sagesse un esprit d'intelligence, saint, un et multiple, immatériel, discret, agile, sans tache, infaillible, suave, aimant le bien, bienfaisant, plein de bonté, inébranlable, sans inquiétude, tout-puissant, pénétrant tous les esprits, pur et délié. . .*" (Sag. 7, 22, 23.) — " *Soyez donc parfaits, comme votre père céleste est parfait.*" (Matt. 5, 1, 8.)

Par mille textes, la Bible et l'Évangile chantent un hymne perpétuel en l'honneur de Dieu et de ses attributs. Ils révèlent la divinité à l'humanité dans

tout son éclat et sa splendeur. Tantôt les paroles inspirées exaltent une ou deux perfections, tantôt elles préconisent la série avec une étonnante richesse d'expressions.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Considérées en Dieu même, les perfections sont celles qui appartiennent à son Être et s'en déduisent comme nécessaires.

L'*unité* de Dieu, affirmée contre les idolâtres, établit la différence radicale entre le vrai Dieu d'Israël et les faux dieux des païens. La raison nie aussi l'existence de *deux êtres* infinis et parfaits : ou ils auraient la même essence et se confondraient ; ou ils l'auraient différente et aucun ne serait infini.

La *simplicité* de Dieu exclut en sa personne tout ce qui est composé. La lumière blanche est constituée de sept couleurs. La nature humaine est formé du corps, qui se décompose en parties, et de l'âme qui se compose de facultés. Toute la personnalité de Dieu est, au contraire, intelligence, volonté, perfection à la fois et à l'infini.

L'*immensité* de Dieu le rend présent tout entier dans tous les points de l'espace et au-delà. D'habitude, vous vous le représentez comme une mer sans rivage : ce n'est qu'une image. S'il était dans un lieu et non dans un autre, il serait borné, fini. Dieu est esprit, simple, sans étendue. Ainsi se conçoit votre âme, qui est entière dans chaque partie du corps : elle n'augmente point avec la croissance, ni ne diminue par l'amputation d'un membre. C'est une force, qui est partout à la fois. ...L'air, qui est

partout et pénètre tout, est la plus fidèle image de l'immensité.

L'*immutabilité* de Dieu le soustrait à tout changement. Si l'Écriture affirme son regret, son courroux, sa vengeance, elle use du langage intelligible à tous. S'il punit les méchants par le déluge et son peuple prévaricateur par les serpents du désert, sa perfection est indépendante de ces effets des causes secondes.

II.— **Considérées par rapport au monde,** les perfections lui appartiennent comme Créateur, conservateur de l'univers.

La *béatitude* de Dieu est le bonheur parfait et la satisfaction dans le bien qu'il possède. Elle l'assure qu'aucun accident passager ne peut l'atteindre et elle le laisse toujours maître de ses actions. C'est elle qu'il communique à ses élus.

La *justice* de Dieu le rend équitable à chaque être, en lui donnant tout le nécessaire pour arriver à sa fin. En aimant le bien par dessus tout, il se doit aussi d'en faire respecter les droits imprescriptibles et d'en réprimer les violations. Cette justice devrait donc imposer à tous le respect et la crainte.

La *miséricorde* de Dieu est le propre de sa toute-puissante bonté de donner à ses créatures, de venir à leur secours, de les relever de leur misère, de faire du néant un être, du mal le bien, du péché le repentir, le pardon, l'amour. C'est le triomphe exclusif de Dieu.

La *présence* de Dieu étend sa puissance à tous les êtres, au brin d'herbe comme au moindre insecte, et son immensité au-delà de tous les mondes célestes. Les ayant créés, il les soutient de son action perma-

nente : il fait mouvoir ces masses dans l'espace sans fin, comme il fait germer la petite graine au sommet des montagnes.

" *En lui, nous avons tous l'être, le mouvement et la vie.*" (Act. 17, 28.)

Il en est ainsi de l'âme qui nous anime. Rien n'est ni ne se fait sans lui, en vertu même de sa présence...

Notez bien que l'habitation, *par la grâce*, de la Divinité dans l'âme baptisée est une autre forme de *présence* et de beauté, bien plus intimes et plus élevées.

La *puissance* de Dieu le rend capable de réaliser tout ce qui n'implique pas contradiction et tout ce qui peut exister. La multitude des êtres réels et possibles jaillissent de sa toute-puissance quand il lui plaît, parce qu'il est le premier Être, comme la lumière éclaire, comme le feu chauffe et brûle naturellement.

La *sainteté* est en Dieu une essentielle incompatibilité avec le mal, avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection de l'esprit ou de la volonté. Il ne saurait exister en lui ni tache, car il est la pureté ; ni lacune, car il est la perfection même ; ni erreur, illusion, ignorance, car il est la sagesse en personne.

Aucune de ces qualités n'est distincte de la substance divine et elles sont toutes une seule et même essence avec lui. Mais l'Écriture s'est accommodée à notre faiblesse de conception et d'intelligence, en les présentant séparément comme si elles l'étaient de fait.

Ainsi resplendit à nos yeux ce Dieu invisible, immortel, inaccessible, comme un soleil éclatant, dont les rayons de perfections, métaphysiques et morales, viennent éclairer et embellir notre vie, si remplie de ténèbres et de misères !...

Article III.—La Beauté de sa Providence

I.— TEXTES

" *Soyez les enfants de votre Père des cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et tomber la pluie sur les justes et les injustes.*" (Matt. 5, 45.) — " *Considérez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent : si Dieu les vêtit, combien plus vous, hommes de peu de foi.*" (It. 6, 28.) — " *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne ramassent dans les greniers. Et votre Père céleste les nourrit. Est-ce que vous ne valez pas plus qu'eux ?* " (It. 26.)

Le dogme de la Providence est mis en évidence dans l'Écriture. Elle s'étend à la nature entière, même aux êtres sans raison. Les hommes en sont l'objet principal, surtout les âmes justes que Dieu aide dans les épreuves, qu'il encourage dans les malheurs. Si Dieu, pour être juste, se voit contraint d'user de châtiments envers les siens, c'est pour les ramener au devoir et à la vertu.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La conservation** est l'acte par lequel Dieu maintient tout être dans l'existence. Toute créature sans exception vient de lui et non d'une autre ou

d'elle-même. Elle dépend de lui, même une fois existante. Sortie du néant par un acte de sa bonté. elle y rentrerait à tout instant, sans un acte permanent de conservation. Aussi on peut affirmer que la conservation des êtres est une création continuée.

Ainsi, partout et toujours, toute la création reste dans la dépendance de son auteur souverain, sans discontinuité. Est-ce que, pour rester lumineuse, l'atmosphère n'a pas besoin de recevoir incessamment l'action illuminatrice du soleil ?

Il y a donc erreur et oubli de rester persuadé que, une fois en possession du corps et de l'âme, vous en disposez en maître souverain et que vous pouvez bien subsister par vous-même, indépendant de la puissance divine. Illusion commune à la généralité des chrétiens eux-mêmes !

II. — Le **concours naturel** accompagne la conservation. C'est la coopération que Dieu accorde à tous les êtres en chacune de leurs opérations, même la plus insignifiante.

Dans une usine mécanique, la vapeur ou l'électricité sert de générateur ou cause de la force, nécessaire au mouvement et au travail. Cette force se communique par les courroies de transmission ou par les arbres de couche à tout le reste de l'engrenage, des roues, des mécanismes : ainsi s'opèrent, par ces instruments ou causes secondes, les plus merveilleux ouvrages.

Cette comparaison manifeste à vos yeux que Dieu est la cause première de tout mouvement, de toute opération dans les êtres de la création, même matérielle. Dans ce dessein, il a établi des lois de l'*ordre providentiel.* Ces lois, auxquelles obéissent les créa-

tures inférieures, sont découvertes et fixées par les sciences : lois de la pesanteur, de la chaleur, de la lumière, de l'aimant, de l'électricité... L'instinct des animaux suit fatalement les lois qui les régissent. Aussi l'ordre le plus beau règne sur les êtres de la nature, grâce au constant concours qui leur vient de Dieu.

Voyez quelle vaste intelligence préside à cet immense concert d'harmonie, depuis les astres lointains, l'impénétrable atmosphère, l'océan céleste et les océans terrestres, jusqu'au plus petit animal et à l'invisible microbe ! Entre les êtres innombrables du règne minéral, végétal, animal, agissant les uns sur les autres depuis des siècles, avec une complexité sans fin, Dieu seul a sagement disposé leurs rapports mutuels et ordonné l'ensemble et chacun vers le but assigné.

III.— La **Providence** est encore plus merveilleuse : ce nom est exclusivement attaché au gouvernement divin du *monde moral* ou des âmes raisonnables et libres. Ni ma main, ni ma langue, ni mon bras, ni mon pied ne pourraient faire un mouvement, ni mon âme ne saurait concevoir une pensée, ni mon cœur traduire un sentiment, si Dieu ne prêtait pas sa propre force à leur service. Sans répit, son action pénètre autant mes actes pour les faire se produire que mon être pour les faire exister.

Réunissez par la pensée l'incalculable multitude des hommes et calculez toutes les variétés d'action dont ils ont le pouvoir. Dieu a su tracer le plan où chacun et chacune de ses forces trouve sa place et son emploi. Il a prévu toutes les rencontres et tous les chocs et assigné la marche vers le but final.

Bien plus, il a su opérer cette merveille déconcertante, en sauvegardant à chacun sa liberté.

Soutient-il jusqu'au bout l'acte mauvais, le péché moral de désir, le bras de l'assassin ? Oui. Car il se conforme à la loi de sa Providence en fournissant la force promise ; mais il laisse la responsabilité de l'usage à l'âme libre de l'employer ou pour le bien, ou même pour le mal physique ou moral. Et encore, si vous pouvez exister sans rien ravir à l'infini de Dieu, pourquoi ne pourriez-vous pas agir sans nuire à sa puissance ?

En vue de la beauté harmonieuse du monde moral, la Providence lui a imposé des lois, non plus aveugles et fatales, mais véritablement connues, comprises, acceptées. Que l'homme soit associé à son semblable au foyer domestique ou en société civile, il est soumis, qu'il le veuille ou non, à ces lois obligatoires de ses devoirs.

Les causes libres et morales subissent la *loi naturelle*, inscrite dans la conscience humaine ou promulguée à l'intelligence et à la volonté : " Tu feras le bien, tu éviteras le mal ; Tes enfants sont ta propriété, le bien d'autrui ne t'appartient point." La Providence veille à l'exécution ou à la transgression de sa loi.

Dieu a promulgué la *loi positive : divine* au Sinaï par les dix commandements donnés à Moïse (loi mosaïque) ; *évangélique*, imposée par Jésus-Christ, son Fils égal en autorité ; *ecclésiastique*, façonnée à travers les âges par ses successeurs légitimes.

Dieu sanctionne la *loi humaine*, promulguée par l'autorité compétente en vue du bien commun de la société qu'elle gouverne.

Le *miracle* est la dérogation à ces lois. Dieu en est le maître, puisqu'il les a posées. Il peut donc en interrompre, quand il lui plaît, l'exercice ou dans l'ordre des lois physiques de la nature, ou dans l'ordre des lois morales de l'humanité. Mais s'il sort de ses lois ordinaires, sa Providence ne saurait le faire que rarement... Un grand nombre de chrétiens, surtout dans le malheur, réclame souvent cette dérogation aux lois établies. C'est oublier que Dieu se doit de les maintenir d'ordinaire dans leur rôle, pour manifester la constance de ses décisions et la profondeur de ses desseins. Il saura, sans nul doute, tirer de ces maux passagers un bien tout-à-fait supérieur.

Dans son action sur la nature, l'homme ne se rapproche-t-il pas de Dieu opérant le miracle ? On le voit par la science séparer les éléments d'un corps, qui fussent unis sans cela pour jamais ; ou il en constitue de nouveaux et s'en sert pour de merveilleuses guérisons. Ainsi l'homme devient *la providence* du malheur.

Si l'on admire les faits miraculeux, d'où vient que l'on soit indifférent devant le royal gouvernement du monde ? Ce vaste réseau si complexe, composé de millions de causes secondes, libres, et responsables, fonctionne dans un ordre admirable. N'oublions jamais que Dieu l'a établi par pure bonté et pour la manifestation de sa beauté ! (V. *Les Sources de la Piété*.)

Article IV.—La Beauté de la Trinité

I.— TEXTES

“ *Faisons l'homme à notre ressemblance.*” (Gen. 1, 26.) — “ *La Sagesse* (Verbe) *que Dieu possède en son sein.*” (Prov. 8, 12.) — “ *Le Seigneur dit : Tu es mon Fils ! . . .*” (Ps. 109.) — “ *Saint, saint, saint, le Seigneur des armées !* ” (Is. 6, 3.) — “ *Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*” (Mat. 28, 19.) — “ *Ils sont trois qui rendent témoignage au ciel : Père, Fils et Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un.*” (I Jean 5, 7.)

Les textes bibliques contiennent à peine des allusions à ce dogme fondamental. L'Évangile est venu les éclaircir. Et le Nouveau Testament est très explicite. Jésus ne cesse de parler de son Père et ensuite du Paraclet. Arrivé au terme de sa mission, il dévoile clairement le mystère à ses apôtres et aux disciples et, par eux, à tous les croyants de l'avenir (V. J. Lebreton, S. J., *Le Dieu vivant*).

II.— CONSIDÉRATIONS

I — La **raison humaine** est demeuré impuissante devant la connaissance de la nature intime de Dieu, devant la Trinité des Personnes en une seule nature. Même après la révélation explicite de la part de Jésus et de ses disciples, elle ne saurait réussir à démontrer le mystère.

D'autre part, elle est aussi impuissante à le dénoncer et à le détruire avec évidence, ou à le défigurer par ses interprétations.

Il est plutôt loisible à la raison, en vertu de comparaisons empruntées à la nature, de s'en façonner une image imparfaite et une suffisante idée.

Ainsi la sculpture et la peinture religieuses ont présenté à la vue l'image du *triangle*, entouré de rayons de gloire : soit *trois* côtés égaux en *une seule* figure... Ainsi, tout corps matériel, même un grain de sable, a *trois* dimensions : longueur, largeur, profondeur... Ainsi *trois* fluides pénétrent l'air : électricité, lumière, chaleur...

Rien pourtant ne symbolise mieux la Trinité que l'âme "*faite à son image*" : elle est esprit, intelligence, volonté. Et ce que nous appelons *faculté* dans une âme, se nomme *Personne* en Dieu...

II. La **Trinité** peut se concevoir ainsi : Dieu le Père est *esprit*. Il se connaît et il est infini. Cette connaissance est nécessairement égale à lui, infinie, substantielle, éternelle, miroir de sa beauté, splendeur de sa gloire, figure de sa substance, image de sa bonté : elle est sa parole ou son *Verbe*, c'est-à-dire Dieu le Fils.

Le Fils procède du Père, comme le rayon émane du soleil, la pensée de l'âme, l'idée de la parole ou prononcée, ou écrite. Distinct de lui, mais inséparable ; uni à lui, mais sans confusion ; différent en Personne, mais identique ou le même en nature.

Mettez-les tous deux en présence : ils ne pourront point ne pas s'aimer. Ainsi se produit ou procède l'*Amour* vivant, infini, éternel, parfait comme eux, égal à eux, la Personne de l'*Esprit-Saint*.

Il procède des deux, comme aspiration mutuelle, effusion réciproque de leur joie et de leur amour, échange de leur lumière et de leur bonheur, rayonnement de leur beauté, embrasement de leur union, *souffle* mystérieux de leur vie commune.

Ces trois Personnes ont par essence les mêmes perfections, toutes égales, infinies comme leur nature.

Considérez bien l'image qu'en offre l'âme humaine. Avez-vous remarqué le besoin impérieux qui la tourmente sans répit d'être *connue* — intelligence et verbe — et d'être aussi *aimée* — volonté et amour ? Quelle est l'origine et la cause même de cette intense inclination native ? C'est Dieu, assurément.

Si elle vient de Dieu, pourquoi ne l'aurait-il pas en lui même, de toute éternité ? Ce besoin étant absolu, infini, parfait, de lui procèdent ainsi la seconde et la troisième Personne de la Trinité.

III. **L'Unité** associe les trois Personnes en une seule et même nature, ou essence, ou substance.

Notre esprit si imparfait ne conçoit, ici-bas, que des personnalités, ayant chacune sa nature à part : ainsi trois personnes humaines sont à nos yeux trois substances distinctes, qui vivent séparées entièrement.

Par comparaison, on peut pourtant affirmer : la lumière, la chaleur, la force du soleil n'en font qu'un ; la longueur, la largeur, la profondeur ne font qu'un seul corps ; la racine, le tronc, les branches ne font qu'un arbre ; le coloris, la forme, le parfum ne font qu'une fleur ; la spiritualité, l'intelligence, la volonté ne font qu'une seule âme.

Le mystère s'obscurcit pour nous, parce que, en vertu des lois de notre nature, nous concevons le Père comme *antérieur* au Fils : comme en réalité notre père est, *dans le temps*, antérieur à chacun de nous.

Mais en Dieu, l'antériorité est une pure conception de notre esprit, car l'idée ou notion du Père est simultanée à l'idée ou notion du Fils. Il en est de même de la procession de l'Esprit-Saint, qui exclut toute succession postérieure.

Ainsi connue et aimée, la sainte Trinité est le fondement de l'Incarnation et de la Rédemption, de la pérennité de l'Église, de la sanctification des âmes, de leur béatitude dans la gloire éternelle !

CHAPITRE II

La Beauté de Jésus-Christ

Article I.—La Beauté de son Incarnation

I.— TEXTES

" *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.*" (Jean 1.) —" *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.*" (Jean 3, 16.) — " *Il s'est anéanti lui-même.*" (Phil. 2, 7.) — " *Il nous a parlé par son Fils.*" (Hébr. 1, 2.)

Le Père envoie son Fils au monde pour le sauver. L'Esprit-Saint forme par miracle en Marie son corps et son âme. Ainsi l'Incarnation est l'œuvre admirable de la Trinité. Seule la seconde Personne, le Verbe, s'unit à la nature humaine : nature divine et nature humaine constituent l'auguste Personne de Jésus-Christ. C'est un mystère d'anéantissement. Et il reste vrai d'affirmer que la nature divine, qui est commune à la Trinité, est en Jésus le principe de tous ses actes intérieurs et extérieurs.

II.— CONSIDÉRATIONS

I. Le **corps** de Jésus a donc commencé d'exister, comme le nôtre, mais en vertu seulement de l'opération ou intervention du Saint-Esprit. Les premiers éléments de ce petit corps sont constitués des gouttes du sang des veines de sa Mère. Dès lors, il suit dans son développement les lois ordinaires de la nature jusqu'à l'heure de sa miraculeuse naissance à Bethléem.

Remarquez bien que la divinité de la Personne du Verbe s'empare aussitôt des atomes de ce corpuscule et ne s'en dessaisira plus, pas même au saint sépulcre.

Dans ce corps, il y a du sang, qui circule dans le cœur et de là passe dans tous ses petits membres, poumons, cerveau, mains et pieds. Déjà chaque battement du cœur a une valeur infinie, en raison de la divinité.

C'est bien ce corps que Jésus laissera, avec le sang qui coule dans ses artères et ses veines, dans l'hostie : notez que c'est le corps ressuscité, tel qu'il est aujourd'hui au ciel. Aussi la Fête-Dieu sera pour nous la fête du " Corps du Christ " ; et, à chaque communiant le prêtre dira avec vérité : " *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle !* "

Avec le corps, le cœur, le sang, le communiant reçoit aussi évidemment sa *divinité*, comme en Marie. Le même corps de Jésus glorifié touche notre langue, descend dans notre poitrine. Lorsque l'hostie s'est altérée, quand elle a disparu après quelque temps, la divinité embellit notre âme et y demeure par la grâce... Quelles ravissantes beautés !...

II. **L'âme** de Jésus est créée par le Saint-Esprit et mise dans son corps tout petit. Mais aussitôt, comme un pur diamant baigné de lumière, elle est pénétrée de la divinité par l'*union personnelle* du Verbe ou Fils de Dieu.

L'on songe peut-être trop peu à sa beauté. Ce premier contact avec Dieu ou le Verbe, enrichit son âme de sublimes merveilles : invasion de lumière incréée, élévation de ses belles facultés, plénitude des grâces, dons naturels épuisant l'idéal humain, trans-

parence de la divinité à travers toutes ces splendeurs, beauté divine les dominant et éclipsant de ses teintes incomparables !...

Avez-vous pensé comment le Verbe vivant est la sainteté absolue, essentielle, se communiquant à cette *petite* âme, lui exprimant ses idées, ses désirs, ses volontés, à tout instant ?

Pure ou immaculée, rayonnante de blancheur, cette âme, chef-d'œuvre plus parfait que l'âme sans tache de Marie, pourra bientôt manifester au monde ses sublimes pensées, ses sentiments si touchants, ses paroles si lumineuses, ses actes si miséricordieux, ses souffrances si héroïques, afin d'en enrichir sa propre gloire extérieure.

Elle constitue un monde sans limites, offre un spectacle ravissant, mille et mille fois plus brillant que la pâleur de la nature inondée des rayons d'or de l'aurore ou du soleil.

III. La **personne** de Jésus est ainsi composée d'un corps avec son sang et d'une âme semblable à la nôtre, sans qu'il y ait en lui une *personne* humaine, mais une *nature* humaine associée à la *nature* divine.

Donc en une seule Personne, celle du Verbe, sont deux natures. Remarquez bien que Personne et nature divine sont en lui également infinies. Il n'en est point ainsi de sa nature humaine, qui est limitée, bornée, finie. On voit tout de suite que Marie elle-même n'est qu'une créature, qui reste à une distance insaisissable de l'infini, malgré ses perfections, ses grandeurs à part.

Mais il ne faut jamais perdre de vue que, en Jésus-Christ, la Personne, étant l'agent responsable de tous les actes de la nature humaine, corps et âme,

couvre ces actes de sa dignité divine : ainsi elle communique, à ses larmes par exemple au tombeau de Lazare, une valeur infinie aux yeux de la Divinité.

IV.— Le **nom** de Jésus-Christ, imposé de Dieu par l'Ange, évoque nécessairement son adorable personne, toute sa vie, de la crêche à son Ascension. Votre nom désigne bien votre personne et toute votre carrière mortelle. Bien plus, le nom de Jésus définit son rôle personnel dans l'Évangile, son crédit et son rayonnement à travers les siècles.

" *Jésus* ou *Sauveur* d'Israël." Sauveur de l'humanité entière, aussi. Pourquoi ? Parce qu'il est un nom " *au-dessus de tous les noms et devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers* " ; parce qu'il " *n'est pas sous le ciel d'autre nom de salut donné aux hommes* " ; parce que " *quiconque invoquera ce nom sera sauvé* " ; parce que les Apôtres " *le doivent porter presqu'aux derniers confins de la terre.*"

" *Christ* ou *Oint* ", ou consacré par l'onction à une fonction sacerdotale. Cette dénomination dénote donc un emploi : il est comme un surnom ajouté à Jésus. Mais il fut en usage à la façon d'un vrai nom. Aussi saint Paul écrit parfois " *le Christ* " simplement... Il faut observer que, une seule fois, le Fils de Dieu fait homme a prononcé le premier ce nom complet, la veille de sa Passion : " *La vie éternelle, c'est que les Apôtres vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ!* " (Jean 17, 3).

Outre cette auguste appellation, Jésus a pris d'autres noms devant les disciples et les foules: "*Maître et Seigneur* " ; " *Sauveur du monde* " ; " *Verbe*

de vie" ; "*Fils de Dieu*" ; "*Fils de l'homme*" ; "*Messie*"... Ses *titres* seront encore une autre source de grandeur et de beauté morale et divine.

——

Article II.— La Beauté de son Enfance

I.— TEXTES

"*Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche... Ils vinrent en hâte et le trouvèrent avec Marie et Joseph.*" (Luc 2, 15.) — "*Les Mages entrant offrirent l'or, l'encens et la myrrhe.*" (Matt. 2, 11.) — "*Ses parents portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.*" (Luc 2, 22.) — "*Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte... Joseph revint habiter Nazareth.*" (Matt. 2, 13.)

Le récit des circonstances, qui entourent la Nativité de Jésus, inspire les sentiments du charme le plus pur. Quelle douce et mélancolique émotion remue les âmes autour de ce berceau ! Voyage à Bethléem, refus d'asile, refuge dans une masure d'animaux, nuit étoilée et froide, chant des anges, curiosité des bergers, isolement de Marie et de Joseph : tout le drame de la Sainte Enfance jusqu'à l'exil revêt une extraordinaire beauté !...

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **naissance** de Jésus s'illumine de joies attendrissantes. La nuit de Noël les rajeunit, en les perpétuant dans les cœurs.

Les *anges*, célestes messagers, chantent son apparition sur terre, sa gloire extérieure, la paix qu'il

apporte aux âmes bonnes et justes. Qu'ils sont beaux, adorant leur grand Roi ! Beaux, à faire pâlir toute humaine splendeur ! Nobles et aimants jusqu'à l'ardeur enflammée ! Ils sont venus du ciel et de toute la terre : phalange éblouissante !...

Les *bergers* accourent, simples, ignorants, curieux de nouveau : tels les enfants du peuple, dans tous les siècles. Leur premier sentiment, comme dans l'âme vulgaire, est l'admiration : dans leurs yeux émerveillés luit l'éclat de la lumière apparue au ciel, dans leurs oreilles retentit mélodieux l'écho des voix angéliques. Pour eux l'étable est transformée en palais et le petit enfant paraît en roi naissant. Ses parents inclinés en un silence recueilli sont deux personnes, conviant au respect, à la vénération... Scène inoubliable qui s'imprime dans leur imagination et provoquera un impérissable souvenir. Ils en font le récit à d'autres et le referont jusqu'à la mort.

La *présence* de Marie et de Joseph rehausse la mise en scène de ce drame émouvant. Une mère ! Elle prend Jésus sur ses genoux, le réchauffe contre sa poitrine, l'entoure de ses bras, laisse flotter sur lui un pan de son long voile. Les deux cœurs battent à l'unisson, les deux respirations soulèvent simultanément les poitrines. Impression suave de repos parfait, d'intime rapprochement, de bonheur inexprimable : c'est la sensation de deux vies en une seule vie !... Parfois, elle tend l'enfant en ses langes à Joseph, qui le baigne de son regard aimant, de ses sourires et de ses baisers. Ineffables caresses, prodiguées à l'innocence et à la beauté : elles embaument

l'âme des parents, en dépit des privations, de l'indigence, de la solitude, de l'abandon.

Les *mages* d'Orient arrivent au terme, où se fixe l'étoile mystérieuse. Le tableau s'agrandit et s'éclaire de majesté et d'opulence. Tous trois apportent leurs présents et les déposent aux pieds de l'enfant. Prosternés, ils l'adorent, sans doute illuminés sur l'origine et la mission du Messie. C'est le premier témoignage des Gentils à ses grandeurs cachées. Eux trois seront désormais, au loin, les perpétuels témoins de l'Incarnation du Fils de Dieu pour le rachat de l'humanité malheureuse !...

A Bethléem, le spectacle d'ensemble est gracieux sans décors et touchant sans apparat. Mais l'imposansante beauté saillit seule des sentiments qui remuent les âmes, des profondes pensées qui surgissent des tableaux successifs : la foi et l'amour s'y délectent plus que de la vision des sens et des impressions extérieures.

II.—La **Présentation** au Temple et la **Purification** légale de Marie, en déplaçant la scène, lui conservent tout son éclat.

Les *acteurs* sont nombreux et inspirent l'intérêt.

Jésus, tout petit qu'il est, sans parole et sans mouvement, car il faut "*le porter*", est en pleine possession de sa raison et de toutes ses facultés. Il consent à faire sa première sortie, à travers les rues de Jérusalem : les unes désertes, les autres très animées. Le Temple, avec ses hautes toitures revêtues de plaques d'or, est son temple à lui, étincelant sous ce soleil qu'il a suspendu au firmament "comme une lampe éternelle." Il n'a pour cortège que le silence, l'humilité, la pauvreté :

triple leçon, opposée à l'esprit du monde... Il se laisse présenter, selon les rites, à Dieu, par les mains de ses parents. Seule encore l'offrande extérieure apparaît, humble et muette. La beauté invisible se découvre au cœur et à la foi : un Dieu, enfant, se donne avec son humanité, son sang, sa vie, ses souffrances, sa mort. C'est vous, c'est moi, c'est le genre humain qu'il associe à cette offrande d'honneur et d'amour. Quelle leçon !

Siméon, courbé peut-être par les années, les yeux rayonnants, les mains tremblantes, car " *le ciel l'avait assuré de la vision du Messie* ", accueille Jésus dans ses bras, bénit Dieu et dit : " *Mes yeux ont vu le Sauveur de tous les peuples, la lumière des nations !...*" Des larmes montent de son cœur et mouillent ses yeux obscurcis. Suave et grandiose vision, d'où naît la plus poignante émotion, à l'égard de l'enfant et du Pontife !

Anne, la prophétesse, vient ajouter au tableau des teintes d'une douceur inattendue. Veuve et vénérable ancienne de 84 ans, elle est assidue aux soins des linges et ornements du Temple, " *unissant*, la nuit et le jour, *les jeûnes aux oraisons* ", dans l'espoir de hâter " *la rédemption d'Israël* ". Elle survient à l'heure de la Présentation de l'enfant, entend et aperçoit tout : " *Elle s'en allait ensuite, louant le Seigneur et entretenant de la venue du Messie les âmes qui l'attendaient.*" Superbe modèle des âmes de foi et de confiance, des âmes priantes et mortifiées, des âmes zélatrices de la gloire de Dieu. Figure admirable qui va se perpétuer dans l'Église catholique, sous tous les climats et à travers les siècles !

Joseph et *Marie* rehaussent de leurs modestes personnes ce charmant tableau du lieu saint. Le premier, effacé dans ses fonctions et ses démarches, a porté Jésus le long du chemin qui conduit à Jérusalem. C'est lui qui a présenté " *les deux colombes* " du pauvre ouvrier, rachat légal et gracieuses hosties de la Purification. C'est lui qui, au retour à Nazareth, le soir de ce jour mémorable, ressaisira dans ses bras et sur son cœur son fardeau " suave et léger ". Contrairement à la légende et conformément à de récentes découvertes de monuments, Joseph était jeune homme et non d'âge mûr, lors de son alliance avec Marie : la grâce de la vertu relevait la beauté de sa physionomie.

La seconde, Marie, son épouse, accomplit les exigences, prescrites par la loi mosaïque, bien qu'elle s'en trouvât exemptée par ses privilèges exceptionnels. " *Elle était ravie d'admiration* ", quand Siméon appelait son Fils " *la gloire d'Israël* " ; qu'il le montrait comme " *la lumière, éclairant les nations* ". Joseph, affirme l'Évangile, partageait *ses joies*. Pourtant Marie n'ignorait rien : heureuse mère, elle savait tout et son regard rencontrait celui de Jésus, lui exprimant tout ce qu'elle ressentait pour lui de vénération, d'amour, de gratitude sans bornes.

Connaissant bien les prophéties, elle entend dire au saint Pontife : "*Un glaive de douleur transpercera votre âme !... En lui les uns trouveront le salut, les autres la ruine : car il sera un objet de contradiction.*" Ainsi, après les joies, *les douleurs* physiques et morales. Marie comprend le rôle divin de la souffrance que tant d'âmes continuent à maudire. Car, ce n'est pas Dieu qui l'a introduite : c'est le mal, qui l'a rendue

juste et nécessaire ; en nous laissant victimes de ses coups, il en a fait un moyen de restauration morale et surnaturelle, un affermissement des vertus, une pourvoyeuse de mérites, une substitution de l'expiation des âmes innocentes pour les coupables : sans elle, la gloire de Dieu manquerait de ses plus beaux rayons... En prévision des souffrances à venir, annoncées par Siméon, le cœur de Marie et celui de Joseph sont déjà agréés du Ciel comme deux cœurs martyrs !...

III.— **La Fuite en Égypte** ne tarde point à leur en fournir l'occasion immédiate. Précipitamment l'ordre est intimé par l'ange à Joseph, qui " *prend l'enfant et sa mère* ". Tremblant, en secret, de nuit, se cachant comme des malfaiteurs, les trois fugitifs s'éloignent vers le lointain désert et la terre d'idolâtrie. Voyage solitaire, douloureux, tissé de privations, de patience et de résignation. Et l'enfant dort paisiblement sur le cœur de sa mère ! Il sait et il voit tout, mais il n'interrompt son sommeil ni pour la rassurer, ni pour la consoler... Et l'ombre plane toujours sur le séjour de la sainte Famille et sur les trois ou quatre années de l'exil... C'est un épidode tragique dans la candide enfance de Jésus : il n'est guère de malheur qui vienne torturer plus atrocement les cœurs et broyer les âmes que les angoisses quotidiennes en pays inconnu, au milieu des étrangers.

" *Joseph y resta jusqu'à la mort d'Hérode.*" (Matt. 2, 15.)

Article III.—La Beauté de son Adolescence

I.— TEXTES

" *L'enfant croissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.*" — " *Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, ses parents allèrent à Jérusalem, y passèrent le temps de la fête de Pâques.*— " *A leur retour, l'enfant Jésus y resta . . . Ils le cherchèrent parmi les parents et amis.*— " *Le troisième jour, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs . . .*— " *Il revint avec eux à Nazareth, où il leur était soumis.*— " *Sa mère conservait tout dans son cœur . . .*" (Luc 2, 40-51.)

Au retour d'Égypte, Jésus se montre un enfant sage ou exemplaire, revêtu de modestie, de candeur, de douceur, d'aimables qualités, modèle de piété et de religion . . . Six ou sept ans après, l'adolescent, " *s'occupant des intérêts de sa mission céleste* ", se trouve mêlé aux docteurs attitrés, les écoutant, les interrogeant, répondant avec une étonnante prudence à leurs questions . . . La seconde phase de son adolescence, de treize à vingt ans, est signalée par une constante soumission et un progrès merveilleux " *en sagesse et en grâce.*" Il est ainsi le modèle idéal offert à l'adolescence des deux sexes.

II.— CONSIDÉRATIONS

I. — **L'enfance** de Jésus, parvenu à l'âge de discrétion ou de raison, selon le langage ordinaire, n'est marquée d'aucun trait saillant, extraordinaire. S'étant fait enfant, il vit, pense, parle, agit comme l'enfant, mais sans nul défaut de l'enfance.

Il a pris sur lui les faiblesses de cet âge, hormis le mal qu'il repoussa toujours. Le péché, l'ombre

même du mal ne sauraient un instant ni ternir, ni faner la fleur de sa belle âme, deux fois immaculée, et en elle-même et dans sa source. Jamais ne vient l'effleurer ni un désir sans motif, ni un caprice vagabond, ni une mutine vivacité... Mais, comme il apprit à faire ses premiers pas au bras de sa mère et à bégayer avec elle les premiers mots, il accommode le développement de son corps aux progrès des années, ses paroles et ses actes au degré de perfection de ses facultés.

Ainsi, il y a *progrès de la science,* acquise comme la nôtre, par le contact de l'expérience : seulement, chez lui, tout est ordonné et parfait, rien d'anormal. Pour nous, dans la première enfance, l'âme n'est d'ordinaire qu'une maîtresse peu écoutée et mal obéie.

S'il est vrai que la divine lumière baigne alors son front, illumine ses yeux, rayonne dans son sourire, transperce le nuage de son corps, elle est néanmoins adoucie et mesurée à dessein. C'est, dans sa carrière, le matin d'un ciel calme et limpide, l'aube qui blanchit, de discrets rayons, une nature admirablement belle et captivante.

II.— **L'adolescence** de Jésus est semblable au soleil dont le disque se dessine majestueux à l'Orient qu'il illumine.

La douzième année constitue la majorité en Israël : l'adolescent devenait responsable de sa soumission à la Loi de Moïse et de toute sa conduite. C'est ce qui explique la présence parmi les docteurs, interprètes de la Bible en faveur du peuple.

Jésus reste à Jérusalem, à l'insu de ses parents et sans aucune faute de leur part : sa *perte* est une

épreuve passagère et méritoire. C'est le sort réservé aux plus belles âmes, dans la suite. Mais la volonté divine a le droit de l'imposer, selon ses desseins cachés.

Jésus rendu au Temple, " *assis au milieu des docteurs* ", pour les mieux entendre, se permet de les interroger, et de leur répondre. Ici paraît sa *science divine.* Comme adolescent, il écoute avec humilité, recherche prudemment la vérité, répond avec modestie. Comme Dieu, son langage provoque la stupeur ou le profond étonnement de ses auditeurs, qui admirent une si haute sagesse dans un âge si jeune. Il mérite sans doute, de la part du Conseil, l'autorisation d'enseigner désormais la Loi mosaïque, privément et en public.

Jésus, retrouvé après trois jours, répond aux plaintes de sa mère : " *Ne saviez-vous pas ? Les intérêts de mon Père, avant tout le reste.*" C'est sa première parole dans l'Évangile. Elle établit le principe de la soumission surnaturelle de la part des parents envers les desseins de Dieu. Principe aussi de force et de consolation pour les enfants ; principe de détachement et de sacrifice à l'égard de personnes aimées et des appuis qui semblent le plus nécessaires. Combien de fois l'ombre projetée par la nature obscurcit le divin dans les âmes !

III.— Le charmant **adolescent** " *descendant avec ses parents, vint à Nazareth, où il leur était soumis* ". C'est la retraite d'une vie cachée durant dix-huit années... D'ordinaire, c'est l'âge de l'indépendance.

A Nazareth, la *piété.* Jésus prie sans cesse. Il dérobe au sommeil de longues heures, pour s'entretenir avec son Père. Son âme a son ciel. Le jour du Sabbat, il est présent à la synagogue, perdu dans la foule, et trois fois l'an il va célébrer les fêtes

solennelles à la ville sainte... Le seul pieux adolescent est à l'abri de tous les vices.

A Nazareth, le *travail*. Travail vulgaire et rude, mais d'autant plus aimé. Jamais artisan n'eut un apprenti plus docile et plus vaillant que Jésus. Il sera bientôt un parfait ouvrier, grâce à sa persévérance... Le travail est la sauvegarde des vertus.

A Nazareth, la *pauvreté*. Coup d'œil sur la demeure et ses hôtes : étroitesse du local, nudité des murs, ouvertures où passe un jour douteux ; meubles rustiques, ustensiles sans apparat, lits et linges grossiers et propres; vêtements tissés à la main, repas d'une sobriété simple, costumes d'ouvriers et tenue vulgaire. Que Jésus est beau dans cette simplicité volontaire et ce retranchement des agréments de la vie !... La prodigalité éloigne l'adolescence des joies pures.

A Nazareth, l'*humilité*. Il sacrifie ses droits de royauté universelle, droits aux palais de marbre et d'or, aux tissus et aux étoffes de luxe, droits aux métaux précieux, diamants, perles et pierres précieuses, droits aux hommages des foules et des serviteurs empressés... Il a choisi l'abaissement, le détachement de toute vaine gloire, l'effacement de la plus modeste des conditions : pour lui, l'humiliation, l'obscurité, l'effort, la fatigue, la peine, les privations. Qu'il est grand dans tout cet appareil !...

Des multitudes de jeunes adolescents des deux sexes ont suivi, dans le monde et en religion, les traces de leur parfait modèle : il en est qui ont mérité les honneurs du culte sur les autels. Beaucoup, revêtus de la blancheur de leur innocence, ont pris leur essor vers les sphères éternelles !

Article IV. —La Beauté de sa Jeunesse

I.— TEXTES

" *Jésus progressait en âge... Et il leur était soumis.*" (Luc. 27.) — " *N'est-il pas, celui-là, le fils d'un ouvrier?* " (Matt. 13.) — " *N'est-il pas, celui-ci, l'ouvrier fils de Marie?* " (Marc 6.) — " *Et Jésus était, alors, âgé d'environ trente ans, et on le pensait fils de Joseph.*" (Luc 3.)

Jésus grandissait " *avec l'âge* " par le commun développement physique de l'ossature, de la taille, de la vigueur, des traits: c'est le passage de l'adolescence à la jeunesse, jusqu'à la trentième année, âge réputé parfait... Jésus est proclamé fils " *soumis* ", l'obéissance comprenant tous les devoirs des enfants : respect, reconnaissance ou piété filiale, amour, assistance... Jésus est dit "*fils d'ouvrier*" et " *ouvrier* " lui-même, " *fils de Marie* " : ce qui est vrai ; et "*on le pensait fils de Joseph*" *:* ce qui n'est point vrai... " *Ouvrier* " ou travaillant le fer ou utilisant le bois : la tradition seule a marqué le métier de charpentier, qui parfois travaille aussi le fer... Jésus est descendu jusque-là par amour pour les plus humbles.

II.— CONSIDÉRATIONS

I. — Le **travailleur modèle** offre l'exemple prolongé des beautés morales et des principes de grandeur.

Fils de Dieu, il façonne le bois et apprend son métier comme un ignorant, comme un novice apprenti. Il se sert d'outils imparfaits, se blesse parfois,

avance avec lenteur, subit la fatigue et l'épuisement. Son front royal si pur se mouille de perles de sueur ; ses belles mains viennent à s'élargir, à se durcir ; ses épaules fléchissent de mouvements rythmés à chacun des coups de marteau ; son corps se plie en ramassant les copeaux ! . . . Qui osera le plaindre ?

Les curieux passants et les voisins inactifs, n'apercevant que les apparences des gestes, estimaient les deux charpentiers, selon les humaines apparences, très modestes. Marie et Joseph sont seuls ravis d'admiration devant cette grandeur d'âme ignorée.

Quant à Jésus, l'avenir des travailleurs de l'univers est présent à son esprit : il honore et relève la *valeur* du travail, comme il condamne d'avance le mépris instinctif, témoigné par tant d'âmes, aux travaux vulgaires et aux personnes qui en vivent. A ses yeux, il bénit toutes les conditions honnêtes, car il sait que, dans la société, il faut des cerveaux qui pensent, comme il faut des bras qui agissent.

La leçon est encore plus réconfortante : le travail n'est pas une *nécessité* seulement ; il ne se revêt pas seulement de dignité ; il ne mérite pas seulement l'estime et le respect, l'intérêt commun et l'amour habituel des travailleurs. Hélas ! Les diverses aptitudes humaines ne songent guère qu'à l'argent, au gain, aux agréments, aux avantages et à l'honneur que peut procurer le travail. C'est la source intarissable des réclamations, des discordes, des rébellions et des haines sociales.

Jésus est venu dire et prouver par sa vie cachée laborieuse : le travail est une *loi* qui s'impose à chacun et à tous, même au premier homme demeuré innocent. C'est une *punition*, en vertu de la déchéance

primitive, châtiment auquel nul n'a le droit de se soustraire : c'est la loi, faisant peser sur tous ses contraintes et ses fatigues. C'est un *préservatif* et un *remède*, car " l'oisiveté donne naissance à tous les vices," et le travail assainit les fermentations ou les passions qui menacent la vie morale et surnaturelle. C'est une *coopération* à l'œuvre de Dieu dans la création, la rédemption, la sanctification, car la famille et la société y puisent leur activité et leur vitalité féconde ; l'individu y accroît sa valeur personnelle par le développement de ses facultés et de leurs connaissances, de leurs énergies et de leur félicité.

Le Maître dira plus tard : " *Chacun aura la récompense de ses œuvres.*" (Matt. 16.) Or, chaque action de votre corps et de votre main est un corps sans vie : le motif surnaturel seul en est l'âme. La plus vulgaire, comme la main de Jésus ramassant les copeaux, a le pouvoir de devenir divine et méritoire d'un degré de gloire au ciel.

II. — **La vie de la Sainte Famille** à Nazareth offre un exemple idéal aux familles chrétiennes, religieuses, sacerdotales. Grand et beau spectacle de l'élément humain, mêlé au divin.

A l'extérieur, éclatent la bonté, la mansuétude, l'affabilité, la distinction, l'abnégation. On les voit épanouies sur leur physionomie: jamais ni regard, ni sourire, ni trait, ni parole, ni geste, qui soit de nature à blesser, à froisser même en apparence aucune de ces trois âmes... Admirez et contemplez la sublime beauté de leurs quotidiennes relations au foyer, la suave et profonde douceur de leur union !... Quel enseignement pratique ! Il faudrait le renouve-

ler, chaque matin, aux âmes chrétiennes et consacrées à Dieu : " Entre vous, la bonté et l'union, avant tout!... La mutuelle charité, sans nul froissement, manifesté au dehors ! "

A l'intérieur, tous trois ont les *mêmes idées* sur toutes choses ; ils vivent en effet dans une atmosphère surnaturelle et les clartés d'en haut... Pour nous, nous caressons l'idée de notre personnalité, de nos intérêts individuels, de notre goût et de notre égoïsme : d'où le désordre, la désagrégation, les divergences, les défauts et les péchés.— Tous trois ont les *mêmes goûts* ou inclinations : c'étaient ceux de Jésus, assimilés par l'âme de sa mère et de Joseph... Pour nous, nous cédons au tempérament et au caractère : il dépend de chaque âme de leur commander, à la longue de les modifier, jamais de les imposer à autrui.

Tous trois unissent *leur volonté* pour la soumettre à Dieu par l'amour et s'en détacher par le sacrifice et l'abandon. L'affection réciproque est le ciment de l'union des cœurs. Elle rend souple les caractères, adoucit les tempéraments, épargne aux autres les douleurs : elle aime et sait se faire aimer, en Dieu, pour Dieu, avec Dieu, même si elle s'aperçoit qu'elle n'est point aimée. Au fond, c'est l'amour divin, poussé jusqu'à l'héroïcité de toutes les vertus : c'est la perfection relative et la sainteté même sur la terre !...

III.— **La soumission de Jésus** n'était pas une feinte complaisance. " *Soumis* " ou obéissant, donc on lui commandait, donc on l'instruisait, donc on le formait à son métier. Il a choisi de descendre à ce degré de connaissance *expérimentale*. L'action de

Marie et de Joseph n'était pas une vaine apparence d'autorité : les progrès du jeune homme, bien que Fils de Dieu, étaient donc des réalités visibles. De là des joies toujours nouvelles pour ses parents et de sa part d'incessantes expressions de reconnaissance et d'amour envers eux.

Ainsi se réalisent, d'une façon idéale sans doute, mais imitable cependant, tous les devoirs des parents envers leurs enfants et ceux de Jésus envers les siens : c'est le superbe tableau de la *vie commune* entre les personnes du même foyer, du même Institut religieux, du même diocèse.

Dans cette vie commune, il convient de ne pas oublier les vertus de Nazareth, les joies qui débordent des trois âmes, les marques extérieures de la douce paix qui les inonde, la conformité de leurs pensées et de leurs sentiments, l'harmonie exquise de leurs cœurs, les scènes intimes de leurs exercices religieux au-dedans et aux solennités du Temple, leur zéle caché et leur modeste apostolat pour les voisins, le prochain et les païens.

Quelles belles leçons, laissées aux belles âmes qui désirent les pratiquer en marchant sur les traces de Jésus, Marie, Joseph ! !

CHAPITRE III

LA BEAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Article I.—La Beauté de sa Science

I.— TEXTES

" *Il arriva que Jésus vint de Nazareth de Galilée et fut baptisé par Jean dans le Jourdain. Et sorti de l'eau, il vit les cieux ouverts, et l'Esprit-Saint descendre et demeurer sur lui. Et une voix des cieux se fit entendre : Tu es mon Fils bien-aimé et je me suis complu en toi.*— " *Et aussitôt l'Esprit le poussa dans le désert.*" (Marc 1, 9, 12.) — " *Il en viendra un plus puissant que moi ; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.*" (Luc 3, 16.)

A trente ans, Jésus quitte Nazareth, où il est tant aimé, et, maintenant, tant pleuré des siens. Il est d'une beauté majestueuse et douce à la fois, " *le plus beau des enfants des hommes* " (Ps. 44, 3). Dans une âme noble et belle, tendre et forte, tout s'harmonise, même sur la physionomie... Il est seul sur la route qui mène au Jourdain, pieds nus, le front replendissant des desseins du salut du monde et, sur les lèvres, un sourire divin... Le voici aux pieds du Précurseur, son parent retrouvé et bientôt martyr de la vérité. Au baptême, révélation du Fils par l'Esprit-Saint, symbolisé par la colombe, et par la voix du Père, venant des cieux... Puis, c'est le désert, le jeûne, la tentation, qui vont inaugurer sa mission.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **science divine** ou **incréée** est propre au Verbe incarné et lui est commune avec les deux autres Personnes. C'est la Sagesse éternelle, absolument incommunicable à aucune créature et si souvent exaltée dans les Écritures.

Mais il y a **trois sciences** distinctes dans la splendide âme de Jésus, qui s'y harmonisent merveilleusement, bien que d'une façon mystérieuse pour nous.

La *science intuitive* ou la *vision directe* de la Divinité, laquelle s'est manifestée à son âme, à l'instant même de sa création. On l'appelle aussi *vision béatifique*, parce qu'elle la rend pleinement heureuse. Elle constitue le ciel des anges et des Bienheureux, dans la contemplation et la jouissance inexprimable de la divine essence : elle est réservée aux élus de l'avenir, à nous qui travaillons à la conquérir avant la mort. ...Notez toutefois que le Verbe incarné a retenu les effets de cette vision, afin de permettre à son âme de souffrir et de mériter : telle une digue très puissante permet de suspendre le cours d'un grand fleuve et d'en détourner les eaux.

La *science infuse* est faite des lumières que le Verbe lui communiquait sans cesse et directement : vaste domaine des connaissances nécessaires à son grand rôle de docteur, de prophète, de thaumaturge. L'on comprend un peu cette science, si l'on analyse la vie des saints contemplatifs : ils ont reçu d'en-haut des connaissances non acquises, des lumières directes sur les consciences, sur les événements, sur leur état

personnel. Et l'âme de Jésus fut dotée de cette science, au premier instant de l'Incarnation.

La *science acquise*, la seule où Jésus a progressé, lui vint de l'éducation de ses parents, du jugement et du raisonnement, de l'expérience des années. De la sorte, on peut dire qu'un jour " sa sagesse " était moindre que le lendemain, qu'elle " *croissait devant Dieu et les hommes* " ; donc, en réalité. Elle semble le diminuer. Non. Elle le rend semblable à nous, plus apte à nous comprendre et plus accessible à notre médiocrité. Aussi va-t-il parler dans la langue qu'il a apprise, user des comparaisons et des paraboles à la mode orientale, prier et souffrir comme nous...

II.— La **prescience** de Jésus, communiquée à sa belle âme, connaissait d'avance toutes les choses présentes et futures, et discernait chaque âme individuellement, séparément des autres.

Bien que créée, finie, bornée à d'étroites limites, son âme a le pouvoir de saisir d'un coup d'œil tout le monde des âmes. C'est ainsi que la mémoire humaine, à l'aide des images conservées dans les millions de cellules et de fibres du cerveau, rappelle soudain, sur un ordre de la volonté, les moindres détails des lieux, des personnes, des faits, et du passé relaté dans l'histoire, et du présent où l'on vit. Souvenirs, noms, formules, vocabulaire de plusieurs langues, la mémoire les ressuscite avec ordre, sans confusion ni mélange... C'est ainsi que des millions de récepteurs de télégraphie sans fil, adaptés à toutes les fenêtres de la ville de Paris ou aux arbres innombrables d'une immense forêt, recevraient la même

dépêche aérienne simultanément, c'est-à-dire la même pensée transmise par le courant d'émission.

Si la mémoire, secondée par le cerveau, et les ondes électriques aidées par des instruments matériels, opèrent ces étonnantes merveilles, il convient d'admettre la connaissance simultanée de toutes les âmes par l'intelligence humaine de Jésus. Qu'elle est grande, puissante, bonne, aimante ! Comme le soleil atteint de ses rayons chauds et fécondants les régions les plus vastes, chaque brin d'herbe, chaque graine, chaque fleur : ainsi cette âme sublime nous éclaire, nous réchauffe, nous aime personnellement, de la crèche à la croix, comme au tabernacle et au sommet des cieux !...

III.— La **vie intime** de toute âme baptisée se déroulait d'avance à son intelligence et à son cœur.

Ainsi quand il travaillait à Nazareth, il pensait à nous, à moi, à nos parents et amis, à tous ; quand il prêchait l'Évangile, imposant ses préceptes, exposant ses conseils, étalant sa belle doctrine, il nous avait sous les yeux... Quel charme devraient nous inspirer ces lointaines visions !

Mieux que cela ! Pour l'âme de Jésus, ni passé, ni présent, ni avenir : rien qu'une vue totale et immédiate! Ainsi, si je prie au pied de l'autel ou si je parcours les stations, il voit ces actes de piété dans son esprit, et il en éprouva des consolations ; si je souffre d'une calomnie et si je la pardonne au coupable, je le réconfortai alors en imitant son exemple. D'autre part, l'offense présente, le péché consenti aujourd'hui, chaque faute le blessa alors, à travers les dix-neuf siècles qui nous séparent de lui.

Quelle splendide révélation dans ces effets rétroactifs de la prescience de Jésus ! Elle devrait provoquer dans chaque âme chrétienne et religieuse deux sentiments dominants : la crainte et l'horreur de la moindre faute volontaire ; l'amitié et l'union intime avec Jésus, jointe à une gratitude, à une joie, à une paix infinies !

Article II.—La Beauté de sa Doctrine

I.— TEXTES

" *Dès lors, Jésus commença à prêcher...*" (Matt. 4, 17.) — " *Jamais personne n'a parlé comme cet homme.*" (Jean 7, 46.) — " *Les Juifs disaient : Comment connaît-il les lettres, lui qui n'a pas étudié ? Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est point de moi, mais de Celui qui m'a envoyé.*" (Jean 7, 15.) — " *Jésus de Nazareth, prophète puissant en paroles et en œuvres, devant Dieu et tout le peuple.*" (Luc 24, 19.)

Après l'arrestation de Jean-Baptiste, Jésus se retira en Galilée. Et, ayant quitté la ville de Nazareth, il alla habiter à Capharnaüm, ville maritime... Dès lors, il inaugure sa mission auprès du peuple. Elle va révéler au monde sa sublime doctrine, ses prophéties, ses miracles, la fondation de son Église, par le choix de ses successeurs et par l'institution des sacrements. Elle se terminera par le magnifique discours de la Cène, par sa Passion et sa mort, par sa résurrection.

II.— CONSIDÉRATIONS

I. — **Doctrine de la Trinité.** Sa révélation explicite domine tout l'enseignement de Jésus. Il parle sans cesse de *son Père*, avec lequel il ne fait qu'un Dieu, lequel l'a envoyé, dont il accomplit la volonté et les œuvres, qui le proclame *son Fils* bien aimé, objet de toutes ses complaisances...

De la sorte, le Fils de l'homme s'affirme aussi le *Fils de Dieu*, "*le Messie*" dit-il à la Samaritaine, "*le Verbe fait chair*", celui que les Prophètes ont annoncé et qui accomplit en vérité les prophéties concernant son auguste Personne...

Jésus révèle le *Saint-Esprit*, dont il est comme Dieu inséparable, par de formelles attestations : le souffle qu'il émet sur les apôtres est accompagné de ces mots : "*Recevez le Saint-Esprit!...*" Ils ont mission de conférer le baptême "*Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*". Il leur prédit sa venue, au jour de la Pentecôte... (V. J. Lebreton, S. J., *Le Dieu vivant.*)

II.— **Doctrine des sacrements.** Jésus les institue, en vertu de son magistère infaillible, pour ouvrir aux âmes les voies de la régénération spirituelle, de la rémission des péchés, de l'indissolubilité matrimoniale, de l'alimentation eucharistique, de la consécration sacerdotale...

III. — **Doctrine des conseils** de perfection. Jésus a proclamé les grandeurs de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance volontaires. Ainsi la vie religieuse est d'institution divine. Lui, sa Mère et son père, ont tous trois donné préalablement l'exem-

ple, avant de solliciter les âmes à les imiter, en vertu de la vocation et du choix de leur liberté.

IV. — **Doctrine de la loi morale.** Outre le Décalogue de Moïse, Jésus a insisté vivement, à plusieurs reprises sur " *son commandement nouveau* ", qui est, dit-il, " le *premier et le plus grand, à savoir l'amour de Dieu et du prochain* ". Il a insisté sur le pardon des ennemis, la nécessité impérieuse du pardon des offenses...

Tous les *préceptes* sont clairement mis en évidence par l'enseignement de Jésus : la fidélité aux prescriptions de la Loi de Moïse, la soumission à César ou à la loi civile, l'observance des fêtes légales religieuses, la charité envers le prochain comme les devoirs envers les parents, le pardon des injures " *jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois* ", l'indissolubilité du mariage...

Toutes les *vertus* individuelles et sociales, il les a recommandées et exaltées, les suscitant même dans l'âme des foules et dans le cœur des apôtres : depuis l'innocence et l'humilité des petits enfants jusqu'au repentir de Madeleine en pleurs et au sincère aveu du Larron agonisant...

Tous les *vices*, il les a condamnés et flétris avec force et autorité : la soif du lucre des marchands du Temple, l'hypocrisie des Pharisiens et des Scribes, l'incrédulité des princes des prêtres, l'ambition des apôtres se disputant le premier rang, la dureté envers le prochain meurtri sur le chemin de Jéricho ; non seulement l'homicide mais le mépris et le dédain d'autrui ; non seulement l'adultère, mais la pensée et la convoitise de l'impureté ; non seulement le parjure, mais le plus léger serment inutile ; non

seulement la vengeance, mais le moindre dessein de la requérir ; non seulement le scandale, mais toute parole inutile et vaine...

" *Il les enseignait comme revêtu de l'autorité...*" (Matt. 7, 29.) " *Il a parlé publiquement au monde.*" (Jean 18, 20.)

V.— Motif de ce légitime **ravissement**. Tout contribuait à rehausser l'éclat de l'autorité de Jésus.

Dans sa personne, la majesté de sa physionomie, l'assurance de sa voix, la fermeté persuasive de son regard, la simplicité et l'onction de son langage.

Dans sa doctrine, la vérité nette des idées, la nouveauté des conceptions, l'élévation des pensées, la beauté des sentiments, la grandeur des considérations. (Fillion, S. Matt. p. 152.)

L'autorité de sa doctrine est empreinte d'une triple beauté : sa puissance d'affirmation où s'infiltre un art admirable et se révèle une connaissance profonde des âmes, des temps et des lieux, en vertu des paraboles d'abord et de sa clarté lumineuse ensuite ; sa puissance de rectitude aussi, par où il sème la vérité " *à laquelle*, dit-il, *il est venu rendre témoignage* " et par sa parole, et par ses actes, au point qu'il est vrai de dire qu'il a parlé sa vie et vécu sa parole ; sa puissance de communication, non seulement aux auditeurs de sa nation qui l'ont entendu, mais encore au monde entier de l'avenir : donc à vous, à moi, à tous, à chaque âme.

Ineffable splendeur de sa divine doctrine, éternel rayonnement à travers les siècles, les continents et les îles de la terre ! Le séjour sans fin du ciel ne suffira pas aux élus pour chanter avec des flots d'harmonie les paroles tombées des lèvres du Doc-

teur et Maître de l'humanité !... (Monsabré, *Carême*, 1880.)

Article III.— La Beauté de ses Miracles

I.— TEXTES

" *Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.*" (Jean 4, 48.) — " *Les Scribes et les Pharisiens apercevant les miracles qu'il faisait...*" (Matt. 21, 15.) — " *Jésus fit encore beaucoup de miracles, qui ne sont point relatés dans ce livre.*" (Jean 20, 25.)— " *Si les merveilles qui ont été faites parmi vous eussent été opérées à Tyr et à Sidon, elles auraient fait pénitence.*" (Matt. 11, 21.)

Moïse et les prophètes ont opéré d'éclatants miracles, dans le dessein d'accréditer leur mission respective. Jésus, annoncé par eux, devait aussi en faire pour la même raison. " Sa doctrine, a-t-on affirmé, est elle-même un miracle, comme ses miracles confirment sa doctrine." Remarquez qu'il n'en a fait que pour le bien des âmes de son temps et de l'avenir. Les docteurs d'Israël furent jaloux de sa popularité, produite par ses prodiges ; ils en conçurent contre lui une haine mortelle. Mais la foule l'estima comme le Messie, un grand Prophète, le Maître de la nature et de la vie humaine.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Le **miracle** est une dérogation aux lois physiques ou morales de la nature. Dieu qui les a posées est bien en droit de les suspendre dans leurs effets, à son bon plaisir. Et Jésus est Dieu.

Les miracles particuliers, exposées dans les Évangiles, sont au nombre d'environ *quarante.* Ils se partagent en deux séries : ceux de son amour et ceux de sa puissance.

Les *miracles d'amour*, dans le dessein de soulager les souffrances physiques ou morales, proviennent de la compatissante charité du Sauveur. Ce sont :

Les trois exemples de *résurrection :* Lazare, la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm ;

Les six cas de *guérison mentale* ou d'expulsion des démons et une vingtaine de *guérisons corporelles*, qui concernent presque tous les genres de maladies : fièvre, lèpre, anémie, hydropisie, hémorrhagie, cécité, surdité, mutisme, paralysie . . .

Les *miracles de puissance* attestent en Jésus un droit absolu de contrôle sur toutes les forces de la nature. Ce sont :

Les faits de *création*, tels que le changement de l'eau en vin et la multiplication des pains, deux fois renouvelée ;

Les faits d'*abrogation* des lois ordinaires de la nature, comme la Transfiguration, la marche sur les eaux, les deux pêches, l'apaisement de la tempête.

Les faits du *triomphe* de la volonté sur les volontés ennemies, tels que la double expulsion des vendeurs du Temple et le renversement de la troupe venue à Gethsémani effectuer l'arrestation ;

Le fait de *destruction*, mis en évidence par le dessèchement subit du figuier stérile.

II.— **D'autres miracles,** non consignés dans l'Évangile, furent opérés en grand nombre, selon l'affirmation générale des textes.

" Jésus parcourait toute la Galilée, guérissant toute langueur et toute maladie parmi le peuple ; et dans la Syrie on lui présenta ceux que tourmentaient les démons, les lunatiques et les paralytiques : et "*il les guérit.*" (Matt. 4, 23.)

" Le soir venu, il chassait les esprits d'un mot, et *il guérit* tous les malades." (Ibid. 8, 16.)

" Sortant de la barque, il vit l'immense foule, et il eut pitié d'eux, et *il guérit* leurs malades." (Ib. 14, 14.)

" A Genesar, ils le priaient qu'il leur permît au moins de toucher le bord de son vêtement : et quiconque le toucha fut sauvé." (Marc 6, 16.)

" A cette heure même, il délivra beaucoup de personnes de maladies, de plaies et d'esprits mauvais, et il rendit la vue à beaucoup d'aveugles." (Luc 7, 21.)

Ainsi la bonté du cœur de Jésus est inépuisable et ses miracles sont innombrables.

Et où sa majesté et sa grandeur éclatent à merveille, c'est que s'il guérissait *tous les malades,* il les guérissait d'*une parole* ou d'un acte de sa volonté ; il le faisait *soudainement* de telle sorte que, entre sa parole et la guérison, il n'y avait pas d'intervalle ; et il les guérissait *complètement.*

Jamais aucun savant, jamais aucun saint n'ont produit de si grandes merveilles. Le saint prie, voilà sa part ; l'exaucer et opérer le miracle, voilà la part de Dieu. Mais Jésus commande en Maître, sans nulle intercession. Une parole suffit.

Il dit à la tempête : " *Tais-toi !* " ; au démon : " *Sors de cet homme* " ; à l'aveugle : " *Va te laver !* " ; à l'oreille du sourd et à la bouche du muet : " *Ouvre-*

toi !" ; au lépreux : " *Je le veux, sois guéri !"* ; au paralytique : " *Prends ton grabat et marche !" ;* au mort que l'on porte en terre : " *Jeune homme, je te l'ordonne, debout !" ;* à la jeune fille étendue sur son lit funèbre : " *Enfant, lève-toi !" ;* à son ami, au tombeau quatre jours : " *Lazare, viens dehors !*"

Remarquez que sa parole agit à distance, aussi bien que de près : " *Va,* dit-il au prince, *ton fils est vivant !" ;* au centurion : " *Va chez toi, ton fils est guéri !" ;* à la Chananéenne : " *O femme, ta foi est grande : que ta volonté soit faite !*"

II.— La **prophétie** est la révélation d'événements prochains ou lointains, confirmée et réalisée par les faits.

Jésus est proclamé " *le prophète originaire de Nazareth en Galilée.*" (Matt. 21.) Roi et maître de tous les anciens voyants d'Israël, il lui fallait revêtir ce caractère, pour faire éclater la véracité de sa divine mission.

Il prédit aux disciples ses souffrances et son genre de mort, avec des circonstances précises, contraires aux coutumes israélites.

Il annonce à Pierre son triple reniement, malgré les présomptueuses protestations de son zèle ; à ses disciples la trahison de Judas, bien qu'il fût son apôtre et son commensal, investi d'un ministère de confiance et de pouvoirs spirituels sur les démons.

Il prédit, les larmes aux yeux et le cœur broyé, la *ruine du Temple*, la *destruction* de la ville sainte, la *dispersion* de ses compatriotes à travers les espaces et les siècles : terrible prophétie qui s'exécute encore sous nos yeux !

Il prédit la *diffusion* et *l'universalité* de son règne dans l'univers entier : rois et peuples, riches et pauvres, génie et vertu, dévouement et sacrifice, héros et martys, savants et lettrés, artistes et magistrats, tout ce qu'il y a de grand, de beau, de saint, de noble dans l'humanité s'est prosterné au pied de sa croix et de ses autels.

Il prédit la *perpétuité* de son Église, si humble et si faible de son vivant. Ce groupe modeste qui l'entoure n'a pas su comprendre encore sa belle doctrine, ses constants miracles, les pouvoirs promis ou conférés, ni avoir le courage de le suivre aux tribunaux ou la loyauté de l'avouer pour le Maître adoré! Et cette jeune plante va se développer en un grand arbre, dont les branches et les rameaux ont, depuis, enveloppé le monde entier !... Ni les ruses et les haines de l'enfer, ni les cruautés conjurées des Césars et des peuples, rien n'a pu arrêter son développement et son expansion.

Saluez la majestueuse physionomie du thaumaturge et du prophète divin ! " *Si vous ne croyez pas à sa parole, croyez au moins à ses œuvres.*" (Jean 10, 38.)

Article IV.—La Beauté de ses Actions

I.— TEXTES

"*Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi.*" (Jean 5, 36.) — " *Je vous ai montré beaucoup d'œuvres bonnes ; pour laquelle me lapidez-vous ?* " (It. 10, 32.)— " *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez point en moi ; si je les fais, croyez à mes œuvres.*" (It. 10, 38.) — " *Mon Père, j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée.*" (It. 17, 4.)

Déjà à douze ans, le Sauveur disait à sa mère : "*Mon devoir est de me dévouer aux intérêts de mon Père.*" (Luc 2, 49)... Mais les œuvres de Jésus, c'est tout l'ensemble de sa vie, surtout dans les trois dernières années. Assurément, ses plus éclatantes actions sont les miracles et les prophéties. Néanmoins ses moindres actes forment une corbeille de fleurs toutes parfumées. Qui comprendra jamais la sublimité de sa douloureuse Passion ?... Toutes ses actions si belles se peuvent classer en deux catégories principales.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **réparation du péché,** au moyen des douleurs corporelles et des souffrances morales.

Jésus, "*qui s'est fait pécheur* ou *péché*", est le parfait modèle de la pénitence, proposé aux âmes. "Il nous laisse entendre que la pénitence peut être sanctifiante pour nous sans l'innocence conservée et que jamais, même pour lui, l'innocence ne saurait plaire à Dieu sans la pénitence." (Faber, *Progr. spir.* ch. 23.)

Le fait dominant de sa vie est bien que la douleur expiatrice du péché s'attache à sa personne, de la crèche à la croix, en dépit de son impeccabilité et de sa sainteté. Leçon fondamentale à retenir ; car ce que Jésus enseigne est nécessairement vrai, ce qu'il commande est nécessairement bon et beau !

Ses *actions physiques* sont marquées du sceau de la douleur réparatrice, le long des trois années de son apostolat. Il l'a inauguré par le *jeûne* de quarante jours : le désert sans verdure et sans fleurs, sans vie

et sans ami, loin de sa mère, les genoux meurtris sur les rochers, étendu sur la terre dure, le corps endolori... Quelle mortification !

Les *parcours* incessants, à travers la Galilée, la Samarie et la Judée, sur les chemins poudreux ou détrempés, par monts et vallées, "*fatigues,* dit l'Évangile, *de ces voyages à pied*" sans souci des repos réguliers, du repos ordinaire et nécessaire, sans doute la sueur ruisselant sur son auguste visage et sur son corps virginal, sans nuls vêtements de rechange, sans nul asile d'hospitalité prévu d'avance !... Quel zèle !

Les *prédications* le retiennent sans répit en présence ou des groupements villageois, ou des multitudes venues de toutes les directions. Il a pitié des foules et il multiplie quelques pains pour leur réfection : lui-même ne songe guère à s'alimenter, car "*sa nourriture est la gloire de la divinité*" et le salut des âmes. Les disciples affamés cueillent des épis au passage : lui, jamais !

La *nuit* tombe : il se retire dans la montagne ou la colline pour veiller et prier. Tantôt il monte sur une barque à flot et y prend son sommeil, sans nul souci de la tempête qui la met en péril ; tantôt il aide aux disciples pêcheurs qui ramènent au rivage leurs filets remplis de poissons.

Sa *Personne* est partout harcelée, ou par les cris des lépreux ou des aveugles, ou par les insistances des parents et amis des malades, ou par les émissaires de ses ennemis jaloux, Scribes et Pharisiens, qui tentent de le surprendre en défaut, soit contre la Loi mosaïque, soit contre la loi civile.

Et ces trois années se terminent par le drame sanglant de la Passion. Il suffit de mentionner les cinq Mystères douloureux du Rosaire : Agonie, Flagellation, Couronnement d'épines, Portement de la croix, Crucifiement. Durant vingt-quatre heures, quelles tortures subit son corps innocent, avec le supplice atroce de la soif et de la faim, les coups de poings sur le visage et les ignobles crachats, les meurtrissures et la bastonnade des soldats romains, la suspension sur ses plaies !...

Ses *souffrances morales* se sont amoncelées sur son âme en lui brisant le cœur. Dès le départ de Nazareth, il a subi les déchirements de la séparation de sa mère, de ses parents, de ses amis, de ses connaissances.

Dès son arrivée au Jourdain, " *où Jean baptisait les foules* ", il se range parmi les pécheurs en recevant le baptême. Quelle confusion humiliante ! Il est pourtant " l'*Agneau sans tache* ".

Il s'abaisse jusqu'à la *tentation* démoniaque extérieure et remporte une éclatante victoire pour notre consolation.

Puis il est chassé de Nazareth, où il a paru à la synagogue ; il est poursuivi à travers les rues et poussé vers le sommet de la roche qui domine la ville pour en être précipité. Et il s'en éloigne comme un exilé, seul, triste, navré : il voyait dans l'avenir les déceptions et les amertumes de milliers d'âmes !

Rendu au *Temple*, il y rencontre les vendeurs qui le profanent : le zèle de la gloire de Dieu soulève son cœur endolori et il purifie le lieu saint de la tourbe altérée de gain inopportun. Deux fois, il se

sentira blessé de la même profanation ; deux fois il maintiendra les droits de son Père.

Passant *en Samarie* il rencontre à dessein une pécheresse au puits de Jacob : ému sur son inconduite, il convertit la Samaritaine : première conquête, suivie de tant d'autres durant son apostolat... C'est l'une de ses plus poignantes souffrances : " *les brebis d'Israël qui se perdent !* "

Quand il prédit l'institution eucharistique, ses *disciples* en grand nombre refusent d'y croire et l'abandonnent ! Quel serrement de cœur pour le bon Maître !

Les douze *apôtres*, qu'il a choisis, ne cessent de le froisser. En somme, ils étaient inintelligents de sa mission divine, demeurant obstinément fascinés par l'attente d'un Messie temporel et glorieux, ne rêvant que grandeurs et honneurs dans son royaume. Ainsi, quand Jésus insiste à prédire sa mort ignominieuse, " *ils ne comprenaient rien.*" Si on les accueille avec dédain dans une bourgade, ils lui demandent d'y "*faire descendre le feu du ciel* ". Philippe l'entend parler de son Père. " *Montrez-nous ce Père !* " dit-il aussitôt. L'aveugle de Jéricho s'écrie plusieurs fois : " *Ayez pitié de moi, Fils de David !* " Les apôtres le malmènent, mais Jésus le guérit. Les petits enfants se pressent autour de Jésus : les disciples les repoussent et Jésus dit : " *Laissez-les venir à moi !* " Ils se montrent cupides, intéressés, ambitieux : " *Nous avons tout quitté, que nous donnerez-vous?* " Et la mère des Zébédées : " *Faites que tous deux soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche !* " Ils étaient peureux et lâches : trois fois de suite " *il*

les trouva endormis ! " Et tôt après : " *Tous prirent la fuite !* "

Essayez, en face de ces souvenirs, de vous représenter ce que Jésus, au cœur si exquis, a dû souffrir de l'entourage : vous n'y réussirez point. La vérité dépasse toute conception. Remarquez qu'un jour, en voyage de déplacement, marchant en arrière du Maître, ils se disputent entre eux *le premier rang !*

D'autres *humiliations* fondent sur le cœur de Jésus. L'on a compté contre lui, avant de le mettre à mort, *dix-huit accusations* fausses : et plus fausses ou cuisantes, les unes que les autres. Ses ennemis ont affirmé successivement : " Cet homme est l'ami des pécheurs et des pécheresses publiques ; il refuse de payer le tribut à César ou à l'empereur romain ; il est un buveur de vin ; il est un misérable pécheur contre l'observation du sabbat et de la Loi ; il est possédé du démon ; il est le démon en personne ; il est blasphémateur, puisqu'il se proclame le Fils de Dieu..." Et c'est la raison qui légitime, de la part d'Anne et de Caïphe, la peine capitale ou la sentence de mort.

Ajoutez à ces faussetés les *opprobes* de sa Passion : abandon des apôtres, saint Jean excepté, trahison de Judas, triple reniement de Pierre, accusations injustes, comparaison avec Barrabas, insultes, dérisions, railleries, moqueries, honte impudente du déshabillement, provocations insultantes à sa puissance divine, calomnies mensongères, suspension infamante entre deux scélérats... : tout le calice débordant des souffrances de l'âme, associées aux tortures du corps. Voilà la victime du grand sacrifice ! Tel est l'enseignement laissé aux âmes de l'avenir.

Comment le concilier avec l'orgueil, la vanité, la présomption ?...

II.— **L'amour de son Père** par l'exécution de ses volontés constitue le deuxième principe essentiel de ses œuvres.

Jésus a aimé son Père d'un amour de *compassion*, si l'on peut dire, et par les délicats sentiments de son Cœur sacré, et par les douleurs physiques et morales ; car sa vie pénitente n'est autre chose que la manifestation de cet amour réparateur.

Jésus a aimé son Père d'un amour de *complaisance*, comme son Père l'a proclamé au Thabor qu'il " *mettait en lui la même complaisance* ". C'est dans ce dessein qu'il a aimé sa mère, saint Jean dont l'âme était si belle, les petits enfants innocents qu'il baisait, bénissait et protégeait contre le scandale.

Jésus a aimé son Père d'un amour de *bienveillance*, lui attribuant l'honneur et la gloire de chacune de ses œuvres. " *Ce qui lui plaît, je le fais toujours.*"— " *Je ne cherche point ma gloire : il en est un qui examinera et jugera.*" (Jean 8, 50.)

Jésus a aimé son Père d'un amour de *préférence*, mettant sa volonté au dessus de tout : père, mère, disciples, amis, vie même. Jamais la moindre recherche de lui-même, de ses goûts ou de ses désirs, de son jugement ou de son amour personnel. " *Il fait sa nourriture de la volonté paternelle.*"

Jésus a aimé son Père d'un amour *effectif*, par la plus minutieuse exécution de ses desseins. " Le ciel et la terre passeront, avant que une seule lettre ou un seul point ne passe de la Loi, et que tout soit accompli." Il n'omet, en effet, ni la bénédiction avant la Cène, ni l'action de grâce qui vient la clore.

L'Évangile manifeste à tous qu'il étendait ces divers degrés d'amour aux âmes qu'il venait instruire et racheter.

Il s'incline vers les *petits enfants*, les bénit, les couvre de sa protection " *Laissez-les venir à moi !* "

Il s'émeut des fatigues et de la faim de *la foule* immense qui se presse autour de lui : deux fois ils rassasie cinq et quatre mille personnes environ.

Il enveloppe de compassion et de bienveillance les *âmes pécheresses :* Zachée, la Samaritaine, la femme adultère, Madeleine, le Bon Larron . . .

Au traître qui lui donne un baiser, il dit: " *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ?* " (Matt. 26 et Luc 29.) Quel héroïque oubli de l'injure ! Quelle tendre bonté !

Aux soldats qui l'enchaînent : " *Si c'est moi que vous cherchez, ne touchez pas à mes disciples.*" (Jean 18.) Quelle marque de prévenance !

Aux saintes femmes qui pleurent : " *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes !* " (Luc 23.) Quelle charitable commisération !

Au valet qui le frappe au visage : " *Si j'ai mal parlé, montrez-le moi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frapper?* " (Jean 18.) Quelle douceur dans le reproche et quel appel mesuré au droit et à la justice !

A Pilate qui l'interroge sur sa royauté: "*Elle n'est pas de ce monde, sinon mes serviteurs eussent combattu pour moi: je suis venu rendre témoignage à la vérité.*" (Jean 18.) Quelle élévation d'esprit et quelle absence de vulgaire préoccupation devant un tribunal !

Au larron qui l'implore : " *Vous serez avec moi aujourd'hui au paradis* ! " (Luc 23.) Quel langage

débonnaire envers un scélérat, naguère désespéré.

A son Père pour ses propres bourreaux : " *Pardonnez-leur, mon Père, ils ignorent ce qu'ils font!* " (Ibid,) Quelle miséricorde infinie !

A sa mère et au bien aimé disciple: "*Femme, voilà votre fils. Enfant, voici ta mère.*" (Jean 19.) Quelle exquise prévoyance au milieu des douleurs d'angoisse.

C'est la compassion, la bienveillance, l'amour qui ont amené dans ses yeux les *larmes* qu'il a versées sur Jérusalem et sa patrie, sur Lazare et sa famille, sur le mauvais larron et les impénitents ; qui ont mis sur ses lèvres tant de paroles consolatrices et réconfortantes, expressions des sentiments de son grand cœur ; qui lui ont inspiré la guérison du serviteur du grand-prêtre, blessé par un disciple, et la conversion du brigand appelant son pardon, ainsi que l'aveu solennel du Centurion et la coulpe que battent sur leur poitrine les premiers croyants. "*Vraiment, c'est le Fils de Dieu !* "

Après sa résurrection, tout manifeste en lui *la paix*, la bonté et la miséricorde, l'oubli et le pardon, la plus émouvante tendresse.

CHAPITRE IV

La Beauté de l'Esprit-Saint

I.— TEXTES

Article I.—La Beauté de sa Mission

" *Le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous suggérera tout ce que je vous aurai dit.*" (Jean 14.)— " *Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure avec vous perpétuellement.*" — " *L'Esprit de vérité, qui procède du Père, rendra témoignage de moi.*" (Ibid.)

Il convient de reconnaître que l'Ancien Testament, par des allusions voilées, confirme les affirmations de notre foi au sujet de " l'*Esprit de Dieu ou du Seigneur* ". Il renferma ces trois idées : qu'il y a en Dieu une troisième Personne ; que cette Personne a la nature divine ; qu'elle est distincte du Père et du Fils... Mais le Nouveau Testament révèle nettement sa Personne, ses attributs, sa mission, visible et invisible. Là réside sa grandeur, ainsi que sa beauté.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'Esprit-Saint** est l'amour réciproque et consubstantiel du Père et du Fils. Éternellement, tous deux ne peuvent se connaître sans s'aimer d'un amour égal à eux, infini et nécessaire. Le Père est *esprit* et *saint*, le Fils est l'un et l'autre, et le *Saint-*

Esprit leur est commun à tous deux, procèdant d'eux essentiellement.

Le nom d'*Amour*, dit saint Thomas, est le nom propre de la troisième Personne, comme le mot Verbe est celui de la seconde.

On l'appelle aussi *Don* de Dieu, parce qu'il nous est donné par lui pour toujours, et parce que donner gratuitement à quelqu'un, c'est l'aimer : la volonté donne avant tout son amour — ou elle le refuse librement.

On le nomme *Créateur*, venant en réalité dans les âmes, afin d'y créer la vie surnaturelle, comme il est venu en Marie pour y former la sainte humanité du Verbe.

Ainsi il est en vérité une *Source vive*, " qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ", laquelle il est chargé par Jésus d'inaugurer ici-bas dans les élus de la gloire.

Il est également le *Feu* de la divine charité, que Jésus " apporte sur le terre ". Seule la charité survit et est couronnée au ciel.

Il est l'*Onction* intérieure, comme l'huile et le saint chrême à l'extérieur, laquelle embaume et fortifie, qui consacre, non des rois périssables, mais des dieux immortels.

Il est enfin le *Paraclet* ou le *Consolateur* parfait, qui pénètre dans l'intime demeure de l'âme et y exerce son rôle de tendre amitié et de suave affection.

L'Esprit-Saint est l'*Esprit de Jésus*, avec sa douce indulgence et ses miséricordieuses mansuétudes, " prenant de lui tout ce qui lui appartient pour nous le communiquer " : lumières de sa doctrine, beaux sentiments de sa morale, joies fécondes de ses conseils, sublimes résignations de ses souffrances !

II.— La **mission** du Saint-Esprit est sa destination éternelle à l'accomplissement d'une œuvre sur la terre : ce qui n'implique d'ailleurs aucune idée d'infériorité. La divinité est pareille au soleil qui envoie sa lumière ou le Verbe, sa chaleur ou l'Esprit-Saint. Ce n'est là, par comparaison, qu'une distinction d'origine, sans commencement ni fin.

Il y a deux sortes de missions pour l'un et pour l'autre : la mission *visible* du premier par l'Incarnation, du second par ses apparitions au baptême de Jésus, sur le Thabor, au cénacle de la Pentecôte ; la mission *invisible* a lieu lorsque tous deux viennent se communiquer à l'âme bien préparée, où ils habitent comme dans un ciboire.

Travaillant ensemble à l'œuvre de notre sanctification, objet final de leur mission, si Jésus par sa nature humaine fournit le *modèle* de notre être surnaturel, c'est l'Esprit-Saint qui en opère la *copie* dans notre âme et notre vie... Si les mérites de Jésus sont la *source* de notre vie divinisée, c'est l'Esprit-Saint qui y puise pour nous en faire la *communication*... Si la prière de Jésus au ciel *fait appel* à l'effusion des grâces, c'est l'Esprit-Saint qui en opère l'*application* ... Si le monde des âmes se tourne vers Jésus, c'est le même Esprit qui en est l'*agent* mystérieux.

Ainsi, tous deux font la vitalité de l'Église, lumière et chaleur des âmes. Gloire et gratitude à ces deux missionnaires de la divinité et à leur parfaite union dans une œuvre identique ! Leurs deux amours seront inséparables dans nos âmes vivifiées...

Article II. —La Beauté des Vertus infuses

I.— TEXTES

" *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.*" (Jean 3.) — " *Dieu nous a sauvés, à cause de sa miséricorde, par le baptême de régénération et de rénovation de l'Esprit-Saint.*" (Tit. 3.) — " *Maintenant demeurent ces trois vertus : foi, espérance, charité qui est la plus grande.*" (I Cor. 13.)

La déclaration de Jésus est positive et explicite : nécessité du baptême pour la rémission du péché. Puis, simultanément, création de la vie surnaturelle par l'infusion de la grâce sanctifiante qui affecte et transforme la substance de l'âme ; infusion des vertus théologales qui affectent et transforment ses facultés, instruments de l'âme comme les sens sont les organes du corps ; infusion des dons du Saint-Esprit, qui mettent en mouvement les vertus ; infusion aussi de certaines grâces qui agiront en temps opportun. L'eau et la formule du baptême sont les éléments matériels de la régénération; l'Esprit-Saint est l'agent invisible qui opère la seconde naissance, celle de l'âme à une vie supérieure.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **foi** est la première vertu surnaturelle, mise ou *infuse* dans l'âme, même de l'enfant. Ce germe sera en activité à l'âge de discrétion et de raison.

Elle est surnaturelle dans son *origine*, puisqu'elle a Dieu pour auteur. Elle l'est dans son *essence*,

puisqu'elle est supérieure à toutes les perfections naturelles, acquises de nos propres forces. Elle l'est dans son *motif*, puisqu'elle appuie son assentiment sur la parole de Jésus-Christ. Elle l'est dans son *objet*, puisqu'elle adhère aux vérités du Credo, qui dépassent la raison et ne sont connues que par la Révélation.

Remarquez attentivement que la foi est la *lumière* de l'intelligence. De même que l'œil le mieux conformé ne peut rien percevoir, le jour ou la nuit, sans le concours de la lumière diffuse ou artificielle; de même l'intelligence ne saurait voir ni les dogmes, ni les prophéties, ni les mystères, ni les vérités révélées, sans la lumière surnaturelle de la foi. Elle les voit à travers les ombres, mais son regard illuminé par la foi finit par la belle vision de la religion céleste, de ses croyances distinctes de l'harmonie qui règne entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Sans la foi, l'âme languit fatalement enfermée dans les horizons terrestres. Avec elle, elle goûte déjà aux voluptés d'en-haut.

L'*esprit* ou l'*habitude* de la foi devient ainsi le principal ressort de la vie chrétienne, de la perfection religieuse, de la dévotion réelle et de la piété efficace. Grâce à cette culture de la foi, les âmes saintes se sont montrées fortes et généreuses. Sans doute la rude crainte les hantait. La justice de Dieu les tenait en respect. Le péché était, à leur sentiment, le seul mal redoutable. Le détachement des biens de la terre, la lutte sans pitié contre les basses inclinations, la surveillance des occasions périlleuses, l'accomplissement des devoirs pénibles, tout peut contribuer à solidifier leur vertu.

Les *convictions* de la foi surpassent toutes les convictions naturelles : elles ont fait les martyrs.

II.— **L'espérance** est la seconde vertu surnaturelle, infuse dans l'âme, même de l'enfant. Ce germe prendra son développement à l'âge de discrétion et de raison.

Son nom seul paraît doux à l'oreille, aimable au cœur. Elle mérite le nom de *vertu,* puisqu'elle nous rend meilleurs, en attachant notre volonté à la possession du bonheur sans fin et sans mélange, en nous rendant capables de la désirer avec une indomptable ténacité, de l'attendre un jour avec une confiance inébranlable,de la chercher avec une énergie entreprenante et combative.

Elle mérite le nom de *vertu surnaturelle,* puisque son objet, qui est la béatitude de notre être tout entier, est hors de la portée de toutes les créatures et ne saurait dépendre de l'acquisition et de la jouissance de toutes les vertus naturelles, même poussées jusqu'à l'héroïsme.

Elle mérite le nom de *vertu théologale,* car elle naît de l'Esprit-Saint, elle s'appuie sur Dieu et se porte sur son secours ; elle ne peut se renouveler, se développer, se maintenir dans l'âme que par Dieu et sa toute-puissance.

Remarquez bien la croyance catholique. Dieu est tout puissant et il veut notre félicité éternelle. Bien plus, il a daigné nous en faire la *promesse.* Or toutes choses que Dieu a promises, selon l'ordre de ses conseils, sont déjà accomplies en quelques sorte, parce qu'elles nous sont assurées. Il s'est dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer autrement... Et la *fidélité* de Dieu est irrécusable. Si le temps vous

paraît long, considérez ce qu'il a dit à Abraham : sa promesse sera acccomplie deux mille ans après : il envoie son Messie, il achèvera le reste dans la suite et il nous ouvrira un jour les portes de la Jérusalem céleste qu'il a promise aux siens.

Mais l'âme a besoin du *concours incessant* d'en-haut, si non elle risque de s'appuyer présomptueusement sur ses forces, de se confier aux espoirs naturels, de s'abattre même dans l'insuccès, les épreuves et les malheurs. L'œuvre de notre bonheur éternel se poursuit en commun entre Dieu et nous. Que d'âmes s'oublient !...

Il nous appartient d'y mettre le dernier sceau et de la conduire jusqu'à son terme. C'est à quoi nous exhorte le prince des Apôtres : "*Efforcez-vous*, dit-il, *de rendre votre élection et votre vocation certaines par vos bonnes œuvres.*" (2 Pet. 1.) Dans ce concert de deux volontés, Dieu a fait sa part ; faisons la nôtre : et rien ne saurait plus ébranler la certitude de notre espérance divine... Combien d'âmes escomptent leur seule habileté humaine ! Présomption !...

III.— La **charité** est la troisième vertu surnaturelle infuse dans l'âme, même de l'enfant. Elle n'est pas identique à la grâce sanctifiante. "*L'espérance ne trompe personne, parce que la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.*" (Rom. 5.)

La charité désigne l'*amour de Dieu* pour nous et l'*amour de chaque âme* envers lui. La charité, justice ou sainteté, est un fruit de la grâce ; elle est intérieure et inhérente à l'âme. De là sa beauté surnatu-

relle incomparable, supérieure à toutes les autres beautés de la création.

Par certaines comparaisons, l'on comprend mieux cette charité, instrument de la beauté invisible. Elle est à l'âme ce qu'est la *pourpre* à un tissu fin ou grossier, résistant ou fragile ; la *lumière* à un bloc de cristal qui la reflète ; l'*électricité* à une lampe très puissante ; le *feu* au fer auquel il communique ses propriétés d'éclairer, de brûler, de chauffer ; la *sève* à la plante, à la fleur, à l'arbre, principe caché de la vie, de la frondaison, de l'efflorescence, de la fructification ; l'*âme* au corps qu'elle anime jusqu'à la mort . . . Quelle âme se complaît à cela ?

L'*amour* de charité nous attache positivement à Dieu considéré dans sa nature, dans ses Personnes ou sa Trinité, dans sa bonté et son amabilité infinies. La parfaite charité nous fait voir en notre âme, à travers le voile de la foi, Celui que contemplent les élus, et nous le fait aimer par-dessus toutes choses. Quelle supériorité et quelle prééminence sur tous les autres amours créés ! Il atteint Dieu tout entier . . .

Le *précepte* de cet amour domine tous les autres commandements : " *C'est le premier et le plus grand* ", a dit Jésus. " Il oblige universellement, autant, plus même, si c'est possible, que la défense du meurtre. Pas une créature de Dieu, sauf les baptisés sans raison, n'entrera jamais dans son ciel de vision béatifique, sans y avoir persévéré finalement ! " (Faber, *Créat. et Créatures.*)

Et le *mode* de cet amour est nettement dessiné par Jésus : " *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces.*" (Matt. 22.)

Ce qui signifie, un amour intérieur de volonté et un amour extérieur de renoncement et de sacrifice.

L'amour de charité envers *le prochain* est inséparable de l'amour de Dieu : précepte divin, essentiel, absolu, affirmatif, naturel et positif, renforcé par Jésus. Il concerne aussi tous les siècles et il ne sera jamais abrogé. Le *motif* est aussi fondamental : c'est Dieu dans l'âme du prochain. Jésus s'est identifié avec lui, et il affirme sa doctrine dans ses discours, la confirme par ses actes et par ses exemples. Car le prochain est à la fois l'œuvre de Dieu et son image, l'enfant adoptif de Jésus, l'élu de la gloire. Il est donc notre frère.

Ainsi, l'amour de nos semblables, provenant de la charité est *surnaturel :* dans son origine, étant né de l'Esprit-Saint, dans son objet, qui est Dieu en lui ; dans son but, qui est la sanctification des âmes ; dans son universalité, qui embrasse amis et ennemis.

Il conviendrait que chaque âme se pénètre de toute cette belle doctrine, afin de purifier ses intentions, d'enrichir son cœur et son esprit, d'embellir sa vie et ses relations.



Article III.— La Beauté de ses Dons

I.—TEXTES

" *L'Esprit du Seigneur reposera sur Lui* (J.-C.) : *Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force; Esprit de science et de piété, et il sera rempli de la crainte du Seigneur.*" (Is. 21.) — " *Ceux que l'Esprit de Dieu fait agir sont enfants de Dieu.*" (Rom. 8.) — " *Vous enverrez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.*" (Ps. 103.)

Le texte d'Isaïe concerne la personne de Jésus-Christ : le Saint-Esprit communique à sa sainte âme les *sept dons* spéciaux dont il est l'auteur. L'ensemble des témoignages du Nouveau Testament manifeste une doctrine très affirmative touchant l'influence continue et efficace du Saint-Esprit sur les âmes justes, touchant les lumières et les secours qu'il leur donne pour la lutte contre le mal, en vue de promouvoir leur sanctification surnaturelle et d'assurer leur salut. Les *dons* sont des habitudes ou des impulsions actuelles qui mettent en activité les vertus infuses : c'est quelque chose d'analogue à la *chaleur* du soleil qui active la sève des végétaux.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Le **don de crainte** nous fait redouter le péché à cause, non du châtiment, mais de l'injure qu'il cause à Dieu. Elle est appelée *filiale*, en vertu de la majesté et de la bonté infinies qui l'inspirent, comme la crainte respectueuse d'un bon fils envers son père très bon, d'un frère envers son frère, d'un ami envers son ami. Ce don est le fondement des autres, puisque la première démarche vers Dieu est la fuite du mal.

Les *effets* de ce don " *qui chasse le péché* " (Eccl. 1) sont : une grande retenue devant la présence de Dieu, à l'intérieur et à l'extérieur ; un profond respect envers les représentants de Dieu et de son autorité, et aussi envers le prochain, œuvre de ses mains, image de sa beauté ; une extrême appréhension de la moindre offense de Dieu et de l'occasion de lui déplaire ; une soigneuse vigilance sur soi-

même ; l'accroissement simultané avec la charité, par la totale soumission à Dieu.

Filiale envers Dieu, elle aide à combattre la *peur*, qui vient de la faiblesse de l'imagination, la crainte *mondaine* ou frayeur de perdre la vie et les biens de ce monde, les *vaines terreurs* qui ont pour cause souvent un manque de foi et de confiance en Dieu, le *respect humain* ou la crainte des hommes et de leur opinion, la *frayeur excessive* de la mort et des fins dernières.

II.— Le **don de piété** nous lie et nous unit à Dieu, comme notre Père, et nous porte à lui rendre nos devoirs. " *Vous avez reçu l'Esprit d'adoption des enfants par lequel nous crions : Mon Père !* " (Rom. 8.) Il révère aussi tout ce qui le touche, les saints, les Écritures inspirées, les objets du culte.

Les *effets* de ce don " *qui est utile à tout* " (I Tim. 4) rendent l'âme soumise et dévouée envers Dieu, lui fait ressentir vivement l'injure faite à Dieu : il opère sur le cœur la même action que le feu sur la cire ; il nous fait aimer les paroles inspirées et chaque mot de Jésus selon son application à l'âme ; il inspire une tendre dévotion envers Marie, saint Joseph, les anges et les saints, sans laisser d'aimer toutes les âmes comme enfants de Dieu ou créatures faites à son image. D'où les sentiments de compassion à l'égard des idolâtres et des païens, des schismatiques et des hérétiques, des apostats et des incrédules, des incurables et des aliénés, des malades et des mourants, des malheureux et des miséreux : dès lors, réparation, expiation, pénitences incessantes pour les vivants et les âmes du Purgatoire, par la

prière, la communion, le chemin de la croix, l'aumône et les œuvres de miséricorde.

III.— Le **don de science** éclaire l'âme sur les choses humaines pour en avoir une vue certaine par rapport à la foi et à Dieu : "*car le Seigneur conduit le juste par les voies droites et lui donne la science des saints*". (Sag. 10.) Par exemple, la connaissance ferme et réfléchie de Dieu que provoquent chez eux les merveilles de la nature, les évènements du monde ou l'histoire des âmes.

Les *effets* de ce don sont de dissiper les ténèbres de notre esprit, provenant de l'ignorance naturelle, des préjugés et des maximes du monde, des tentations de Satan ; de porter un jugement droit et ferme sur les richesses, les honneurs, les charges, les plaisirs des sens ; de percevoir dans les épreuves, les abandons, les persécutions, les mépris et les souffrances une beauté et une satisfaction inexprimables ; de découvrir dans les vertus des degrés de perfection inconnus aux autres ou des imperfections qui égarent et qui illusionnent bien des âmes ignorantes. "La croix est le livre qui enseigne cette science divine."

IV.— Le **don de force** nous communique le courage d'entreprendre pour Dieu de grandes choses et la confiance de les accomplir malgré tous les obstacles. Il est nécessaire à l'âme dans les conjonctures ardues et les tentations urgentes, où sont engagées les biens, l'honneur, la vie elle-même. Ainsi ce qui est impossible aux forces morales ordinaires de la nature devient possible et même facile par la force de l'Esprit-Saint. Elle porte à l'héroïcité des vertus.

Les *effets* de ce don sont le *triomphe* contre les tentations les plus violentes, les plus obsédantes, les plus insinuantes, les plus permanentes ; la *constance* dans l'exécution des plus saintes résolutions, au milieu des plus rudes combats contre la nature rebelle et passionnée ; la *persévérance* dans les plus grands maux pour le service de Dieu : afflictions intérieures et extérieures concernant la réputation et la santé, sans aucun retour d'amour-propre ou de désir des louanges et de la gloire. Avec ce don, les roseaux sont des colonnes, comme Agnès, Agathe, Lucie, Rose de Lima... " *Demeurez fermes dans la foi, soyez pleins de courage et de force.*" (I Cor. 16.)

V.— Le **don de conseil** illumine l'âme, dans les circonstances difficiles, pour qu'elle fasse choix du meilleur parti à prendre en vue de la perfection et du salut. Ces conjonctures difficiles sont le choix d'un état de vie, les perplexités d'une âme timorée, les obscurités spirituelles, les embûches tendues à la simplicité, les pièges dressés à la persévérance, les attraits trompeurs présentés à la vertu mal affermie.

Les *effets* de ce don sont : le perfectionnement de la vertu de prudence, qui suit la saine raison, la discrétion dans la pratique des devoirs et des vertus, la distinction des motions de la nature et de la grâce, le rapide progrès dans les voies de la perfection, la parfaite tranquillité de la conscience.

VI.— Le **don d'intelligence** est une lumière qui fait pénétrer les vérités obscures que propose la foi. Il déploie aux yeux de l'âme les excellences de la grâce, la parfaite harmonie de toutes les parties de la religion, l'accord bien ordonné de la foi et de la

raison, la suprématie de la Révélation : c'est un rayon céleste qui perce les voiles des vérités nécessaires.

Les *effets* de ce don sont : la certitude inébranlable de la foi, la compréhension des mystères moins élevés de la vie de Jésus, l'harmonie des Livres saints et des hagiographies, la connaissance de notre voie personnelle. " Ce don, dit saint Ambroise, nous communique l'intelligence de Jésus."

VII.— Le **don de sagesse**, lumière et attraction, illumine la cause première et universelle, Dieu, sa grandeur, sa beauté, sa justice, sa bonté, ses perfections ; et cette connaissance donne à l'âme un goût délicieux, plus ou moins intense selon le degré de sa pureté et de sa perfection. " Le cœur, dit le saint curé d'Ars, se baigne dans l'amour divin."

Les *effets* de ce don sont : l'effacement des attraits du mal, la saveur des choses divines, la rectitude pondérée de la conduite ordinaire et le perfectionnement des trois vertus théologales.

Il appartient à chaque âme de solliciter sans cesse les trésors inappréciables de la bonté de l'Esprit-Saint.

Article IV.—La Beauté de ses Fruits

I.— TEXTES

" *Toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en-haut et descend du Père de toute lumière.*" (Jac. 1.) — " *Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix ; la patience, la bénignité, la bonté ; la longanimité, la mansuétude, la foi ; la modestie, la la continence, la chasteté : contre de tels fruits, il n'y a point de loi.*" (Gal. 5.)

Selon saint Thomas, l'Apôtre n'a pas voulu formuler l'énumération complète des fruits du Saint-Esprit dans l'âme ; il en signale seulement *douze*, qui sont opposés aux divers péchés charnels dont il vient de détourner les Galates. La plupart des appellations sont aussi dénominations de *vertus* morales. Les fruits pourtant sont des *actes* surnaturels, produits des dons et des vertus. Ainsi, dans la précédente énumération, la *foi* et la *charité* ne désignent point les deux vertus théologales, mais leurs actes, accompagnés de la douceur qui en est la récompense.

II.— CONSIDÉRATIONS

1 La **charité** ou amour fervent fait que l'on possède Dieu, l'Esprit de Jésus, et fait goûter le bien.

2. La **joie** naît de cette possession divine ; et l'Esprit Saint est très présent au Père et au Fils.

3. La **paix** maintient l'âme dans la possession de la joie, et l'Esprit-Saint est le lien qui unit les deux autres Personnes.

4. La **patience**, à qui tient son cœur dans la joie et en paix, dispose à supporter facilement toutes

les peines qui surviennent. " *C'est dans la patience que vous posséderez vos âmes.*" (Luc 21).

5. La **bénignité** ajoute à la patience la gracieuseté, en présence des aspérités de caractère, les brusqueries de manières, la sécheresse du langage et tout ce qui peut ternir la paix et la joie intérieures. Elle est à la bonté ce qu'est le coloris au tableau.

6. La **bonté** est l'effet de l'union de l'âme avec Dieu, la bonté infinie ; elle remplit l'âme de suavité et la porte à se communiquer, en donnant ce qu'elle a et ce qu'elle est.

7. La **longanimité** ou persévérance empêche l'ennui et la peine, qui proviennent du bien que l'on espère, ou encore de la longue durée du bien que l'on fait ou du mal que l'on supporte. Le zèle y joint l'ardeur et la constance.

7. La **mansuétude** empêche de causer au prochain ni fatigues, ni peines. Colombe sans fiel, agneau sans défense, telle est l'âme, animée de la douceur.

9. La **foi** est une parfaite fidélité aux promesses, opposée au mensonge et à la tromperie des mondains. Ou bien, c'est l'acte ou fruit savoureux de la vertu qui soumet à Dieu l'intelligence et tout ce qui nous appartient par la raison.

10. La **modestie** règle l'ordre dans tout notre extérieur. Rayonnement du calme intérieur, elle maintient les yeux, les lèvres, le rire, les traits, la démarche, l'attitude, les gestes, les vêtements mêmes, toute notre personne, dans les justes limites tracées par la foi. Rien de plus aimable, rien de plus persuasif. L'Apôtre voulait que la modestie des chrétiens fut évidente à tous comme la lumière. (**Phil. 4**).

11. La **continence** maîtrise l'intérieur, c'est-à-dire le plaisir sensuel ou concupiscence, dans le parfait usage des aliments et des boissons.

12. La **chasteté** couronne tous les autres fruits, faisant de l'homme un ange dans un corps corrompu et mortel. Maîtresse de ses sens extérieurs et de ses inclinations intérieures, l'âme chaste règne dans la plénitude de la paix et du bonheur.

Les douze fruits ne sont que de *belles fleurs* relativement au fruit de la vie éternelle : là tendent toutes les splendides opérations de l'Esprit-Saint. Au ciel sera son règne absolu, animant, divinisant, plongeant anges et hommes dans le même océan de lumière, d'amour, de voluptés et de délices.

13. Les **béatitudes** sont des actes et des états de perfection suréminents qui procèdent des dons. Jésus en a proclamé *huit :* il leur a donné ce nom si doux et si peu compris, parce qu'elles rendent heureux ici-bas et parce qu'elles conduisent plus directement à la félicité finale.

" *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*
" *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*
" *Heureux les doux, car ils posséderont la terre.*
" *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.*
" *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.*
" *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.*
" *Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.*
" *Heureux les persécutés pour la justice, car le royaume des [cieux est à eux.*

Comme les dons, les huit béatitudes s'enchaînent les unes aux autres, dans un ordre dont les degrés élèvent l'âme au comble du bonheur. Néanmoins, des auteurs ont affirmé qu'elles s'imposent à tous, dans une certaine mesure, et qu'il n'y a point de

salut sans elles : ainsi elles ne constituent point des actes héroïques seulement, mais la voie commune et croissante vers le terme du salut.

Le *ciel* ou le *bonheur parfait* est la récompense de toutes les béatitudes. Mais cette récompense est proportionnée et en harmonie avec le genre spécial de mérite, obtenu en vertu de chaque béatitude :

Ainsi aux pauvres par l'esprit, le ciel sera le pouvoir, l'opulence, la gloire ;

A ceux qui pleurent, la consolation et la joie sans mélange et sans fin ;

Aux doux, l'empire des cœurs dans la terre des vivants ;

Aux affamés de justice, le rassasiement du corps et de l'âme ;

Aux miséricordieux, la miséricorde avec ses ineffables tendresses ;

Aux cœurs purs, la claire vision de Dieu dans l'éclat de sa beauté et dans les magnificences de ses œuvres ;

Aux pacifiques, le nom glorieux et l'incomparable privilège d'enfants de Dieu ;

Aux persécutés, le triomphe et le couronnement de l'éternel repos dans la victoire.

Comme la pratique des béatitudes dépend, en grande partie, de la grâce que Dieu accorde à son gré, l'âme peut être attirée et excitée plus à l'une qu'à l'autre. Cette prédominance ne contredit point la connexion qui existe entre elles, pas plus que la préférence d'une vertu morale n'emporte la négation des autres.

Combien d'âmes ignorent ces beautés et s'en désintéressent, le long de leur existence !...

TROISIÈME PARTIE

La Beauté surnaturelle

CHAPITRE I

La Beauté de Marie

Article I.—La Beauté de la Vierge

I.— TEXTES

"*Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle te brisera la tête et tu essaieras de la mordre au talon.*" (Gen. 3, 15.) — "*Vous êtes toute belle, ô bien aimée, et il n'y a aucune tache en vous.*" (Cant. 4, 7.) — "*Et le nom de la Vierge était Marie.*" (Luc 1, 27.)

Voilà l'arrêt porté contre le Tentateur. Mais dans la sentence même, Dieu insère la promesse du Rédempteur et de sa mère. Marie est "*la femme*", Jésus est strictement "*sa race*", puisqu'il n'est engendré d'aucun père. Tous deux devaient écraser la tête du Tentateur... La beauté de Marie est dans son âme et dans son cœur très pur.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La prédestination rend Marie toute belle dans les *desseins* de Dieu et ses conseils éternels. Avant l'ouverture des temps qui l'appellent et la succession des âges qui roulent vers son berceau, Dieu l'a vue et désignée : sa colère désarme devant la colombe.

1. Marie est toute belle dans les *décrets divins*, où se prépare la parure de son âme. Le Père l'a choisie, le Fils lui applique, par anticipation, les fruits de la Rédemption, l'Esprit-Saint assemble ses dons et lui en tresse un diadème. Elle entre dans la pensée de Dieu avant toute autre merveille de ses mains. Et l'interprétation mystique met sur les lèvres de cette créature sans égale les paroles de la Sagesse : " *Dès l'origine et avant les siècles j'ai été conçue.*" (Eccli. 24, 14.)

Dès l'heure de la malédiction primitive, Marie devient l'espérance de la race élue d'Israël. Et le serpent infernal se tord et se replie soudain sous son pied virginal. Car, seule de toutes les filles d'Ève, elle sera exempte de la tache originelle.

2. Marie est toute belle dans le rang des *femmes bibliques*, qui n'en sont que l'ombre et la figure. Satan sait qu'une femme naîtra " son ennemie ".

Voici *Sara*, mère d'Isaac, serait-elle l'ennemie ? — Non ; son âme n'est point sans souillure. Voici *Rachel*, mère de Joseph, serait-elle l'ennemi ? — Non ; elle est conçue avec la tache du péché. Voici *Marie*, qui sauve des eaux son frère Moïse, serait-elle la rivale redoutée de sa puisance ? — Non encore.

L'ennemie sortira de la délicate tige de Jessé, sur laquelle viendra s'épanouir une fleur céleste. Comme *Ruth*, elle renouera entre Dieu et son peuple les liens rompus d'une illustre alliance. Elle associera le courage de *Judith* et les grâces d'*Esther*, en réduisant à l'impuissance, comme la première, la haine jusque-là victorieuse de l'ennemi ; en échappant, comme la seconde, aux lois odieuses qui condamnent les autres et n'épargnent que sa royale personne, "*gloire de Jérusalem, joie d'Israël, honneur de son peuple.*" (Judith, 157.) Femmes célèbres, illustres héroïnes, toutes n'esquissent que son ébauche ; et le doigt de Dieu s'essaie à sa création dans l'imperfection des figures.

3. Marie est toute belle dans la grâce des *symboles* antiques. Jardin de délices, clos aux empiètements du serpent menteur.— Source scellée, dont les nappes diaphanes reflètent comme les traits de la Divinité.— Arche du salut, s'élevant au-dessus des abîmes où disparaît toute vie, portant dans ses flancs le Noé qui sera la souche d'une race meilleure.— Arc-en-ciel irisé, signe de la réconciliation entre la terre coupable et le ciel apaisé.—Mystérieuse échelle de Jacob, dont le sommet s'élève jusqu'à Dieu et par où montent les anges portant nos hommages et nos prières et redescendent chargés de grâces et de dons. —" Buisson ardent " de Moïse que les flammes ne consument point et où se reconnaît la virginité merveilleusement conservée.— Toison de Gédéon, humide ou desséchée, montrant sur la terre aride l'âme de Marie inondée de la rosée du ciel ou demeurant seule immaculée dans l'universelle corruption.

Lis éblouissant et parfumé, se dégageant sans violence du cercle d'épines qui l'enserre ; — rose de Jéricho, empourprée d'amour divin ; — olivier en fleur ; — vigne chargée de grappes ?

Mère de la vie sans déclin, trône rutilant de la gloire, splendeur royale de la céleste Jérusalem !

II.— **L'Immaculée-Conception** rend l'âme de Marie toute belle aux regards de Dieu et des anges. Elle est sans tache et sans lacune. Au milieu des ténèbres de l'ignorance et du mal couvrant alors la terre, elle est l'aube qui blanchit et " *l'aurore qui se lève* " à l'Orient.

L'on soupçonne à peine le mystère de grâce entre Dieu et l'âme de Marie. Cette âme est déjà pensante et libre : son amour créé répond aux avances de l'amour infini. Ainsi, quand la lumière du matin vient toucher et ranimer la fleur, la tige se relève d'elle-même vers le soleil, la corolle s'ouvre et se dilate, comme pour boire avidement les chauds rayons.

Avec la grâce sanctifiante, gratuitement donnée, son âme immaculée reçoit tous les privilèges qui en sont le cortège brillant : participation à la vie divine, relation d'amitié avec Dieu, habitation de la sainte Trinité, dons, vertus, fruits du Saint-Esprit, béatitudes et dispositions habituelles mises dans les facultés, pour leur faire produire les actes de toutes les vertus infuses, cardinales, morales... Divines énergies, possédées non à l'état de germe qui sommeille, mais en pleine activité et agissantes : déjà son âme est le paradis délicieux, embelli de toutes les fleurs et embaumé de tous les parfums des fruits.

Son esprit s'éveille donc à la vie, plein d'idées non acquises, mais déposées en lui par son Créateur, qui l'habite. L'intelligence aperçoit, non l'essence divine, mais sa beauté incomparable, le bien parfait. Sa volonté y adhère par le plus ardent amour. Marie n'a pas un regard pour elle-même. C'est vers Dieu qu'elle se tourne tout entière, dès le premier instant, par un acte parfait d'humilité et de charité. Tel est le magnifique chef-d'œuvre préparé pour le Fils dans la personne de la Vierge-Marie. (V. Bainvel, S.J., *Le saint Cœur de Marie.*)

III.— La **Nativité** de Marie est restée voilée des ombres du silence. Mais qu'elle était belle au berceau, sous les yeux d'une mère, devenue la patronne de toutes les mères ! Sa présence vint illuminer et embaumer la modeste demeure de ses parents. Où donc ? A Jérusalem ou à Nazareth : on l'ignore, puisque la tradition seule nous a transmis les noms de Joachim et d'Anne. Tous deux cependant étaient de la lignée royale et peut-être sacerdotale, comme saint Luc l'affirme de sainte Élisabeth, "*cousine de Marie*", et de saint Zacharie.

Les membres de la parenté se penchent sur le berceau de la merveilleuse enfant, trésor sans prix, dont ils ignorent tous la grandeur et la mission. Parmi eux, une autre Marie, l'épouse de Cléophas et mère de Jacques, de Joseph, de Simon et de Jude. Elle est nommée "*sœur de Marie*" et ses fils sont appelés "*frères du Seigneur*". La raison de parenté autorisait, selon l'usage, ces dénominations, car Cléophas était très probablement le frère aîné de saint Joseph et né d'un premier mariage. Son

alliance avec la Vierge resserrait les liens entre les cousins.

Les anges entourent, eux aussi, ce berceau de leur reine que, les premiers, ils vénèrent et exaltent comme le chef-d'œuvre de la création entière.

Anne et Joachim, sans doute avertis d'en-haut, remerciaient le Dieu d'Israël d'avoir exaucé leurs vœux et leurs supplications. Ils sentaient que sa main était avec eux et ils lui demandaient d'accomplir jusqu'au bout ses miséricordieux desseins.

Tout le monde, parents et amis, admiraient la radieuse beauté de l'enfant et sa paix souriante. Ne portait-elle point la ressemblance des traits de famille ? Jésus ne devait-il pas ressembler à sa Mère ? Quand Dieu façonnait le corps d'Adam, n'y voyait-il pas d'avance le corps du Verbe ? Et ainsi, n'est-ce pas à l'image du Fils qu'il avait fait la mère. Et, comme c'était la grâce de Jésus qui remplissait l'âme de Marie, son visage aussi s'éclairait d'avance d'un reflet de la beauté de Jésus. (V. De la Broise, S.J., *La Sainte Vierge*.)

IV.— Le **Nom** était imposé aux Israélites, le quinzième jour après la naissance. Dans l'Écriture, Dieu a souvent nommé lui-même ses grands serviteurs. Pouvait-il ne pas désigner le nom de sa mère ? Sans doute, il choisit celui de la sœur de Moïse, *Miryam*, prononcé *Maryam* au début de notre ère, et que nous transcrivons *Marie*.

Ce nom si doux et si beau, si Dieu l'a indiqué, convenait bien à l'enfant bénie. Mais le secret de son exacte signification n'a pas encore été découvert. On en a proposé plus de 67 interprétations.

Certains Pères de l'Église ont traduit *Marie* par "*Dame*" ou "*Souveraine*", d'après l'étymologie syriaque. Selon l'hébreu, il signifierait "*élevée*", "*puissante*", "*illuminatrice*". Les interprètes modernes y trouvent le sens de *beauté*, pleine de force et de grâce. Mais Dieu se réservait de lui donner, chez la femme par excellence, la plénitude de sa signification et de sa surnaturelle splendeur. (V. P. de la Broise, *La S. Vierge.*)

V.— La **Présentation** au Temple n'est point signalée dans l'Évangile. La tradition veut que l'enfant ait été présentée et offerte au Seigneur. Sa maison paternelle était sise non loin de l'édifice sacré, à quelque centaine de mètres. Vouée à Dieu par ses parents avant sa naissance, ils eurent la pieuse pensée de la porter au Grand-Prêtre pour remercier le Ciel de ses faveurs.

Certains auteurs ont récemment écrit que le séjour de Marie au Temple, dès l'âge de trois ou quatre ans, est resté "assez problématique". Néanmoins le plus grand nombre s'est prononcé pour le séjour permanent, dans les édifices réservés aux veuves et aux jeunes filles. Là s'écoulèrent les années de son enfance et de son adolescence.

Bien qu'elle fût incapable de la moindre défaillance vénielle, sa vie devint une vie de mérites incessants. Tous les secours intérieurs et extérieurs lui conféraient la confirmation en grâce absolue.

La peine et la douleur lui incombaient toutefois. Seule, la lutte contre la tentation lui était inconnue. Mais il lui restait, comme à nous, l'effort pénible des souffrances, les privations imposées aux sens, la fatigue du labeur quotidien. Sa liberté n'était

entravée pour le bien le plus parfait par aucune erreur, aucune ignorance, aucun trouble des sens : jamais nulle inclination, nulle passion n'obscurcit le jugement de son esprit. Elle se possédait pleinement elle-même par la rectitude de sa volonté.

Enfant, elle le demeura aussi longtemps que les autres enfants. Mais la sujétion, le rang inférieur, la continuelle dépendance, les mille actes de renoncement, que nous avons faits ou subis sans conscience ni mérite, elle les agréait pour Dieu de plein gré. Elle était donc profondément *humble.* Elle sentait plus vivement la pauvreté inhérente à toute créature.

Humble envers ses compagnes mêmes, elle aimait Dieu dans leur âme avec ses dons et ses grâces, comparant son néant à leurs vertus. Là est le secret même, la grâce aimable, le suave parfum de l'humble charité. Ce beau lis se développait en ignorant sa blanche candeur !

En grandissant, à sa science infuse par Dieu vint s'ajouter sa *science acquise :* pour les détails de la vie, les résultats de l'expérience, les textes et les pensées des Livres Saints... Elle pouvait apprendre d'expérience, comme Jésus adolescent, et elle pouvait être enseignée par les autres. Elle croissait ainsi dans la connaissance de Dieu, de ses œuvres, de sa Providence, de ses desseins d'amour sur les âmes, sur Israël et sur l'humanité. Elle entrevoyait le Messie, l'aimait d'avance et savait que tout se rapporta à lui.

De là, son cœur virginal s'épanchait en cantiques de louanges et en ardentes supplications. Elle priait pour elle-même. Elle priait pour les siens et

son peuple. Elle priait pour le monde, enseveli dans les ombres de la mort.

Article II.—La Beauté de la Mère

I.— TEXTES

" *Marie, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils habitassent ensemble, fut trouvée ayant conçu du Saint-Esprit.*" (Matt. 1, 18.) " *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.*" (Luc 1, 38.) — " *Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth.*" — " *L'ange dit aux bergers : ils vous est né aujourd'hui un sauveur, qui est le Christ.*" (Luc 2, 11.) — " *Ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.*"— " *Des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem.*" (Matt. 2, 1.) — " *Il prit l'enfant et sa mère, et se retira en Egypte.*" (It. 14.)

Les parents de Marie décédèrent, croit-on, durant son séjour au Temple. Elle les pleura avec une profonde affliction... *Orpheline*, elle se trouva étrangère en ce monde. La première en Israël, elle avait engagée à Dieu sa virginité par un vœu... Mais la Providence lui envoya Joseph, âgé de vingt-cinq à trente ans, selon l'opinion commune de nos jours. Tous deux se serviraient du voile du mariage pour sauvegarder leur pureté. Mais Dieu avait sur eux d'autres desseins.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'Union virginale**, réelle et légitime, associe les deux fiancés, les deux époux, qui se donnent véritablement l'un à l'autre, comme l'on se donnerait

des joyaux consacrés à Dieu, et qu'on livrerait à des mains sûres pour les conserver avec un souverain respect. Tous deux échangeront désormais leur tendresse, leurs soins, les prévenances de la charité : tous deux jouiront des avantages et des douceurs d'une communauté de vie: belle initiation de la vie religieuse !

Mais leur mutuelle affection, où n'entrera rien de terrestre, ne saurait partager le cœur. C'est en Dieu qu'ils s'aimeront. Ils ne seront unis que pour s'aider à le mieux servir. Ils n'auront d'autre pensée que lui, d'autre désir que de lui plaire : bel exemple offert aux âmes religieuses !

Et bientôt, l'enfant qui paraîtra à leur chaste foyer sera pour eux l'incomparable bénédiction et le lien suprême de leurs cœurs dans l'amour de Dieu seul. Une si sainte union dépasse de bien loin les rêves de la terre : l'idée n'en pouvait venir que de " l'*ineffable Providence* ".

Quelle éclatante leçon pour les unions chrétiennes !...

II.— **L'Annonciation** allait illuminer l'humble maison de Nazareth. C'était l'heure de la prière. Marie à genoux élevait vers le ciel le cantique et l'encens de sa belle âme... Quand soudain, du sein d'une vapeur lumineuse, se détache la forme élégante d'un ange : " *Je vous salue, ô Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous !... Vous concevrez et donnerez au monde un fils, le Fils du Très-Haut...*" — " *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?* " — " *L'Esprit-Saint surviendra sur vous... et ce qui naîtra de vous sera nommé le Fils*

de Dieu. "— " *Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole !* " (Luc I, 30-36.)

Sublime dialogue !... A l'instant même, s'accomplit le mystère de l'**Incarnation**. Sans perdre sa virginité qu'elle sauvegardait d'un mot, Marie devient mère. Cet évènement, le plus sensationnel de tous les siècles, sépare en deux époques l'histoire de l'humanité, en vertu du libre assentiment d'une jeune Vierge.

Remarquez, dès lors, Jésus vivant en Marie, comme en nous par la communion ! Il est à elle seule, dans le secret et le silence le plus absolu. Quel recueillement rassemble sur lui ses pensées et ses sentiments ! Quel étonnement, mêlé d'admiration et d'adoration, d'humilité et d'amour, se prolonge avec les heures et les jours !... Et nous oublions si aisément la visite et la présence de Jésus ! Et tant de milliers d'âmes n'ont pas l'intelligence nette de leur vie surnaturelle !...

III.— La **Visitation** suit de près l'Incarnation, car l'ange a révélé la conception de saint Jean-Baptiste.

Nouveau dialogue inspiré entre les deux mères, suivi du cantique, du *Magnificat* de la reconnaissance.

Nouveau mystère aussi : Jésus veut se communiquer aux âmes *par Marie.* Voilà désormais son rôle et sa mission, qui lui seront confirmés au Calvaire !

C'est bien Jésus par sa mère qui fait tressaillir le Précurseur et le sanctifie, avant même sa naissance. C'est le premier de ses innombrables miracles. Il sanctifie sans doute aussi ses parents. Et les senti-

ments exprimés par sainte Elisabeth doivent être les nôtres envers Jésus et Marie.

La leçon s'impose impérieusement : union à Jésus par Marie !

IV.— **La Nativité de Jésus** reste le plus grand évènement de l'histoire du monde. Elle reçoit dans l'Évangile une mise en scène qui constitue une beauté unique. Seul le récit de la Passion a le don de le surpasser : aussi bien, Noël et Pâques sont nos plus belles fêtes !

Cependant de retour à Nazareth, et après quelques mois, Joseph sent son cœur étreint par une anxiété angoissante. Notez bien que l'épreuve est plus dure encore pour Marie. Elle discerne très sûrement les tortures qui broient une âme qui lui est si chère. Et elle se tait!... Quand les moyens de se disculper manquent à une victime, le soin de le faire passe, de droit, à Dieu seul, selon son bon plaisir... Et Dieu envoie un messager de sa cour rassurer saint Joseph et inonder son âme des torrents de joie de la bonne nouvelle !...

Sachez que Dieu dirige *tout* jusque dans les détails et il le fait de manière *cachée* par l'ordre établi dans l'univers : le recensement impérial conduit Marie, de Nazareth à Bethléem ; l'exclusion des hôtelleries la contraint au refuge dans une étable. Rien n'abat *la foi* bien assise sur l'inébranlable abandon à Dieu !

Dans ce réduit d'animaux, miraculeusement, virginalement, Marie donna le jour à son fils, favorisée alors sans doute d'un ravissement spécial, peut-être de la vision de la Divinité !... Le frêle petit enfant est dans ses bras, sur ses genoux, tremblant au froid de la nuit ; et " *elle l'enveloppa des*

langes " apportés. Nul berceau : une crèche, sorte d'auge en argile, portée sur des supports de bois. Elle y " *coucha son fils* " ; et, agenouillée avec Joseph, lui offrit les premières adorations et actions de grâces de l'humanité. Quelle émotion immense ! Quelle extase calme et lumineuse !...

Bientôt le chœur des Anges entonne l'hymne céleste : " *Gloire à Dieu !... Paix aux hommes !...*" (Luc 2, 14).

Avertis par ces messagers d'en haut, les bergers accourent émerveillés : les petits, les humbles, les pauvres, les préférés de l'Enfant-Dieu, lui-même miséreux, abaissé, anéanti. Âmes simples et dociles, ils annoncent ensuite la bonne nouvelle : " *Et tous ceux qui les entendirent parler étaient dans l'admiration.*" Et Marie, se penchant sur son fils qui lui souriait, lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient les baisers d'une mère vierge. (Bossuet, *Serm. sur le Rosaire.*)

Après le huitième jour eut lieu la circoncision ou l'effusion du sang rédempteur : première douleur qui déchira le cœur de Marie. Et par la bouche de Joseph, l'Enfant "*fut appelé du nom de Jésus, que l'ange avait désigné, avant son incarnation* ". (Luc 2, 21.)

V.— La **Purification** venait échoir le quarantième jour. Joseph avait élu domicile à Bethléem, dans une maison située plus bas que l'étable. Tous deux portèrent leur fils au Temple " *pour le présenter au Seigneur* ".

Le prêtre Siméon, qui " *avait reçu de l'Esprit-Saint cet oracle, qu'il ne devait pas mourir avant d'avoir vu le Christ* ", les y accueillit. Survint Anne la prophétesse, qui rendait hommage au Seigneur

et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

" *Il dit à Marie sa mère : Voici que celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup ; il sera un signe de contradiction, et votre âme sera traversée d'un glaive.* " (Luc 2, 34).

Sans doute, Marie n'ignorait rien de la mission douloureuse de Jésus : elle connaissait bien l'Écriture et les prophéties à son sujet. Mais Dieu veut aujourd'hui, trente-trois ans d'avance, lui dénoncer l'avenir avec une certitude plus précise, par une parole qui la frappait au cœur. Comment désormais le regarder une seule fois, sans penser aux tortures qui l'attendent ? Comment livrer son cœur à l'allégresse et à l'espérance des mères, sans le blesser à la pointe de ce glaive, toujours prêt à le transpercer ? (P. de la Broise, *La Sainte Vierge.*)

Ce cœur de la reine des martyrs, grand, pur, saint, resta silencieusement soumis à Dieu, abandonné avec amour à ses desseins : elle sera la corédemptrice du genre humain, le parfait modèle de toutes les plus accablantes douleurs maternelles !...

La Sainte Famille, si elle se rendit alors à Nazareth revint, croit-on, habiter Bethléem jusqu'à l'exode en Égypte.

VI.— **L'adoration des Mages** eut lieu à une date incertaine. Jésus, pense-t-on, avait un an et quelques jours ou mois.

A leur arrivée, " *ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent, lui offrant l'encens, l'or et la myrrhe.* " (Matt. 2, 11.)

Marie était le trône de ce roi naissant, dans sa manifestation — *Epiphanie* — aux savants, et aux grands du monde et aux gentils ou païens, manifestation qui présageait l'adoration future des empereurs, des princes, des riches de l'univers.

Les Mages ouvrirent leurs trésors et " *offrirent comme présents l'or, l'encens et la myrrhe* ". Ils entendaient ainsi honorer le *Dieu* incarné, le *roi* par excellence et le *Rédempteur* du monde. Avertis la nuit en songe, " *ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin* ". (It. 12.)

VII.— **La Fuite en Egypte** est aussitôt annoncée par l'Ange à Joseph, parce que Hérode, " *joué par les Mages, s'irrita avec violence et envoya tuer tous les enfants de Bethléem et des environs, depuis deux ans et au-dessous* ". (Matt. 2, 16.)

La haine et la cruauté du tyran faisaient l'œuvre de l'amour divin. Si Jésus semble attirer la persécution, il apporte aux Innocents les palmes éternelles du martyre. Il en souffrit toutes les douleurs dans son âme compatissante.

Et Marie emportait son précieux fardeau, se hâtant avec son époux, peut-être à dos d'âne, d'atteindre la frontière, derrière laquelle se venait briser la puissance d'Hérode. En quatre jours, elle était franchie : la Sainte Famille arrivait à Héliopolis, où s'était groupée une colonie israélite. L'or des Mages servit alors à leur installation. Néanmoins, l'exil leur fit éprouver ses privations et ses tristesses.

On en ignore la durée : les uns la portent à une année, et d'autres à environ trois ans, jusqu'à la mort d'Hérode.

Article III.—La Beauté de l'Épouse

I.— TEXTES

" *Lorsque Marie était fiancée à Joseph...*" (Matt. 1, 18.) — " *Ne craignez pas de prendre Marie pour votre épouse...*" (It., 20.— " *Et il la prit pour épouse.*" (It. 24.) — " *Mon Fils, votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés.*" (Luc 2, 48.)

Dans les desseins de Dieu, Marie est aussi bien le modèle des épouses que celui des vierges et des mères. Peut-être bien des âmes chrétiennes oublient le rôle important et indispensable de saint Joseph, son virginal époux. Il était dans le plan divin, que la Vierge Marie, pour devenir la Mère de Jésus, s'associât à un époux terrestre et s'engageât dans les liens d'un mariage humain. Comment harmoniser sa virginité avec cette alliance ? Sans être toute passive et sans se laisser purement marier, elle a dû consentir librement à cette union, confiant son innocence à Dieu.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'amour conjugal** de Marie est le premier caractère de son union chaste et angélique.

Il n'est pas douteux que, sous la lumière intense de la grâce, elle dirigea vers Dieu seul les mouvements de son cœur et de sa volonté. Dieu l'éclairant toujours, inclina son cœur vers l'amour de Joseph, la poussa vers leur virginale alliance et une sorte de réciproque amitié tendre et exquise.

Il reste assez certain qu'elle y voyait plutôt la sauvegarde et la protection de sa virginité elle-

même. Est-ce que l'histoire de l'Église n'a pas consigné plusieurs exemples de personnes liées par le contrat matrimonial et qui ont su garder intacte leur innocence ? Marie ne se fiança point malgré elle, d'une façon inconsciente ou par ignorance des conditions conjugales. Tout simplement, elle y percevait clairement la volonté de Dieu certaine et indubitable.

Elle aima donc son époux dans toute la fraîcheur de son affection de fiancée et d'épouse véritable.

Nous dirons, qu'il en fut de même de la part de saint Joseph. Lui aussi, éclairé d'en haut par la grâce, s'éprit de Marie, la demanda en fiançailles, la prit pour son épouse. Son affection ne résidait pas dans les sens, mais dans un cœur virginal et tout parfumé des plus belles vertus.

Ainsi, jamais sur la terre il n'y a eu une union plus vraie, un attachement plus suave, un amour plus sincère, plus fort, plus inébranlable : c'est le type parfait du *mariage chrétien.*

Avant les épousailles, cet amour subit une cruelle épreuve : les plus douloureuses angoisses torturèrent les deux cœurs. Le Ciel dissipa les ombres du mystère de la maternité divine.

II.— **La vie de travail** honore les mains et le corps très pur de l'épouse. Elle remplit avec la plus diligente attention tous ses devoirs de maîtresse de maison.

Elle prépare les *repas* que le père et l'enfant devaient trouver en revenant du labeur. Prenant sur son épaule la cruche de terre, elle allait puiser l'eau à l'unique fontaine que l'on voit encore aujourd'hui.

Elle prenait soin du *linge ;* et même, comme les ménagères de l'époque, elle tissait en grande partie ses propres vêtements et ceux de la famille.

Peut-être acceptait-elle également et cherchait-elle des travaux à faire pour le dehors : c'était un petit gain ajouté à celui de son époux et c'était le moyen de faire l'aumône. Souvent, sans doute, elle donnait aux pauvres et un peu d'argent, et même l'ouvrage de ses mains.

III.— La **pauvreté** est un trop puissant moyen de sanctification, pour que Dieu ne l'ait pas imposée aux trois âmes dans lesquelles il se complut davantage.

Il voulut la leur faire parfois éprouver jusqu'au dénuement : à Bethléem, dans la fuite vers la terre d'exil, et plus tard, dans l'hospitalité de la vie publique.

A l'état habituel, la condition de la Sainte Famille n'était pas la misère, qui d'ailleurs était rare dans le peuple israélite. C'était plutôt cette honorable condition des familles d'artisans, que le travail met au-dessus du besoin.

IV.— Les **conversations** journalières réjouissaient le foyer de Nazareth : entretiens des époux, confidences de Jésus durant les repas ou après, épanchements aux jours de repos et dans les sorties devant la mer de Tibériade encerclée de collines.

Tous trois devaient échanger, chaque jour, leurs pensées sur les affaires et sur les devoirs qui remplissaient leur vie, sur la grande obligation de l'amour et de l'union à Dieu, sur le rachat et le salut des âmes.

L'on aime à se figurer Jésus adolescent, prolongeant ces entretiens, dont ses parents attendaient l'heure avec une sainte avidité pour en goûter le charme et les délices. Sans doute, il leur dévoilait peu à peu quelques traits de l'avenir qui le concernait, de l'œuvre mondiale et divine, l'Église, qu'il devait fonder, de la belle doctrine qu'il devait révéler aux croyants... Ne convenait-il pas qu'il les manifestât d'abord à ces deux belles et chères âmes ?

Les colloques et les effusions de la Vie cachée leur assuraient les lumières et les suavités que tant de révélations privées ont depuis communiquées, dans l'histoire des saints, à un si grand nombre de personnes privilégiées.

Quel profond et délicieux mystère dans ces entretiens journaliers ! Il est demeuré secret, le secret de Nazareth !...

V.— La **charité** de l'épouse embellissait, à chaque instant, son âme immaculée.

Pour elle, le travail des mains n'atténuait en rien sa *vie contemplative.* Au plus intime de son être, indépendamment des opérations des sens, qui travaillent à nous dissiper et à nous divertir sans cesse, c'était la perpétuelle adoration, méditation, louange, exaltation des divines perfections. L'objet de ses pensées, que n'obscurcissait aucune ignorance, elle le retrouvait au dehors par tous les actes, pareils aux nôtres, auxquels elle exerçait ses facultés. Ses yeux se baissaient, lorsqu'elle traversait bourgades et villes, ses oreilles se fermaient aux bruits du monde. Mais ses sens, son imagination, sa mémoire, elle les concentrait sur Jésus et sur son époux. Là était le trésor gardé dans le cœur, sans cesse

contemplé, étudié, imité, enrichi de nouvelles aspirations... Quelle leçon pour les personnes pieuses ou consacrées au service de Jésus !...

Cette charité est la cause principale du *mérite de ses œuvres* les plus communes et quotidiennes. En aucun temps, ni en aucun lieu, tant de mérites ne furent accumulés que dans le foyer de la Sainte Famille. Il y avait plus de grâces que n'en recueilleront plus tard les plus saintes familles, les plus fervents monastères, les plus austères solitudes. C'est que, aux plus humbles emplois de la vie extérieure, la vie surnaturelle, qui en est l'âme, donnait un prix inestimable : l'or pur de la charité transforme par son contact tout en or !

" *L'homme juste* ", son angélique époux, s'endormit dans le baiser de Jésus et de Marie. Leur douleur fut vive, profonde, en raison même de la pureté de leur amour réciproque... Mais l'abandon aux desseins de Dieu vint la tempérer, soutenu sur les ailes de l'espoir de l'éternelle réunion !



Article IV.—La Beauté de la Martyre

I.— TEXTES

" *Elle coucha l'enfant dans une étable, parce qu'il n'y avait point de place dans l'hôtellerie.*" (Luc 2, 7.) — " *Un glaive transpercera votre âme.*" (It. 35.) — " *Prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte.*" (Matt. 2, 13.) — " *Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés.*" (Luc 2, 48.) — " *Femme, que me voulez-vous, mon heure n'est pas encore venue.*" (Jean 2, 4.) — " *Femme. voici votre fils ! Et au disciple il dit : Voici votre mère !* " (It. 18, 27.)

Il y a dans la souffrance " ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu ". (Bossuet.) En général, toutes les douleurs de Marie sont

relatives à Jésus : il en est la cause et l'objet. En vertu de sa belle nature et de la perfection de ses vertus, elle échappe aux souffrances qui proviennent de nos défauts, de nos erreurs, de nos illusions, de nos attaches déréglées, de nos péchés réels. Jusqu'à l'heure de l'Incarnation, la vie de la Vierge semble une vie tranquille et heureuse. Elle eut, cependant, à subir la douleur de la séparation de ses parents au Temple, et de leur disparition dans son adolescence...

II.— CONSIDÉRATIONS

I.—**L'objet de son martyre** se présente à elle le long de toute sa carrière : sans répit, sans repos.

La première douleur se compose de l'*anxiété* et des hésitations de saint Joseph . . . La plus poignante des épreuves n'est-elle pas celle qui atteint l'honneur ? Elle nous frappe au front. Une vie déconsidérée n'est plus qu'un long martyre. Marie se disait : quand les moyens de se disculper manquent à une victime, le soin de le faire passe à Dieu, de droit et en justice. C'est ce qui arriva.

Une seconde douleur vint froisser son cœur : l'*abandon ou la misère* à la crèche si pauvre. Mais la peine de ces privations extérieures s'adoucit de la grande joie de serrer Jésus dans ses bras et contre sa poitrine.

Une troisième, bien plus poignante, fut la prophétie de Siméon au Temple : le *glaive* de douleur ou la *Passion* annoncée trente-trois ans d'avance. Où est le cœur maternel qui ait été soumis à une si longue épreuve en perspective ? En cela, Marie

est vraiment la co-rédemptrice du genre humain, ayant à subir un avant-goût du Calvaire.

Une quatrième lui déchire l'âme: la *fuite* en Égypte, terre de l'idolâtrie et du paganisme, au milieu des privations et des angoisses du trajet et du séjour en pays étranger... Le *retour* en Palestine ne rassurait ni elle, ni Joseph : seul l'ordre d'un ange vint dissiper leurs appréhensions.

Une cinquième concerne la *perte de Jésus*, durant trois jours et trois nuits. Cette soudaine disparition broya son cœur et navrait celui de son époux : doucement elle exhala leur plainte et leur affliction communes. La réponse de l'adolescent aviva encore leur souffrance. "*Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père?*" Il y avait là un accent de reproche, une sorte de défense qui jetait le tort sur ses parents, une apparente méconnaissance de leurs droits et de la tendresse maternelle. "*Et ils ne le comprirent point.*" Mais combien ils durent souffrir !

Une sixième douleur que ressentit son cœur fut le *décès de son époux.* Imagine-t-on la vie de trente années à Nazareth, se brisant soudain, sans un grand déchirement? Leur union fut sans nuage, leur amour sans indélicatesse même apparente, leur tendresse si pure et si parfumée de vertus ! Sans doute quelle précieuse mort, après une si belle vie ! Mais la nature est là : la séparation lui coûte, la blesse, la meurtrit, en dépit de l'espoir d'une réunion au ciel !

Une septième épreuve est le *départ pour la vie publique.* Songez bien que la séparation est comme définitive. Jésus se donne à la gloire de son Père et

aux âmes. Il sent comme sa mère, comme chacun de nous, toutes les impressions des adieux : un tel Fils à une telle Mère ! Qui pourrait traduire leurs regards, leurs paroles dernières, leurs pensées et leurs sentiments réciproques ?... Tel est le mystère des Sept-Douleurs !

Une nouvelle épreuve se manifeste aux *noces de Cana* : " *Ils n'ont pas de vin !* " dit-elle à Jésus. " *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* ..." Sans doute le mot " femme " ne comporte rien de désobligeant, ni ici, ni au Calvaire. L'expression qui suit est un tour de phrase propre à Israël, sans rien de blessant. Néanmoins, Jésus, tout en exauçant la demande, laisse entendre son indépendance à l'égard des liens du sang : il revendique le sacrifice de sa désappropriation personnelle de sa mère... C'est dans ce sens que, bientôt, il affirmera devant la foule, désignant ses disciples : " *Voici ma mère et mes frères : c'est quiconque qui fait la volonté de mon Père!* " (Marc 4, 31.)

A ces douleurs, il faut associer celles qui vinrent à Marie de ses compatriotes, des ennemis de Jésus, des membres mêmes de sa parenté.

La suprême épreuve de son âme est le *martyre de la Passion*, en commençant par la mortelle tristesse des adieux après la Cène jusqu'à la descente de croix et à la sépulture au tombeau. Elle suit son Fils dans les péripéties du Vendredi-Saint et sur la voie douloureuse. Le plan de Dieu y réclamait sa présence. " *Ceux que Dieu veut sanctifier, il les conforme à la ressemblance de son Fils.*" (Hébr. 2 ; Rom. 8, 29.)

Saint Jean est le seul apôtre dont la mort n'a pas été sanglante. Pourquoi ? Parce qu'il a pris part à la Passion, accomplie sous ses yeux : il fut martyr du cœur et subit ainsi pire que le trépas par le glaive ou le feu. Ce trait illumine la poignante compassion de Marie : elle souffrit plus cent et mille fois, des tortures physiques et morales de Jésus, le long du drame, que si elle eut versé tout son sang dans un supplice quelconque. Ses peines surpassent toutes nos conceptions, à cause de sa riche nature et des dons qui augmentaient sa puissance d'endurer... Quels mérites elle accumulait pour elle et pour nous, ses enfants !...

Ainsi s'est tissé, avec le cours des années de Jésus, la robe rouge de l'héroïque martyre de sa Mère !

N'oubliez jamais que, désormais, comme seule et abandonnée en ce monde, la souffrance ne la doit quitter qu'à son décès bienheureux ! (V. J. Bainvel, S.J. *Le Saint Cœur de Marie.*)

II. — **La raison de son martyre** s'explique par les desseins de Dieu sur sa haute et splendide mission.

Rien ne se passe ici-bas, ni pour votre âme, ni pour chacune des autres, sans un *dessein providentiel*, souvent très visible dans les épreuves... Appliquez cette divine disposition aux douleurs qui viennent d'être énumérées, dans la vie de Marie.

Si Dieu eut voulu envoyer Gabriel avertir Joseph de l'œuvre de l'Incarnation accomplie, il n'y avait plus d'anxiété et de peine de cœur pour les fiancés !... Si Jésus avait voulu prédire à ses parents son séjour au Temple, il n'y avait ni recherche, ni affliction pour eux !... Est-ce que le Ciel n'aurait pas pu, s'il

eût voulu, éviter l'embarras du voyage à Bethléem, du manque de place à l'hôtelletie, de la Nativité ailleurs que dans l'étable ; adoucir ou éviter le départ fugitif en Egypte, le massacre des Innocents ? Il en est ainsi de toute la vie cachée, de la vie publique, des circonstances de la Passion !... Tout cela semble en contradiction avec le sentiment humain de la nature : c'est vrai. Et en ceci, comprenez les desseins de Dieu et ses vues opposées aux nôtres sur Jésus, sur Marie, sur votre âme à vous.

Sachez, avant tout, la raison de ses souffrances : elle en devient plus grande, plus belle, plus héroïque, plus semblable à nous tous, plus parfaite devant Jésus et devant Dieu. " Qui n'a beaucoup souffert, que peut-il savoir ? " Cet adage appelait Marie au pied de la Croix. Serait-elle la *Consolatrice des affligés*, sans passer par la désolation ? Il y a d'insondables douleurs parmi nous, que son amère souffrance peut seule consoler ! Il fallait bien qu'elle fût la plus capable de toucher les âmes et les cœurs de toutes les personnes endolories sur terre.

Marie a dû souffrir *comme l'âme chrétienne* la plus accomplie. La voie chrétienne, inaugurée par le Christ, est le chemin de la douleur corporelle et spirituelle, comme la voie des mondains est la route poudreuse des richesses et du bien-être, des plaisirs et des divertissements, des scandales et des péchés sans nombre. La première mène à l'honneur et à la gloire, à la vie divine ; la seconde aboutit à la servitude et à la honte, à la mort éternelle. " *Il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire* " (Luc 24, 26) ; et ainsi de Marie, et ainsi des enfants de l'un et de l'autre... Le spectacle le plus ravissant est,

devant le Ciel, celui de l'âme juste, victorieuse de la douleur par l'amour. Tel est l'idéal chrétien qui ne s'épanouit que dans la souffrance. Jamais, nulle âme ne concevra Jésus sans la Croix, ni Marie sans Jésus en croix, donc au pied de la croix, ni aucun saint ou aucune sainte, sans Jésus et sans Marie, donc elle aussi au Calvaire.

Marie devait souffrir *comme coopératrice* à l'œuvre de la Rédemption. C'est la raison de sa création et de son élection d'être inséparable de son Fils. De là, son martyre d'amour au pied de la Croix, après le brisement de son cœur virginal, durant trente-trois années. Ce cœur maternel de Jésus, dès l'Annonciation, devient maternel des chrétiens surtout dans les angoisses suprêmes du Golgotha . . . Chaque âme doit aussi coopérer à sa rédemption ou sanctification. Beaucoup d'âmes ont péché. Pourquoi ces chutes et rechutes, au service de Dieu ? Pierre, inconsolable d'avoir renié Jésus trois fois en demande la raison à Matthieu, Jacques, Paul, Madeleine. Puis, non satisfait de leurs réponses, la Mère de Jésus lui dit : " *C'est pour que tu pleures !* " (V. *Etudes relig.*, année 1917, juin, p. 775.)

Marie devait souffrir *comme digne assistante* au sacrifice de la Croix. Innocente et pure, elle est là présente au nom et en place de nous tous. Seul, son cœur a compris Jésus, durant sa vie ; seul, à sa mort, il sait entrer dans ses vues et ses sentiments . . . Que voyait-il ? Des bourreaux, des ennemis, des indifférents et des curieux ; les ingrats, les peureux ou lâches sont absents ! Quelques âmes pénitentes, les saintes Femmes et saint Jean. Marie seule, dans l'horrible scène discernait le grand acte de religion,

le plus beau et le plus grandiose de l'histoire, l'inconcevable acte de charité de Dieu pour l'humanité. Elle s'y unissait d'esprit, d'intention, de volonté, d'amour parfait : tel le prêtre sacrificateur à son autel, à travers l'espace et les siècles passés et à venir !... Son cœur, comme un vase brisé, y répandit son parfum !...

Marie devait souffrir *comme notre modèle* dans les épreuves. Modèle de toutes les âmes, elle l'est bien. Mais la loi de la douleur requiert une austère éducation, qui assure les efforts tendant à la perfection du Christ... Il est rare et difficile de bien subir les épreuves ! Certaines âmes les repoussent, en versant des larmes stériles. Beaucoup de pécheresses refusent obstinément la satisfaction et la réparation généreuses... Seules, celles qui aiment Jésus et Marie savent copier leurs exemples : toute leur vie est une croix et un renoncement perpétuel !... Aussi bien, elles savent comment souffrir.

III. — **L'acceptation de son martyre** décèle la ravissante beauté de son âme.

L'on tentait, un jour, de consoler une mère de la perte de son fils unique, en lui rappelant l'exemple d'Abraham sur le point d'immoler Isaac. Elle répondit : " Ce sacrifice, Dieu ne l'aurait pas demandé à une mère ! " Elle oubliait qu'il a su l'exiger de Marie.

Et elle l'accomplit là " *debout* ", maîtrisant sa douleur atroce, quand les amis se sont enfuis et que les saintes Femmes se montrent accablées. Souffrance " *immense comme la mer sans rivages* ", aiguë, poignante, intense, mais noble, résignée, surnaturelle !...

Et elle l'accueille avec magnanimité, comme Jésus et avec Jésus. Éprouve-t-elle un retour d'amertume sur la malice du peuple et des prêtres, sur la faiblesse de Pilate, sur l'inhumanité des soldats, sur la perversion des coupables ? Rien, sinon le silence, la prière, le pardon !... Quelle différence avec nos plaintes et nos récriminations, nos imprécations de vengeance, de rancune, de malédiction !...

Et elle se résigne en pleurant ! En croix, dit saint Paul, "*Jésus a versé des larmes*" (Hébr. 5, 7). Marie ne se laisse point absorber dans ses angoisses, selon la croyance ordinaire. Elle mêle ses pleurs à ceux du Sauveur et les élève jusqu'à Dieu en faveur des âmes présentes à tous les calvaires de l'avenir...

Et elle sait s'unir à la volonté divine avec un amour très parfait. C'est la science incomparable, et peut-être trop rare, de savoir dominer ses souffrances pour en augmenter la valeur, la dignité, le mérite... Voilà son cœur, qui apparaît dans toute sa majesté et dans toute sa splendeur morale !

Et elle entendit les dernières paroles de Jésus, lui léguant pour fils saint Jean et la lui donnant pour mère, L'apôtre vierge et fidèle est le type de l'âme régénérée par le sang divin, vivante de la vie surnaturelle de la grâce, née de Dieu et de Marie... Il est aussi l'image de l'âme baptisée, renaissant de la mort du péché à la vie divine, en vertu des mérites de la Rédemption et de la coopération de *Notre-Dame de Pitié, de Compassion, des Sept-Douleurs !*

Et elle sent le dernier outrage infligé à son Fils trépassé, quand l'un des soldats lui transperce de sa lance la poitrine et le cœur. Par ce coup, le cœur de la Mère est percé, bien qu'elle comprît le sens

du mystère : l'eau qui en jaillit figure le baptême, le sang la sainte communion et l'oblation de la messe.

Détaché de la croix, le corps virginal reposa sans doute dans les bras et sur les genoux de sa mère, qui l'adora en silence. Suprême et navrante contemplation ! Maternelle tendresse, se mêlant à l'amour de Dieu, à l'horreur du péché, à la compassion pour les deuils de nos foyers, à la prière pour les bourreaux et les pécheurs. Son âme se brise et alors se ravivent en elle toutes les amertumes de sa vie !

Désormais la martyre resta comme seule et abandonnée à sa muette douleur ! (V. Bainvel, *op. cit.* et De la Broise, *op. cit.*)

Article V.—La Beauté de la Veuve

I.— TEXTES

" *Dieu le ressuscita le troisième jour ; et il lui a plu qu'il se manifestât. . .*" (Act. 10, 40.) — " *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez assurément de ce que je vais à mon Père.*" (Jean 14, 28.) — " *Marie, mère de Jésus, et tous persévéraient unanimement dans la prière.*" (Act. 1, 14.)

Jésus ressuscité se manifesta " *à des témoins désignés d'avance par Dieu* " (Act. 10, 41). La croyance traditionnelle affirme que, la première, Marie fut illuminée de la radieuse apparition de Jésus : peut-être le vit-elle sortir du sépulcre ! Ne put-elle pas le revoir souvent, durant les quarante jours ? . . Elle se réjouit de sa glorieuse Ascension . . . Puis elle se retira au Cénacle, en vue de la Pentecôte, associant sa prière si pure et si parfaite à celle des Apôtres . . .

Ensuite s'écoulent, couvertes d'un voile, les dernières années de la Mère des chrétiens, terminées par sa mort d'amour et son Assomption.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La Résurrection de Jésus** est la première récompense accordée aux douleurs de Marie.

A qui, plus qu'à elle, devait-il octroyer cette joie ? Cœur délicat, aimant, dévoué, il lui doit ce témoignage de filiale affection. Elle a eu d'en-haut la force et le courage de tant souffrir ; elle en reçoit la force de supporter un tel bonheur.

Dans tout l'éclat de sa splendeur, Jésus n'enleva rien à son abandon, associé à la familiarité et à l'intimité, lui parlant des douleurs qui ne reviendraient plus, des suavités et de la gloire qui seraient éternelles.

Et Marie en savourait la consolante douceur. Elle amassait ces sentiments dans son cœur, comme une source vive et intarissable, où désormais les âmes puiseront toutes les allégresses pascales.

Et ces apparitions se renouvelaient sans cesse durant quarante jours, embaumées des profondes délices d'une paix céleste.

II.— **L'Ascension de Jésus** vint-elle attrister le cœur de sa mère ? Assurément ; la séparation la laissait seule. Mais quel triomphe rayonnant d'espérance ! Néanmoins une mère reste sensible à l'absence de l'objet aimé. Que dire de celle d'un Jésus !. . .

Mais la joie et la paix éclatent dans ses traits : l'union des deux âmes demeurait la même, étroite,

pure, ravissante, en raison même de leur amour très intime.

" *Si vous m'aimiez,* disait-il aux disciples, *vous vous réjouiriez de mon départ vers mon Père.*" Or, qui aima jamais Jésus si fort et si parfaitement ? Personne assurément. Personne donc ne se réjouissait comme elle de la joie du Sauveur.

Sur la montagne des Oliviers, il sourit une dernière fois à ses apôtres, surtout à sa mère et aux saintes compagnes de son exil. Adieu terrestre, avant le suprême, le céleste, l'interminable revoir !

Et tous, et Marie, le suivaient des yeux, avec un indicible amour, une espérance inimaginable ! Veuve isolée des siens, Marie devenait la mère de Jean, des Apôtres, des disciples, des âmes attachées à Jésus : elles étaient au nombre de cent vingt environ, noyau de l'Église naissante.

III.— La **Pentecôte** les trouva toutes assemblées au Cénacle, sanctuaire de la prière, où Jésus institua l'Eucharistie et le saint sacrifice.

Sur l'ordre même du Maître, il y avait là les "*frères*" de Jésus, Jacques et Jude, comptés parmi les onze apôtres, Simon et Joseph leurs frères, Mathias, le nouvel agrégé au collège apostolique, des saintes Femmes et " *Marie, Mère de Jésus* ", tous en prière.

Le matin, cinquantième jour après la Résurrection, un grand bruit, comme celui d'un violent ouragan qui aurait envahi la maison, annonça la venue du *Consolateur*. Puis l'on vit apparaître comme des langues de feu, se reposant sur la tête de chacun.

Dans l'âme de Marie, nouvelle et insondable effusion, abondance des sept dons, des douze fruits, des huit béatitudes, qui accroissent sa sainteté !

Au surplus, communication des magnifiques faveurs de l'Esprit-Saint, qui lui conférait : la *foi*, qui opère des prodiges ; le *don des miracles*, le *don des langues*, pour en user avec la plus parfaite prudence ; le *discernement des esprits*, l'*interprétation des discours*, la *prophétie*, pour lire dans les cœurs, pénétrer les mystères, présager l'avenir ; enfin les *dons de guérison* et *d'assistance*, dont Jésus prodigua si souvent les bienfaits pour toucher les âmes et les sauver en sauvant les corps.

Ainsi Marie se voyait, à un degré supérieur, consacrer dans le rôle de *Mère des grâces* à l'égard des premiers chrétiens, de ce corps mystique de Jésus, confié maintenant à ses maternelles sollicitudes... Quelle grandeur dans la beauté de sa mission !

IV.— La Mère de l'Église naissante dévoue les dernières années de sa viduité à enfanter des âmes à Dieu. Elle habite, croit-on, Jérusalem, dans la demeure de Jean, modèle de ses vrais fils d'adoption. Combien d'années ? De l'an 29 probablement jusqu'à l'an 41 ou 42 environ.

Le silence, hélas ! plane impénétrable sur sa retraite et ses démarches. Les *Actes* la montre discrètement au milieu des âmes croyantes, lien d'unité et de charité. Ce demi-jour mystérieux convient bien à sa modestie habituelle, à son rôle de femme et de mère ; action douce, voilée, mais pénétrante, efficace. Elle agissait par l'exemple de la *prière* en commun, ou privément, ou encore dans le Temple, où se portaient les Apôtres pour instruire.

Elle participait avec les saintes Femmes à "*la fraction du pain.*" (Act. 2), c'est-à-dire à l'Eucharistie, à la visite quotidienne de Jésus. Comme elle

devait exhaler le suave parfum de la plus haute piété, de la dévotion la plus parfaite : première *adoratrice* du saint sacrement !

Elle entretenait des relations de charité et de miséricorde avec le groupe de personnes amies et de sa connaissance. Il en venait de Samarie, de Galilée, toutes néophytes dans la foi, toutes charmées de ses conversations, de ses conseils, de son amabilité si attrayante.

Modèle des veuves, elle inspirait aux unes l'amour de la pauvreté, aux autres l'affection des miséreux, à toutes le détachement du monde, le goût de l'oraison, le zèle des conversions.

Elle vit sans doute les convertis les plus notables s'approcher d'elle, pour recourir à ses lumières et l'interroger sur la passé de Jésus. Peut-être a-t-elle ramené à la foi chrétienne bon nombre de cœurs hésitants et d'esprits encore indécis ! Et les Apôtres, et les disciples ne cessaient de provoquer ses conseils.

Quant aux apôtres *Evangélistes*, ils entrèrent assurément en relations fréquentes avec Marie. Elle les renseignait tour-à-tour sur les divers mystères, selon les desseins de l'Esprit-Saint qui éclairait et guidait son intelligence... Quelle immense gratitude la sainte Église doit vouer et garder envers l'inspiratrice des principaux faits évangéliques !

Elle fut témoin des premiers épisodes de la vie de l'Église, grâce à la parole ferme et hardie de l'apôtre saint Pierre ; témoin des premiers miracles, des premières persécutions, des nombreuses conversions. Elle vivait toute la vie intime des âmes : Saul terrassé, Étienne lapidé, les apôtres emprisonnés et fustigés...

Ainsi son âme si belle montait toujours dans la radieuse lumière et s'abîmait dans les profondeurs de l'amour; malgré les coups de la douleur devant les endurcis et les païens, elle menait une vie de plus en plus angélique et céleste.

V.— **La Dormition de Marie** approchait : mort ou sommeil de courte durée. Sa sainteté était au comble, sainteté qui défie toute humaine appréciation. De l'Immaculée-Conception à ce terme final, la grâce s'est incessamment accrue dans une proportion déconcertante, inestimable à nos conceptions, immense comme l'océan. Elle surpasse dans sa beauté toutes les splendeurs des légions angéliques et du nombre incalculable des élus réunis.

Innocente, elle avait, comme l'innocent Jésus, subi tous les maux de la vie. Comme lui, elle devait mourir. Comme lui, elle devait ainsi consoler nos deuils et encourager notre faiblesse, qui s'effraie de passer par ce chemin.

Mais elle s'endormit sans les infirmités de l'âge, sans les souffrances de la maladie, sans les transes de l'agonie : son martyre avait duré toute la vie et l'avait abreuvée d'angoisses au Calvaire. Imperceptiblement, les yeux au ciel, sous les regards des siens et des apôtres, dans un dernier sourire, l'âme quitta le corps virginal, sans en effleurer la paix inaltérable.— “ *La charité ne meurt point !* ” (1 Cor. 13.)

Selon les uns, elle vécut 59 ans, selon d'autres 63 ou même 72 et plus : la première opinion paraît la plus probable.

VI.— **L'Assomption de Marie** s'appuie sur la croyance traditionnelle de l'Église primitive, et

même sur la révélation divine, dépôt sacré confié à l'Église.

En vérité, tout, dans sa personne, s'oppose à la décomposition du tombeau. Tout, plutôt, exige l'incorruption et la vie. Son incomparable pureté, son innocence absolue, sa belle virginité conservée dans sa maternité, l'amour unique de Jésus, l'Incarnation, l'exemption de toute faute... appellent l'affranchissement de la mort et de ses conséquences, la résurrection et la migration vers les joies éternelles. Son rang et sa place sont là-haut, à côté de son Fils. Au-dessus du désert de ce monde, Marie s'élève vivante dans son corps ressuscité, appuyée sur son bien-aimé, attirée par lui dans la gloire, où il la couronne comme la reine des Anges et des élus.

C'est là qu'elle glorifie le Seigneur, tressaille d'allégresse en Jésus ; qu'elle régnera éternellement, abaissant les regards de sa bonté et de sa miséricorde sur toute âme qui l'invoque, qui l'aime, qui l'imite surtout...

" *Un grand signe parut au ciel : une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles.*" (Apoc. 12.)

Article VI.—La Beauté de son Culte

I.— TEXTES

" *Un grand signe parut dans le ciel : une Femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles.*" (Apoc. 12.) — " *Le sanctuaire céleste de Dieu s'ouvrit, et l'on vit l'arche de son alliance dans son sanctuaire* " (Ib. 11.)

Après la glorification de sa mère adoptive, Jean " que Jésus aimait " vivait encore, cinquante ans

après. Domitien, persécuteur, succéda à Néron et le relégua dans l'île aride de Patmos. C'est là qu'il reçut la mystérieuse révélation des destinées de l'Église. Or, Marie est la reine, la mère, le type idéal de l'Église : elle était donc visée dans la révélation de l'Apocalypse. Jésus est le soleil qui la baigne de sa splendeur ; elle en renvoie sur les âmes la chaleur et le rayonnement. Ainsi elle préside à la vie de foi, d'espérance, d'amour, d'œuvres saintes, qui est celle de l'Église. Celle-ci lui rend un culte public, expression extérieure de sa croyance et de son amour.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Marie est toute **belle dans les louanges** que lui décernent les éminents Docteurs et les Pères de l'Église. Jamais, plus qu'à la dépeindre, les langues humaines des diverses nations, conquises à l'Évangile, n'employèrent de poésie et de couleurs ravissantes.

Saint Cyrille d'Alexandrie, qui présida le concile d'Éphèse, plaidant en faveur de ses privilèges, s'écria : " Qui a jamais entendu dire qu'un architecte, après s'être bâti une demeure, en a cédé la première place à son ennemi ? "

Saint Jean Damascène l'appelle " le sanctuaire des dons célestes et la demeure enrichie, ornée de toutes les vertus ".

Saint Bernard, intarissable et éloquent panégyriste, la compare à la colombe de l'arche, au jour limpide, au cristal des ondes, aux astres scintillant au-dessus de la tête du nautonnier et le guidant sûrement au port.

Elle est toute belle dans les affirmations solennelles de saint Augustin, rejetant avec horreur l'idée de la malédiction première, jusqu'aux suaves invocations de saint François de Sales et aux oraisons jaculatoires de saint Alphonse de Liguori...

II.— Marie est toute **belle dans les définitions** des Conciles, où sont déclarés immuables ses titres et ses privilèges.

Belle au concile d'Éphèse, où les Pères condamnent Nestorius, négateur de sa divine maternité !

Belle à Trente, où les décrets d'un Synode à jamais immortel, en établissant la déchéance universelle, lui réservent un trône à part dans la région de la pureté et de la lumière !

Belle à Rome, le 8 décembre 1854, quand, aux applaudissements de l'univers catholique, le dogme de son Immaculée-Conception s'épanouit sur les lèvres émues du grand Pontife Pie IX !

III.— Marie est toute **belle dans les fêtes liturgiques**, solennelles ou secondaires, échelonnées par l'Église le long du cours de l'année ecclésiastique. Il n'est pas un seul de ses privilèges, un de ses titres principaux qui n'ait son culte dans le bréviaire et le missel.

Elle est belle aux regards des âmes chrétiennes, depuis les pieux dessins des catacombes romaines jusqu'à l'efflorescence universelle des mille formes que revêtent, de nos jours, ces dévotions en son honneur.

Belle dans l'office que lui consacra la piété filiale du pape franciscain, Sixte IV ; belle dans les confréries des divers scapulaires et du très saint Rosaire, si recommandé et si enrichi par le grand Pontife

Léon XIII, si répandu à travers les temps et l'espace !

Belle dans les triomphes de l'Église et des princes chrétiens, à Lépante, sous les murs de Vienne, durant la tempête révolutionnaire !

IV.— Marie est toute **belle dans les Ordres et les Congrégations** des personnes des deux sexes que leur nom a mis sous son patronage : Ordres des Carmes, des Religieux de la Merci, des Servites, des Chevaliers de Notre-Dame de l'Étoile, ou de l'Annonciation, ou de Calatrava ; Congrégation de Jésus et Marie, des Oblats de Marie Immaculée, des Maristes... Les Dames de l'Incarnation, les Religieuses de l'Annonciation, celles de la Visitation, de l'Immaculée Conception, Franciscaines de Marie.

V.— Marie est toute **belle dans les discours** des orateurs sacrés, dont l'éloquence sème sous ses pieds une jonchée de fleurs. En face de leurs chaires se dressent les autels des archiconfréries et des associations pieuses, écloses sous son regard.

Quelle est belle dans le chant des litanies que des millions de voix redisent sans fatigue et avec un plaisir sans cesse renaissant; belle dans le long défilé des processions et des bannières qui se balancent à la brise des vents ; belle dans les cantiques qui répercutent en toutes langues ses titres de gloire sous toutes les latitudes ; belle entourée des cierges et des lampes qui se consument en silence, la nuit et le jour, devant ses images et ses statues miraculeuses...

VI.— Marie est toute **belle dans les arts**, où se sont distingués tant de génies : peinture, sculpture, musique.

Fra Angelico, religieux dominicain, travaillait à genoux les tableaux, si remarquables par l'espression extatique de ses figures de la Vierge.

Murillo, peintre espagnol, s'immortalisa par le magnifique chef-d'œuvre de l'*Assomption*.

Pergolèse, grand artiste italien, inventa la sublime mélodie du *Stabat*.

L'histoire se refuse à embrasser d'un seul regard l'immense galerie du poème artistique que le génie humain a chanté en l'honneur de Marie . . .

VII.— Marie est toute **belle dans ses sanctuaires**, qui portent si haut les vœux de la prière, les chants de l'espérance au cœur endolori et aux yeux baignés de larmes.

Elle est belle dans les cathédrales des grandes villes et dans les oratoires perdus des montagnes.

Belle dans les basiliques majestueuses, dans les églises qui couronnent les côteaux où se presse la foule des pèlerins.

Belle au sommet des monts escarpés et belle sur les blanches grèves des océans.

Elle est belle dans ses multiples *Apparitions* anciennes et récentes : à la Salette, à Lourdes, à Pontmain.

Toute belle dans la vieille Europe, théâtre de ses victoires contre tant d'erreurs ; dans la France, en proie à ses agitations révolutionnaires, et ne voulant pas mourir, ni dans sa foi, ni dans son honneur, tant qu'elle presse sur son cœur la médaille miraculeuse de sa Mère.

Belle aussi dans nos deux Amériques, depuis le sanctuaire de la Guadeloupe jusqu'aux récentes églises du Canada français.

Toute belle dans les archipels océaniens, où des îles entières sortent des ténèbres et des horreurs de la barbarie pour s'éclairer à la lumière de la foi et de son culte.

Belle dans les prairies du Nord-Ouest, dans les steppes glacées du pôle, sur les versants des Rocheuses ou les bords des grands lacs !...

———

CHAPITRE II

La Beauté de Joseph

Article I.—La Beauté de l'Époux

I.— TEXTES

“ *Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie.*” (Matt. 1, 16.) — “ *Marie était fiancée à Joseph, avant d'habiter ensemble.*” — “ *Joseph, étant un homme juste, ne voulait point la diffamer.*” (It. 19.) — “ *Joseph, fils de David, ne crains pas de recevoir Marie, ton épouse... Et il la reçut.*” (It. 20.) — “ *Joseph alla se faire inscrire avec Marie, son épouse enceinte.*” (Luc 2, 5.)

L'Évangile indique la généalogie de Joseph pour l'appliquer à Jésus. Son enfance et son adolescence sont enveloppées des voiles du silence, comme celles de Marie. Comment devint-il l'époux de la Vierge ? On l'ignore. Frère de Cléophas, il était de sa parenté : seule la Providence l'éclaira dans son choix. Elle lui inspira l'amour de la virginité. Néanmoins le mariage les unit du lien légal et religieux. Le titre de “ *juste* ” dénote la perfection de ses vertus.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'époux virginal** de Marie amena d'abord, entre les membres de la parenté, une entrevue, puis une *entente* qui aboutit au libre consentement des deux parties et à la promesse de s'épouser. Telle était la première démarche en usage.

Le jour des fiançailles, le jeune homme — Joseph n'avait alors que 25 à 30 ans — remettait aux parents

de la jeune fille ou à leur mandataire un anneau ou un précieux cadeau : cet objet exprimait l'engagement définitif. Telle était la seconde démarche.

La troisième se faisait une année après : l'*ami de l'époux*, seul trait-d'union entre les deux fiancés encore séparés, annonçait aux deux la cérémonie de la translation solennelle de la jeune fille chez son époux : c'était le mariage proprement dit.

Vraisemblablement, Marie était orpheline de père et de mère. Et il est plus probable que la maison de Nazareth appartenait à Joseph. Il aurait ainsi vu Marie introduite chez lui et il l'y aurait gardée et établie.

Là, après l'Incarnation et la Visitation, vivaient Marie et Joseph, livrés au travail et à la prière. Quel bel exemple de vie calme, douce, sainte, laissé aux jeunes époux chrétiens !

II.— Les **sept douleurs** de Joseph sont aussitôt rémunérées par *les sept allégresses.*

Quelle ne fut pas l'affliction et l'angoisse de son cœur, dans la perplexité de savoir s'il devait abandonner son épouse sans tache ! — Mais quelle surabondante allégresse, quand l'Ange lui révéla le grand mystère de l'Incarnation !

Sa douleur à Bethléem fut sans bornes, se voyant réduit à chercher asile dans une étable pour Marie sur le point de donner au monde son Sauveur.—Elle se transfigura soudain en une joie céleste au chant des anges et à la vue de l'Enfant-Dieu.

Si les précieuses gouttes du sang rédempteur lui transpercèrent le cœur,—l'appellation du saint nom de Jésus réjouit son âme tout entière, à la Circoncision.

Si la prophétie de Siméon lui causa une mortelle douleur, sachant les souffrances qui attendaient l'Enfant et sa Mère,—elle le remplit d'un ineffable contentement, puisqu'elle prédisait le salut d'Israël et du monde.

C'est dans la tristesse et l'angoisse qu'il prend l'Enfant et sa Mère pour fuir en Égypte, ignorant de quelles ressources il y entretiendra sa famille ; —mais il jouit sans cesse de la possession d'un Dieu et de l'espoir assuré du retour.

Ce retour fut troublé par la crainte d'Archelaüs, tyran de la Judée ;—et rassuré par l'Ange, il alla se fixer à Nazareth, parfumé des premiers souvenirs.

Plongé dans la plus profonde douleur, ainsi que Marie, il cherche durant trois jours l'Enfant perdu sans sa faute ; — la joie inonda son âme, en le retrouvant au milieu des docteurs qui l'avaient interrogé avec stupeur et admiration.

III.— La **vie cachée**, qui dura tant d'années, associa intimement les cœurs si purs des deux époux.

Depuis l'époque de son union sainte, Joseph a déjà été à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, en exil, une aide et un soutien. Que fût-elle devenue sans lui ? Il est évidemment son protecteur, son consolateur, sa providence visible. Il est plus, il est la sauvegarde de son honneur, de sa virginité et de sa maternité.

Durant ces longues années, il entoure Marie des marques incessantes de la plus profonde délicatesse, de la tendresse la plus suave : cette affection conjugale est belle d'une blancheur éclatante, de vénération aussi la plus humble, et surtout d'un dévouement total et de chaque instant.

Assurément tendresse, soins, prévenances, tout est réciproque dans cette vie de communauté: leur amour n'embrasse rien de terrestre, et rien ne saurait partager les cœurs, concentrés sur Dieu dans leurs âmes et sur le Fils de Dieu, visible à leurs yeux.

C'est Joseph qui reçoit communication des volontés célestes : Dieu l'a revêtu de l'autorité familiale. Il l'exerce sans cesse, selon les circonstances qui émanent des évènements ou de la malice des hommes.

Jamais l'idéal de l'union entre époux d'une même famille ne s'est réalisé comme à Nazareth. Elle s'y épanouit dans la conformité des goûts, des caractères, des intentions, dans le noble et généreux désintéressement, dans une affection mutuelle qui rapproche les vues et cimente tous les actes.

L'amour divin, qui plane dans ces deux âmes, s'exerce sans dessécher les cœurs, sans arrêter les épanchements légitimes, qui se traduisent par les paroles, les regards, les baisers, les étreintes, les sourires, les échanges de démarches réciproques : quels tableaux et quelles scènes ravissantes !...

Article II.—La Beauté du Père

I.— TEXTES

" *Marie donnera le jour à un fils, et tu l'appelleras Jésus.*" (Matt. 1, 25.) — " *Les bergers trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.*" (Luc 2, 16.) — " *Ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur.*" — " *Mon fils, votre père et moi, nous vous cherchions désolés.*" — "*Agé d'environ trente ans, on le croyait le fils de Joseph.*" (Luc. 3, 23.)

Selon les desseins du Ciel, il fallait un époux à Marie, mais en même temps un père à Jésus enfant,

adolescent, jeune homme. Ni la mère, ni l'enfant ne pouvaient seuls traverser les jours d'épreuve, de pauvreté, de péril imminent, de labeur constant. De plus, le grand miracle du Verbe incarné ne devait pas être exposé aux regards et à la discussion des hommes. Il demeurait caché à tous, même aux démons. C'est sous le voile du mariage légitime que le mystère s'accomplit et dura trente années.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **Fils de David** est le premier titre qui qualifie saint Joseph. Il en est le légitime descendant, de sang royal, comme le sont Marie et Jésus.

La postérité directe de David, héritière du sceptre et du trône, des prérogatives et des privilèges, antiques promesses, passe à Jésus par la généalogie de Joseph. Il lui transmet tous ses droits de la royale lignée. Les enfants ne succèdent-ils pas aux droits paternels ?

Mais, dans l'auguste personne de Jésus, s'éteindra la lignée de David. Il en sera le magnifique couronnement.

II.— "**Homme juste**" est le second titre que confère à Joseph le Saint-Esprit lui-même.

La raison en est, a écrit saint Jérôme, que " son âme est embellie et enrichie de vertus et de perfection." Si le saint n'a pas exercé une éminente perfection, supérieure à celle de tous les bienheureux, il ne saurait être appelé *juste*. Il n'aurait pas eu la *justice* réclamée par ses fonctions et par sa dignité, bien

au-dessus assurément de celles qui sont conférées à tous les saints.

Parcourez tous les actes, signalés de lui dans l'Évangile, ils vous manifesteront sa foi et son espérance, son humilité et son abnégation, sa charité: il a excellé dans toutes les vertus.

III.— " **Père de Jésus** " est le plus beau titre de Joseph. Et il l'est d'une façon unique au monde.

Il est, dit-on d'ordinaire, son *Père adoptif* ou *nourricier*. Sans doute. Il est plus et mieux que cela.

En effet, l'adoption est l'acte légal par lequel entre dans un foyer l'enfant d'une autre famille. Or, Jésus est bien le fils de Marie, légitime épouse de Joseph . . . Est-ce que le fruit de l'arbre planté sur votre terrain ou les trésors de la mine enfouie dans votre champ, ne sont pas votre propriété ? . . . Jésus, étant " *le fruit béni* " et le trésor de Marie, appartient à son époux : c'est plus que l'adoption.

Elle lui pouvait dire, le lui remettant dans les bras : " Prenez cet enfant. Il est à moi, donc il est aussi votre fils ! "

Et ce qui vient rehausser la beauté de ce titre, c'est que Jésus est conçu et né par miracle et que Dieu récompense la virginité de la mère et celle du père par le don d'un Fils miraculeux lui-même . . .

IV.— **Le rôle de père** et les fonctions que lui imposent ce titre, Joseph les exerce, l'espace de trente années.

Bien que Jésus ne fût point son enfant selon la nature, sa grande affection lui octroya des droits, égaux à cause de la paternité réelle. Elle dépassait, assurément, tous les rêves concevables de l'imagination. Jésus est son bien, son trésor, sa propriété,

son tout. Il ne respire, ne sent, n'agit, ne souffre avec Marie que pour son enfant. Sa personnalité semble se fusionner dans la sienne.

Le nouveau-né, il le place sur son bras, contre son cœur, quand la mère le lui confie. Il le regarde et le contemple à loisir. Il lit dans ses beaux yeux, vifs et doux. Il le baise avec respect, le caresse, lui sourit. Il sent battre son Cœur sacré et il compte ses petites respirations... Quelle suave intimité, tout le cours de la Sainte Enfance ! Qui a jamais joui d'un tel droit ?

Joseph, vous ne le voyez occupé et préoccupé qu'à défendre, à nourrir, à élever Jésus. Après Marie, qui donc a su ou saura sur terre le mieux connaître, adorer, admirer, aimer, servir, toujours et partout, la nuit comme le jour ?

De sa personne, toutes les fatigues et tous les travaux, toutes les peines et les tortures morales ont Jésus pour objet et pour terme. Il est impossible d'énumérer les soupirs, les larmes, les sanglots qu'il a acceptés pour son Enfant.

Et il se voit investi de la mission de lui commander, de lui enseigner les mille détails de la vie expérimentale, aussi bien que de l'initier au modeste métier d'artisan... Il prenait pour lui les travaux les plus rudes, les blâmes et les plaintes, les reproches et même, comme il arrive, les injustices des clients...

Le voilà le gardien de l'Enfant-Dieu, le protecteur de sa mère, le soutien et le consolateur des deux, le modèle éminent en vertu des ouvriers et de tous les pères de famille.

Aussi bien, quand sa vie est pleine et mûre, quand sa santé, qui a résisté à tant de privations et de la-

beurs, vient à fléchir et que son œuvre aboutit au terme de sa carrière, Joseph a mérité d'expirer doucement dans les bras de Jésus et sous les yeux endoloris de sa sainte épouse.

" Il faut croire, dit saint Bernardin, que Jésus, Fils de Dieu, qui a élevé au ciel le corps et l'âme de sa glorieuse mère, aura fait le même honneur à saint Joseph, le jour de l'Ascension ".

" Comment eût pu refuser cette grâce à saint Joseph, écrit saint François de Sales, Celui qui lui avait été obéissant, tout le temps de sa vie ?... Il est donc très certainement au ciel en corps et en âme." (V. J. Renard, S.J. *Saint Joseph.*)

Article III.—La Beauté de l'Artisan

I.— TEXTES

" *N'est-ce point là l'artisan?* " (Marc 6, 3.) — " *N'est-ce pas lui le fils de l'artisan?* " (Matt. 13, 55.)

Dans ces textes, relatant les interrogations des habitants de Nazareth, où Jésus opérait des miracles, la pensée comporte un sens dédaigneux et méprisant, à l'égard de ses parents. Joseph y est désigné sous l'appellation générale d'*artisan* ou d'*ouvrier.* Travaillait-il le bois ou le fer, ou bien l'un et l'autre ?... Seule la tradition l'a qualifié de *charpentier*, métier qui devint celui de Jésus. Les Nazarethains considéraient encore Jésus comme étant le fils naturel de Joseph et de Marie.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.—**L'humble condition** de Joseph sert à relever, aux regards de la postérité, les honnêtes métiers de la vie.

La domination des Romains en Palestine remplaçait le trône de la royale descendance de David. Celle-ci dépossédée vivait effacée, à l'égal de la famille lévitique : toutes deux étaient déchues de leur ancienne grandeur.

Néanmoins l'honneur et la distinction leur restaient en héritage. Gagner sa vie et celle de sa famille devenait pour Joseph une honorable condition, devant ses compatriotes.

Ce métier d'artisan devait alors se confondre en partie avec celui de bûcheron, de menuisier, même de charron. Au siècle suivant, saint Justin a conservé le souvenir traditionnel des jougs et des charrues, sorties de l'atelier de Joseph.

Et Jésus daigna condescendre à apprendre de lui ce métier et à embrasser cet humble condition d'ouvrier !

II.— **La vie de travail** à Nazareth est la condition même de la subsistance de la sainte Famille.

L'atelier s'ouvre dès le matin. Joseph y consacre son intelligence et ses forces, le long du jour, à des travaux sans grande valeur. Pour façonner le bois, il se sert d'outils, avance avec lenteur, subit la fatigue ; son front se mouille de sueur, ses mains se durcissent, son corps s'use et s'épuise, à la longue, vêtu d'étoffe grossière . . .

L'esprit attentif découvre là des beautés morales et des principes de grandeur, que les chrétiens et les saints ont su comprendre et imiter.

Ce travail sans cesse renaissant, dans la succession des années, travail monotone sans doute, identique à lui-même et circonscrit aux mêmes objets, a constitué le *devoir d'état* de Joseph et de son Fils. A ses yeux, il comportait donc une valeur véritable de perfectionnement et de sainteté. Il est un élément fécond de la vie sociale, une coopération aux desseins de Dieu, un développement des énergies physiques et morales, un acroissement de la valeur personnelle.

Le travail est une *loi*, imposée à tous dès l'origine. C'est une punition qui fait peser sur tous ses contraintes et ses amertumes. Bien que " *juste* " et innocent, Joseph s'y soumet, comme Jésus à côté de lui et sous lui.

III. — **L'exemple du travail** est la noble et belle leçon de la vie entière de Joseph.

Loi d'expiation pour tous, le travail est pour les uns *le moyen* d'acquérir la richesse et ses jouissances, d'élever leur situation et de parvenir à la gloire. De là des mécontents et des rebelles, des jaloux et des ambitieux, au sein de la société humaine.

Le travail est pour d'autres un *préservatif* et un *remède* contre les innombrables dangers de l'inaction et de la paresse. Le fond de l'âme déchue est un fond couvert de vase qui, laissé au repos, fermente et produit les vices. L'occupation a le pouvoir de l'assainir : tels le flux et le reflux assainissent l'océan et ses rivages.

Les belles âmes chrétiennes envisagent à plaisir *l'exemple* de Joseph : le travail est pour elles l'exécu-

tion du plan de Dieu, de sa volonté. Elles savent aussitôt l'accueillir avec respect et avec joie ; leur résignation à l'emploi désigné n'est point forcée, ni à contre-cœur : c'est plutôt une acceptation filiale, indépendante du goût et de la satisfaction qui en résultent.

Par de tels mobiles, le *devoir d'état* se transforme en une abondante fontaine de mérites et d'actes vertueux, qui affermissent l'âme dans la perfection et la sainteté.

Transportez-vous, aux heures pénibles du labeur, à l'atelier de Nazareth : regardez avec respect et admiration Joseph et Jésus, Marie elle-même : vous comprendrez la leçon et les motifs surnaturels de votre travail.



Article IV.— La Beauté de son Patronage

I.— TEXTE

" *Faites-nous, ô Joseph, la grâce de mener une vie innocente, et qu'elle soit toujours en sûreté sous votre patronage.*" (Graduel, Messe du Patronage.)

Longtemps, Joseph n'a été ni connu, ni honoré des fidèles autant qu'il méritait de l'être. Après de longs siècles seulement, la pensée chrétienne a pleinement compris ce que ses titres et son rôle contiennent de grandeur et de sainteté. La vie intérieure débordait dans l'âme de cet artisan silencieux et ignoré. Les plus hautes et les plus rares vertus y fleurissaient en leur plein développement. La charité active y régnait

et en gouvernait tous les actes... Et aujourd'hui la sainte Église l'honore par deux fêtes solennelles : son Patronage comporte même une octave, au saint bréviaire.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **Patron de l'Église** universelle, saint Joseph est honoré le mercredi de la seconde semaine après Pâques, sous l'appellation de *Solennité de saint Joseph, Époux de la B. V. Vierge Marie, Confesseur et Patron de l'Église universelle,* avec le rite de 1re classe. Récemment, Rome a adjoint aux autres préfaces du missel, une nouvelle et belle préface en son honneur.

Du point de vue religieux, le *patron* est le saint, la patronne est la sainte, dont on a reçu le nom au baptême ; ou encore, sous la protection de qui est placée une église, une ville, une province, une corporation pieuse ou religieuse.

Rappelez-vous bien que l'Église catholique, à son berceau, a été inaugurée en sa présence. Avec Marie, Jésus l'a initié le premier à la foi aux mystères, à la participation aux grâces de l'Incarnation et de la Rédemption.

Il est, avec les Bergers, le premier des chrétiens de la primitive Église, avec saint Siméon et la prophétesse Anne, avec les Mages, adorateurs venus de la gentilité.

Il est, en quelque sorte, comme le premier missionnaire, qui va révéler en terre idolâtre la venue du Messie, dont il est le gardien et le protecteur.

Puisque Joseph, durant sa vie, a étendu ses soins à la sauvegarde du Sauveur, il est juste et équitable que l'Église le considère comme le Patron des âmes croyantes, unies à Dieu par la grâce du Christ Jésus.

II.— **Patron de la famille chrétienne,** saint Joseph est honoré, à bon droit, comme le modèle parfait du chef qui en doit être l'âme et la vie.

L'on connaît ses qualités et ses vertus d'époux irréprochable, de père aimant et dévoué ; l'on connaît, aussi bien, les notes caractéristiques de l'artisan : sa piété et sa bonté, son désintéressement et son abnégation, sa fidélité inlassable à sa mission jusqu'au dernier soir de sa carrière.

Éternellement, il servira d'exemple à tous les chefs de famille du monde catholique par son humble simplicité, le respect et l'attachement envers Marie, la douce autorité envers Jésus, l'affection la plus tendre envers Dieu et envers son prochain.

III.— **Patron de la Famille religieuse,** quand il est choisi de préférence comme protecteur spécial de tel Institut.

En vérité, la maison de Nazareth a constitué la première communauté religieuse dans l'Église : c'est la communauté de la *Sainte-Famille.*

Jésus, Marie, Joseph n'ont-ils pas, tous trois, prononcé les trois vœux de religion : pauvreté, chasteté, obéissance ? Et, en raison de son âge, Joseph a dû en faire profession le premier. Mais tous trois ont mis en pratique, toute leur vie, et les vœux et les vertus correspondantes, jusqu'à l'héroïcité et la plus haute perfection.

Il est donc louable que tel Institut se fonde sous son vocable, fasse appel à sa puissance et à son intercession, se propose de l'imiter comme le modèle accompli des vertus religieuses et de la vie intérieure.

IV.— **Patron de la vie intérieure,** on le représente dans la sculpture et la peinture, portant l'Enfant sur le bras droit.

Après sa sainte épouse, Joseph a été le plus élevé dans la vie de contemplation et d'amour. Chez lui, aussi, il est permis de supposer que la vie d'union et d'oraison était ininterrompue. Les occupations extérieures n'ont pas le pouvoir d'en arracher de telles âmes, et les soucis terrestres ne sauraient atteindre des sommets si hauts.

L'*humanité* de Jésus est le premier objet de son amour, de son union avec sa personne visible, pleine d'amabilité et d'attraits, surtout lorsqu'il pressait l'enfant dans ses bras et sur son cœur ! Quels regards de bonté ! Quelles délicieuses émotions ! Quel sentiment de dévouement total jusqu'à la mort !

Puis, la *divinité* se dévoile à sa contemplation. Beautés et clartés des divines perfections ! insondable abîme dans les yeux de l'adolescent, dans la paix de sa physionomie, miroir d'une âme ornée de toutes les richesses d'en haut... Douce vision et heures suaves ! Quels secrets de perfection Jésus communique aux cœurs qui l'aiment passionnément !...

Réunissez tous les trésors amassés par les saints et les saintes du monde, toutes les faveurs extraordinaires du ciel, toutes leurs vertus sublimes : Marie et Joseph ont fait et reçu plus que toutes ces âmes ensemble !...

V.— **Patron de la pureté,** on le représente portant dans la main gauche le lis, qui en est le symbole.

Joseph, fils de Jacob, est la figure de la pureté antique, pour laquelle il subit la haine de ses frères, la calomnie et la prison dans l'exil. Mais il s'engagea ensuite dans les liens du mariage.

L'époux de Marie et le père de Jésus a voué au ciel sa virginité perpétuelle. Comment concevoir auprès de Marie Immaculée, auprès de Jésus, l'innocence et la sainteté en Personne, une âme déflorée de sa blancheur et de son parfum ?...

Comme Marie a été la première au monde à consacrer à Dieu sa chasteté corporelle, Joseph a été le premier à suivre le modèle dans la vie semée de fleurs par la main des anges.

C'est la source de la rayonnante beauté de leurs âmes.

VI.— **Patron de la bonne mort,** car le premier il a expiré dans les bras de Jésus, sous le regard de Marie éplorée.

La mesure de ses mérites était comble. Son rôle toucha à son terme. Jésus allait se manifester au monde : son père adoptif devait s'effacer pour laisser paraître le vrai Père qui l'a envoyé.

Et Joseph, le bon et fidèle serviteur, qui n'avait vécu que pour faire en tout la volonté de Dieu et être le coadjuteur de ses desseins, se retirait avec humilité et simplicité, au moment où la même volonté divine lui demandait de disparaître.

Et il meurt, lui aussi !... Et sa mort est restée comme un idéal des morts qui sont, entre toutes, consolées, saintes, bénies.

Marie lui avait donné son affection conjugale : son amour pleura son époux. Et Jésus pleura aussi sans doute ; car en le faisant au tombeau de Lazare, les spectateurs disaient : " *Voyez comme il l'aimait !* " Jésus aimait bien plus encore saint Joseph.

Heureuses les âmes chrétiennes et religieuses qui s'étudient à mériter, au dernier moment, la présence de Joseph inséparable de Jésus et de Marie !

—

CHAPITRE III

La Beauté des Élus

Article I.—La Beauté des Anges

I.— TEXTES

" *Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits enfants, car leurs anges dans les cieux voient sans cesse la face de mon Père des cieux.*" (Matt. 18, 10.) — " *Je pourrais prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges.* (It. 26, 53.)

Dans l'ordre angélique, les élus sont les bons anges, confirmés en grâce ; les réprouvés sont les mauvais anges ou démons, confirmés dans le mal. Tous sont de purs esprits, ou êtres dotés d'intelligence et de volonté supérieures, sans nulle coordination essentielle à des corps matériels ou éthérés. Créés de Dieu, en même temps que les premiers éléments de l'univers, ils furent aussi soumis à une épreuve. Une grand nombre se révolta, à la suite de Lucifer, le plus beau des anges... L'Écriture mentionne la fréquente intervention des bons et des mauvais anges.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **nature** des bons anges les rend semblables à Dieu et différents de l'homme. Cette nature, inférieure à la Divinité, bien que pur esprit comme elle, supérieure eu égard à l'homme, leur assigne un rang à part dans la création. La raison

trouve vraisemblable l'existence de créatures supérieures, dont l'être et la vie soient tout spirituels : ainsi les degrés de la création ne s'arrêtent pas à l'humanité comme à leur terme extrême et des êtres plus parfaits complètent la chaîne par un anneau spirituel. Ce que la raison présume, l'Écriture l'affirme avec certitude.

Leur beauté est incomparable, et pour nous, hélas ! insaisissable. Elle leur vient des ornements des grâces les plus excellentes, de leur élévation à la vision béatifique, de leur impeccabilité.

Lorsqu'ils apparaissent aux Patriarches, Abraham, Lot, Jacob, Tobie, sous une forme humaine, cette forme ne leur appartient pas, puisqu'elle ne leur est point naturelle : ils l'adoptent pour un temps, afin d'être visibles aux yeux de ces personnages. Leur intelligence est éminente, leur volonté bien ordonnée, leur sainteté très parfaite.

L'Église, dès l'origine, a autorisé expressément de les représenter dans les œuvres d'art, sous la forme prise dans leurs apparitions. C'est sous la figure de jeunes adolescents, pleins de grâce et de beauté — *Beau comme un ange !*—pour rappeler la promptitude et la joie avec lesquelles ils exécutent les *messages* divins, ainsi que l'état de béatitude dont ils jouissent au ciel, dans une inaltérable et perpétuelle jeunesse. Leur rapidité est symbolisée par les ailes ; leur vêtement léger et leurs pieds nus sont comme ceux des coureurs dans l'arène antique. Parfois ils tiennent en main des harpes, des lyres ou d'autres instruments, en souvenir des louanges de Dieu qu'ils chantent sans interruption. On les représente avec des trompettes, en mémoire du

réveil des morts, prédit au dernier Jugement (Matt. 24, 31 ; I Cor. 15, 52) ; ou avec un encensoir, image du pur aromate des prières et des bonnes œuvres, offertes à Dieu (Tob. 12, 12) ; ou revêtus d'une blanche tunique et une ceinture d'or aux reins, pour marquer la pureté immaculée de leur nature spirituelle et leur activité libre de tout péché. La tête est découverte et auréolée de lumière ; la chevelure en boucles, encerclée d'un bandeau d'or ; les yeux baissés ou animés d'une ineffable candeur ; les mains tendues vers le ciel ; les ailes pliées, les genoux ployés, pour exprimer la respectueuse et sainte adoration qu'ils témoignent à la souveraine Majesté du Très-Haut.

S'ils tiennent parfois la croix ou s'ils sont munis des instruments de la Passion, c'est en signe de vénération envers le Sauveur crucifié et de la joie de sa résurrection et de la rédemption du genre humain.

La *hiérarchie* angélique est divisée en trois ordres : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes; les Dominations, les Vertus, les Puissances ; les Principautés, les Archanges, les Anges. “ Je crois positivement qu'ils diffèrent entre eux : en quoi ils diffèrent, je l'ignore.” (S. Aug. *Liv. à Oros.* c. 11.) Le nombre des chœurs est de neuf : ces esprits forment d'innombrables légions.

L'Écriture a révélé trois missions spéciales remplies par les archanges : Gabriel (Dan. 8. 16 ; 9, 21 ; Luc 1, 19-26) ; Raphaël, rendant la santé du corps et de l'âme (Tob. 3, 25) ; Michel, protecteur d'Israël et vainqueur des démons (Dan. 10, 13 ; Apoc. 12, 1).

II.— **Les fonctions** des bons esprits ressortent de leurs rapports avec Dieu, avec eux-mêmes, avec l'homme, avec l'univers.

Ils vivent avec Dieu en une communauté intime et personnelle, qui se manifeste par un dévouement infini, une parfaite soumission, un amour très ardent, un abandon entier et délicieux de tout leur être, une incessante fidélité, une immuable dépendance, un religieux respect, une reconnaissance sans bornes, une adoration qui s'épanche en louanges perpétuelles, en une glorification permanente, en un saint et extatique enthousiasme.

Entre eux, en dépit des degrés d'hiérarchie, ils forment le monde des Esprits, uni par l'intelligence et la volonté, la science et l'amour, les dons et les grâces privilégiées. Les richesses des uns sont-elles communiquées aux autres ? Tel chœur ne tient-il son savoir que de tel autre, auquel il est subordonné ? Ou bien tous le puisent-ils directement dans son unique source ? Tous peuvent-ils échanger mutuellement leurs pensées d'une manière ineffable et inconnue à l'homme ?...

Messagers intelligents et libres, ils prennent une part intime au bien-être et à l'infortune des hommes. Initiés au plan général de la Providence, ils agissent auprès d'eux pour la réalisation de ses desseins et l'accomplissement de leur secrète destinée... Lors de la création, ils apparaissent transportés de joie à la vue de ses merveilles (Job 34, 4-7). Un ange intervient à la chute d'Adam et à sa sortie du Paradis (Gen. 3, 23). On les voit paraître aux Patriarches, aux Prophètes (III et IV Rois)... Plus tard, un archange annonce le grand mystère

de l'Incarnation du Verbe ; un autre ange avertit Joseph à plusieurs reprises. Un ange intervient à l'Agonie du Jardin et au saint Sépulcre. Un ange fait tomber les chaînes des mains de saint Pierre...

Enfin, les anges veillent de façon spéciale à la sauvegarde des divers règnes de la nature. Les différentes nations sont mises sous leur particulière protection, ainsi que les provinces, les villes, les agglomérations disséminées sur la surface de la terre : sans que toutefois l'on sache rien sur le mode de cette surveillance. Ils sont surtout les serviteurs des peuples chrétiens...

III.— **L'ange gardien,** appelé le *Bon ange* et l'*ange tutélaire* également, est celui qui veille sur chaque personne, du baptême à la dernière agonie. (Hébr. 1, 14.)

Il résulte clairement des paroles de Jésus que "*les petits enfants ont leur ange gardien auprès d'eux*". (Matt. 8, 10.) Il est certain aussi que les esprits expérimentés dans la science et le service de Dieu, de ses voies et de sa conduite providentielle, acquièrent la conviction de cette assistance permanente et mystérieuse.

L'ange tutélaire accomplit une double mission : négative, elle détourne l'homme de ce qui peut blesser ou troubler sa vie naturelle ou spirituelle ; positive, elle éclaire et dirige l'âme par de secrètes inspirations, par de sages avertissements, par de mystérieuses consolations.

Les anges éprouvent, a dit Jésus, un tressaillement intime, lorsque l'âme quitte la voie de la perdition, fait pénitence et des progrès dans le bien et la vertu. (Luc 15, 10.) Ils s'attristent et se voilent la face,

quand elle s'égare et les obligent de les punir. (Act. 12, 23.)

Aussi bien, c'est là le fondement du *culte des anges :* ainsi se justifie l'honneur qu'on leur rend, l'invocation dont ils sont l'objet. Dès l'origine du monde, les exemples sont consignés dans la Bible. (Gen. 18 ; Exod. 23 ; Jos. 5.)

Ces esprits sont nommés *anges de lumières*, restés fidèles à Dieu, tandis que les démons, chassés du ciel pour avoir désobéir à Dieu, sont appelés les *anges rebelles, déchus, de ténèbres.*

La liturgie catholique solennise, le 2 octobre, la fête des *Anges gardiens.* Il en est ainsi de celle des saints archanges, Michel, Gabriel, Raphaël.

De la sorte, l'Église considère la multitude innombrable des Esprits célestes comme les premiers élus des créatures avec les saints et les saintes de l'Église triomphante.

Article II.—La Beauté des Saints

I.— TEXTES

" *Mon Père, que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi où je suis.*" (Jean 17.) — " *Jésus lui dit : Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis.*" (Luc 23, 43.) — " *Celui qui aura triomphé, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône.*" (Apoc. 3, 23.) — " *Après cela, je vis une grande multitude de toutes nations et tribus, peuples et langues, debout devant le trône, vêtus de robes blanches, avec des palmes dans les mains. . .*" (Apoc. 7.)

Dès l'aube de la Révélation, Dieu impose à son peuple, à ses prêtres, à ses prophètes, l'obligation

de la sainteté, étant lui-même Saint et le seul qui sanctifie. Aussi bien, saint Jean énumère les douze mille des douze tribus, comme " marqués du sceau divin ". Puis il mentionne " l'immense foule des élus de la gentilité ". Il décrit enfin l'éternelle récompense au ciel, " où ils servent Dieu, jour et nuit, où ils n'auront plus ni faim, ni soif, ni soleil avec ses ardeurs, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau les conduira aux fontaines d'eau vive et que Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ". (Apoc. 7.)

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **sainteté** est dans le monde entier la plus splendide image de Dieu. C'est la plus belle œuvre de ses mains, le plus haut degré de perfection hors de lui. Elle étale à tous les yeux la plus sublime idée, et comme la vision passagère, de sa puissance et de sa sagesse, de sa bonté et de sa beauté, de ses perfections morales.

Voir et approcher une âme juste et sainte, c'est ici-bas contempler un reflet de Dieu.

Dieu est admirable dans toutes ses créatures : on l'a admiré dans les paysages, les étoiles et le soleil, les minéraux et les végétaux, les animaux et l'homme.

Mais il ne se fait en nul être aussi hautement admirer que dans l'âme des justes et dans les vertus qui les ont embellis : car l'âme des pécheurs eux-mêmes, *devenus semblables aux bêtes* (Ps. 48, 13), n'est qu'un vestige repoussant de sa beauté. Mais les saints sont les images et les copies vivantes de sa divinité. Ils ont l'honneur d'être ses amis, ses

enfants adoptifs, ses favoris, ses héritiers et les chers objets de ses complaisances.

Non, rien ne publie si avantageusement la grandeur et la gloire de ce grand Dieu que l'âme sainte : sa bonté y fait sa demeure et ses grâces en font un riche vaisseau d'or, orné de perles fines et de pierres précieuses.

Les martyrologes de l'Église catholique n'énumèrent qu'un nombre restreint de figures de saints et de saintes : leur nombre est prodigieux, selon la vision de saint Jean...

II.— Les **saints de l'Ancien Testament** demeurent, aux yeux de la postérité, comme les magnifiques fleurs parfumées des temps primitifs.

Ce sont nos *premiers parents*, leur fils l'innocent Abel, martyrisé par son frère, et sans doute d'autres de leurs enfants. D'eux il est écrit : " La sagesse tira le premier homme de son péché " (Sag. 9). Et il persévéra dans le repentir et la pénitence. Les Églises orientales honorent d'*un culte public* Adam et Ève comme les autres saints.

Ce sont les *Patriarches* antiques, dont saint Paul entretient les Hébreux, dans son épître : " Noé, qui construisit l'arche avec crainte pour le salut de sa maison et fut institué héritier de la justice qui vient de la foi " ; " Abraham, qui obéit et partit ne sachant où il allait, et par la foi il demeura dans la terre promise comme en terre étrangère, habitant sous des tentes " ; " Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph qui, par la foi aussi, annonça à sa mort le départ d'Égypte des enfants d'Israël " (Hébr 11).

Ce sont les *Prophètes* suscités de Dieu : " Enoch qui fut enlevé, afin qu'il ne vit point la mort et qu'il

eut le témoignage d'avoir plu à Dieu " ; " Moïse, par la foi, quitta l'Égypte sans craindre la colère du roi " ; " Élie et Élisée, qui donnèrent à leurs mères leurs enfants ressuscités " ; " Daniel, qui ferma la gueule des lions " ; Isaïe et Jérémie, qui furent l'un lapidé, l'autre haché en morceaux ; Samuel le saint du Seigneur...

Ce sont les *Juges* et les *Rois* qui, " par la foi, ont vaincu des royaumes, exercé la justice, obtenu l'effet des promesses. Ils sont devenus forts dans la guerre et ont mis en fuite les étrangers : tels Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David, Ézéchias..." (It. 11.)

Ce sont les *martyrs* et les *héros* d'Israël, " qui ont souffert les moqueries et les coups, les chaînes et les prisons ; ils ont été torturés, n'acceptant pas de racheter leur vie, afin de trouver une meilleure résurrection ". Ainsi périt sous les yeux d'Antiochus le saint vieillard Eléazar et, avec lui, les sept frères Machabées. Pour la défense de leur Temple et de leur patrie, Mathatias et ses fils, Judas, Jonathas, Jean, Simon, valeureux guerriers et héros aussi braves que religieux... " Tous ceux-là, éprouvés par le témoignage de leur foi, n'ont pas reçu la récompense promise, Dieu ménageant au ciel quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne reçussent point sans nous la félicité parfaite." (Ibid.)

" C'est pourquoi, ayant devant nous une si grande nuée de témoins, courons avec patience au combat qui nous est proposé, tournant nos yeux vers Jésus, auteur et consommateur de notre foi." (Ibid. 12.)

III. — **Les saints du Nouveau Testament** ajoutent encore à la splendeur et à la gloire des précédents par le nombre et les vertus.

Ce sont les *Apôtres* et les *disciples* formés par le divin Maître. La beauté morale de leur vie est incomparable, dès que l'Esprit de Jésus les possède et les gouverne. Leur zèle s'exerce à Jérusalem et s'étend ensuite au monde romain, descendant du patricien au plus misérable esclave. Les verges humiliantes les remplissent d'allégresse ; les fatigues, les accusations fausses, les persécutions, la croix et le glaive, ne font que stimuler leur ardeur religieuse. Partout les miracles les accompagnent. Des personnes notables, des bourgades et des villes tombent à leurs genoux... Tous versent leur sang et s'ensevelissent dans l'humilité, car l'époque et le lieu de leur martyre restent souvent ignorés. Ainsi périssent Pierre et son frère André, Paul et ses compagnons d'apostolat ; les onze et leurs successeurs...

Ce sont les *martyrs* des trois siècles de persécution : ils subissent partout, sur la surface de l'Empire, tous les genres de supplices et de tortures. L'Église naissante les a visités dans leurs prisons, a baisé leurs chaînes et leurs plaies, a recueilli leur sang ou leurs ossements. Elle a mis à leur service ses lévites et ses ministres. Le spectacle de leur héroïsme ranimait le courage des néophytes, touchait l'âme des païens, convertissait les bourreaux eux-mêmes, parfois prêteurs ou proconsuls. L'effusion de leur sang préparait à l'Église de brillantes victoires et de nombreuses conquêtes jusqu'aux extrémités du monde romain... Leur fin comporte toutes les variantes de sacrifice ; mais, enfants et vieillards

soldats et prêtres, vierges et mères, esclaves et patriciens, de l'Orient à l'Occident, du désert et de la cité, tous meurent pour rendre témoignage de leur foi. (P. Janvier, *Le Martyre*, 1920.)

Ce sont les *anachorètes* vivant dans les arides solitudes du désert. Tels saint Paul l'Ermite, saint Antoine, saint Hilarion, saint Pacôme, et une légion d'autres. Quel oubli du monde et quel silence autour d'eux! Le regard de Dieu est le seul astre qui éclaire leurs voies. Prières continuelles, contemplation incessante ! De rugueuses nattes de jonc leur servent de tuniques. Le sommeil et la nourriture sont mesurés juste assez pour éloigner la mort. Effrayantes austérités de tous les jours, de toutes les nuits, de la vie entière jusqu'à l'extrême vieillesse !... Ils imitent de près la carrière pénitente de Jean, le Précurseur.

Ce sont les *Docteurs* et *Pères de l'Église*, toute la belle légion des *Pontifes*, fondateurs des sièges métropolitains et des groupes de chrétientés célèbres d'Orient et d'Occident. La postérité prête encore l'oreille aux accents sublimes de leur voix, qui retentit dans les Conciles ou dans les solennelles assemblées des fidèles : voix de Cyrille d'Alexandrie et de Chrysostome, de Grégoire le Grand et de Léon le Grand ; voix de Basile et de Grégoire de Nazianze, d'Ambroise et d'Augustin ; voix d'Irénée et d'Hilaire, de Charles Barromée et d'Alphonse de Liguori... Quelle superbe pléiade, dont la science, transmise dans leurs volumineux écrits, est si profonde et si étendue qu'elle confond encore la catholicité ! L'influence qu'elle exerce à travers les siècles et exercera jusqu'à la fin des temps, a confondu

tous les schismes et toutes les hérésies, demeurés stériles ou desséchés dans leurs racines . . .

Ce sont les *confesseurs*, eux aussi hommes de science et hommes d'œuvres, créateurs d'institutions religieuses, évangélisateurs des peuples, initiateurs des paroisses urbaines et rurales. Au premier rang brillent avec éclat saint Jérôme et saint Jean Damascène, saint Bède et saint Bernard, saint Thomas d'Aquin et saint Isidore de Séville. Comment énumérer la multitude des fondateurs de monastères, depuis saint Benoît et saint François d'Assise, saint Dominique et saint Ignace jusqu'à saint Vincent de Paul et saint Jean-Baptiste de La Salle ? . . . Parmi les contemplatifs, comme saint Jean de la Croix et saint Pierre d'Alcantara, on admire l'ascension des plus belles âmes vers les hauteurs inaccessibles de l'union divine. Quelles vues et quels élans ! Quelle lucidité de leurs facultés intellectuelles, quel embrasement de leur cœur, quelles extases et quels ravissements ! . . .

Les *rois* et les *princes* font briller les rayons de la sainteté du haut de leurs trônes et dans les Cours : tels saint Casimir, saint Louis, saint Edouard, saint Canut, saint Henri, saint Venceslas, saint Herménégilde . . .

Les *saints inconnus*, hommes, enfants, vieillards, nobles et roturiers, riches et pauvres, savants et ignorants, se sont perfectionnés et sauvés dans la fidélité à leurs devoirs respectifs, dans la pratique des vertus chrétiennes. Ecclésiastiques, Religieux et laïques sont parus devant Dieu en rang d'immenses légions, ornés des mérites de leurs bonnes œuvres,

des splendeurs de leur robe d'innocence ou des grâces de leur vie pénitente...

Le nombre des *petits enfants*, décédés au berceau, après le baptême, même dans les foyers schismatiques et hérétiques, reste incalculable et connu de Dieu seul.

Et toutes ces belles âmes ont pris leur vol vers les demeures éternelles, chaque jour et chaque nuit, dans toutes les régions de la terre et sous toutes les latitudes !...



Article III.—La Beauté des Saintes

I.— TEXTES

“ *Qui trouvera la femme forte? Trompeuse est la grâce et vaine la beauté ! La femme qui craint le Seigneur sera seule louée.*” (Prov. 31, 30.) — “ *Oh ! qu'elle est belle dans son éclat la génération chaste ! Son souvenir est immortel et elle est en faveur devant Dieu et les hommes ! Couronnée pour l'éternité, elle triomphe victorieuse, avec la récompense de ceux qui ont combattu sans souillure.*” (Sag. 4, 1-4.)

Associée à l'homme comme “ *sa compagne* ”, la femme est son émule et son rival dans l'arène de la sainteté. Après la chute originelle, elle verse ses premières larmes, se livre au repentir et se sauve. Dans la suite, dans tous les états de vie, elle s'attache à Dieu et à son culte : et Dieu s'en sert pour l'accomplissement de plusieurs grands desseins. Elles sont les figures prophétiques de la plus élevée des créatures, la Vierge Marie. Sur cet idéal et ce modèle

se sont perfectionnées les *saintes Femmes* de l'Évangile et de la chrétienté.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté féminine** s'étend du physique au moral, au surnaturel.

Elle comporte des nuances de couleur et de proportions, de finesse des traits, de délicate régularité et de tendresse, que la physionomie de l'homme n'exige pas : elles s'y trouveraient même déplacées. La structure du corps est plus faible, celle des membres moins résistante, celle des épaules moins développée ; les attaches sont plus fines, la taille est mieux dessinée. La grâce remplace la force. Le sentiment dépasse l'esprit et la volonté.

Néanmoins cette frêle structure offre des ressources insurpassables pour les douleurs physiques. Que ne saurait supporter l'âme, sous le fardeau des tortures morales ? La Reine des Martyrs en demeure l'éternel type et modèle.

Eu égard à la *sainteté*, aux devoirs et aux vertus qui la conditionnent, la femme semble surpasser l'homme, ou du moins, elle l'égale dans tous les exemples légués par l'histoire. Telle est sa grandeur, tel son honneur éternel.

Malgré la faiblesse de son sexe, la tendresse de l'âge, la délicatesse de sa formation, elle a su s'élever au-dessus de sa nature, entreprendre et réaliser ce qui paraissait impossible. Sa force morale a fait mentir la faiblesse naturelle : dans l'exécution de tous les devoirs, dans la pratique de toutes les vertus, dans la maîtrise de tous les héroïsmes.

Il convient, assurément, d'escompter la part du surnaturel, des dons et des grâces de Dieu. Mais l'émulation reste glorieuse, la victoire sur la nature et sur le monde avec tous ses charmes également éclatante...

II.— Les **saintes de l'Ancienne Loi** exhalent en Israël les parfums des plus splendides vertus.

La foi est la vertu qui les distingue. Ruth, la Moabite, s'attache à Noémi et lui affirme fièrement : " *Ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu !* " (Ruth 1.) La veuve de Sarepta ajoute créance aux paroles du prophète Elie, bien que sa prédiction fût à peine acceptable. (III Rois 17.) La mère des Machabées exhorte ses sept enfants aux plus atroces tortures, en vertu de sa confiance en Dieu créateur et rémunérateur dans la vie future. (2 Mach. 1)...

La *piété* et la *religion* ont été exaltées par les femmes fortes, épouses des patriarches et des Juges. Ainsi, Rébecca, à la vue du serviteur d'Abraham, étranger, l'invite à s'abreuver avec ses montures. Captives en Égypte, les mères israélites, craignant Dieu, sauvent de la mort violente tous les enfants mâles, en dépit des ordres de Pharaon. La fille de ce prince sauve Moïse, en l'adoptant. La Sunamite exhorte vivement son époux à offrir l'hospitalité au prophète Élisée. Esther et Judith, pour arracher au massacre leurs compatriotes, invoquent le bras du Seigneur et exposent leur vie au plus éminent danger. Anne, mère de Samuel, l'obtient du Ciel par ses larmes et ses prières...

La *prudence* inspirait Sara dans l'éducation d'Isaac et d'Ismael ; Rébecca, quand elle substituait Jacob

à Ésaü dans le droit d'aînesse ; Abigaïl, lorsqu'elle réussit à soustraire son époux aux coups de David irrité ; la femme de Thécua, qui amena David à pardonner à son fils Absalon rebelle en armes; Judith, qui encourage son peuple désolé et trompe Holopherne, avant l'exécution de ses desseins . . .

La *force* soutient le courage des héroïnes d'Israël : Débora qui suivit Barac et triompha de Sisara ; Ruth, que loua Booz de sa fidélité au fils d'Abraham ; Michol, qui préserva les jours de David, son époux, contre les projets sanguinaires de son père Saül ; la mère des Machabées, qui fut témoin de l'affreuse agonie de ses fils et succomba vaillamment sous la main du tyran Antiochus !. . .

III.— Les **saintes de la Nouvelle Loi** demeurent l'honneur de l'Évangile et la gloire de l'Église catholique.

Ce sont les *saintes Femmes*, ainsi dénommées par la tradition : Anne, épouse de Joachim, mère de la Vierge Marie, éminente en perfection aux yeux des hommes et au regard de Dieu, puisqu'elle mérita la faveur d'avoir donné au monde cette fille privilégiée ; *Elisabeth*, épouse de Zacharie, mère du saint Précurseur et modèle de toutes les vertus, qui donne le jour " *au plus grand des enfants des hommes !* " (Matt. 11, 11) ; la Samaritaine, arrachée au mal et à l'inconduite et se faisant l'instrument de la conversion de ses compatriotes ; la Chananéenne, qui, bien que encore païenne, manifesta, en faveur de la guérison de sa fille " *une foi plus grande que celle d'Israël* ". (Matt. 8, 10) ; Marthe et Marie, sœurs de Lazare, l'ami de Jésus, qui l'hospitalisent et obtiennent de sa puissance la résurrection de leur

frère; Marie Salomé, mère de saint Jean, Marie de Cléophas, Jeanne, femme de Chusa, et tout le groupe qui a suivi et servi Jésus et les apôtres et assistait au drame du Calvaire...

Ce sont les *martyres chrétiennes :* les unes, héroïques mères de famille, comme sainte Félicité et sainte Perpétue ; les autres, frêles jeunes filles ornées des lis de la virginité. Leur nombre est égal à celui des martyrs : il est incalculable dans l'étendue de tout l'empire romain. Les noms les plus célèbres sont connus et vénérés sur la surface du globe : sainte Thècle et sainte Lucie, sainte Agnès dont la volonté inflexible, à sa treizième année, brise à ses pieds toute la puissance romaine, sainte Cécile et sainte Émérentienne, esclave servante d'Agnès, sainte Agathe et sainte Catherine... Elles ont conçu pour Jésus crucifié une chaste et ardente passion. Leur âme est un ciel où s'épanche, pure et douce, la lumière divine. Jamais l'ombre d'une pensée sensuelle. Plusieurs milliers ont préféré les supplices à la main patricienne d'un époux mortel. Souriantes et invincibles, elles ont choisi d'incliner la tête, de sentir un instant le froid du fer, d'expirer, baignées dans leur sang, sous la main des bourreaux. Pour elles, mourir, c'est appartenir à Jésus ! Oh ! qu'elle est belle cette noble phalange des élus, dans la blancheur de sa pureté et dans la pourpre de son immolation !

Et la semence de ces héroïnes martyres s'est perpétuée à travers l'espace et les âges, avec sainte Jeanne d'Arc et avec les vaillantes Religieuses de la Grande Révolution !...

Vient le cortège des *vierges*, qui embaument des senteurs des lis immaculés l'enceinte sacrée de

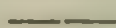
l'Église catholique. Les unes sont assises sur le trône, comme sainte Cunégonde ; les autres ont fleuri dans le verger fermé des cloîtres, comme sainte Scolastique, sainte Claire, sainte Térèse... ; d'autres ont brillé dans les rangs du peuple, comme sainte Geneviève et sainte Germaine... Quel nimbe de radieuse pureté sur leur front calme et serein ! Quels rayons d'en-haut sur le paisible visage de sainte Rose de Lima, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Angèle, de sainte Marguerite-Marie !...

Viennent aussi les *veuves* modestes, instruments choisis de la miséricorde divine, qui prodigue ses dons dans tous les rangs et toutes les conditions : toutes ont suivi les traces de la Vierge Marie. Telles sont sainte Monique, mère deux fois de saint Augustin, sainte Françoise romaine qui conversait avec son ange gardien, sainte Hedwidge de Pologne, sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de la Visitation, sainte Jeanne de Valois, institutrice de l'ordre des Annonciades, la Bienheureuse Louise de Marillac, mère des Filles de la Charité, Marie de l'Incarnation, vénérable fondatrice des Ursulines de Québec...

Ce sont enfin les millions d'*âmes inconnues* qui ont conquis leur sceptre, leur trône, leur couronne dans la gloire. Elles sont " de toute race, langue, tribu, nation " ; elles ont passé, travaillant, priant, souffrant sous les regards de Dieu, de Jésus, de Marie, des anges et des élus. Elles ont si paisiblement accompli leur tâche que nul bruit ne s'en est répandu. Le long de leur exil, elles ont beaucoup pleuré et beaucoup mérité. Dieu les a cueillies pour les parterres radieux de son paradis. Seul il a su les

grâces concédées à leur intercession... Que d'héroïsme de sainteté dans la vie de tant de pauvres femmes, d'ouvrières travaillantes, de servantes cachées, de tant de mères et de veuves, de Religieuses enseignantes, hospitalières, missionnaires. Dieu les a vues aux prises avec les duretés et les angoisses de leurs devoirs, les malheurs de leurs parents, les infirmités du corps et de l'âme. Il a contemplé leur résignation, leur calme, leur sourire, leur absolu dévouement. On les croyait heureuses, et elles l'étaient bien, mais en vertu de la présence divine au fond de leur cœur !

Et maintenant, au ciel, leur félicité est désormais sans mélange, sans mesure, sans terme !



Article IV.—La Beauté des Âmes du Purgatoire

I.— TEXTES

" *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.*" (2 Mac. 12.) — " *Quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera remise ; mais contre l'Esprit-Saint, elle ne lui sera remise ni en ce siècle, ni dans le siècle futur.*" (Matt. 12.) — " *Je vous le dis, vous ne sortirez de la prison, que vous n'ayez rendu jusqu'à la dernière obole.*" (Luc 12.) — " *Il n'entrera au ciel rien de souillé.*" (Apoc. 21.)

Il est de foi, définie contre le Protestantisme, que le Purgatoire existe et que les âmes y peuvent recevoir le suffrage des vivants... Est-il admissible que toutes les âmes soient, à la mort, admises au ciel ou condamnées à l'enfer ? Il en est qui ont opéré leur réconciliation avec Dieu : ou bien sans avoir expié les

peines encourues pour leurs fautes graves ; ou bien qui sont entachées de fautes vénielles non pardonnées. Dans l'alternative, ces âmes sont embellies de la grâce sanctifiante, enfants chéries de Dieu, cohéritières de Jésus, de son royaume éternel, mais après la purification nécessaire.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **Les souffrances** du Purgatoire sont reconnues et positivement affirmées par la croyance catholique. L'Église enseigne que l'homme pécheur doit subir la peine temporelle dans cette vie ou dans l'autre, pour obtenir la pleine rémission de ses fautes et entrer au royaume des cieux.

L'âme souffre de la *privation de Dieu*. Tout ce qui n'est pas le ciel est pour elle un exil, une prison, un obscur cachot, où ses vastes désirs sont mal à l'aise et comprimés. Elle sent, avec une inconcevable amertume, l'absence du Bien, du Beau, du Vrai suprême qu'elle devrait posséder, unique objet de ses violentes tendances et de ses aspirations brûlantes. Elle s'élance vers Dieu, sans pouvoir l'atteindre ; elle l'appelle, et il ne répond pas encore !... Elle a regret et honte de voir qu'elle en est privée, privée par sa faute, privée pour si peu, privée avec tant de facilité d'éviter un tel supplice. "*L'espoir qui languit est une affliction de l'âme*". (Prov. 13)... La plus angoissante des douleurs morales, ici-bas, n'est rien en comparaison de la privation de la vue de Dieu.

L'âme souffre d'*autres peines* cuisantes, à cause des jouissances qu'elle s'est jadis procurées, soit par ses

facultés, soit par le moyen des sens, au détriment de la volonté de Dieu. Elle a négligé ou elle n'a pas eu le temps de compenser ces fautes par les mérites satisfactoires de la pénitence. Maintenant elle reconnaît l'obligation de payer sa dette " *jusqu'à la dernière obole* "... Cette souffrance est-elle due à l'action d'une mystérieuse puissance qui enserre la libre expansion de l'âme? Est-elle l'effet d'un feu qui, sans entamer sa substance, s'unit à elle comme un instrument de la justice divine pour la torturer? L'Enseignement de l'Église ne l'affirme point. Le supplice n'en est pas moins réel. Hélas! sa durée reste incertaine : c'est le secret de Dieu.

Si l'âme souffre tant, elle n'ignore pas qu'elle expie *en justice.* Aussi, sa douleur est sans désolation, sans murmure, sans impatience. C'est la calme et sereine résignation, où se mêle la louange de Dieu, de sa sainteté et de sa bonté, de ses amabilités souveraines. L'atmosphère du Purgatoire est imprégnée, pour ainsi dire, des parfums d'un amour inexprimable et d'une insondable paix.

II.— Les **consolations** du Purgatoire ne sont pas moins certaines que ses souffrances. Tel est le mystère de la pondération de la souveraine bonté et de la justice infinie.

L'âme a la joie de la certitude de *son salut*, bien qu'elle se voie dans l'impuissance d'acquérir de nouveaux mérites, même en vertu des plus beaux sentiments et des plus poignantes douleurs. Elle ne jouit plus, en effet, de la liberté qui en est l'indispensable condition. Telle une personne très riche, mais frappée d'infirmité, ne saurait jouir de son immense fortune.

L'âme a la joie de la certitude de *ne plus offenser* Dieu. Son état est l'impeccabilité, à jamais garantie. Ce sentiment inébranlable lui rend doux et suave son châtiment mérité et la réparation d'outre-tombe.

L'âme a la joie de la certitude de *son bonheur*, qui n'est que retardé. Elle bénit le Ciel, dont la miséricorde lui a épargné les supplices éternels. Sans répit, le délai de la vision et de la jouissance de Dieu s'abrège, en raison même de l'œuvre d'expiation qui s'accomplit.

L'âme a la joie de la certitude de l'*accomplissement de la volonté divine*. Aussitôt après son jugement, elle est allée dans ce triste exil, de son plein gré, emportée par la confusion d'elle-même, autant que par son amoureux acquiescement à la sentence du Juge suprême.

L'âme a la joie de la certitude de son *inaltérable attachement* pour Dieu. Cet amour est d'une véhémence inimaginable. Il efface tous les péchés véniels. Mais, brûlant l'âme au sortir du corps, il est impuissant à la soustraire à la moindre diminution de la peine, comme il l'eût fait durant la vie (V. Hurter, S.J., t. III, p. 604).

L'âme a la joie de la certitude des *secours de l'Église* militante : saintes messes offertes à son intention, indulgences appliquées et prières, aumônes et bonnes œuvres. Généraux, ces secours viennent de la communion des saints ; spéciaux, ils proviennent des parents, des amis, des connaissances, et au même titre sans doute, leur application reste le secret des perfections de Dieu.

L'âme a la joie de l'*intercession* auprès de Dieu en faveur de ses bienfaiteurs. Comme des captives

vêtues de blanc, à genoux, levant au ciel leurs mains suppliantes, elles implorent pour les besoins corporels et spirituels des vivants. Et leur supplication est incessante, jusqu'à l'instant bienheureux qui termine leur exil.

III. — L'heure de la **délivrance** a sonné ! L'ange radieux paraît au seuil du Purgatoire : il prononce la parole de liberté. Et l'âme, illuminée d'un céleste rayon, tressaillant d'allégresse, a répondu à l'appel.

Cicatrices, taches, laideurs et ombres, tout a disparu. Son beau visage rayonne d'éclat. Ses bras étendus s'agitent. Bienheureuse et sainte, elle s'élance avec le divin messager vers les parvis de la Jérusalem glorieuse, transparente comme le plus pur cristal.

Ouvrez-vous, bras maternels de Marie, bras paternels de Jésus : puis refermez-vous à jamais sur un enfant de plus, qui vous doit son bonheur éternel !...

CHAPITRE IV

La Beauté de L'Église

Article I.—La Beauté des Âmes hétérodoxes

I.— TEXTES

" *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*" (Jean 3, 16.) — " *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient plus abondamment.*" (It. 10, 10.) — " *Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant. . .*" (Matt. 28, 19.)

Dieu se faisant homme, l'humanité reçoit par là comme une adoption universelle. Jésus est devenu un membre de la famille humaine d'Adam : tout homme lui ressemble à l'extérieur. Adam, ayant perdu la vie de la grâce, n'a pas pu la transmettre à ses descendants... Selon les textes précédents, Jésus est venu, nouvel Adam, apporter cette vie aux âmes par le baptême. Pas un mortel n'est exclu de cette aptitude à la vie divine, bien que, de fait, tous n'y aient point accès, soit en vertu de circonstances défavorables, soit défaut de volonté.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— Les **infidèles**, idolâtres ou non, ne participent point à la vie si belle de l'âme régénérée. Cependant Jésus les a tous embrassés dans le désir de les avoir à lui. Du haut de sa Croix, il les a tous appelés ; de son sang, il les a tous rachetés ; il

avait *soif* du salut de leurs âmes. Il tint ses bras ouverts pour eux tous. Du ciel, il nous crie sans cesse : “ Donnez-les moi ! ”

Il s'est bien réservé sans doute quelque voie mystérieuse pour atteindre, sans notre action directe, une multitude de ces âmes bien disposées : toutes belles, elles sont entrées dans la gloire !

Mais quand il a dit : “ *Allez, instruisez, baptisez* ”, il a investi son Église d'un rôle qui fait sa gloire, d'une mission qui engage sa responsabilité. C'est donc à elle et à nous, ses enfants, que revient le ministère ordinaire de la conversion du monde, païen et infidèle. Que de millions d'âmes sauvées par les missionnaires !

Si vous ne pouvez agir, pourquoi ne pas prier, souffrir, mériter, prêtant à Jésus l'aide dont il a voulu solliciter le concours indirect! Songez donc à la beauté de tant d'âmes !...

II.— Les **hérétiques** sont aussi de la conquête et du royaume de Jésus-Christ.

Les uns, grâce au baptême, sont en état de grâce sanctifiante. Leur âme est belle de la splendeur de la vie divine. Aussi, ils appartiennent à l'âme invisible de l'Église. Ils ne sont point membres de son corps visible, il est vrai : en cela leur bonne foi les excuse. Jésus les a faits siens; il est en eux comme il est en nous, catholiques. Il les aime autant, et peut-être plus encore que nous, pauvres enfants qu'il n'avoue pas ouvertement... Des milliers de conversions n'ont-elles pas manifesté au monde la beauté éclatante des âmes rentrées au bercail ?... Hélas ! leur groupe est restreint en comparaison de l'immense multitude de notre Église.

Les autres, soit qu'ils s'obstinent dans l'erreur une fois reconnue, soit qu'ils aient perdu la grâce en se rendant coupables de fautes graves, sont semblables aux catholiques prévaricateurs. Néanmoins, ils sont plus dignes de compassion, parce qu'ils sont plus éloignés des sources de rédemption et de régénération chrétiennes : privés des sacrements, ils n'ont d'autre voie de salut que l'acte de contrition parfaite. Dieu sans doute leur accorde cette grande faveur, selon leurs dispositions ou leurs mérites.

III.— Les **martyrs non catholiques** sont-ils de vrais martyrs, à qui Dieu accorde une auréole qui, par son éclat, l'emporte sur celle des vierges et des docteurs de notre Église ?

Durant la grande guerre, des Arméniens schismatiques — *orthodoxes*, comme ils s'appellent, — ont déclaré, à côté de leurs frères catholiques, que jamais ils ne consentiraient à professer la religion de Mahomet. Ces déclarations leur ont valu la peine capitale qu'ils ont subie, en répétant ce nom béni : *Christ, Christ, Christ !*

Est-il loisible de croire que ces schismatiques sont martyrs à l'égal de leurs compagnons ? Assurément, ce semble ! En raison même de leur bonne foi, en vertu de leur qualité de baptisés appartenant à l'âme de l'Église catholique, ils méritent l'auréole, bien que disciples d'une secte étrangère et hostile à notre Église. (V. P. Janvier, *Conf.* 2. 1920.)

Hors *de l'âme* de l'Église, point de salut !

———

Article II.—La Beauté des Âmes catholiques

I.— TEXTES

“ *Heureux le peuple qui a Dieu pour maître.*” (Ps. 143, 15.) — “ *Il n'est pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu.*” (Rom. 13, 1.) — “ *Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur.*” (Eph. 2, 1.) — “ *Et vous, pères, élevez vos enfants dans la discipline.*” (It. 4.) — “ *Serviteurs, obéissez à vos maîtres avec crainte et respect.*” (It. 5.) — “ *Et vous, maîtres, faites de même avec eux, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans le ciel.*” (It. 9.)

La beauté de l'Église est constituée par la beauté même de la famille chrétienne. L'épanouissement, dans la société, des vertus prescrites aux époux et aux épouses, aux enfants et aux parents, aux serviteurs et aux maîtres ; la culture de ces vertus par la vie chrétienne, alimentée par la grâce des sacrements, des mœurs pures, des prières et des bonnes œuvres, tel est l'idéal domestique et social, voulu de Dieu. En un mot, l'imitation de la Sainte Famille de Nazareth offre au ciel et à la terre le plus beau spectacle, qui plaise à Dieu et attire ses bénédictions sur les âmes catholiques.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **famille** est, après la religion, la seconde âme de l'humanité entière. Si le rayonnement divin de Nazareth, père, mère, enfant, vient illuminer, réchauffer, féconder tous les cœurs d'un même foyer, aussitôt les âmes y partagent l'éclatante splendeur des trois âmes modèles, proposées en exemple au monde par l'Évangile.

Par une institution spéciale, Jésus a voulu unir les âmes des deux époux par la communication de sa *grâce sacramentelle :* sur-le-champ, elle les embellit d'une céleste beauté et leur apporte un secours et une force pour leurs devoirs futurs.

L'enfant, qui reçoit d'eux la vie de la nature, a besoin d'un autre sacrement afin de recevoir aussi la beauté de la vie surnaturelle. Jésus a institué dans ce dessein *le baptême,* sacrement de régénération, par où il vit dans l'âme de cet enfant.

Il a grandi au physique et au moral. La vie se révèle telle qu'elle est, une milice et un champ de combat : alors un autre sacrement vient donner à cette vie du Christ le sceau de la force et de l'affermissement : *la confirmation* dans la vertu.

Adolescent et jeune homme, il reçoit dans la lutte des blessures graves, il subit des défaillances, des dégradations, des chutes mortelles : sa vie surnaturelle est éteinte. Jésus la lui restaure par le *sacrement de pénitence :* il redevient son hôte, son ami, son frère.

Bien plus, l'adolescent voit poindre le grand jour : il rapporte Dieu dans sa poitrine, devenue le tabernacle et le ciboire vivant de l'*Eucharistie.* Ses parents ont partagé le même festin. Et Jésus, présent et croissant au foyer, agrandit les aspirations, élève les pensées, transforme la vie, divinise en quelque sorte la famille entière.

Le jeune homme peut-être a fait choix de sa carrière et devient l'élu du sanctuaire : le *sacrement de l'Ordre* vient achever la grandeur surnaturelle qui en fait un *autre Christ* et qui projette sur la famille un reflet de sa royauté.

Enfin parents et enfants touchent tour à tour au terme de la vie, comme Jésus, Marie et Joseph successivement. Dans une visite dernière, le Christ accourt vers l'âme, pour la marquer d'une *extrême-onction*, pour la munir de sa propre présence comme d'un viatique au départ pour l'éternité.

Comment exprimer la beauté de l'amour, de la vénération, de la religion, qui s'attache à ce foyer, où Jésus se rend sensible à toutes les étapes de la carrière et où la parenté le suit encore, même dans la mort, avec une majesté agrandie par l'auréole d'immortalité dont il couronne le deuil des tombeaux! (P. Félix., *Conf.*, 1860.)

II.— **L'Église de Jésus,** en vertu de son autorité et de sa doctrine, exerce sa mission de sauvegarder la beauté des âmes, au sein de la société, comme dans la famille chrétienne.

Elle sauvegarde cette beauté par le retour périodique de ses *fêtes liturgiques*. Culte magnifique qui s'impose, depuis tant de siècles, à l'univers entier, soumis à ce cycle impérieux et inéluctable : Noël, Épiphanie, Pâques, la Toussaint... Et les générations se succèdent, prosternant leur intelligence et leur volonté, purifiant leur cœur et leur conscience, pliant leurs mœurs et leurs coutumes, catholiques et non catholiques, à travers les continents et les îles.

Elle sauvegarde cette beauté par ses *Tiers-Ordres :* ceux de saint Norbert, ceux de saint François, ceux de saint Dominique. Des multitudes d'âmes, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, adhèrent à ces associations, adoptent leurs règlements, se livrent aux exercices de piété et aux œuvres

de miséricorde. Elles sont comme la lumière et le sel des villes et des campagnes, formant autant de familles spirituelles dans l'ordre de la grâce. Leurs prières, leurs bons exemples, leur esprit de pénitence et de renoncement sont des préservatifs personnels et des ferments de piété et de bonnes mœurs...

Elle sauvegarde cette beauté par ses *Archiconfréries* diverses et les *Confréries* de la Sainte Vierge, dites aussi *Congrégations* d'Enfants de Marie. Ce sont, l'expérience en témoigne partout, de puissants instruments de salut et de perfectionnement, facilitant à la jeunesse des deux sexes la pratique de la vraie vie chrétienne, au milieu des occasions dangereuses et des obstacles les plus insurmontables.

Elle sauvegarde cette beauté par les *missions* et les *retraites paroissiales*. A des époques périodiques, la parole de Dieu, qui expose devant les fidèles, groupés à l'église selon leur âge et leur sexe, les principales vérités de la religion, opère des merveilles de conversion et de transformation, des œuvres cachées d'amélioration et de ferveur intense, au sein même des meilleures agglomérations urbaines et rurales. Combien de milliers d'âmes ont retrouvé dans ces saints exercices le chemin de la vertu et du ciel !...

Elle sauvegarde cette beauté par une série d'œuvres diverses : les *Conférences* de Saint-Vincent de Paul, les *Patronages* ou *Associations* de jeunesse, les *Cercles* d'ouvriers catholiques, les *Sociétés* de préservation, de bienfaisance, de charité ou d'assurance mutuelle, appelées aussi *Mutualités*... C'est le contrepied catholique des sociétés mondaines, maçonniques, sportives ou de gymnastique. C'est la réalisation pratique des *deux voies* dont Jésus a parlé

dans l'Évangile : la voie *large* qui mène à la perdition par les fréquentations perverses et par l'entraînement à tous les vices ; la voie *étroite* qui aboutit à la vie éternelle par les compagnies honnêtes et édifiantes et par la contagion des exemples de vertu et de religion . . .

III.— **La société chrétienne,** fondée sur la famille croyante et pratiquante, sauvegardée dans les éléments des principes religieux, manifeste ainsi une beauté et un éclat incomparables.

Qu'elle le veuille ou non, *chaque nation*, constituée en société, n'est que la coalition des familles juxtaposées sur le sol de la patrie. Fatalement, elle relève de Dieu et de Jésus-Christ, créateur et rédempteur des individus et des nationalités.

Chaque nation ou nationalité a pour base l'*éducation*, et physique, et morale, et religieuse. Le progrès matériel n'offre aucune garantie de valeur et de salut : on ne saurait le dédaigner comme élément et facteur du bien relatif. Mais la beauté des âmes prime les agréments du bien-être et les jouissances de la sensualité.

L'éducation est à son tour la *racine* qui fait germer les vertus individuelles, domestiques, morales, sociales et surnaturelles. Ces fruits de l'éducation, associés à la fidélité généreuse à tous les devoirs, constituent l'arome et l'aliment qui sauvegardent la vitalité nationale : c'est bien, quoi qu'on pense ou dise, le sort des catholiques en France, au Canada, en Belgique . . . en tout milieu où la majorité des âmes vivent de la grâce et de la vie surnaturelle.

La société contemporaine nous offre *deux visions*. Oh ! le triste spectacle! Villes et campagnes, le

monde est plein d'êtres humains. Beaucoup l'ignorent, ce Dieu bon, et aussi ce Jésus miséricordieux ; ou ils vivent volontiers dans cette ignorance. Quel profond silence ! Les âmes sont muettes. Aucun chant de louange, aucune prière, ne montent vers le ciel ! Qui pense à lui parmi la foule qui circule, dans le sous-sol des mines, dans les ateliers bruyants, les manufactures, les usines où s'agitent tant de bras, respirent tant de poitrines, battent tant de cœurs ? Trop souvent, le blasphème retentit avec scandale, les chants obscènes et les conversations, le mal sous ses formes laides ou séduisantes, servent de nourriture à cette triste portion de l'humanité souffrante !

Oh ! le ravissant spectacle ! Il est des âmes qui excellent dans tous les genres de vertu. Enfants, adolescents, jeunes gens et jeunes filles, pères et mères, vieilles personnes infirmes, tous forment le groupe nombreux des âmes, âmes victimes, âmes réparatrices, âmes sans tache mortelle. Leurs moindres prières, actions ordinaires, actes de vertu, sacrifices, souffrances physiques et morales sont surnaturels ou d'ordre divin. Songez que le Verbe et l'Esprit-Saint opèrent en elles chacun de ces actes méritoires. C'est la beauté de ces âmes, beauté divine, sachez-le, qui fait la grande gloire de Dieu. Plus chaque âme est belle ou de vertu acquise, ou d'amour expansif, ou de calme repentir, ou de zèle ardent, plus le nuage doré de la gloire s'élève, s'élargit, rayonne, de telle sorte qu'il couvre d'en haut toutes les hontes et les laideurs du spectacle hideux !... Toutes, malgré leurs diversités, palpitent de la même vie : l'amour divin !

Supposez que la société entière, sans exception d'une seule âme, adopte cet amour divin avec toutes ses exigences et tous ses fruits. Imaginez que, répondant aux desseins de Jésus et aux appels de son Église, toutes les âmes prient, communient, vivent de la divine présence de Jésus ! Jésus apparaîtrait véritablement comme le Maître du monde, l'hôte adoré et aimé des âmes ! Le monde, en se divinisant ainsi, pourrait alors parler de paix universelle et de fraternité réelle !

Vision de rêve pour la terre, où luttent le bien et le mal. Vision réalisée au ciel des âmes pures et belles, au ciel de Jésus avec son éternelle splendeur !... (V. Beaudenom, *Prat. progr.*, t. 2.)



Article III.—La Beauté des Âmes religieuses

I.— TEXTES

" *Si vous voulez être parfait, allez et vendez ce que vous avez... et venez, suivez-moi.*" (Matt. 19, 21.) — " *Tous ne comprennent point cette parole — concernant la virginité—que celui qui l'entend la mette à profit.*" (It. 11.) — " *Quiconque veut venir à ma suite, qu'il se renonce.*" (It. 16, 24.) — " *La grâce est donnée à chacun selon la mesure du don du Christ.*" (Eph. 4, 7.)

D'après ces textes, l'état religieux est institué par Jésus lui-même : il en a posé les fondements dans l'Évangile. Ainsi il invite les âmes à la pratique des *conseils* généraux et particuliers. On sait que les âmes chrétiennes du monde doivent suivre la voie de la perfection commune par la fidélité aux *préceptes:*

elles y ajoutent l'adoption des conseils, selon leurs intentions. Il y a évidemment une foule de belles âmes dans le monde. Les âmes religieuses contractent l'*obligation* de la perfection plus parfaite: ainsi, leur genre de vie est, de sa nature, la *terre de la sainteté*, où la morale évangélique obtient son plein épanouissement, les vertus atteignent l'héroïcité, les conseils l'héroïsme.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La vie religieuse** est belle en vertu de son *institution divine.*

Cette beauté ressort de la *vocation* ou de l'appel de Dieu. Jésus disait aux Apôtres : " *C'est moi qui vous ai choisis* ". (Jean 15, 16.) Il a seul ce droit à travers les siècles. " *Une âme sera appelée, une autre sera laissée.*" (Matt. 24, 40.) La vocation est un don, une faveur, une grâce privilégiée. D'ordinaire, l'âme la sent, la goûte, en suit l'attrait et les exigences. Sur ce sujet, le monde se fait illusion et se trompe, lorsqu'il se permet de s'ériger en juge et en directeur des vocations : ce n'est ni de sa compétence, ni de son domaine.

Cette beauté ressort de la *formation religieuse.* Le séjour au noviciat, s'il comporte parfois des heures d'épreuves et de rudes combats, ménage à l'âme d'ordinaire d'ineffables consolations, d'exquises suavités intimes, qui l'attendrissent jusqu'aux larmes de joie et de bonheur. L'un des beaux spectacles en religion est le groupement des novices au pied des autels : Jésus leur distribue le centuple d'avoir tout quitté pour lui !...

Cette beauté ressort de la *consécration religieuse*, qui renferme le don plus généreux et plus complet de soi et suppose une plus parfaite charité. Se donner à Dieu, c'est sacrifier le présent à l'avenir, le temps à l'éternité. Et l'âme se donne totalement avec la liberté et la volonté : elle consacre à Dieu le corps, comme un vase sacré livré au culte, avec ses sens et ses droits extérieurs, avec les biens matériels et les jouissances qu'ils assurent.

Cette beauté ressort aussi de la *profession religieuse*, contrat mutuel passé entre l'âme et son Institut, dans une cérémonie publique et devant témoins. D'une part, donation de sa personne entière ; de l'autre, acceptation pour la vie avec charge et obligation de subvenir à tous les besoins et de traiter comme un membre de la Famille, jusqu'à la mort et même au-delà du tombeau . . . Est-il, ici-bas, un seul pacte aussi enviable et aussi consolant ?

Cette beauté ressort enfin de la *vie commune* et de ses agréments : douceur incomparable de la cohabitation sous le même toit, participation à la même table, port du même vêtement, désignation sous le même nom . . . Et ce qui est plus souhaitable: contact parfumé avec de belles âmes, compatissantes, charitables, vertueuses ; joies et douleurs communes, édification et aide mutuelles. La vie se consume entièrement sous le regard de Jésus, avec la présence de Dieu, l'accroissement des vertus et des mérites, la certitude d'une bonne mort.

II.— **La vie religieuse** est belle, en raison de *sa fin* et des *moyens* de perfectionnement qu'elle impose.

La fin de l'âme, au service de Dieu, est l'*union intime* avec lui. Elle est aussi la fin que doit viser l'âme chrétienne du monde. C'est la *charité* ou la grâce sanctifiante, en vertu de la donation. L'amour a fait à Dieu don du parterre des fleurs et du verger des fruits... La beauté s'allie au mérite.

La fin comporte aussi la *charité agissante :* tout est amour en l'âme qui agit par amour. Ce qui donne à la vie vraiment religieuse une inconcevable beauté...

Les *moyens* de réaliser l'union intime, sanctifiante et agissante ou actuelle, sont mis à la portée de chaque âme en religion. On en peut énumérer six principaux qui embrassent les autres :

Les *trois vœux*, solennels ou simples, perpétuels ou temporaires, forment les trois clous qui attachent la victime sur la croix : quelle grandeur dans ce seul trait de ressemblance avec Jésus !

Les *deux sacrements* de Pénitence et d'Eucharistie sont les sources d'alimentation de la vie et de l'union divine : la vie chrétienne du monde ne participe pas à leur usage aussi fréquent.

Les *exercices religieux*, déterminés à heure fixe, le long du jour ou de la nuit, sont des fontaines rafraîchissantes qui désaltèrent et refont les forces, chaque semaine, mois, année.

Les *prescriptions régulières* des Constitutions appellent une exacte observance, dans les lignes générales de l'administration, comme dans les détails particuliers de la vie quotidienne. Quelle force d'âme requiert la minutieuse fidélité qui revient sans cesse !

Les *devoirs d'état* sont les fonctions assignées à chaque personne, en vertu des pouvoirs de l'autorité

supérieure ou locale : de leur perfectionnement résultent le progrès intérieur, le bon exemple, le salut des âmes...

Les *vertus religieuses* constituent comme un diadème de diamants, de pierres précieuses, de perles, qui forment la couronne si belle et la riche parure des personnes consacrées au service de Dieu...

III.— **La vie religieuse** est belle par les *œuvres* qu'elle a créées et la multitude d'âmes qu'elle a sanctifiées et sauvées.

L'histoire de la vie érémitique, monastique, cénobitique remonte à l'origine même du christianisme. Longue et incomparablement belle, avec ses légions de saints et de saintes, qui ont vécu sous la Règle de saint Basile, ou de saint Augustin, ou de saint Benoît.

Au moyen âge, les œuvres et les monastères ont fleuri, tissant le plus bel ornement de l'Église d'Occident : avec les fondations de saint Odilon et de saint Bernard, de saint Bruno et de saint Norbert, de saint François et de saint Dominique, de saint Ignace et de sainte Térèse... Que de merveilles de grâce, de salut, de sainteté et de science surnaturelle opérées dans les âmes de choix ! L'Église bénit et honore leur mémoire ! Elle a béatifié et canonisé un grand nombre de personnes des deux sexes, qui ont rempli des parfums de leurs vertus des centaines de monastères, épars sur la surface de l'Europe et dans les missions lointaines des quatre autres parties du monde !...

L'époque moderne et contemporaine a suivi ces saintes traditions : c'est partout l'efflorescence des Instituts et des Congrégations diverses, dans les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, en

faveur de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de l'âge mûr et avancé, sous leur multiple dénominations : Refuges, orphelinats, crêches, ouvroirs, pensionnats !...

Les belles âmes sauvent ainsi les âmes des familles et de la société. Quelle fécondité catholique !... Quelle stérilité protestante !...

Article IV.—La Beauté des Âmes sacerdotales

I.— TEXTES

" *Faites ceci en mémoire de moi.*" (Luc 22, 19.) — " *Ne négligez pas la grâce qui vous a été donnée par l'imposition des mains... Faites-la revivre en vous.*" (Tim. 2, 6.) — " *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie... Recevez l'Esprit-Saint et remettez les péchés.*" (Jean 20, 21.)

Jésus, la veille de sa mort, a voulu perpétuer son sacrifice par un sacrement, l'Eucharistie ; son sacerdoce par un autre sacrement, l'Ordre, conféré à ses seuls représentants. Dieu seul a le droit de choisir et d'appeler au sacerdoce, comme Jésus le fit pour les Apôtres. Ceux-ci et leurs successeurs ont imposé les mains, comme signe extérieur de la consécration. Ainsi s'est transmis dans l'Église catholique le sacrement de l'Ordre, à travers l'espace et les vingt siècles de son histoire. Le Protestantisme a perdu le pouvoir d'Ordre : de là sa stérilité désolante auprès des âmes.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **beauté du sacerdoce catholique** est dans sa *consécration surnaturelle*, qui imprime dans l'âme un *caractère* ineffaçable.

Ce sacrement enrôle le prêtre, plus que le reste des hommes, au service du Seigneur. Rien ne l'égale en dignité, ni le sacre des rois et des empereurs, ni la première charge des plus hautes magistratures, ni les titres décernés aux héros et aux conquérants.

Ce sacrement confère au prêtre le droit et le pouvoir de traiter et de manier les choses saintes, de toucher Dieu, après l'avoir créé ou produit sur l'autel, de le distribuer aux âmes.

Ce sacrement communique au prêtre les pouvoirs d'un juge, les lumières d'un docteur, la science d'un médecin, les entrailles d'un père. Il lui donne la faculté de prêcher les mystères du dogme, les principes de la morale individuelle, domestique, sociale.

Ce sacrement lui met en main les bénédictions qui tombent sur les enfants, les malades et les infirmes, sur les objets dédiés au culte, sur les choses qui servent à l'utilité générale ou aux avantages personnels : eau et feu, plantes et animaux, industries et métiers . . .

II.— La **beauté du sacerdoce catholique** provient de la *ressemblance* du prêtre avec Jésus-Christ.

Comme Jésus, il est la “ *lumière du monde* ” (Matt. 5, 14), par l'enseignement des vérités chrétiennes, en chaire, aux catéchismes, au saint tribunal, au chevet des malades, au moyen du bon livre et du bon

journal... Il enseigne plus encore par l'exemple que par la parole.

Comme Jésus, il est " *le sel de la terre* " (Matt. 5, 13), car il préserve les âmes de la contagion du mal sous toutes ses formes,de la contamination du monde, de ses fausses maximes, de ses œuvres de mort, de ses perpétuels scandales, de ses pernicieux spectacles et divertissements impudents, de ses exemples corrupteurs, de ses railleries obscènes et de ses haineuses percécutions.

Comme Jésus, il est " *l'adversaire de Satan* " (Luc 22, 21), de ses hideuses suggestions, de ses tentations diurnes et nocturnes, de ses obsessions d'orgueil et de rage, de ses férocités inassouvies contre les âmes les plus belles et les plus sujettes à tomber dans ses pièges, enfin de ses persécutions et de ses infernales possessions. Le Bienheureux curé d'Ars a su tenir tête à toutes ses furieuses tentatives, " *par le jeûne et la prière.*" (Marc 3, 28.)

Comme Jésus, il est " *l'homme de Dieu* " (4 Rois, 1, 10) et aussi l'*homme des âmes*, le " *médiateur de Dieu et des hommes* " (1 Tim. 2, 5). Les Apôtres, et leurs continuateurs aussi bien, ne sont-ils pas appelés dans l'Évangile les *frères*, les *amis*, les *petits-enfants* de Jésus ? (Jean 13, 33.)

III.— La **beauté du sacerdoce catholique** est fondée sur la grandeur des *fonctions*, qui lui sont léguées et dévolues.

Le prêtre est investi de la mission de *consécrateur* et de *sacrificateur*, double titre et double rôle qui lui donnent en partage la céleste médiation de l'Homme-Dieu auprès des vivants et des morts.

Le prêtre e st appelé " *serviteur fidèle* " (Matt. 24, 45), qui ne doit pas aspirer plus aux grandeurs que son Maître, venu pour servir et non pour être servi : car " *tout disciple est parfait, s'il ressemble au Maître* ". (Luc 6, 40.)

Le prêtre est appelé " *ministre de Jésus* " (Jean 12, 26) et *dispensateur* des mystères divins (1 Cor. 4, 1) et des grâces célestes (1 Petr. 4, 10). Ces fonctions quotidiennes semblent le placer au-dessus du Maître, qui fut surtout le docteur et le prédicateur des vérités de l'Évangile et de sa morale nouvelle : son ministère en Palestine fut plus restreint que celui du prêtre, missionnaire et apôtre.

Le prêtre exerce le mandat d' " *ambassadeur du Christ* " (2 Cor. 5, 20), chargé de défendre son nom et ses droits, sa doctrine et sa morale, de promouvoir son règne, son honneur, sa gloire. Mission sublime, qui exige un double amour : l'amour de Dieu et le zèle des âmes.

IV.— La **beauté du sacerdoce catholique** résulte de l'*histoire de vingt siècles :* passé de gloire pour Dieu et pour son Église, passé de sainteté et d'œuvres pour les évêques et les prêtres, passé de sanctification et de salut pour des millions d'âmes.

De sa nature, l'épiscopat est la plénitude du sacerdoce : il place l'âme dans l'état de perfection acquise, que tant de saints évêques ont admirablement exercée.

De sa nature, le sacerdoce est un état plus parfait que la vie religieuse. Il appelle une perfection très élevée pour remplir dignement les plus augustes fonctions...

C'est le *témoignage* incomparable que leur apportent les annales de l'Église, qui a placé sur les autels les Pontifes et les Confesseurs.

Bien que composée, même dans ses chefs, de volontés libres et généreuses, l'Église, en raison de la déchéance originelle, a sans doute connu et connaîtra dans la suite les défections et les abus,les scandales même retentissants. Mais, en sa qualité de gardienne des moyens de relèvement et de sanctification, de perfectionnement et de sainteté, elle a transmis et transmettra, jusqu'à la fin des temps, toute la vérité et toutes les grâces.

Ce contraste apparent n'est pas de nature à troubler l'esprit éclairé et averti, qui discerne avec admiration, dans la splendide histoire du sacerdoce, la cité de Dieu de la cité du mal : il y a bien, dans chaque âme humaine, la dualité des mauvais penchants et des efforts vertueux.

Qu'elle est belle et radieuse la phalange des évêques et des prêtres, à travers les espaces et les âges ! Belle des rayons de la sainteté, de la gloire des docteurs, de l'auréole des martyrs, du nimbe des confesseurs !

Canonisés ou inconnus, ces sauveurs d'âmes, se sauvant eux-mêmes dans le cloître, dans les paroisses, dans les missions étrangères, ont entraîné dans leur cortège des millions de prédestinés et d'élus de la gloire !...

———

CHAPITRE V

La Beauté de l'Âme individuelle

Sa Nature

Article I.—La Beauté de l'État d'innocence

I.— TEXTES

" *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*" — " *Adam et Ève étaient dans la nudité, et ils n'en rougissaient point.*" (Gen. 2, 25.) — " *C'est Dieu qui a créé l'homme juste et droit.*" (Eccl. 7, 30.) — " *Revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.*" (Éph. 4, 24.)

La beauté de l'âme d'Adam et d'Ève est un dogme de la foi catholique. Elle consistait dans la jouissance de la justice originelle, les dons d'intégrité ou état d'innocence, de la science infuse et de l'immortalité physique. Ces magnifiques largesses et ces munificences incomparables, tous deux les pouvaient conserver ou perdre. La persévérance leur eût peut-être assuré la félicité éternelle, ainsi qu'à leur postérité !. . .

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La justice originelle** était constituée par la *grâce sanctifiante*, qui consacrait et élevait leur âme à l'état surnaturel.

Ce don inestimable, précieux entre tous les dons, est une participation — non de la substance — mais de la ***nature divine***, titre véritable de la filiation adoptive.

Tous deux devenaient ainsi les *amis* de Dieu, ses *enfants* par adoption, agréables à ses yeux et aimables à son cœur, des *justes* ou *saints* par excellence, dont l'âme était ornée d'une splendeur céleste, des *héritiers* de la gloire par la vision intuitive et la vision béatifique futures.

Il est reçu communément que cette prérogative première, admirable et gratuite, leur fut accordée de Dieu, au moment même de leur création.

Et la grâce sanctifiante comportait avec elle l'annexe nécessaire des *vertus infuses* ou surnaturelles, ainsi que les *dons* et les *fruits* du Saint-Esprit.

Ainsi Dieu est l'auteur de leur nature humaine. Il est aussi la fin de leur vie divine et éternelle.

II.— **La justice originelle** est aussi constituée par le *don d'intégrité*, qui vint compléter et parachever la perfection de l'état d'innocence.

Ce don s'ajoute au précédent, parce que la grâce sanctifiante, qui embellit la partie supérieure de l'âme, ne corrige pas le défaut qui résulte de la nature corporelle et spirituelle de l'homme.

Ce don établit, dans nos premiers parents, une pleine harmonie entre les facultés diverses de leur âme. Il soumettait les cinq sens à la raison et en prévenait toute rébellion. Il faisait que toutes les émotions de la chair obéissaient au commandement de l'esprit, tant que l'esprit lui-même serait soumis à Dieu. "*Nus, ils ne rougissaient point de leur nudité*." Hélas ! dès qu'ils ont péché, "*leurs yeux s'ouvrent et ils se cachent dans les feuilles*", rougissant de honte.

Ces dons ont établi la subordination et l'unité dans la personne humaine, chef-d'œuvre de la bonté divine. C'est bien un état de rectitude où toutes les

énergies physiques et morales de l'homme sont harmonisées en une tendance vers Dieu, objet de son bonheur futur. Quelle grandeur !

III.—Le don **d'une science éminente** s'ajoutait aux dons précédents. Elle convenait assurément au perfectionnement de son bonheur et à sa qualité de père du futur genre humain.

Aussi, la Bible affirme que " *Adam appela de leurs noms tous les animaux, tous les oiseaux du ciel, toutes les bêtes de la terre* ". (Gen. 2.)— " *Dieu les remplit de science et d'intelligence. Il mit en eux la science et l'esprit, remplit leur cœur de sagesse, et leur fit connaître les biens et les maux, afin qu'ils puissent celébrer son saint nom, le louer de ses merveilles et publier la magnificence de ses ouvrages.*" (Eccli. 17.)

La création entière était ainsi conme un livre ouvert devant eux ; ils connaissait la série des plantes et des arbres, leurs propriétés et toutes leurs qualités.

IV. — Le don de l'**immortalité corporelle** devait perpétuer les autres et en rendre la possession inamissible.

L'exemption de la mort entraînait l'exemption des souffrances, des douleurs et des peines morales, et de toutes les misères de la vie, deuil, angoisses, séparation.

" *Dieu n'a point fait la mort* ", dit expressément l'auteur de la Sagesse (1, 13). " *De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, ainsi la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché.*" (Rom. 5.)

Ces dons, bien qu'inférieurs aux précédents, sont toutefois bien appréciables. Ils concouraient à la félicité de nos premiers parents, dans la mesure où

le plaisir physique concourt à compléter les satisfactions de l'âme.

Ainsi, vous voyez par un coup d'œil d'ensemble que la nature humaine avait été, à l'origine, enrichie de Dieu de prérogatives admirables, toutes indues, de pure libéralité. Adam sortit des mains de son Créateur, orné de dons si éminents que le langage humain est impuissant à en relever la beauté éclatante et l'inestimable valeur.

Remarquez avec attention que ces dons, Adam les reçut, non pour lui *personnellement*, mais comme le *bien commun* à transmettre à toute sa postérité. En les perdant par le péché, sa postérité les perdait avec lui. Hélas ! ce qu'il avait pu perdre, il ne devait plus le recouvrer. Il a fait pénitence et récupéré la grâce sanctifiante : mais point la *justice originelle tout entière*. Et cette grâce, il ne pouvait la communiquer à ses descendants. Pourquoi ? Parce que son mérite n'avait aucune proportion avec la restitution de la grâce, comme bien commun de sa postérité: il y fallait les *mérites infinis* d'un Rédempteur, Jésus-Christ. (V. J. Bainvel, S.J., *Nature et Surnaturel.*)

Article II.—La Beauté de l'État surnaturel

I.— TEXTES

" *Si quelqu'un ne naît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.*" (Jean 3, 5.) — " *Je suis le cep et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car sans moi, vous ne pouvez rien faire.*" (Ib. 15, 5.) — " *Que tous, ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous.*" (It. 17, 11.)

Élevés gratuitement à l'état surnaturel, Adam et Ève s'en sont dépouillés par le péché, eux et leurs descendants... La foi au Messie ou Rédempteur devint leur salut : car la nature humaine " *ne peut rien faire* " de surnaturel, ni de méritoire pour le ciel... Jésus vint donc rétablir l'état surnaturel par son enseignement, sa vie, sa mort. Aux âmes il appartient désormais, avec les secours de ses mérites, de reconquérir en partie les privilèges de l'état d'innocence primitive.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La nature personnelle** de chacun désigne son être intellectuel et moral : elle est commune à tous, païens et chrétiens.

Cet être moral est donc constitué en vous par votre intelligence et ses opérations, par le jugement et ses actes, par la volonté et ses libres décisions.

Cet être moral est aussi constitué par votre caractère ou votre façon habituelle de penser, de parler et d'agir, et par le tempérament ou inclinations naturelles, par vos qualités, vos défauts, vos habitudes acquises.

L'on dit communément : *chacun a sa nature.*

Ainsi, souvenez-vous bien que votre nature, constituée par la mystérieuse union de votre corps et de votre âme, est *une nature déchue* de sa beauté et de sa grandeur primitives.

Ce qui veut dire ceci : le *péché originel* a supprimé la grâce sanctifiante et ses prérogatives, adoption divine, ressemblance avec la beauté de Dieu, droit à l'héritage céleste ou à la vision béatifique. Il a supprimé le don d'intégrité par la rébellion de la concupiscence ou des cinq sens contre la droite raison. Il a supprimé la science et ses facilités, l'immortalité corporelle, l'exemption des misères et des infirmités, la félicité et ses douceurs. Il a introduit dans le monde le règne de Satan et de ses suppôts, du mal physique et moral ou du péché mortel et véniel. En un mot, il a ruiné l'œuvre admirable de la bonté et de la beauté de Dieu à l'égard de l'humanité.

II. — **La notion du surnaturel** est apte à éclairer votre âme sur sa beauté reconquise, invisible mais réelle.

Le *surnaturel* est ce qui place *au-dessus de la nature*, de toute nature personnelle, de toute nature créée de Dieu. Dieu seul est l'Être surnaturel par excellence, absolu et nécessaire. Ainsi, les anges et les démons sont des êtres surnaturels par rapport à chacun de nous.

De même pour tout phénomène, tout effet produit, tout accident, le surnaturel intervient : par exemple, la guérison d'un aveugle ou d'un paralytique est un fait sensible surnaturel ; la contrition de ses péchés est dite surnaturelle quand son motif — l'amour de Dieu — est supérieur à la nature ; la connaissance

des consciences au confessionnal, chez le saint curé d'Ars, était une vue surnaturelle.

Partout le surnaturel est regardé comme ce qui est supérieur à la nature, ce qui la dépasse, ce à quoi *ses forces* ne peuvent atteindre.

Bien plus, est surnaturel tout ce qui déborde *les exigences* de la nature. Que Dieu accorde un enfant à Anne, mère de Samuel, à Elisabeth, mère du Précurseur, toutes deux impuissantes à en avoir, cette intervention est surnaturelle : la nature n'exigeait point ces deux naissances. A plus forte raison, la conception et la naissance virginale de Jésus.

Le surnaturel est donc un don gratuit, de pure libéralité, de la part de Dieu.

Ce surnaturel est en nous et hors de nous. *En nous*, le surnaturel, à l'état habituel, c'est la grâce, les vertus avec les dons et les fruits ; à l'état transitoire et passager, la grâce actuelle, l'inspiration bonne, l'illumination soudaine, la conversion instantanée. *Hors de nous* le surnaturel, c'est le miracle, la révélation, la prophétie.

Ce surnaturel ou divin en nous ne nous est connu que par la foi. Cependant la réalité présente du surnaturel se manifeste au dehors par des effets visibles. La foi ne *voit* pas — la vision sera au ciel seulement — le surnaturel intime est caché dans l'âme. Elle nous dit bien : " *Cela est, Dieu est en vous !* ". Comme le voyageur, témoin immédiat, raconte ce qu'il a vu ou comme le savant décrit ses expériences, pour guérir la rage, par exemple. Il faut les croire, sans expérimenter soi-même.

III. — Le **surnaturel dans l'Évangile** nous assure des premières indications, précises et distinc-

tes. La Bible n'en avait donné que des révélations vagues et fugitives ; ses données sur le surnaturel sont confuses.

C'est Jésus lui-même qu'il faut écouter d'abord, nous parlant de ces réalités qu'il est venu nous faire connaître, comme il les voit dans la divinité de son Père.

A **Nicodème** il montre la nécessité de la régénération, d'une *nouvelle naissance* à une vie de l'âme toute spirituelle. Cette vie n'a point ici-bas ses origines, ni son terme, ni ses moyens de développement. Cette vie supérieure ne va pas sans la rectitude morale ; mais elle suppose des principes surnaturels d'action et de connaissance — la grâce et la foi,— fort distincts de cette rectitude purement naturelle.

A la **Samaritaine** il parle d'une *eau vive* qui étanche pour jamais la soif et qui jaillit à la vie éternelle. Il lui parle d'un *culte en esprit* et *en vérité* et non figuratif comme le culte judaïque, de relations nouvelles entre l'homme et le Messie, le Christ " *qui est lui-même* " en personne.

Aux **Juifs** il parle aussi de cette vie supérieure à la nature, après avoir guéri le paralytique de la piscine. " *Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.*" Et c'est cette même vie que reçoit quiconque " *entend la parole du Fils et croit au Père qui l'a envoyé* ". (Jean 5, 26.)

Avec **la foule** qu'il a rassasiée au désert il procède comme avec la Samaritaine, passant du pain matériel à " *la nourriture qui demeure pour la vie éternelle* ", au " *vrai pain du ciel* ", au " *pain de*

Dieu qui descend du ciel et donne la vie au monde" au "*pain de vie*" qui est lui-même. Tout le discours du Maître est une révélation de cette vie surnaturelle : elle vient du ciel, commence ici-bas par la foi et la charité, s'entretient par un aliment ou pain spirituel, continue éternellement au ciel dans la vision et l'amour de Dieu. (Jean 6, 33.)

A **Thomas** qui lui dit : "*Seigneur, nous ne savons où vous allez ; comment en savoir le chemin?*", il répond : "*Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi. Je le prierai et il vous donnera l'Esprit de vérité, et il demeurera en vous... Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous demeurerons avec lui*". Aller au Père, voilà la fin surnaturelle. Il faut pour cela des moyens surnaturels, qui sont l'Esprit-Saint et Jésus. Amour de Dieu pour l'âme, de l'âme pour Dieu par des relations familières et intimes, par une présence spéciale de la Trinité en elle : voilà le commerce admirable et surnaturel entre la divinité et l'âme chrétienne, vivant dans la grâce. (Jean 14, 23.)

Aux **disciples** il expose l'idée du surnaturel par une frappante comparaison : "*Je suis la vigne...*" (V. le texte). Pouvait-il indiquer plus nettement que par l'analogie du cep et des branches la communauté, évidemment surnaturelle, de vie entre lui et les siens, et l'union d'amour nécessaire à la circulation, à la fécondité de cette vie ? (Jean 15, 5.)

A **la Cène**, tout son discours, vraiment divin, concourt à mettre en relief les mêmes réalités ineffables : union étroite des Apôtres et des fidèles en

Jésus et avec Jésus, semblable au type idéal de son union avec son Père, débordement du même amour qui existe entre eux, participation de la vie glorieuse dont le Fils a vécu de toute éternité, vie en germe sur la terre dans les âmes, épanouie aux cieux. (Jean 17, 21.)

Dans **leurs Épîtres,** les apôtres expriment, à leur façon, la doctrine du Maître, la grande doctrine de notre vocation surnaturelle en Jésus, de notre adoption divine, de notre régénération à une vie nouvelle. (V. *Études*, t. 19, p. 193.)

Article III.—La Beauté de l'État de grâce

I.— TEXTES

" *J'ai dit : Vous êtes des dieux, et tous, les fils du Très-Haut.*" (Ps. 81.) — " *Par Jésus, à tous ceux qui croient il a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu.*" (Jean 1, 12.) — " *Quiconque est né de Dieu ne commet point le péché, parce que le germe de Dieu demeure en lui.*" (I Jean 3, 6.) — " *Il nous a donné par Jésus les très grands et précieux biens qu'il avait promis, afin que par eux nous devenions participants de la nature divine.*" (II Petr. 1, 4.) — " *Ils sont devenus participants de l'Esprit-Saint.*" (Hébr. 6, 4.)

Le premier texte, mis en usage par les Pères, a peu de rapport à notre *déification :* les auteurs ont gardé leur formule. La comparaison de la *greffe* sur l'olivier sauvage (Rom. 11, 17) a trait à la substitution des Gentils aux Juifs : elle ne semble pas marquer l'idée de la grâce entée sur la nature, bien que la similitude se fasse souvent avec justesse. La thèse de la grâce

s'appuie surtout sur les autres passages, cités et expliqués par les auteurs spirituels.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **notion de la grâce sanctifiante** ou *habituelle* comporte l'idée de hautes et touchantes significations.

Grâce, du latin *gratiam*, signifie d'abord *don gracieux*, faveur non méritée, purement libérale, indue à l'âme. Quel droit, en effet, peut-on avoir d'exiger l'état surnaturel, état que nulle âme n'aurait jamais pu même soupçonner ?

Grâce désigne aussi l'agrément qui réside dans une personne ou qui est répandu dans les choses : un enfant est gracieux, ainsi qu'un vase de fleurs variées. Or la grâce rend l'âme *si belle* qu'elle la fait agréable à Dieu : il reconnaît en elle les traits de Jésus et il aime à entendre les accents ineffables de son Esprit d'amour.

Grâce comprend ces deux acceptions, les justifie et les complète : elle est la transformation qui divinise l'âme innocente. C'est le principe de sa vie surnaturelle.

Comme elle est invisible, ainsi que l'âme elle-même, il convient de recourir à des comparaisons : les saints Pères les ont employées avant nous, au moins quelques-unes.

Un *tissu*, fin ou grossier, résistant ou faible, est jeté dans une teinture de pourpre : multipliez les immersions, ses teintes deviennent plus vives, sa beauté et son prix s'accroissent; mais le fond du tissu n'est pas changé : ainsi, de la grâce sur l'âme.

La *pièce de fer*, plongée dans la fournaise, prend les propriétés du feu, celles d'éclairer, de chauffer, de brûler : elle ne cesse de rester du fer dans ses molécules et ses atomes.

Le *globe de cristal* est exposé au soleil qui le pénètre de ses rayons, au point de le rendre lumineux et, pour ainsi dire, tout soleil : il a gardé cependant sa nature et ses qualités. Ainsi est-il de l'âme avec la grâce.

La *lampe électrique* se compose d'un fil et d'un verre: dès que le courant est ouvert, l'un et l'autre projettent une lumière étincelante qui éblouit les yeux portés à les fixement regarder. La lumière disparue avec le courant, tous deux ont conservé leur nature respective.

La *greffe* vit de la *sève* qui circule dans le tronc qui la supporte : croissance des ramures, feuilles, fleurs, fruits sont propres à la *greffe*, bien que le tronc soit de nature différente. " Je suis le cep, vos âmes sont les branches vivifiées de sa sève."

L'on peut ainsi, non point comprendre tout-à-fait, mais constater dans l'âme la présence de la grâce sanctifiante.

Elle adhère à *la substance* même de l'âme, la pénètre et la transfigure en l'image de Dieu, la divinise, sans changer sa nature, ses qualités, ses défauts. Ce n'est point une impossible fusion de la nature divine avec une nature humaine, mais une communication mystérieuse, une participation accidentelle et ineffable de la divinité. " *On nous appelle enfants de Dieu et nous le sommes* ". (Jean 3, 1.)

Les *facultés* sont pour l'âme ce que les *organes* des sens sont au corps. Intelligence et volonté,

mémoire, imagination et sensibilité sont transformées par les *vertus infuses*, pour les faire agir divinement et méritoirement : ce sont alors comme des *sens nouveaux*... Est-il rêve plus beau sur terre ? Que d'âmes l'ignorent !...

II.— **La grâce sanctifiante** confère à l'âme des *prérogatives* incomparables.

Par elle, l'âme exprime, représente, reproduit les *perfections divines* que nous avons énumérées, d'une manière tellement exacte et fidèle que, si l'on voyait cette belle âme, on croirait voir Dieu lui-même. Tel le cristal illuminé reflète, avec ses multiples facettes miroitantes, le soleil dont il semble avoir pris la nature.

Elle est un principe de vie surnaturelle, rendant l'âme apte à des actes de la gloire, à voir Dieu et à en jouir, ce qui s'appelle vision *intuitive* et vision *béatifique*, en supposant que, à la mort, elle aille droit au ciel. Grâce et gloire sont du même ordre, la première à l'état de *germe* (texte de saint Jean), la seconde à l'état d'*épanouissement*. C'est franchir les bornes de notre nature et de nos rêves les plus exaltés.

Elle est un principe de *dignité personnelle*, de *grandeur* unique. Par elle l'élévation de notre âme lui fait partager la supériorité de Dieu sur toute la création. Évoquez toutes les beautés naturelles et humaines, artistiques et morales, et dites-leur : " Je suis plus grande que vous ! " C'est cette âme de pauvre femme, aux traits ridés et fanés, qui, dans son ignorance de tout, prie dans une église déserte ; c'est la petite orpheline aveugle qui balbutie le nom de Jésus !

Elle fait de l'âme un *enfant de Dieu.* Dieu, par la création, n'est point notre Père : il faut à l'âme le baptême avec la grâce qu'il confère. Là il lui donne, non pas sa propre nature, mais une qualité et une image de lui, douée d'aptitudes analogues aux siennes. C'est le mot de saint Jean : " *Ceux qui sont nés de Dieu, ont le pouvoir de devenir ses fils* ". Au Verbe, le Père a communiqué toute sa nature ; à l'âme il donne la filiation par adoption.

Elle rend l'âme *héritière* de ses biens, c'est-à-dire de son bonheur même. Son droit n'est pas un titre seulement : il est fondé sur un état d'être ressemblant. Divinisée, l'âme demande sa place au sein de la divinité.

Elle la fait *cohéritière du Christ.* Serait-elle donc en même situation que Jésus ? Oui, en face du même héritage ; non, quant à ses droits, son rang, à la façon dont il en jouit. Tous les justes sont donc les *frères* de Jésus et les fils de sa Mère.

Elle rend les âmes qui la possèdent *agréables* à Dieu, *justes* ou *saintes*, éminemment *belles* de blancheur, *semblables* à Jésus et à Marie, *membres* du corps mystique du Christ.

La grâce met en l'âme quelque chose de *divin* ou d'espèce divine, mais non quelque chose de Dieu, ni rien de sa nature divine. Il faut se contenter de savoir que cela est, et essayer de s'en faire une idée par des images... Nous sommes semblables à un enfant, pauvre et exilé, qui se découvre soudain fils de roi, à un aveugle qui apprend que ses yeux s'ouvriront un jour sur de ravissants spectacles !...

Et combien d'âmes très belles quittent la terre, sans avoir jamais assez estimé ces trésors cachés,

sans en avoir assez remercié et béni le Père céleste et son Fils, Jésus-Christ ! (V. *Etudes*, sept., octobre, 1920.)

———

Article IV.—La Beauté de l'État de persévérance

I.— TEXTES

" *Sans moi, vous ne pouvez rien faire (surnaturellement).*" (Jean 15.) — " *Celui qui a commencé en vous ce bon ouvrage, le perfectionnera jusqu'au jour du Christ Jésus.*" (Phil. 1, 6.) — " *Opérez votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir.*" (It. 2, 12.) — " *Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.*" (Matt. 10, 22.)

La beauté de l'état de grâce est d'ordre surnaturel. Le progrès ou l'avancement dans cet état est du même ordre : la nature morale, par ses bonnes habitudes, donne à l'action de la grâce sa facilité : c'est la *loi du perfectionnement intérieur*... Mais la vie intime de l'âme est mise en mouvement et en constante activité par la *grâce actuelle :* son concours est indispensable. " *La grâce de Dieu avec moi !* " (I Cor. 15, 10)... La nature déchue présente à la grâce des obstacles : elle tend de soi à l'abus et au moindre effort : c'est la *loi de la pénitence* extérieure et intérieure.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La nécessité de la grâce actuelle** est un principe catholique de premier ordre... La vie surnaturelle est faite de deux éléments : l'*élément*

transformateur ou grâce sanctifiante, ajouté à l'âme comme l'incandescence au fer ; l'*élément moteur* ou grâce actuelle, imprimé par Dieu à l'âme et à ses facultés pour les faire agir surnaturellement.

Remarquez bien que nul acte, bon ou surnaturel, de la part de l'âme juste ou pécheresse, ne saurait se faire sans le secours de la grâce actuelle. Son impulsion est d'une nécessité si absolue et si constante qu'elle doit inspirer toute pensée, tout désir, toute action, l'accompagner, le soutenir jusqu'au bout.

L'on comprend ainsi qu'elle est le principe du mérite, du progrès, de l'affermissement dans la vie intérieure. Elle saisit l'âme, du matin au soir, sans répit et partout. Tel le courant électrique qui aboutit à une lampe : il est loisible de l'allumer à volonté, en raison de la permanence d'un courant constant.

II.— **La coopération de la volonté** à la notion de la grâce actuelle est un autre élément nécessaire. C'est l'image du fil qui va éclairer à l'intérieur de la lampe : fil et électricité se combinent en vue du résultat, sans que l'on puisse les isoler dans leur opération. Point de lumière, point de chaleur, si l'une ne pénètre l'autre.

Ainsi aucune action, ni aucune intention, qui soit méritoire devant Dieu, sans la coopération de l'âme à la grâce qui lui vient d'en-haut. Par malheur, la volonté est libre : elle a le pouvoir de s'y soustraire. Et l'expérience prouve que trop souvent elle abuse de sa liberté de correspondre.

Pourquoi ? Parce que souvent, il y a des *obstacles* intérieurs et extérieurs. Les défauts qui paralysent la volonté ralentissent ou interceptent l'action de la grâce : c'est tantôt l'orgueil, la vanité, l'aigreur, l'af-

fection humaine passionnée; c'est tantôt les occasions du mal, les fréquentations dangereuses, les habitudes mauvaises.

D'autre part, l'âme est munie d'*auxiliaires*, ou de ses qualités, comme la force du caractère, la générosité, l'amour de sa perfection, le zèle des âmes ; ou encore d'un milieu favorable, comme la solitude, le silence, l'entourage du bon exemple, la modestie et le recueillement des sens.— La prière mentale et orale a son rôle à part : c'est la *réserve* du bon Dieu. Par elle, l'âme la plus vicieuse elle-même peut faire face à tout, tout réparer, au moyen des grâces implorées.

Le rôle efficace est donc d'apporter, sans relâche, à la grâce divine tous ces concours : celui d'une volonté résolue, celui des habitudes vertueuses, celui des conditions favorables, celui de la prière humble, confiante, persévérante.

III. — La **grâce actuelle** est la condition requise de la *persévérance* de l'âme jusqu'à la fin.

La liberté est l'agent des vertus humaines et aussi des vertus surnaturelles : il n'y a pas deux personnes en nous, mais deux vies, l'une temporaire et corporelle, l'autre spirituelle et immortelle. La grâce ne violente point aucune âme.

La persévérance dans la grâce ne saurait manquer à toute âme qui l'accueille, lui obéit, y correspond avec attention et générosité. Là est la dignité personnelle, la grandeur et la beauté morale et divine.

La persévérance est fondée également sur le rôle des vertus qui accompagnent la grâce, soit sanctifiante, soit actuelle. Ces vertus infuses, transformant les facultés de l'âme, assurent moralement la croissance de la vie surnaturelle. Celle-ci acquiert,

à la longue, une puissante vitalité, qui fortifie la foi en esprit ou habitude de foi, l'espérance en confiance filiale et non craintive, la charité en amour parfait de Dieu.

La persévérance est encore garantie de *mille autres façons :* fervente réception des sacrements, stricte observance des préceptes, adoption généreuse des conseils, attrait habituel de la présence de Dieu, de la pratique des mortifications, du perfectionnement des moindres actions ordinaires, de l'acceptation des humiliations et des peines du cœur, de la résignation et de l'abandon à Dieu, notre Père si bon et si miséricordieux.

Il est des millions d'âmes qui vivent à l'abri de la crainte et presque de la peur du jugement de Dieu. Les unes semblent avoir conservé leur innocence baptismale ; les autres, revenues à Dieu par le repentir, escomptent aisément son pardon et ses miséricordes.

Il est bien des milliers d'âmes qui vivent dans l'appréhension constante de leur persévérance finale et de leur salut éternel: innocentes ou converties, elles ont la frayeur des fins dernières et de la réprobation.

La persévérance, comme vertu morale, appelle nos efforts généreux, comme toutes les autres vertus. La persévérance, don gratuit, demeure le secret de Dieu et appelle notre confiance en sa bonté envers toute âme " *qui aura fait tout ce qui est en son pouvoir* ".

———

CHAPITRE VI

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses Fins

Article I.—La Beauté de l'Imitation de Jésus

I.— TEXTES

" *Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai agi envers vous, vous agissiez aussi vous-mêmes.*" (Jean 13, 15.—) " *Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus.*" (Phil.2, 5.) — " *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave ; il s'est humilié, devenu obéissant jusqu'à la mort de la croix.*" (It. 6-8.) — " *Si quelqu'un veut marcher avec moi, qu'il prenne sa croix et me suive, sinon il n'est pas digne de moi.*" (Matt. 10, 38.) — " *La perfection de tout disciple est sa ressemblance avec on Maître.*" (Luc 6, 40.)

Jésus est à la fois l'idéal et le modèle des âmes. Il est bien l'*idéal* à réaliser ou à poursuivre : car il réalise seul l'idée de la perfection dans sa vérité et sa beauté. Marie et Joseph se sont le plus rapprochés de cet idéal, sans jamais l'égaler. Comme *modèle,* Jésus est imitable aux âmes qui l'aiment, parce qu'il est ainsi comme dépouillé de tout ce qui les dépasse... Deux traits révèlent ce modèle: l'*humiliation expiatrice et l'amour parfait.*

II.— CONSIDÉRATIONS

1.— **L'humilité,** ou l'*humiliation* qui en est la voie, caractérise toute la vie de Jésus. Il " *s'est anéanti* " dans son enfance ; il " *s'est humilié et*

soumis " dans son adolescence et sa jeunesse ; il " *s'est abaissé* " comme un vulgaire ouvrier ; il " *s'est renoncé* " dans sa vie publique ; il " *s'est laissé broyer pour nos crimes* " dans sa Passion, il " *s'est fait malédiction sur la croix* " pour nous racheter. — Toute âme chrétienne, religieuse, sacerdotale, devra édifier, bon gré mal gré, sur ce fondement de l'humiliation, l'œuvre de sa sanctification, à peine autrement de bâtir sur le sable mouvant.

D'abord, elle doit absolument s'étudier à renoncer à sa *volonté propre*, laquelle n'a rien de commun avec Dieu, ni avec le prochain, mais se montre obstinément personnelle : elle ne se propose pour fin ni la gloire de Dieu, ni l'amour de Jésus, ni l'utilité des âmes, mais elle vise son unique satisfaction.

A l'exemple de Jésus, l'âme imitatrice doit renoncer, en *toutes les choses temporelles*, à sa volonté pour suivre celle des autres, pourvu qu'elle soit licite et honnête. Elle doit souffrir toutes les incommodités concernant le corps, les objets à son usage, les charges ou fonctions, les désagréments venant des conjonctures. Elle ne saurait garder la paix, troublée par ses exigences ou ses résistances, en adhérant à son jugement et tenant à sa volonté, ou si elle cherche à la faire prévaloir contre celle de l'autorité ou des égaux, par des pensées et des discours sans charité.

A l'exemple de Jésus, elle doit y renoncer, en *toutes les choses spirituelles*, préférant à sa volonté celle des autres, si elle est bonne, lors même que la sienne semblerait plus parfaite. Car elle perdra plus, en diminuant sa tendance à l'humiliation, qu'elle

ne pourrait gagner, en faisant tout exercice de vertu selon ses goûts et contre le gré du prochain.

A l'exemple de Jésus, elle doit renoncer à ses *meilleurs desseins*, si Dieu lui inspirait une entreprise pour sa gloire, ou pour son avancement spirituel, ou pour l'utilité des âmes, et si l'on y met obstacle : que l'obstacle vienne ou des Supérieurs, ou des égaux, ou des inférieurs, elle ne doit point entrer en discussion avec personne, mais se soumettre. Loin de s'attrister de ce contre-temps, elle doit tenir pour certain qu'il tournera à son profit et à celui des autres ; il servira même mieux ses projets et ses desseins. Parfois c'est Dieu qui lui-même y met obstacle, soit en permettant une infirmité, soit par quelque évènement ménagé par sa Providence.

A l'exemple de Jésus, que l'âme imitatrice se possède et se domine dans la *paix de l'esprit et du cœur*, ne s'affligeant de rien, ne se contristant d'aucun événement ni accident, sinon de ses propres péchés et de ceux d'autrui, en pensant qu'elle ferait bien pis elle-même, si le Cœur miséricordieux de Jésus ne la soutenait de sa grâce.

Ensuite, l'âme imitatrice doit *renoncer à son amour propre*, en se tenant préparée à endurer, avec et pour Jésus, toutes sortes d'opprobres, d'injustices dures et pénibles, de contradictions de tout genre. Elle usera de *moyens directs :* l'humiliation, la fuite des louanges, la répression de tout désir de grandeur ; de *moyens indirects :* la considération des misères présentes, la pensée des grâces reçues, le souvenir des péchés passés.

A l'exemple de Jésus, s'il s'élève en elle le moindre *désir de prééminence*, sous prétexte de charité même,

elle doit l'écraser dans sa naissance, comme la tête du Serpent ; elle le brisera avec la croix, au souvenir de l'humilité et de la très cruelle Passion de Jésus, qui a fui les honneurs de la royauté et embrassé volontairement le dernier supplice le plus ignominieux.

A l'exemple de Jésus, elle doit fuir et abhorrer *toute humaine louange*, se réjouir, lorsqu'on la méprise. Qu'elle se tienne sincèrement et de cœur pour si misérable, qu'elle mérite d'être foulée aux pieds et vilipendée de tous ici-bas.

A l'exemple de Jésus, elle doit penser avec une grande frayeur, et repasser souvent en sa mémoire, à l'*abondance des grâces reçues*. "*Je ne cherche point ma gloire, mais celle de mon Père*". Son inclination au bien, la fidélité aux dons, l'empressement aux devoirs et aux vertus, elle les doit à la seule bonté de Dieu, qui eût pu les conférer à une âme de sa parenté, de ses connaissances et de son entourage : il l'eût laissée plongée dans sa fange et l'abîme de sa misère insondable. Car il n'est point d'âme impie si méchante, d'âme criminelle si perverse, qui ne servît Dieu et Jésus bien mieux, munies des mêmes faveurs passées... Aussi bien qu'elle se regarde, sans répit et sans repos, comme l'âme la plus vile, la plus immonde, la plus ingrate, la dernière de toutes les âmes ! Qu'elle appréhende avec raison que Jésus, à cause de sa suffisance et de ses oublis, ne la chasse de sa présence pour l'abandonner à ses misérables indigences et impuissances.

Que l'âme se plaigne, quand elle sera descendue au niveau de l'âme sainte de Jésus, accusé faussement dix-huit fois durant son apostolat, arrêté par trahison, lié, flagellé, insulté, délaissé, condamné

innocent, suspendu sur ses plaies, raillé dans son agonie et expirant sans nul soulagement !... (V. Ludolphe de Saxe, *Vita J.-C.* ch. 16.)

II.— L'**expiation** ou les **douleurs physiques et morales** sont associées à l'humiliation dans la vie entière de Jésus, de la crèche à la croix, de Jésus chargé de tous les péchés du monde: "*Il s'est fait péché !*" affirme l'Écriture. Donc il en porte la confusion, la honte, le fardeau.— Toute âme chrétienne, religieuse, sacerdotale, doit édifier, bon gré mal gré, sur ce même fondement l'œuvre de sa sanctification, à peine encore de bâtir sur le sable mouvant.

D'abord, l'âme imitatrice doit garder le *souvenir de ses péchés passés :* l'oubli engendre l'absence de contrition surnaturelle. "*Dieu ne saurait dédaigner*, pourtant, *le cœur contrit et humilié.*"

A l'exemple de Jésus, l'âme doit avoir devant soi la *vue intérieure* de ses péchés et de ses défauts. Elle peut se les exagérer, autant qu'elle pourra, sans sortir de la conviction de sa culpabilité. Quant aux fautes ou défauts du prochain, elle ne doit pas les considérer : ou bien elle les amoindrit, ou bien elle les excuse ; elle a compassion des personnes et fait des efforts pour les secourir. Autant qu'elle le peut, elle détourne les yeux du corps et de l'âme de dessus le prochain, afin de l'apercevoir et de se voir elle-même dans la lumière de la présence de Dieu.

A l'exemple de Jésus, elle doit insister sur le *pardon déjà octroyé* par le recours à la prière humble et confiante qui redit sans cesse : "*Lavez-moi de plus en plus de la souillure de mes iniquités !*"

Car, si elle redoute peu l'enfer, elle appréhende les rigueurs prolongées du Purgatoire, elle craint la violence des tentations, la rechute, la tyrannie des vieilles habitudes. C'est le principe de ses pénitences volontaires, d'une sorte de purgatoire spirituel composé de la fatigue monotone du devoir d'état, et des indulgences qu'elle se garde de laisser passer sans les cueillir.

Ses regrets du passé ravivent en elle la *haine constante* du péché, sorte d'émanation de l'agonie sanglante des Oliviers, participation à ce mystère où le Cœur angoissé et opprimé de Jésus se met en communication avec son cœur très endolori, et y laisse les stigmates affaiblis de la douleur qui consuma toute sa vie humaine.

Et cette componction dans l'âme imitatrice y détermine un *sentiment plus délicat* de la conscience à pressentir le péché, quel qu'il soit. L'ineffable beauté de Jésus raffermit l'œil de l'âme qui le contemple, au lieu de l'éblouir. Il aperçoit avec clarté ce qu'il y a d'imparfait, d'indigne, de peu honorable dans telles actions ou omissions. Il perçoit plus nettement la complication et le mélange des intentions et des motifs. Une espèce de divine tristesse du passé plane sans cesse au-dessus de sa conscience, mais sans la pousser jamais au doute, à l'inquiétude, au trouble, à l'abattement : elle va à Jésus, comme le regret des Apôtres qu'il a réveillés au Jardin !

Ensuite, l'expiation est *surnaturelle* dans son origine, dans ses mobiles, dans son action, dans ses résultats. De Jésus, elle émane comme de sa source. Elle existe surtout pour lui. C'est le péché pardonné

que pleure l'âme, et non celui qui la met en péril. Est-ce qu'un enfant prodigue, rentré en grâce, n'a pas le droit et le devoir de renouveler son repentir éternel ? La crainte est bien filiale, non servile.

L'expiation est une *marque d'amour*. L'âme aime Jésus, parce qu'il lui a pardonné comme à Madeleine, beaucoup et souvent, et qu'elle a, comme elle, présente à la mémoire "*la multitude et la grandeur de scs miséricordes*". Elle aime Jésus, parce que ce pardon a comme effacé les sentiments de terreur et de crainte ; et qu'elle regarde avec étonnement et surprise la commisération qui a daigné compatir à de si indignes misères : ainsi les douceurs de sa douleur intime sont voisines de la filiale affection, de l'union d'amitié.

L'expiation porte aussi un cachet de *calme sérénité*. Loin de l'agiter de perplexités et de malaises et de troubler son contentement, elle assure à l'âme des effluves de paix et de joie. Elle étouffe autour d'elle les voix confuses du monde qu'elle aperçoit avec pitié, livré au tourbillon des affaires et des futiles vanités. Elle impose silence à l'esprit humain, à ses fallacieuses réclamations, à ses exigences égoïstes et impérieuses. Elle aplanit les aspérités des devoirs les plus onéreux, modère l'exagération des peines et l'empressement qui dissipe, agit à l'aide d'un charme dont rien n'égale la douceur et la grâce.

L'expiation est *constante*, *durable*. Elle ne connaît ni heure, ni jour, ni nuit. Elle ignore espace, lieu, distance. Rien qui puisse atténuer son intensité, ralentir son essor. Ainsi l'histoire l'a peinte dans Augustin converti, dans Louis de Gonzague innocent, dans Thérèse extatique. Il n'est point de hauteurs

si ardues, qu'elle ne vienne gravir, plaçant l'âme au sommet de la perfection relative. Les dangers dont elle la préserve sont innombrables ; les fruits qu'elle lui assure, exquis, savoureux, réconfortants.

L'imitation de Jésus est en quelque sorte la *stigmatisation* spirituelle et divine des âmes chrétiennes, religieuses, sacerdotales. Elle revêt chacune, comme "*la robe sans couture*" enveloppait la personne adorable du Sauveur ; ou bien, comme la robe de sang revêtit son corps virginal, après la flagellation et le couronnement d'épines.



Article II.— La Beauté de l'Union à Jésus

I.— TEXTES

"*Que le monde sache que j'aime mon Père.*" (Jean 14, 31.) — "*Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.*" (It. 8, 29.) — "*Je prie... afin que tous soient un comme vous, ô Père, en moi et moi en vous, et eux en nous, dans l'union.*" (It. 17.) — "*Le royaume de Dieu est au dedans de vous.*" (Luc 17. 21.) — "*Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.*" (Rom. 8, 29.)

Le second trait de la physionomie de Jésus imitable, c'est son *amour parfait*, et de son Père, et des âmes. Jésus nous montre clairement, par toute sa vie si belle, que c'est *Dieu lui-même* qui est la fin de notre vie humaine et surnaturelle, et non point notre bonheur personnel en lui. L'*amour divin* doit dominer tous nos sentiments : il n'est pas toujours senti ou sensible, car il vient de la volonté essen-

tiellement et réagit souvent sur le cœur. C'est la vertu de charité, agissante et transformatrice, force motrice et intention première, sève indipensable des autres vertus.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.—Jésus a aimé son Père d'un **amour de compassion**, car il s'est incarné, a vécu, a souffert pour réparer les offenses et restaurer ses droits et sa gloire extérieure.

Il l'a aimé par ses pensées simples et sublimes, par les délicats sentiments de son grand Cœur, par ses profondes humiliations et ses douleurs morales. Toute sa vie est un martyre. C'est pourquoi Jésus s'est montré compatissant envers les infirmités humaines, corporelles et spirituelles, qu'il accueillait,— même Judas au Jardin,— d'un cœur ému et guérissait d'une main bienfaisante. Il aimait amis, apôtres,disciples, infirmes et malades, pécheurs et pécheresses, comme les images vivantes de son Père, et ses enfants adoptifs !

Toute âme imitatrice doit reproduire cet amour de compassion, non de façon spéculative, imaginaire, sentimentale, mais de manière positive, réelle, effective. Elle devra le traduire en actes prompts, fréquents, charitables, "*pour le bon plaisir de Dieu*". Dieu offensé, Jésus délaissé, leurs volontés méprisées, elle en aura pitié au fond du cœur et saura l'exprimer en sentiments de compassion quasi divine !...

II.— Jésus a aimé son Père d'un **amour de complaisance,** comme son Père "*s'est complu en*

lui ", au sommet du Thabor. Il traversa, en tenue de pauvre et laborieux artisan, les longues et obscures années de l'atelier de Nazareth, en redisant à chaque heure : " *C'est votre bon plaisir que j'accomplis !* " Et cet accent continuel de sa grande âme jetait sur son travail matériel, sur son effacement et son silence, les magnificences de l'amour filial.

Toute âme imitatrice, comme Marie et Joseph les premiers, doit ressusciter cet amour, en le reportant sur Dieu et sur Jésus, se réjouissant avec eux de leurs perfections infinies, de ce que nul ne leur ressemble absolument, consumant les heures du jour à y goûter une joie et une paix intime, à reprendre ce thème mille fois répété, sans l'être jamais assez à satisfaction complète.

III.— Jésus a aimé son Père d'un **amour de bienveillance,** lui souhaitant, voulant, attribuant toute la gloire et tout l'honneur de la création inanimée et des âmes rachetées par sa mission. "*Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherchera et qui en jugera* ". (Jean 8.) Quelle n'était point sa joie de gagner des cœurs à son Père, de parler de ses bontés, de ses grandeurs, de son Royaume, et surtout de ramener dans ses bras les pécheurs, nouveaux et nombreux enfants prodigues.

Toute âme imitatrice doit s'identifier avec cet amour, en manifestant à Jésus sa bonne volonté. Elle ne saurait se confondre avec l'innombrable multitude dont parle saint Jean : " *Elles ont préféré la gloire humaine à celle de Dieu* " (ch. 12, 43). Ses regards ou ses intentions sont invariablement fixés sur son Dieu, vivant au dedans, régnant sur ses facultés, travaillant sans cesse avec ces vues élevés et pures.

Avec Jésus, elle rougirait de honte d'agir dans le dessein d'une satisfaction personnelle. Son Dieu est tout. Elle est un néant coupable. Elle sait et elle sent que la seule chose qui soutienne sa vie divinisée, c'est de la vivre attachée au bon plaisir de son Créateur et de son Sauveur.

IV.— Jésus a aimé son Père d'un **amour de préférence** ou de **prédilection,** en plaçant à ses pieds toute la nature, sortie des ses mains. Suivez-le, la nuit, sur la montagne et sous le scintillement des étoiles, les yeux et les mains élevés vers le ciel ! Que cherche dans la prière sa belle âme ? Elle vient sonder les profondeurs de la divinité et de ses perfections, afin de s'animer davantage à vivre de son bon plaisir. Comment peut-elle vivre pour soi, quand elle se trouve en face d'une beauté si aimable qui la jette dans le ravissement et dans l'extase ? Comment aussi ne pas brûler du désir intense de dépendre en tout d'un Être si parfait ? A lui, elle rapporte tout, choses et personnes, pour les plonger en quelque sorte dans l'océan de ses splendeurs.

Toute âme imitatrice doit revêtir les livrées de cet amour, en lui rapportant les actes qui remplissent ses journées, l'accomplissement de ses plus vulgaires devoirs, ses occupations et les soins que réclame sa pauvre nature. Par cet amour, elle jette sur tous ces actes une idéale beauté. Pas un mouvement de ses mains et de ses pieds, pas une articulation de sa langue, ni un soupir de sa poitrine, ni un battement de son cœur, qui ne soient, en union avec la nature humaine de Jésus, un hommage à Dieu, un témoignage d'amour, de prédilection. Que ne peut-elle amener les autres âmes à adopter ces procédés de

" tout pour Dieu, par préférence, avec Jésus et en Jésus ! " ... Comparez une nuit très obscure à un jour qui illumine la nature des rayons du soleil : ce qui est humain se dore ainsi, dans l'âme, de reflets divins venant de Jésus !

V.— Jésus a aimé son Père d'un **amour effectif ou efficace,** par l'exécution la plus minutieuse de sa très adorable volonté. " *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* " (Jean 4). " *Je suis descendu du ciel, pour l'accomplir* " (Jean 5). Voyez le cruel et hideux Calvaire, se montrant d'avance à ses regards, avec les trahisons, les lâchetés, l'abandon des hommes et du Ciel même. Il accueille ce martyre prévu avec un amour plus ardent que les honneurs proposés de la royauté. Il y voit le bon plaisir de son Père. " *Cependant,* dit-il, *que votre volonté se fasse, et non la mienne !* " (Luc 22.) Lui remettant son âme très pure, il peut crier au monde que " *Tout est consommé !* ". Rien n'a manqué, l'espace de trente-trois ans, au total accomplissement des desseins d'en-haut.

Toute âme, fidèle imitatrice, doit aller jusqu'à l'acceptation résignée ou même amoureuse du calice amer, des souffrances physiques, des douleurs morales et spirituelles. Que d'âmes les refusent, les repoussent avec plaintes et gémissements, les empoisonnent de leurs impatiences, de leurs murmures sans répit, de leurs inutiles réprobations ! Elles les subiront quand même. C'est dans les longues maladies, dans les infirmités incurables, dans les impuissances de la vieillesse que se surpasse l'amour de Jésus véritable. Là il trouve son application la plus haute, et, pour l'âme grande, généreuse, héroïque,

sainte, sa joie la plus suave. Oui, la joie que connurent les martyrs, que goûtèrent tant de saints et de saintes persécutées par leur entourage même, joie qui ressemble à la tremblante lumière du phare, impassible au sein de l'horrible tempête ; joie toute surnaturelle qui amène aux lèvres le *fiat* des Oliviers et le filial abandon du Calvaire ; joie éphémère comme la douleur, éternelle bientôt comme l'admiration de Jésus et sa récompense : "*Aujourd'hui, vous serez avec moi au paradis !*" (Luc 23, 43).

VI.— La **pratique de l'imitation** de Jésus et de l'union avec Jésus est appuyée sur les conditions qu'elle exige et les moyens qu'elle comporte.

Il suffit de la vouloir d'une *volonté bien résolue.* Qui ne veut rien de grand et de beau, se condamne à la médiocrité et souvent à la malédifiante bassesse. Il faut chercher, dans tout le cours de la vie, non vos goûts et vos satisfactions, mais les goûts et le bon plaisir de votre Père des cieux: cela est juste, bon, beau.

Il vous faut avoir conscience que l'*humiliation* — le *cœur contrit* et *humilié* du Psaume — en raison de vos péchés personnels, est le fondement premier, indispensable, absolument nécessaire à cette union divine. Autrement, celle-ci demeure une illusion vaine, pleine de dangers spirituels et d'orgueil incurable.

Il vous faut, pour réaliser cette *fin de votre existence*, vous imposer une *attention vigilante et active.* Cette attention commence au réveil du matin, se poursuit à toute heure de la journée, se termine avec l'examen du soir. De cinq heures du matin à neuf heures du

soir, il y a *seize heures* : échelonnez-y, d'abord l'Immaculée-Conception, ensuite les quinze *Mystères du Rosaire*, avec les vertus correspondantes. Essayez graduellement et vous réussirez sûrement, dussiez-vous joindre une dizaine d'*Ave*, au début ou au courant de chaque heure.

Il convient de rappeler que la *fidélité à l'union* dépend beaucoup de l'impression que cause la vue des perfections de Dieu en soi et de la présence de la Trinité dans les âmes.

Il importe de vous souvenir que le *secours intime* de Dieu est assuré à l'âme énergique et bien résolue à faire effort : il éclaire, guide, fortifie, soutient, car il est l'*âme de votre âme*. C'est Jésus qui, secrètement, cherche avec vous à réaliser l'union en vous.

Ainsi, sa bonté crée en vous la suprême beauté, réelle mais invisible, jusqu'à l'entrée dans la lumière de gloire !

Article III.—La Beauté de la Gloire divine

I.— TEXTES

" *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.*" (Luc 2, 14.) — " *Je ne cherche point ma gloire, mais celle de mon Père.*" (Jean 8, 50.) — " *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.*" (It. 54.) — " *A Dieu seul, par Jésus-Christ, l'honneur et la gloire.*" (Rom. 16, 27.) — '*La gloire, l'honneur et la paix à toute âme qui opère le bien.*" (It. 2, 10.) — " *Faites tout pour la gloire de Dieu.*" (I Cor. 10, 31.)

Outre l'imitation de Jésus, il y a deux autres *fins* de la vie surnaturelle : la volonté et la gloire de

Dieu. Elles sont à la fois unies et distinctes : l'une ne va pas sans l'autre, chacune ayant un aspect différent. La volonté de Dieu ou la conformité à ses desseins trace à l'âme *sa route*; sa gloire extérieure la tient *en face du but à poursuivre*. Souvent, dans ses discours, Jésus mêle ou confond ces deux fins pour la clarté et la simplicité de son enseignement public.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La volonté de Dieu — ou son plan —domine nécessairement toute la création. Les *lois physiques*, aveugles et fatales, ont charge de l'exécuter à leur façon, sans raison et sans mérite. Les *lois morales* s'en acquittent librement et avec sanction. " *Toute ma volonté s'accomplira.*" (Is. 46, 10.) " *Selon que sera au ciel votre volonté, ainsi elle se fera sur terre.*" (I Mach. 3, 60.)

Toute âme chrétienne doit se convaincre, une fois pour toutes, du principe fondamental suivant : Dieu et Jésus, par bonté pour chaque âme, autant que par jalousie de leur gloire, se sont déclarés absolument indifférents à tous les biens particuliers. Ainsi la guérison instantanée d'un aveugle ou la résurrection d'un mort, n'est pas une œuvre plus méritoire à leurs yeux que l'aumône d'un verre d'eau froide, d'une obole au Temple ou un prompt lever au son de la cloche. Ils ont positivement décrété qu'une seule chose, au monde, leur sera agréable : le généreux et exact accomplissement de leur très sainte et très adorable volonté.

Ainsi, une partie du plan de Dieu e t entre nos mains et il est urgent de le réaliser parfaitement.

Comment donc ? Une chose suffit : chercher et suivre *chacune des volontés* de Dieu. Telle est la garantie de la perfection de l'âme individuelle. Car, encore une fois, il n'est rien ici-bas, ni au-dessus, ni en dehors de cette sage volonté, qui a tout bien disposé. Tout ce qu'elle a décrété se fait ; tout ce qu'elle repousse ne se fait point, hormis le péché, seul mal de Dieu et des âmes, qu'il permet, sans le vouloir jamais.

Comment une âme peut-elle *connaître* et *accomplir* la volonté divine ? Elle la reconnaît dans tous les *commandements*, qu'ils émanent de Dieu, comme le Décalogue, de l'Église, d'une autorité légitime, religieuse ou civile.

Elle la reconnaît dans les *évènements*, les conjonctures heureuses ou malheureuses, telles qu'elles se présentent le long de sa carrière. Aussi, sait-elle accepter les biens avec gratitude, les maux avec résignation, et même avec amour.

Elle la découvre enfin dans les *bonnes inspirations* intimes de l'Esprit-Saint et dans les *conseils évangéliques*, estimés et appréciés par les directeurs de sa conscience.

Il est évident que la volonté divine règne ainsi sur les ruines de la volonté propre et de l'amour propre, grâce à l'esprit d'humiliation et à l'amour d'union à Jésus.

II.— **La gloire de Dieu** est à la fois son but et le nôtre. L'âme créée doit s'oublier pour faire passer au premier rang le souci et le désir de la gloire divine. Ce désir doit se trouver dans toute âme, même *vulgaire*, sous peine d'infidélité au devoir essentiel. Et, plus il est pur, ardent, actif dans une âme *pieuse*, plus il la grandit en beauté. L'expérience

démontre assez que les multitudes d'âmes visent avant tout leur propre gloire et leur personnelle satisfaction, même avec indignation, colère et rancune.

Dieu a deux sortes de gloire: l'une qui resplendit en lui-même par ses infinies perfections, gloire *essentielle* échangée entre les trois Personnes divines ; l'autre qui lui vient de ses œuvres créées, anges, monde, âmes, gloire *accidentelle* et accessoire.

La gloire de Dieu est le *but de Jésus*. Elle est toute la raison de son Incarnation. Les anges la chantent sur son berceau. Toute sa vie va se consumer à cette fin. Il la proclame dans ses discours et il la manifeste dans ses moindres actions, dès qu'il demeure au Temple, à l'âge de douze ans. Jamais Dieu ne reçut de gloire comparable, une gloire pleine et parfaite. Dans le petit corps de l'Enfant se déploie une âme plus grande que le monde, plus belle que le ciel lui-même ; c'est l'âme d'un Dieu ! Alors même que, dans toute la création, pas un être n'eût loué Dieu, ni un seul adorateur dans la suite des siècles, Dieu a reçu déjà sa glorification complète, égale à la sienne au ciel.

Oui, la gloire de son Père est son but premier ; il ne saurait l'abandonner, ni le subordonner à nul autre. L'Être infini se doit à lui-même de ramener à lui toutes choses. Ses droits sont essentiels et uniques.

Pour les âmes, tout ramener à soi n'est pas seulement une injustice : c'est aussi la cause des plus grands maux. Hélas ! bien peu parmi elles s'en rendent compte et elles vivent ou coupables, ou imparfaites, en somme moins heureuses ou plus malheu-

reuses. Elles oublient qu'il leur est défendu d'empiéter sur les droits de Dieu : leur orgueil et leur vanité leur infligent le châtiment mérité.

Jésus, d'une admirable bonté, en nous remenant à lui, voudrait nous unir à son action propre et nous élever à sa destinée. Agir comme lui, quelle noblesse ! Agir avec lui en nous, quelle sécurité !... Quelle grandeur réelle !

III. — La **gloire de Dieu** est donc *notre but.* " O mon Dieu, tout pour votre gloire ! " Il vous faut pénétrer le sens de cette formule et la traduire en pratique.

Remarquez bien que la gloire divine ne réside pas précisément dans la création, bien que David s'écrie : " *Les cieux chantent la gloire de Dieu !* " La création entière en fournit le *sujet*, le *thème :* il faut l'âme de l'artiste pour les chanter. La gloire extérieure est le concert réuni de toutes ses voix. Si vous le voulez, vous serez la voix de la nature muette, l'âme de son inconscience. Les versets des psaumes convoquent, un à un, tous les êtres à louer le Dieu qui les a faits : aussi l'Église les a adoptés comme supplication !

Votre intelligence et les facultés de votre âme si belle lui doivent une louange plus noble. Votre volonté libre peut faire fleurir tout un monde de sentiments, et plus grands et plus beaux. Ainsi la journée entière, prières et oraison, actes de bonté et de charité vigilante ou affable, douce soumission aux ordres et résignation dans les peines, repas mêmes et conversations édifiantes, délicatesse de conscience et devoirs d'état accomplis sous les regards de Jésus, Marie, Joseph... tout est une

conquête pour cette gloire... Ne dites jamais, par exemple : “ Ce chemin de croix ou ce chapelet est pour ma contrition et les défunts qui me sont chers ! ” Mais dites toujours : “ Chemin de croix ou rosaire, c’est pour la justice de Dieu et son bon plaisir ; ensuite pour les âmes et la mienne ! ” Si le devoir vous plonge dans des occupations nombreuses, habituez-vous à les offrir toutes ensemble, le matin, et beaucoup d’entre elles, le long du jour ; le soir, vous cueillerez votre gerbe de gloire, gerbe des froments mûrs !

Bien plus, par l’intention, élevez-vous plus haut en offrant à Dieu la *réparation des offenses* du monde entier. Souvent, sinon à chaque heure, présentez à Jésus par Marie et Joseph, les messes et les communions de l’univers catholique, les sacrifices et les supplications des âmes pieuses et pures, les actes de vertu des malades et des infirmes, les exemples de l’ensemble des chrétiens, les communions fréquentes des petits enfants, des orphelins et orphelines... C’est la gloire de Dieu que vise, en union avec les desseins de Jésus, votre apostolat caché et secret, sans cesse repris et renouvelé, comme si vous n’aviez rien fait la veille.

Qu’elle est belle, profonde, lumineuse la splendide devise de saint Ignace : *Tout pour la plus grande gloire de Dieu !* Elle poursuit ce que Dieu se propose lui-même. Elle le met à sa vraie place, le premier toujours et partout, pour tout donner à l’âme, et celle-ci est à la sienne pour vivre de ses dons, et sur terre et dans les cieux, un jour, par la “ *lumière de gloire !* ”

———

Article IV.— La Beauté de la Présence de Dieu

I.— TEXTES

" *Vous êtes donc en nous, Seigneur, et votre saint nom a été invoqué sur nous : ne nous abandonnez point.*" (Jér. 14, 9.) — "*Je prenais soin d'avoir toujours le Seigneur en ma présence.*" (Ps. 15.) — " *Nous viendrons dans l'âme et nous ferons en elle notre demeure.*" (Jean 14, 23.) — " *Moi en vous, ô Père, et eux en moi, afin que l'union soit parfaite.*" (Jean 17, 21.)

Cet exercice, si justement estimé et conseillé des auteurs spirituels, est une *fin immédiate* de la perfection intérieure. Il importe de s'en faire une idée exacte, une conviction solide, une sorte d'habitude fondée sur les lumières de la raison et de l'expérience, de la foi et de la charité. Il n'est rien de plus grand, de plus suave, de plus efficace et de plus réconfortant dans les épreuves que de savoir vivre de Dieu, avec Dieu, en Dieu.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **vie physique** des êtres exige la *présence de Dieu*. Cause première de toute la création, Dieu doit maintenir chaque créature dans son existence. Nulle personne ne saurait respirer, se mouvoir, grandir, se développer, sans le concours et l'action de sa Providence. C'est une erreur commune, hélas ! de se persuader que, ayant reçu un corps et une âme, l'un et l'autre ont en eux le pouvoir d'agir *seuls*. Il n'en est rien.

Comment Dieu est-il présent dans les eaux, les rochers, les arbres, les animaux ? Dieu met sa force à leur service. Il y est par sa *puissance* qui les soutient

Comment les soutenir, s'il n'était point présent ? Tout acte suppose un agent supérieur.

Cette assertion : " Dieu est présent par son action" laisse comprendre qu'il n'est pas présent d'une *façon matérielle*, qu'il ne se met pas *en contact* avec les choses matérielles, à la manière d'une main qui saisit un objet, qu'il ne remplit point *le lieu* où il agit, qu'il n'est point l'*espace* où se meut le monde.

La puissance ou l'action de Dieu sur la matière, de votre corps par exemple, est une force *spirituelle*, simple, sans juxtaposition. Voyez le soleil : il agit à distance et partout par ses rayons : il éclaire, il réchauffe l'atmosphère, la terre, la mer, les plantes, la végétation. Ainsi s'opère en quelque sorte l'action de la Providence universelle sur le moindre grain de sable ou le plus petit insecte.

II. — **La vie intellectuelle et morale** exige aussi bien un autre degré de la *présence divine :* c'est ainsi qu'on est réduit à s'exprimer.

Dieu pénètre ses créatures intelligentes, agit avec elle. L'être raisonnable lui est uni spécialement par la connaissance et par l'amour.

Votre œil a perçu une tour, un fleuve, un oiseau : l'*image* de ces objets s'y fixe matériellement. L'esprit sait en abstraire l'*idée*, qui lui reste intellectuellement comme connaissance acquise.

Ainsi Dieu se fixe d'une façon analogue dans l'intelligence, qui le conçoit comme auteur de la nature, créateur de toutes les choses visibles. Il se fixe aussi dans la volonté, qui adhère à lui par reconnaissance et par amour.

Ainsi la nature humaine, même dans l'âme d'un païen, l'acte moral et bon assimilent à Dieu, premier

exemplaire de toute créature, idéal et règle de toute moralité.

III.— **La vie surnaturelle** exige un plus haut degré encore de la *présence divine* : la communication de la grâce, en vertu des mérites de la vie et de la mort de Jésus.

Il n'est plus présent en nous seulement par une *image* ou une *idée*, mais par une perfection divine non encore possédée, par une *participation* à la nature de Dieu, qui assimilera l'âme à lui par le fait même. C'est sur cette assimilation que sera fondée l'union nouvelle de sa présence intime.

Quelle *habitation* merveilleuse ! Toutefois la ressemblance de l'âme avec Dieu ne sera jamais qu'une lointaine analogie, qui la laisse à une infinie distance de beauté et de perfection.

Cependant l'intelligence reçoit de la foi et de l'espérance, vertus théologales, la capacité de voir Dieu et les choses de Dieu, ici-bas dans les ombres et sous les voiles, au ciel face à face un jour. La volonté, par l'amour ou la charité infuse, reçoit la faculté d'aimer Dieu, souverainement bon. Ainsi, l'âme divinisée, en certaine manière, par la *présence de la Trinité* en elle lui devient quasi semblable dans ses opérations intimes : les trois Personnes voient et contemplent leur image représentée au fond de cette belle âme !...

IV. — La **différence de vie divine** d'une âme à une autre âme comporte une différence de *degrés incalculables*. " Dans *la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures* " (Jean 14).— " *Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles ; et même une étoile diffère en clarté*

d'une autre étoile " (I. Cor. 15).— " *Chacun recevra sa récompense selon son travail* " (Ibid. 3).

D'ordinaire, l'on place au-dessus des âmes chrétiennes les âmes religieuses et sacerdotales : comme états différents du genre de vie extérieure, c'est vrai. Mais la vie surnaturelle, communiquée par la grâce sanctifiante, augmentée par les grâces actuelles, consolidée par la constance dans les vertus, les bonnes œuvres et les mérites, est souvent peut-être plus intense et plus parfaite dans une foule d'âmes vivant dans le monde. " La grâce divine, comme l'âme elle-même, ne connaît ni âge, ni sexe, ni dignité, ni fonctions." (St. Jérôme.)

Dieu ou la Trinité brille dans chaque âme juste, en raison des dons qu'il lui départit, ou en vertu des actes surnaturels qu'elle accomplit, ou eu égard aux efforts héroïques qu'elle s'impose ou qu'elle subit pour sa gloire.

Dieu seul a le secret de la vie individuelle des âmes. Au dehors, rien ne transparaît d'ordinaire de l'éclat et de la beauté que produit la grâce, ni des ténèbres que laisse sa disparition, ni des lueurs faibles qui résultent de la diminution de la bonne volonté.

La présence de Dieu accuse la grandeur de l'âme et lui laisse quand même toute sa fragilité.

Les *fruits délicieux* que produit cet exercice sont ceux-là qui couronnent la vie intérieure et que nous énumérons au dernier chapitre.

———

CHAPITRE VII

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses Accroissements

Article I.— La Beauté de l'âme par les Sacrements

I.— TEXTES

" *Que chacun de vous soit baptisé pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don de l'Esprit.*" (Act. 2, 38.) — " *Alors ils leur imposèrent les mains et ceux-ci recevaient l'Esprit-Saint.*" (Ibid. 8.) — " *Qui mange ce pain, vivra éternellement.*" (Jean 6, 59.) — " *Ne néglige point la grâce, qui t'a été conférée par l'imposition des mains.*" (2 Tim. 1, 6.) — "*Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis.*" (Jean 20, 23.)

Après les fins que doit viser sans cesse et avant tout chaque âme, il lui faut connaître les *moyens* d'accroître sa beauté et d'y persévérer jusqu'à l'heure dernière. Si elle prête attention à sa vie intérieure, à son imitation de Jésus et à son union intense avec lui et avec Dieu présent, ainsi qu'à sa gloire, l'usage des *moyens de perfectionnement* lui deviendra un besoin naturel et un devoir facile. Beaucoup d'âmes chrétiennes, religieuses, sacerdotales, négligeant leurs fins, se livrent tout entières à l'emploi des moyens, qui sont nombreux et complexes. C'est une erreur de fait et un manque de tactique surnaturelle.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— L'âme chrétienne alimente sa vie divine, surtout par la fréquentation des sacrements. Saint Viencent Ferrier affirme que cent années d'austérités rigoureuses ne sont rien en comparaison d'une seule absolution ou d'une seule communion.

Le *baptême* a élevé l'âme à l'état surnaturel. La *confirmation* lui a imprimé un second caractère, source de sa beauté et de sa force par les dons et les fruits du Saint-Esprit. Le *mariage*, reçu comme sacrement, lui confère des grâces spéciales, relatives à des devoirs aussi spéciaux.

Mais la vie chrétienne est un combat à main armée contre les trois adversaires qui ne désarment jamais : la nature déchue, le démon, le monde : la *Pénitence* sera son bouclier, l'*Eucharistie* son aliment. Par ces deux sacrements, d'innombrables multitudes d'âmes ont su sauvegarder la belle robe d'innocence, revêtue au baptême : sans recevoir nulle mortelle blessure, elles ont réussi à traverser les rangs ennemis et à ceindre la couronne de la victoire... Au contraire, des millions d'autres âmes ont succombé périodiquement et se sont finalement perdues, faute de pénitence sincère et d'alimentation eucharistique.

Aux yeux de l'âme chrétienne, la *confession* est un *sacrement*, et non un vulgaire exercice de piété facultatif. Elle sait que, dans le sacrement, Dieu intervient par sa grâce et qu'elle-même y engage sa conscience, par un aveu franc et sincère, par une ferme décision d'amendement, par la plus généreuse satisfaction.

Toute âme croyante se rend la confession *douce* et *facile.* Pourquoi et comment ? Elle sait qu'elle y parle en secret, non à l'homme qui doit se confesser lui aussi, mais à Dieu lui-même, le seul qui connaisse tout d'avance, le seul qui puisse accorder le pardon de tout à l'âme endolorie. Parce que, d'une part, l'âme escompte la rémission de ses fautes et veut donner à Jésus une marque de confiance affectueuse : aurait-elle peur ou honte de faire une si belle démarche auprès de lui ? Parce que, d'autre part, Jésus tient à augmenter les regrets douloureux de l'âme et à lui conférer aussi un témoignage de sa miséricordieuse bonté : aurait-elle peur ou honte de cueillir l'assurance de tels bienfaits!...

Au surplus, seul est absolument nécessaire l'aveu des fautes, *consenties* comme graves : elle sait que tout le reste est libre et facultatif, même les péchés *douteusement* acceptés comme mortels. Vénielles, les fautes sont toutes remises par un motif général de contrition, même sans l'accusation.

La communion est l'aliment normal de la vie surnaturelle : Jésus se communique à l'âme, tel qu'il est depuis sa résurrection, au ciel et dans l'hostie. Les saintes espèces altérées dans la poitrine, la divinité reste dans l'âme toute belle : et, comme Dieu, Jésus est inséparable du Père et de l'Esprit-Saint. Ainsi, l'âme chrétienne devient le tabernacle, le ciboire de la Sainte Trinité !... Est-ce assez consolant et doux ?

II.— **L'âme religieuse** accroît sa beauté, d'une façon merveilleuse, par le fréquent usage des deux sacrements.

La vocation l'a séparée du monde, la profession a voué sa personne au service de Dieu et des âmes. Elle est désormais sa propriété, son enfant de prédilection. Cet honneur, peut-elle l'oublier jamais ?

Il importe souverainement qu'elle reçoive les sacrements de la manière la plus consciencieuse. L'abus serait inquiétant et déplorable ; la négligence insouciante, regrettable et désolante.

Pour être fructueuse, la *confession* doit chez elle provoquer une *foi très active.* Cette foi est fondée sur l'idée précise qu'elle participe à un sacrement ; lequel confère une augmentation de la *grâce sanctifiante*, beauté de l'âme, et aussi des *grâces spéciales* pour éviter les rechutes. Elle est appuyée sur l'idée de sa propre *responsabilité* ou des dispositions personnelles qui doivent accompagner cet acte surnaturel.

L'*examen* des huit jours sera court et sans préoccupation: deux ou trois fautes bien vues, dans leurs motifs et dans leurs causes, assurent les meilleurs effets. Car, l'absolution efface les péchés véniels, confessés implicitement et en vertu d'une contrition générale. Mais elle n'atteint nullement les imperfections.

La *contrition* importe avant tout: elle provoque la réaction ou l'amélioration vitale. Elle se compose de tout sentiment qui réagit contre le mal : crainte, amour, délicatesse de conscience, dignité, horreur de l'ingratitude, attachement aux vertus. Etayez-la surtout sur l'une des perfections divines, ou sur l'un des mystères douloureux, ou sur l'une des fins de la sainteté, ou sur les douleurs de Marie unie à Jésus. Bref, tâchez de constater que vous l'avez sincèrement sollicitée d'en-haut.

Le *ferme propos* implique, mieux encore, la forte réaction, l'amendement, la réforme bien déterminée. Le malheur, hélas ! consiste à le perdre de vue ou à disperser sa vertu active : aussi bien, le progrès est médiocre et lent, l'âme se sent mécontente, parfois abattue, découragée à la longue. Elle a changé le grand remède en une sorte de poison ou d'infection morbide. Quelle désolante méprise ! Quels inexpiables regrets au Purgatoire !...

La *communion* devient pour l'âme religieuse l'*aliment transformateur*. Contenant la vie divine, l'Eucharistie vient façonner une race divine. Principe de force, elle peut tout soutenir, tout relever. Principe de beauté, elle vient éliminer toute laideur morale. Par son action féconde, toutes les natures, tous les attraits peuvent s'épanouir, sous la riche diversité de leurs formes : ainsi la même terre produit mille espèces de fleurs, de gracieux arbustes et des arbres géants.

La doctrine de la divinisation de l'âme une fois bien comprise, la communion *quotidienne* est toute naturelle. La négliger est une imperfection, parfois un attiédissement de l'amour, un resserrement du cœur. L'âme a un continuel besoin, comme le corps, de refaire ses forces et d'éliminer ses productions toxiques. "*Donnez-nous notre pain quotidien*". Qui donc, plus que l'âme religieuse, a le droit de désirer ce Pain fait pour ses goûts ? Elle doit le prendre, en dépit de son peu de valeur personnelle, en vertu même de ses nécessités et de ses faiblesses spirituelles. Nulle âme religieuse n'a le droit de rester dans la médiocrité ou de vivre d'anémie :

elle est faite pour grandir sans limite et s'embellir sans mesure.

III.— L'âme sacerdotale accroît sa beauté par le digne et pieux usage des deux sacrements : l'on est prêtre surtout dans ce dessein.

La *confession*, qu'il enseigne et réclame des âmes chrétiennes, est pour lui de nécessité plus grande et d'usage plus fréquent. Le prêtre n'a, d'ordinaire, que des fautes vénielles. Mais sa raison lui affirme elle-même que, en fait de pardon, il n'en est que de deux sortes : celui qui lui est administré ou celui qu'on s'administre. Ce dernier est *immoral*, car ceux qui valent le moins sont ceux qui se pardonnent le plus; il est *inacceptable*, car nul, dans une même cause, ne peut être juge et partie ; il est *inefface*, car aucun homme juste ne saurait dormir tranquille sur une sentence aussi intéressée. Le seul pardon raisonnable est donc celui de la confession.

Toutes les *conditions requises* lui sont familièrement connues. Il les applique avec conscience, religion, piété, en vue d'une bonne et sainte réception du sacrement. Ses aveux au représentant de Dieu sont entiers, clairs, brefs, humbles. Sa contrition est surnaturelle, souveraine ; son bon propos, ferme et généreux, spécial et résolu ; sa satisfaction, pleine et abondante. Inspirée et soutenue par l'esprit de foi, la confession sacerdotale a toujours pour but l'amélioration morale et l'avancement spirituel.

La *messe* et la *communion* quotidiennes sont la manne et le Thabor du prêtre. Elles sont le point central où convergent le culte, la confession, ses devoirs de piété, son office, ses devoirs d'état, sa journée entière. Imaginez-vous l'amoindrissement

que subirait sa majesté, si Jésus n'était plus consacré par sa bouche et donné par sa main ! Et l'évêque, s'il n'avait plus le pouvoir de lui communiquer l'onction sacrée, ne perdrait-il pas sa plus belle auréole ?

La *communion* est une sorte d'Incarnation mille fois reproduite: elle lui apporte Dieu et lui unit son âme sacerdotale. Étrange vision ! C'est en sa poitrine, tant que subsistent les saintes espèces, que Dieu a établi son trône. C'est de là qu'il gouverne le monde. C'est là que se déploie l'océan de ses divines perfections !... Le ciel ne lui donnera point un autre Dieu, un autre Jésus : il le lui fera seulement contempler dans sa gloire.

Et si l'âme est inondée des torrents de splendeur, le *corps* du prêtre lui-même, comme celui de tout communiant, n'est pas étranger aux bénéfices de l'âme. Et c'est justice. Il reçoit réellement Jésus ; il le garde durant le court passage. Ce contact n'anoblit-il point sa poitrine, son cœur ? Jésus guérit jadis le lépreux d'un seul toucher. Pourquoi ici lui refuser une vertu curative, même corporelle. La communion prépare ainsi notre être physique à un rôle futur : celui de sa résurrection, de sa transfiguration, de sa participation sensible à une félicité qu'il ne saurait ni mériter, ni partager seul, sans l'âme qui l'a sanctifié à sa façon sur la terre !

Puis, soudain s'offre une vision incomparable : la vision de l'humanité, au moins civilisée, communiant chaque matin. Alors Jésus serait vraiment le Maître du monde. Et le monde, en se divinisant, pourrait parler de fraternité et de paix universelle ! Vision de rêve sur terre, où luttent le bien et le mal ; vision réalisée au ciel, splendidement!

Article II.—La Beauté de l'âme par les Vœux

I.— TEXTES

" *Allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres et venez, suivez-moi.*" (Marc 10, 21.—) " *Que la personne vierge soit sainte de corps et d'âme.*" (I Cor. 7, 34.) — " *Obéissez à ceux qui vous sont préposés et soyez-leur soumis.*" (Hébr. 13, 17.)

Les vœux sont le *second* moyen d'accroissement de la beauté des âmes. Étant matière de conseil évangélique, ils ne concernent qu'une élite d'âmes privilégiées. Une fois embrassés par la volonté libre de personnes vivant dans le monde, ou dans un Institut, ou dans le sacerdoce, ils confèrent une somme énorme de mérites à part. Ils sont, par la persévérance à les observer, des liens d'or et de diamant formant l'ornement splendide des âmes qui les portent jusqu'à leur dernier jour ici-bas.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— L'âme chrétienne, vivant dans le monde, peut contracter l'obligation des vœux de religion. On cite l'exemple d'un grand nombre de saints et de saintes, qui firent le vœu de chasteté ou de virginité, au foyer, dès leur âge de discrétion. Ce sont toutefois des cas exceptionnels.

Imitant ces beaux traits de l'enfance et de la jeunesse des saints, il est partout, dans l'Église catholique, des âmes délicates, généreuses, enflammées de l'amour de Jésus. Elles embrassent d'ordinaire les règlements d'un Tiers-Ordre et se déterminent à y vivre de ferveur et de vie quasi religieuse.

Un très grand nombre d'âmes sont ainsi amenées au désir ardent d'assumer les obligations, sinon de la pauvreté, au moins de la virginité et de l'obéissance.

Dès lors, même avec ces vœux à échéance temporaire, renouvelés à des époques périodiques, ces âmes se lient à Dieu par ces nœuds de la vertu de religion, la première et la plus excellente des vertus morales.

Dès lors aussi, elles constituent dans le monde même une élite très belle dans les rangs des chrétiens. La fidélité à leurs secrets engagements leur apporte les mérites, analogues à ceux que garantit la profession religieuse, approuvée par l'Église.

C'est donc, avec le cours des années, un moyen très efficace d'enrichissement de l'âme et d'embellissement de la vie intérieure de l'union à Jésus. Au milieu des dangers du monde, elles sont dépourvues des sauvegardes que procure la vie commune d'un monastère ou d'un couvent : leur persévérance n'en est que plus admirable, plus agréable peut-être au regard de Dieu.

II.— **L'âme religieuse** est confirmée dans sa vocation par la profession ou la déclaration solennelle par laquelle elle prononce des vœux pour entrer en religion.

Nul n'ignore l'excellence et la beauté d'une telle donation, de consécration de la personne entière à Dieu et à l'Institut. Saint Jean Chrysostome affirme que la virginité seule place l'âme au-dessus de l'alliance conjugale à une incommensurable hauteur, " *autant que le ciel est distant de la terre, et même plus encore* ".

En effet, la *pauvreté* est nécessaire à toute âme chrétienne, car cette *vertu* règle ses attaches aux biens temporels, ainsi que l'usage qu'elle en doit faire, elle n'interdit point la possession des richesses, en quelque degré que ce soit... Mais la pauvreté est propre aux âmes religieuses, qui se sont interdit la possession ou l'usage de tout bien temporel. Observer rigoureusement le vœu et la vertu, c'est assurément accumuler une grande somme de mérites.

La *chasteté* a pour objet de modérer et de retenir dans les limites du devoir le penchant naturel de l'homme pour les plaisirs sensuels. " *Cette vertu*, dit saint Thomas, *gouverne la concupiscence par la raison* ", et les motifs de foi et d'amour.

Mais le vœu y ajoute la promesse, au nom de la vertu de religion, que l'on fait librement à Dieu de s'abstenir des plaisirs charnels. Il implique donc l'éloignement de toute pensée, de tout désir, de toute imagination, de toute action des sens qui pourraient venir ternir la pureté de l'âme.

Dès lors, c'est sa domination sur toute la personne établissant l'ordre et la sainteté dans les opérations de l'âme et réprimant tous les dérèglements du corps. Ses prescriptions sont donc fondées sur la loi naturelle et sur la loi divine.

Il n'est pas douteux qu'une telle vie, consumée dans la pénitence physique et morale, la vigilance instante et les combats sans armistice, procure à l'âme un éclat céleste et angélique...

L'*obéissance* est une nécessité pour tous. C'est en vain que l'*homme* prétendrait échapper à l'autorité et se soustraire au devoir d'obéir. Né roi, il est aussi né esclave. On l'a prouvé : sa dépendance envers

Dieu est entière, absolue, continuelle. Il ne saurait vivre indépendant de ses semblables : car il lui faut sa place au foyer domestique et dans la société.

Devenu enfant de Dieu, le *chrétien* doit mériter son bonheur par une fidélité plus parfaite aux volontés de son Père. La foi soumet son esprit ; l'amour s'empare de sa volonté et l'enchaîne à la loi divine : il passe au *service* de Jésus-Christ.

L'*âme religieuse* cherche, dans la vie commune et disciplinée, la sécurité contre l'abus de sa liberté par l'obéissance. Cette liberté, dont le monde est si fier et qui le mène à tant de crimes, elle la redoute et s'en défie. Le frein de la soumission, qui paraît si dur à la nature encore jeune, elle l'accepte volontairement. Elle y trouve sa paix et sa force, autant que son bonheur et sa gloire. C'est son plus beau titre de noblesse, l'apanage de ses renoncements, la source de ses mérites et de ses beautés.

III.— **La vie sacerdotale** trouve sa beauté dans les liens d'or qui l'enchaîne.

La *pauvreté* de Jésus lui sert de modèle. Elle doit être la tendance de l'âme élevée au surnaturel, parce qu'elle attend les biens intérieurs et éternels. Le détachement est le but ; la pauvreté le moyen. C'est donc l'*esprit* de pauvreté que demande Jésus, et non le *fait* toujours : elle tient l'âme affranchie.

Qui convaincra l'âme du prêtre des incalculables avantages de la pauvreté ? Réelle et effective, elle semble opérer, comme les sacrements, par sa propre vertu. Par sa pression, elle pousse au détachement. Le monde y ajoute parfois son dédain, plus souvent sa surprise et son admiration. Le centuple est assuré par le Maître lui-même à la pauvreté *volontaire* :

surtout si l'âme sait l'aimer avec les souffrances qu'elle impose, les humiliations qu'elle attire, les incertitudes du lendemain où elle se complaît.

La *chasteté* est le vœu du sous-diaconat. C'est un vœu solennel, comme dans les grands Ordres religieux : il en comporte tous les effets extérieurs.

Ainsi la personne du prêtre est vouée à Dieu pour des fins générales sublimes, pour des fins individuelles très nobles et très belles. On le comprend tout de suite par l'expression sublime et pleine de sens : " *Le Prêtre est un autre Christ !* "

Les *obligations* du vœu et de la vertu de chasteté sont l'honneur de sa parole solennelle, l'honneur de l'Église, l'honneur de son ministère, l'honneur de toutes ses œuvres.

C'est le diadème exclusif du sacerdoce catholique, sa gloire aux yeux du monde qui admire l'exemple qu'il ne peut imiter, son titre le plus beau à la couronne d'immortalité.

L'*obéissance* est un autre lien d'or qui l'attache à l'Église de Dieu. Le prêtre obéit au Pape et à ses représentants, à son évêque ou à ses mandataires, aux prescriptions ecclésiastiques et aux lois disciplinaires.

La soumission à l'autorité est sa force : elle fait sa sécurité...

Article III.—La Beauté de l'âme par les Prières

I.— TEXTES

" *Il faut toujours prier, et ne jamais s'en désister.*" (Luc 18, 2.) — " *Jésus passait la nuit en oraison.*" (It. 6, 12.) — " *Je vous*

assure que si vous demandez à mon Père en mon nom, il vous exaucera." (Jean 16, 23.) — "*Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : mais que votre volonté se fasse, et non la mienne.*" (Matt. 26, 42.) — "*Vous ne recevez point, parce que vous demandez mal.*" (Jac. 4, 32.)

La prière, mentale et orale, tient un rôle à part : elle est l'arme par excellence et à la portée de toutes les âmes... Dans la vie chrétienne, l'âme est-elle faible, sans vertus acquises, sans force de volonté, sans appui extérieur ? Si elle prie, la grâce actuelle la viendra fortifier... Dans la vie religieuse, l'âme est alimentée, du matin au soir, par la série des exercices de piété : la prière est son union même avec Dieu... Le sacerdoce en fait comme sa respiration vitale surnaturelle, au moyen de l'office divin... Voyez le Modèle : Jésus solitaire, à genoux la nuit, les mains jointes, le regard au ciel ! Pourquoi ? " Comme homme, dit-il, je suis un être créé, fini, un néant ! "

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'âme chrétienne** accroît sa beauté par les grâces que lui assure la prière. Celle-ci est l'un des moyens les plus efficaces de perfection commune et de salut.

En général, la prière est une conversation de l'âme avec Dieu, qui est présent au-dedans d'elle-même, ainsi qu'un regard affectueux sur la Trinité et ses perfections.

Jésus s'est exprimé nettement par les *exhortations* les plus pressantes : " *Veillez et priez, pour ne point*

entrer en tentation." Et il va jusqu'à dicter la prière qu'il adressait lui-même, le *Notre Père.*

Jésus ajoute aux paroles le poids de son *exemple.* Dans son âme, la prière était incessante. Néanmoins il donne à ses disciples des témoignages extérieurs, se retirant souvent sur la montagne, passant la nuit aussi en oraison.

Jésus a enseigné que la prière est aussi puissante que nécessaire, en se servant des *paraboles* ou comparaisons, comme celle de l'insistance du voisin qui contraint son ami à se lever, la nuit, pour lui prêter les pains de l'hospitalité.

Il y a un certain groupe d'âmes chrétiennes qui s'appliquent à *faire oraison*, chaque matin : pratique excellente qui enrichit l'âme de belles pensées et de beaux sentiments et qui, à la longue, la transforme dans la voie de la perfection.

Si l'oraison et la prière, à la *messe*, au *chemin de la croix*, à la *visite* au saint-sacrement, au *chapelet*, à l'*heure sainte* sont environnées de difficultés, de distractions et de sécheresses, elle comportent aussi, en retour, des consolations, des lumières, des suavités parfois sensibles et réconfortantes.

II.— L'âme religieuse augmente sa beauté par les *exercices de piété* que lui imposent journellement ses Constitutions. C'est un élément très actif de son perfectionnement.

L'expérience prouve, à l'évidence, que l'âme qui s'est familiarisée avec l'union à Jésus et le souvenir effectif de la présence de Dieu, accomplit aisément tous ses devoirs religieux, quels qu'ils soient. Le fait habituel de vouloir ainsi *la fin* de sa perfection

lui rend l'usage des moyens très facile, très doux, très fécond.

La *prière du matin*, comme *celle du soir*, est toute pénétrée d'une foi vive, enveloppée de parfum du recueillement et du silence intérieur.

Son *oraison* est tout de suite un entretien simple et humble, confiant et affectueux avec Dieu présent. Elle est doucement active et communicative, marquée d'une sorte de filial abandon, tout en étant imprégnée d'un attrait et d'un goût surnaturel inexprimables.

Son *office*, ses *visites* à Jésus et à Marie, son *chapelet*, ses *examens*, particulier et général, ses prières diverses ou *oraisons jaculatoires*, toutes ses relations surnaturelles, ramènent sans cesse sur la divinité, sa gloire, son bon plaisir, sa beauté intime, toutes les facultés de l'âme, compénétrées des vertus infuses et des dons de l'Esprit-Saint.

Tous ces contacts successifs avec Dieu lui donnent une intime impression de ferveur, de joie, de paix, de satisfaction ou de bonheur, qui sont déjà et l'ornement, et la rémunération de ses efforts sur la terre. Ce sont les principaux traits de sa ressemblance avec l'âme et le cœur de Jésus, et de Marie, et de Joseph.

III.— **L'âme sacerdotale** accroît sa beauté par les mêmes *exercices* de religion. Sa Sainteté, Pie X, les a magistralement développés dans son *Exhortation* au clergé catholique (août 1908).

Les *moyens* de l'acquisition de la sainteté sacerdotale sont, à son sentiment : la prière, la méditation, la lecture spirituelle, l'examen de conscience, la

retraite annuelle, ainsi que la mensuelle, les pieuses associations sacerdotales.

Tous ces sujets sont traités avec des détails précis et des arguments d'une forte conviction. Le saint Père s'applique à dessein, guidé assurément par une longue expérience, à faire saillir la nécessité et les avantages de ces exercices journaliers, comme aussi à mettre en relief les dangers et les responsabilités qui sont les corollaires de leur inobservance habituelle.

La prière sacerdotale est *médiatrice* entre la création et Dieu par la louange et la glorification qu'elle élève vers son trône et dépose à ses pieds.

Elle est *médiatrice* entre le courroux de la justice divine offensée et les misérables prévaricateurs, qui persistent dans leurs fautes et ne lui offrent aucune réparation.

Elle est *médiatrice* entre la miséricordieuse bonté du Cœur de Jésus et les âmes justes et réparatrices, en raison du crédit de la prière de l'Église, son épouse immaculée. (V. *Ami du Clergé*, année 1909-10.)



Article IV.—La Beauté de l'âme par les Règlements

I.— TEXTES

" *Le conseil vous gardera et la prudence vous conservera.*" (Prov. 2, 11.) — " *J'ai juré et résolu d'observer vos justes prescriptions.*" (Ps. 118.) — " *Un père avait deux fils. Au premier il dit : Va aujourd'hui travailler dans ma vigne. Il répondit : Je n'irai pas ; mais touché de repentir, il y alla. A l'autre il dit la même chose. Il répondit : J'y vais ; et il n'y alla point. Lequel a fait la volonté du père?* (Matt. 21, 23.) — " *Faites cela et vous vivrez.*" (Luc 10, 28.)

Toute société civile est régie par le code des lois. Toute association comporte une série de règlements. Ainsi en est-il des groupements de personnes chrétiennes, religieuses, sacerdotales. Chaque âme, désireuse d'assurer le progrès spirituel, doit se prescrire un *règlement personnel* et s'y conformer fidèlement. Telle est la condition de l'ordre dans l'ensemble des devoirs d'état. C'est un rempart, qui permet l'heureuse nécessité de pratiquer la vigilance et l'abnégation, l'élimination des défauts, l'éloignement des dangers, le renouvellement des intentions, la prévoyance des occasions de vertu et de mérite.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— L'âme chrétienne accroît sa beauté et sa force par la fidélité à son *règlement* de vie : moyen secondaire, sans doute, mais à la fois pratique et fécond... Se l'imposer, c'est discipliner la liberté, non l'aliéner : le bon ordre épargne le temps et le multiplie, assurant la paix de l'âme. Vivre sans règlement, même dans le monde, c'est l'abandonner au caprice, grand dissipateur de nos heures et de nos énergies morales. Ignorer ce que l'on fera, met mal à l'aise pour se décider à agir, rend mécontent de n'avoir pas agi ou de l'avoir fait mal à propos.

Le règlement, par exemple, du *lever* et du *coucher*, donne la facilité qui résulte de l'habitude. Il se revêt de l'intention, belle et méritoire et reçoit l'influence directe de la grâce actuelle... Dieu, liberté par excellence, s'impose *un plan* à réaliser et un ordre à suivre, comme Jésus lui-même toute sa vie. Autrement, serait-il sage et Jésus parfait ?

Le *grand péril* des âmes pieuses, c'est la faiblesse de la volonté et la fragilité des résolutions. Or, la pratique constante d'un règlement, même rudimentaire et très modeste, développe la volonté et le caractère, de la façon la plus heureuse. Car l'âme remporte ainsi mille petites victoires journalières.

Sachez donc vous déterminer *les choses* que vous avez à faire et *le moment* où vous les exécuterez successivement. *Lever* et *coucher*, *prières* et *lectures*, *devoirs* ou *occupations*, *chapelet* et *visite* à l'église, confession et communion, chemin de la croix, *conversations* et *visites* de politesse ou de charité, *examens*...

Il vous sera *utile* de prévoir aussi la *manière* dont vous devez accomplir telle action ou telle autre.

Si vous pouvez rendre compte à un *directeur* de conscience, faites-le avec franchise et simplicité.

II.— **L'âme religieuse** accroît sa beauté et sa force par l'estime, l'amour et l'observance de ses Constitutions.

L'*estime* est fondée sur la considération sérieuse et approfondie de leur texte. Celui-ci a été *composé* par une âme d'élite, suscitée de Dieu, ornée de vertu, élevée à une haute perfection ; là, elle a mis les sentiments de son grand cœur, les principes et les conseils de sa belle intelligence, les riches observations de son expérience, la marque profonde de sa volonté. L'Esprit-Saint y a déposé, sans doute, les lumières surnaturelles, les grâces privilégiées...— Le texte est *approuvé* par l'Église et l'autorité diocésaine ou suprême. Cette sanction est un éclatant témoignage en sa faveur. Ainsi ces Constitutions sont considérées et déclarées comme aptes à conduire les âmes à la

perfection et à la plus haute sainteté, aptes à les seconder au travail du salut des âmes et de la gloire de Dieu.— Leur observance n'y a-t-elle pas *conduit un si grand nombre*, si non la totalité des âmes qui ont déjà ceint la couronne immortelle ? Du haut des cieux, elles exhortent avec urgence leurs sœurs de la terre à mériter, par ce moyen, leur trône de gloire.— De leur *nature* et en elles-mêmes, ces Constitutions sont le résumé précis et spécial des conseils évangéliques, des maximes des saints, des données acquises de l'expérience. Après la parole inspirée, Dieu n'a point de trésor plus estimable à communiquer que cet évangile personnel offert à chaque âme de l'Institut...

L'*amour* suit nécessairement l'estime. A quoi la personne consacrée à Dieu doit-elle s'attacher en ce monde ? A son âme, à sa Famille religieuse, à ses œuvres : trois choses sauvegardées par la sainte Règle.— Que devient *l'âme* sans elle ? Que devient sa belle vocation, son perfectionnement en face de la nature viciée, des tentations du démon et du monde ? Que devient sans elle la floraison des vertus, l'épanouissement des mérites, la fructification des actions du zèle apostolique ? Dieu la pouvait-il combler d'un plus magnifique bienfait, en échange de sa donation, en compensation de tous ses sacrifices ?...— L'*Institut* ne saurait subsister sans la Règle qui en régit tout le personnel qui le compose. Elle est le lien des esprits, des cœurs, des volontés, le baume odorant de la vie commune. Elle préside à tout, pénètre tout, détermine tout, concerne les Supérieurs comme les inférieurs, prévoit la place et les fonctions de chacun. Par elle, règnent la paix, la charité réci-

proque, l'édification mutuelle, la concorde unanime : c'est sur terre une image du ciel des élus !... — Les *œuvres* sont toutes sous la dépendance de la Règle. Elle en assure la beauté, l'expansion, la fécondité. Qui les bénira ? Dieu seul, assurément. Mais Dieu compte sur ses instruments. Comment seront-ils dignes et aptes, sinon en vertu de la Règle ? Le signe d'amour est dans la fidélité : nul n'aime mieux son Institut que l'âme attachée à l'observance des Constitutions.

L'*observance* régulière est un signe de prédestination ; c'est la voie la plus directe vers le port du salut : "*C'est la voie unique*", affirme saint Alphonse. Pourquoi la Règle ? Serait-il facultatif à chacun de l'observer, un jour et non l'autre, en ceci et non en cela ? Sans être obligatoire, elle s'impose *habituellement* comme condition de tendre à la perfection. Une omission passagère n'est qu'une imperfection : que penser, si elle devient fréquente et quasi ordinaire ?... L'on doit observer les Constitutions *partout et toujours*, bien qu'il faille admettre les exceptions ; les observer *toutes*, sans faire choix de ce qui plaît pour négliger ce qui gêne ; les observer *telles qu'elles sont*, sans plainte, ni murmure, ni interprétation, ni modification : c'est comme un livre inspiré admis au canon des saintes Écritures... "*Maître, par quelle voie puis-je acquérir la vie éternelle? Tu aimeras ton prochain et ton Dieu : fais cela et tu vivras*" (Luc 10, 25).

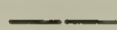
III.— **L'âme sacerdotale** accroît sa beauté et sa force par le moyen d'un bon *règlement*. "*Un saint prêtre est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre.*" (Massillon.)

Les réflexions qui précèdent éclairent la voie aux membres du sacerdoce. Il est urgent et opportun à la fois que l'âme se trace un *règlement* de vie. C'est le chemin qui la mène à Dieu.

Les *avantages* qu'il lui procure sont incalculables : et pour les fruits personnels qu'elle cueille, et pour les fruits qu'elle opère dans les âmes par le ministère.

L'*observance* opiniâtre d'un règlement concourt à sa perfection, sanctifie ses devoirs de religion, ses occupations quotidiennes, surnaturalise les plus communes, accumule les vertus et les mérites. Elle préserve des dangers d'une vie purement humaine et profane, comme l'oisiveté, les entretiens inutiles ou compromettants pour la charité, les sorties trop fréquentes...

La *science* et la *sainteté* sont conjointement promues par la fidélité au règlement. Les heures du jour ne sont plus dispersées. Le goût des choses de l'esprit et des choses saintes s'aiguise et se développe avec des conséquences d'une valeur et d'un prix inestimables. Il existe des *manuels* excellents, qui peuvent servir de guides dans la confection d'un règlement.



Article V.—La Beauté de l'âme par les Devoirs d'état

I.— TEXTES

" *Dieu jugera l'homme en raison de ses œuvres.*" (Eccle. 16, 13.) — "*Il m'importe d'accomplir les œuvres de Celui qui m'a envoyé.*" (Jean 9, 4.) — " *Sachez que la foi sans les œuvres est morte.*" (Jac. 2, 20.) — " *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit*

que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu." (I Cor. 10, 31.) — "*Si quelqu'un refuse le travail, qu'il ne mange point !* (II Thess. 3.) — "*Je viens rendre à chacun selon ses œuvres.*" (Apoc. 22, 12.)

Il convient de subordonner les autres moyens à celui des *devoirs d'état,* même les pratiques pieuses. C'est l'expression de la volonté de Dieu et le cadre des autres obligations. "*Les affaires avant tout !*" Dieu et l'âme exceptés, les parents se doivent dévouer à leurs enfants, la personne mariée à ses devoirs domestiques, le serviteur et la servante aux offices qui leur sont confiés, le magistrat à la justice, le médecin à ses malades . . . Les Religieux et les prêtres doivent se livrer aux occupations que leur ont dévolus l'obéissance et le soin des âmes. C'est une erreur, peut-être commune, d'omettre les devoirs d'état qui sont le plus puissant moyen de perfectionnement, après les sacrements.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **L'âme chrétienne** accroît sa beauté et ses mérites par le moyen du *devoir d'état.* Personne ici-bas n'est sans devoir ; chacun a le sien. C'est la loi du travail, imposée à tous.

Le travail est, en effet, une *loi de Dieu* et une *loi de la nature.* Violée, elle produit fatalement des désordres : la multiplicité des vains désirs, l'ennui qui déprime le caractère, la fermentation des mauvaises inclinations, parfois des instincts pervers et avilissants, l'égoïsme le plus pernicieux. Car l'oisiveté fait naître les vices.

Le *travail intellectuel* procure les jouissances les plus pures et les plus nobles. Quand l'esprit est occupé, l'âme entière entre en activité. L'habitude l'adoucit à la longue et le transforme en une sorte de besoin qui élève, développe, alimente toutes les facultés. Les heures du jour semblent fuir et s'effacer comme par enchantement. Et l'on goûte les fruits savoureux de la science, des connaissances les plus variées.

Les *travaux manuels* ont leur noblesse et leur grandeur. Jésus ne les a point dédaignés, ni Marie, ni Joseph. Il en est de *nécessité urgente*, comme les travaux du ménage, du foyer et de ses dépendances. Les uns demandent plus de tranquilité et plus d'espace ; les autres, moins d'application et s'accommodent de la gaieté. Il en est qui sont *de goût et d'agrément*, utiles à l'honnête délassement, peut-être à l'ornementation de la maison ou des autels, aux œuvres aussi de charité et de miséricorde corporelle.

L'*ordre* est la qualité maîtresse qui multiplie le temps, donne un bel aspect à chaque chose, fait réussir les entreprises. Il fait dire à l'avenant : " Quand j'aurai fini cet ouvrage, je me mettrai à faire tel autre ! " C'est l'ordre dans les occupations. Il règle aussi les achats et les dépenses, qu'il maintient en proportion des ressources.

On ne rappellera jamais assez aux âmes chrétiennes l'évocation des exemples de Nazareth. Ce n'est point l'*intérêt matériel* que l'on y recherche avant tout : c'est la gloire et la volonté de Dieu. Le reste vient par surcroît. L'intérêt personnel exclusif est une forme de l'égoïsme, de l'orgueil et de la vanité, parfois aussi de la cupidité... Il faut s'enrichir d'abord spirituellement !

II.— L'âme religieuse accroît sa beauté et ses mérites par le moyen de son devoir d'état.

L'*expectative* de l'obédience, qui doit déterminer ce devoir, la doit laisser dans l'indifférence. " *Que fera-t-on de moi?* " pense-t-elle. Saint Louis de Gonzague repoussa cette idée comme une faute et un danger. L'âme s'est donnée *à Dieu* qui la régit par *l'autorité*. Le retour sur elle-même est une reprise de soi à Dieu. N'a-t-elle plus confiance en lui ? Peut-il mal disposer d'elle ? N'a-t-il pas en vue son salut ? Perdra-t-il ses droits sur elle ? Si elle croit à la bonté de Dieu et à sa sagesse, ne croira-t-elle plus que Dieu sait mieux qu'elle ce qui lui convient ? Si elle sait que Dieu l'aime plus qu'elle-même, ne sait-elle plus qu'il lui voudra du bien dans les meilleures conditions ? Dès lors, qu'elle s'abandonne à lui avec sécurité. Si elle veut se soustraire à lui, il la laissera à elle-même !

L'*acceptation* de l'obédience, qui doit assigner ce devoir, la doit amener à la soumission totale. En principe, elle n'a pas à s'enquérir des raisons déterminantes de l'autorité, ni les conjecturer, ni en parler à d'autres, mais s'accommoder de sa charge et l'accueillir des mains de Dieu. Pourra-t-elle proposer ses motifs en haut lieu ? Oui, après avoir eu recours à la prière de résignation. Non, dès que l'autorité a maintenu les fonctions par sa décision ; c'est l'expression même du vouloir divin. Dès lors, plus d'arrière-pensée, plus de tentatives directes ou indirectes, ni trouble de l'esprit, ni murmures de la langue: tous produits du jugement propre, de l'amour propre, de la volonté propre, condamnée par Jésus, Marie, Joseph.

L'*exécution* de l'obédience ou l'accomplissement du devoir d'état fait appel à toute la générosité de l'âme. Il est des âmes qui ont accepté la charge et ses devoirs, parce qu'elles sont *religieuses*, mais qui ne s'en acquittent point *religieusement :* ou par ignorance de leurs fonctions ; ou par manque de goût et d'attrait qu'elles portent ailleurs ; ou par la poussée obsédante d'ennui et d'abattement, et de leur inaptitude qui provoque les critiques ; ou par pusillaminité et faiblesse de caractère ; ou par l'influence du respect humain ; ou par l'espoir d'être bientôt déchargées; ou par l'amertume d'être privées, par leur charge, des agréments et des commodités de leurs inclinations ; ou par le regret d'être empêchées d'aspirer à d'autres occupations plus agréables ; ou par l'idée qu'on a voulu les vexer, les éprouver, et non les servir à souhait ; ou par l'ennui des remarques qu'elles s'attirent, prêtes à sacrifier leurs fonctions au désagrément des observations et des blâmes; ou par l'insistance à réclamer une autre charge, dont elles s'acquitteront avec négligence et dont il conviendra bientôt de les éloigner comme incapables ou malédifiantes.

Le devoir d'état se doit exécuter, en vertu de *l'obéissance*, sans souci des forces et des aptitudes, dont l'autorité seule reste responsable. Plusieurs disent : " *Je ne puis faire cela !* " Ce qui veut dire : " *Je ne le veux point !* " L'âme obéissante ne considère pas ce qu'elle peut, mais elle s'efforce de s'y appliquer avec énergie. Combien réussissent, par obéissance, à réaliser à merveille ce que humainement elles paraissaient impuissantes à accomplir !

" *L'obéissance est meilleure que l'holocauste.*" (I Rois 15, 22.)

III.— **L'âme sacerdotale** accroît sa beauté et ses mérites par le moyen du devoir d'état.

Au point de *vue personnel*, il exige l'ordre, la diligence, l'habileté, la patience, la longanimité. Dans le travail incessant des études, qui assurent les connaissances et la science, il faut qu'elle voie ses obligations de conscience, sa sécurité présente et future.

Au point de *vue professionnel*, le devoir doit viser l'intérêt des âmes par le *zèle* et le *bon exemple.* Toutefois, l'âme du prêtre est un réservoir qui communique ses eaux, de son superflu. Son zèle s'étend aux âmes, non point aux affaires du monde, " *ni au négoce du siècle* ", ni aux intérêts matériels des familles, ni aux soucis des biens temporels. Livrée aux œuvres de zèle, elle ne doit rien omettre, ni retrancher pour faire languir sa vitalité intérieure et divine. La nécessité d'enfreindre son règlement peut se présenter accidentellement : elle ne saurait en créer l'habitude. Comment louer et approuver un zèle, qui est en activité du matin au soir, dans les conversations, les visites, les plaisanteries, les voyages, les repas, l'embarras des affaires : il néglige le lever matinal, l'oraison, l'office divin, la préparation à la messe et l'action de grâces, la composition des sermons, les pieuses lectures et les examens. Un zèle aussi affairé, à peine conscient de soi, épanché au dehors, tout au labeur, jamais au repos, cessera nécessairement d'être du zèle : car l'indéfini est insaisissable. Il cessera, lorsque le corps sera fatigué, épuisé, condamné à prendre des soins, au détriment de l'âme ; lorsque, au sentiment de l'auto-

rité, il sera arrêté, mis de côté, placé ailleurs, pour sauvegarder le nom, la réputation, la vertu, la vocation et la persévérance de sa victime. Le feu d'un semblable zèle menace de consumer à la fois l'autel, la victime et le prêtre !...

Donc le devoir d'état commence par la sanctification de ses actions journalières et se confirme par celle des âmes avec un zèle prudent et modéré, d'où ressort toujours le parfum des bonnes opinions et de l'exemple édifiant.

Article VI.—La Beauté de l'âme par les Vertus

I.— TEXTES

" *Ils progresseront de vertu en vertu.*" (Ps. 83, 8.) — "*Aime-t-on la justice? Les grandes vertus sont son ouvrage : elle enseigne la tempérance, la prudence, la justice et la force, vertus les plus utiles à l'homme en cette vie.*" (Sag. 8, 7.) — " *La foi, l'espérance, la charité sont trois vertus : la charité est la plus grande.*" (I Cor. 13, 13.) " *Celui qui fixe son regard sur la loi de perfection et de liberté et qui l'y tient attaché, pratiquant ce qu'il a entendu, celui-ci trouvera le bonheur à l'accomplir.*" (Jac. 1, 25.)

La pratique assidue des vertus de son état complète, pour l'âme, la série de ses moyens de perfection. La vertu en soi est une force appliquée au devoir et au bien. Naturelles et surnaturelles, elles perfectionnent les facultés de l'âme... Les *surnaturelles* y sont mises par *infusion* — vertus *infuses* — puisque Dieu les y verse au baptême, *toutes* à la fois, au point que plus tard l'accroissement de l'une entraîne celui des autres... Les *naturelles* se forment lente-

ment par la *répétition* des mêmes actes : aussi elles ne se perdent qu'à la longue. Caractère et tempérament influent considérablement sur les vertus acquises : si le *défaut dominant* incline au mal, l'*attrait* dirige à la vertu.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— L'âme chrétienne accroît sa beauté et ses mérites par l'exercice des vertus.

La *foi* vive, la *confiance* ferme, l'*amour* ardent sont les trois vertus divines qui animent sa vie et ses actes de chaque jour. Maîtresse de son tempérament, ou sanguin, ou nerveux, ou bilieux, et maîtresse de son caractère bien équilibré, elle perfectionne sa vie spirituelle, en raison de ses efforts généreux et persévérants, en vertu de la pureté de ses intentions et de la tranquilité de sa conscience. Elle s'est établie peu à peu et de longue date dans l'habitude d'imiter Jésus et de s'unir à Dieu, du désir de sa gloire et de son bon plaisir, du souvenir de sa douce présence : dès lors, les actes des trois vertus divines lui paraissent faciles, deviennent prompts et fréquents : c'est le chemin de la vraie perfection.

Les *vertus morales* se sont transformées chez elle en *habitudes naturelles* fortement enracinées. En effet, elle use de *prudence* dans les occasions dangereuses, de *force* dans les épreuves personnelles ou domestiques, de *justice* dans ses relations d'affaires, de *tempérance* dans les plaisirs licites et les jouissances honnêtes. Son *humilité* l'éloigne du sentiment exagéré de sa valeur et de ses qualités, comme du désir excessif de l'estime d'autrui. Sa *patience* égale sa

bienveillance et sa compassion du malheur des autres ; sa *pénitence* est généreuse et son zèle porté jusqu'au dévouement héroïque...

Bien plus, rehaussant ses vues et ses motifs, elle sait *surnaturaliser* la nature : ses pensées et ses jugements, ses inclinations et ses sentiments, ses démarches et sa conduite, ses conversations et ses relations de société, ses repas même et son sommeil, ses actions individuelles et familiales, en un mot sa mentalité et sa personne physique, intellectuelle et morale.

Ainsi le *surnaturel* ou la *grâce* l'inspire et l'éclaire, la guide et l'accompagne partout et toujours. N'est-ce point là la vie vraiment vertueuse et méritoire, chrétienne et sanctifiante ?...

II.— **L'âme religieuse** accroît sa beauté et ses mérites par la pratique des vertus propres à son état.

Ses *fins*, énumérées plus haut, elle ne les perd pas de vue une seule heure du jour. Elle y revient le lendemain, comme si elle n'avait rien fait la veille.

Sa *mentalité* ou *état d'esprit* habituel la rapproche sans cesse des trois modèles de Nazareth : leur nom est sur les lèvres du matin au soir; autant que leur amour passionné et brûlant, dans la volonté et dans le cœur.

Ses *devoirs de religion*, elle les prépare par prévoyance, les accomplit avec douceur et empressement, les achève avec ferveur et persévérance : sa force ou sa vertu lui vient de l'union avec ses modèles, de l'union avec la divinité, constamment présente à toutes ses facultés. Elle entend le moindre soupir de sa conscience, la plus délicate inspiration de l'Esprit-Saint, le plus léger attrait vers la perfection et la sainteté.

Ses *devoirs de Règle*, elle les estime, les aime, les observe, toujours en conformité d'imitation des trois personnes de Nazareth. La plus petite prescription, comme la pratique du silence, la modeste tenue devant les autels, l'exacte ponctualité au premier son de la cloche, tout est régi par des vues élevées et des desseins d'expiation et d'amour divin. Est-ce la vertu !

Ses *devoirs d'état* sont acceptés et exécutés, comme l'expression visible et tangible de la très sainte volonté de Dieu. Elle ne s'en acquitte ni servilement, ni à l'avenant, ni par vanité, ni par ostentation. Toujours elle vise directement la gloire et le plaisir de Dieu, le progrès intérieur ensuite, le bien des âmes après, et aussi la réputation honorable de son Institut. Est-ce la vertu ?

Sa *conduite* religieuse devient ainsi une manifestation éclatante aux yeux de tous de la splendeur intérieure qui reluit dans ses paroles et ses entretiens, dans sa tenue simple et modeste, dans sa physionomie humble, douce, attirante, dans toute sa personne devenue aimable à tous et apte à lui conquérir les âmes et les cœurs. La voix publique la proclame une *âme vertueuse*, édifiante par l'odeur de ses parfums cachés !...

III.— **L'âme sacerdotale** accroît sa beauté et ses mérites par la pratique des vertus de son état.

Qui dira les richesses surnaturelles que peut journellement accumuler un prêtre vertueux, à un degré peu commun ?

Chaque jour, l'offrande du lever régulier, suivi de la prière et de la méditation, trois actes inspirés par la foi et l'amour.

Puis la préparation recueillie au grand sacrifice, la célébration pieuse et édifiante, l'action de grâces non moins recueillie, non moins édifiante. La sérieuse et calme récitation de l'office divin à des heures convenables et en des circonstances propices à la dévotion. La visite au saint-sacrement, le chapelet à Marie, un coup d'œil d'examen avant la prière du soir ; puis le travail des saints Livres, la lecture des œuvres spirituelles ou la vie des saints, l'étude du dogme et de la morale catholique : l'ensemble toujours éclairé de l'esprit de foi et du zèle des âmes. Repas, repos, visites et conversations, tout pour la plus grande gloire de Dieu !

Chaque semaine, la confession, si c'est possible. Puis tels jours de pénitence, de mortification corporelle, d'exercices de chemin de la croix ou de dévotions spéciales. La sanctification du dimanche, en raison des offices, des fatigues et des actes de dévouement envers les âmes. Les exigences du ministère au confessionnal, en chaire, au catéchisme, toutes œuvres excellentes, rendues fécondes et méritoires par les vertus surnaturelles.

Que d'occasions de mérites dans les relations sociales, avec la diversité des intelligences et des caractères, des conditions et des âges ! Combien souvent la charité, reine des vertus, trouve l'aliment de ses forces auprès des malades, des infirmes, des vieillards, des enfants, chez eux, dans les écoles, à l'église !

Le prêtre vertueux est vraiment un autre Christ, aux yeux des croyants et des esprits même hostiles...

———

CHAPITRE VIII

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses Phases

Article I.—La Beauté, éteinte par les fautes graves

I.— TEXTES

" *Ceux qui commettent le péché sont ennemis de leur âme.*" (Tob. 12, 10.) — " *L'âme qui aura péché, meurt elle-même.*" (Ezéch. 18, 20.) — " *Quiconque commet le péché en devient l'esclave.*" (Jean 8, 34.) — " *Le péché, une fois consommé, engendre la mort.*" (Jac. 1, 15.) — " *Si quelqu'un ne demeure point en moi, il sera jeté dehors, comme la branche, et il desséchera, et on le jettera au feu, pour y brûler.*" (Jean 15, 6.)

Rien n'est beau comme l'âme, possédant la vie surnaturelle. Telle la splendeur d'âme des trois personnes de Nazareth . . . Chez les âmes chrétiennes, religieuses, sacerdotales, rien aussi n'est plus *fragile* que cette vie, qui est une simple qualité sans consistance propre et qui ne subsiste que par un rayonnement continuel : tels les nuages d'une blancheur transparente, au sommet du firmament aux jours d'été. Telle encore une lampe étincelante s'éteint par la rupture du courant électrique. Le seul péché grave ravit instantanément à l'âme sa beauté. Comme par miracle, la *foi* et l'*espérance*, racines enfouies et sans tiges, persistent encore . . .

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La **beauté de l'âme**, ou chrétienne, ou religieuse, ou sacerdotale, devient une repoussante laideur aux regards de la divinité : elle est dépouillée de la *grâce sanctifiante*, de son *éclatante splendeur*, de la *joie* ou du *bonheur surnaturel*, de l'*union* avec la *société des âmes justes*...

Toutes ces belles prérogatives succombent, quand apparaît le péché grave. Il y a incompatibilité entre lui et la grâce ou présence de Dieu dans l'âme. En effet, la grâce ne vit que par l'action de son auteur, laquelle est subitement arrêtée et ne peut arriver jusqu'à elle ; effet de cette action divine, la grâce cesse de rayonner sur elle et de s'y imprimer... Par là même, le péché lui ravit la beauté surhumaine qu'elle tenait d'elle et laisse dans l'âme une *tache immonde* (Bossuet)... La joie est bannie du cœur, car plus l'intimité avec Dieu était douce, plus la rupture avec lui est douloureuse. Le fils, assis à la table opulente de son Père, se voit condamné à se contenter d'un festin abject !... Il est encore, à certains égards, dans la société surnaturelle de ses frères, mais il y est comme la paille dans le froment, comme la brebis perdue dans le troupeau ; il a rompu le lien sacré qui l'unissait à son Dieu. Hélas ! cet état, irréparable en soi, peut s'aggraver par l'endurcissement, qui s'oppose à la réconciliation en l'éloignant des tendresses de son Père.

II.— **La beauté de l'âme**, quelle qu'elle soit, devient une repoussante laideur aux regards de la divinité. Elle est dépouillée des *vertus infuses*, des *dons* et des *fruits* du Saint-Esprit, des *béatitudes*

évangéliques, parfois radicalement de *la foi* et de *l'espérance* surnaturelles, directement déracinées par l'hérésie.

La grâce transformait la *substance* de l'âme ; les vertus et les dons transformaient ses facultés. Comme ces trésors augmentent tous à la fois dans l'état de grâce; ainsi, ils s'évanouissent tous simultanément en état de péché... Le péché triomphe de l'énergie des vertus, car il oblige Dieu à priver l'âme des qualités dont il est l'auteur. Puis, ces vertus surnaturelles émanant de la grâce, comme de l'âme émanent l'intelligence et la volonté, doivent aussi disparaître avec elles. Dieu, chassé de l'âme, ne s'en sépare point sans lui retirer les perfections qui forment son cortège. Sera-t-on étonné qu'une *seule calomnie* grave puisse accumuler tant de ruines ? Hélas ! l'homme détruit plus vite qu'il n'édifie : ainsi le coup de révolver du meurtrier sépare soudain l'âme du corps, qu'il est incapable d'unir ensemble... Les dons et les fruits, les béatitudes ne subsistent en l'âme que par l'*habitation* même du Saint-Esprit. En éloignant ce céleste Consolateur, il est juste que le pécheur soit privé de ses faveurs. Aussi bien la grâce et la charité divine, une fois ravies, il est impossible que les dons leurs puisse survivre : l'incandescence venant à s'éteindre dans une pièce de fer, lumière et chaleur cessent aussitôt en elle... L'apostasie tue la foi ; le désespoir, l'espérance : c'est la ruine totale de la vie divine...

III.— **La beauté de l'âme,** quelle qu'elle soit, devient une repoussante laideur aux regards de la divinité. Elle est dépouillée de l'*efficacité des mérites*

du passé et rend *stérile la vie présente* en vue de la vie future, où l'attend une *souffrance éternelle.*

Le mérite est le droit à la récompense, proportionnée aux œuvres. Mais les mérites et les œuvres d'hier ne sont pas devenus mauvais par le péché d'aujourd'hui : Dieu les garde en vue et est prêt à les couronner. Couronnera-t-il une âme rebelle, indigne, coupable envers lui ? Versera-t-il sa gloire dans une âme souillée ? Suffit-il qu'elle ait été belle et juste dans le passé ? Elle est donc incapable de toute récompense.— Le péché ravit aux œuvres, dans l'état d'inimitié avec Dieu, leur fécondité. Elles sont sans prix devant lui. Non point qu'elles soient mauvaises, appelant de nouveaux châtiments. On doit même les faire, car elles préparent les grâces du retour. Ainsi en est-il du Publicain : " *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !* " Sa voix trouva un écho dans le ciel : il se retira en état de grâce ! — Toutefois ces œuvres sont radicalement impuissantes à mériter la possession de la béatitude suprême : elles resteront à jamais ensevelies dans la stérilité et dans l'oubli.

Le retentissement du péché dans l'autre vie est le dogme terrifiant de l'*éternité des peines.* De Judas, prêtre et apôtre, Jésus, la Vérité en personne, a affirmé : " *Il eût été bon pour cet homme qu'il ne fût pas né* ". (Matt. 26.) Si l'enfer n'était pas pour lui éternel, Judas monterait un jour au ciel, où il donnerait à Jésus un second baiser, en lui affirmant à son tour : " qu'il en avait menti à la dernière Cène!"

——

Article II.—La Beauté altérée par les fautes vénielles

I.— TEXTES

“ *Qui néglige les petites choses, tombera peu à peu.*” (Eccli. 19, 1.) — “ *Nous péchons tous en bien des choses.*” (Jac. 3, 2.) — “ *Si nous nous disons exempts de faute, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.*” (I Jean 1, 8.) — “ *Que n'êtes-vous froid ou fervent ! Mais parce que vous êtes tiède, je vais vous vomir de ma bouche.*” (Apoc. 3, 15.)

L'âme, résolue à se perfectionner doit s'habituer à la *crainte* et à l'*horreur* du mal, même léger, s'il est consenti et agréé. Les fautes de surprise, de fragilité, d'entraînement peu réfléchi, ne sauraient blesser la divinité au même degré : elles ne produisent pas non plus les mêmes effets . . . La *crainte filiale* naît des justes exigences de Dieu. Elle implique le sentiment de notre absolue dépendance envers sa Majesté souveraine, et l'appréhension des malheurs qui nous menacent, si nous avons l'audace de nous en affranchir. Vous invoquez sa *bonté infinie !* Infinie en lui, c'est vrai ; infinie pour vous, non : témoin la douleur physique et morale, le péché et l'enfer, et même les médiocres jouissances qui vous lassent ! Craignez l'abus de cette bonté. Combien d'âmes en ont usé et abusé, au point de contraindre Dieu à les délaisser ?

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— La beauté des âmes est altérée par les fautes vénielles, par *rapport à Dieu.*

Cette faute est une *mésestime de sa volonté :* haute, bienfaisante, elle n'est sujette à aucune erreur et mérite l'amour, l'admiration, l'obéissance. Obéie ! elle l'est par la nature entière : pas une seule infraction, ni à travers l'immensité des mondes ou des siècles. Et l'âme divinisée se dérobe et résiste ! Elle préfère sa volonté chétive à cette volonté toute-puissante, aussi clairvoyante et impérieuse dans *les petites* que dans les grandes choses ! Être de néant, en bas, elle crie à l'Être infini, en haut : "*Je m'y refuse, moi !*"

Cette faute est une *mésestime de sa sagesse :* juste, bonne, elle ne fait rien sans un plan et un dessein, où tout concourt à un but, dont elle veut l'exacte exécution. Et l'âme consent à troubler cet ordre, à violer l'une ou l'autre de ces règles établies! Ce désordre, même léger, peut retentir au loin, se prolonger après la mort : comme une parole imprudente, un exemple influent, une autorité mal exercée. Dans le mécanisme d'une horloge, les rouages ne sont-ils pas dépendants ?

Cette faute est une *mésestime de sa coopération :* nécessaire, constante, universelle, elle soutient, comme elle inspire, chacun des actes, même le moindre : elle ne permet à aucune âme d'agir seule, même *une seule fois !* Et elle se soustrait à son action légitime et elle transgresse le droit divin : son acte est ainsi vide, mort, méprisable. L'âme coupable amoindrit la gloire, la satisfaction, l'honneur que Dieu attendait... La presque totalité des personnes, une fois grandies, pensent en tout pouvoir agir, non par le secours *divin*, mais par leurs propres forces, physiques et morales ! C'est insensé et c'est hérétique.

Cette faute est une *mésestine de son amour :* paternel, bienveillant, il souhaite l'intimité, la confiance, l'attachement, la gratitude. Le refus véniel l'afflige, l'attriste : c'est comme un regard qui glace, une indélicatesse qui froisse, un procédé qui affaiblit l'amitié. Un Père tend les bras : l'enfant s'en détourne, parce que cet effort lui coûte, que telle satisfaction l'attire. N'est-ce pas l'indice de l'égoïsme, de la dureté du cœur ?

Quels sujets de confusion et d'humiliation, de regrets sincères et de bonnes résolutions.

II.— **La beauté des âmes** est altérée par la faute vénielle délibérée, par *rapport à l'âme.*

Cette faute est une *diminution de son idéal :* progrès dans la perfection, qui l'abaisse dans la pensée de Dieu et l'estime qu'il lui porte. L'âme reste inférieure à elle-même, sans atteindre telles hauteurs, telles délicatesses de conscience ou de vertu, sans même soupçonner, ni sentir les degrés de cet amoindrissement.

Cette faute est une *opposition à sa ferveur :* activité prompte, facile, fréquente des actes de la vie inté rieure, qui est ou passagère, ou permanente. L'âme a restreint, par sa faute, l'effusion des grâces actuelles qui sont en proportion de sa fidélité et de ses prières, lesquelles sont ainsi atténuées ; elle a altéré le bonnes dispositions de ses facultés, débarrassées de leurs défauts, de la volonté qui fléchit, du cœur qui faiblit, de l'esprit devenu moins attentif aux tentations.

Cette faute est une *compromission de son bonheur présent* et *futur.* Comment accepte-t-elle les peines intérieures, les joies disparues, les goûts affadis, les

affections attiédies, les contrariétés et les tracas, les humiliations et les froideurs du mépris, les états maladifs si accablants ?... Comment aussi, les obscurités, les sécheresses, les délaissements, le dégoût des œuvres saintes, les anxiétés et les perplexités intimes ?... Il faut bien, pourtant, que le péché soit expié ! N'est-ce pas un bonheur qu'il le soit au plus tôt, et sur la terre ?... Sans tels péchés véniels, l'âme eût habité au ciel une région plus haute, plus illuminée, plus ravissante, plus près de Jésus et du trône de Marie, plus avant dans l'intimité de la Trinité sainte !...

III.— **La beauté des âmes** est altérée par la faute vénielle délibérée, par *rapport au prochain*.

Cette faute diminue l'*aptitude au bien général*. Parce qu'elle prive l'âme de grâces actuelles, requises pour accomplir tous les devoirs et exercer les vertus, selon les circonstances urgentes. Est-ce que ses insuffisances ne la laissent pas inférieure à la charge imposée ? Est-ce impunément qu'elle manque ou de bonté, ou de courage, ou de régularité, ou de prudence ?...

Cette faute implique la *responsabilité de l'exemple*. Toute parole, toute action, toute omission est comme une mauvaise leçon, jetée dans l'entourage. L'âme semble se rassurer, voyant qu'elle n'est pas la seule en faute. Comment délimiter les conséquences de l'exemple si contagieux ? Jésus a-t-il assez insisté, avec force et menaces, sur les impressions communiquées aux âmes innocentes des enfants !...

Cette faute peut causer un *tort réel*. Telle parole trop vive blesse et déconcerte ; un reproche immérité pousse à l'impatience ; le plus léger signe de

mépris éloigne pour longtemps ; un manque de surveillance peut laisser se produire des scandales. L'âme doit sans doute éviter le mal quand il paraît, mais aussi chercher à le prémunir, quand elle en a l'occasion : les lois morales et religieuses maintiennent l'ordre et la beauté parmi les personnes vivant ensemble, comme les lois physiques parmi les êtres de l'univers...

Enfin, le *Purgatoire* révèle aux âmes la malice du péché véniel : il n'est ni un épouvantail, ni une menace sans effet, et les indulgences ne sont point pour nous assurer l'impunité. Le fait d'ignorer la nature de ses peines, la durée de ses souffrances, l'application des mérites, des messes, des indulgences, est pour toute âme chrétienne, religieuse, sacerdotale, un redoutable avertissement. Il en dit plus et mieux que tous les raisonnements !... (V. Beaudenom, *Prat. progress.* t. II.)

Article III.—La Beauté, ternie par les omissions

I.— TEXTES

" *Qui craint le Seigneur ne se laisse point aller à la négligence.*" (Eccle. 7, 19.) — " *Malheur à vous, qui payez la dîme et négligez les plus graves prescriptions de la loi : il fallait faire ceci et ne pas omettre cela.*" (Matt. 23, 23.) — " *Serviteur méchant et paresseux, il fallait donc confier mon talent aux banquiers.*" (Ib. 25, 25.) — " *Retirez-vous de moi, maudits : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'étais sans asile et vous ne m'avez pas recueilli; nu et vous ne m'avez pas revêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.*" (It. 25, 35.)

Jésus lui-même a cité plusieurs *exemples* de fautes d'omission. " *Les Pharisiens et les Scribes*, dit-il,

disent et ne font rien, ils lient de pesants fardeaux sur les épaules des autres et ne veulent pas les toucher du doigt " (Matt. 23, 4). Omissions de secourir l'homme meurtri et péché du prêtre et du lévite. Omission de l'aumône au pauvre Lazare à la porte du riche. Omission du pardon envers le Prodigue de la part de son frère aîné qui refuse de se réjouir de son retour. Omission du bon accueil hospitalier envers Jésus de la part de Simon le Pharisien . . .

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** est ternie par la *tiédeur* et le *relâchement*. Ce cancer atteint l'âme dans la *volonté*, qui devient irrésolue et soumise à la loi du moindre effort, par rapport à l'activité spirituelle. Que de fois, pourtant, Jésus " *a voulu* " son perfectionnement par une interminable série de bienfaits : création, naissance dans une famille chrétienne, saint baptême, éducation et instruction religieuses, absolution et communion premières et suivies de tant d'autres depuis, vocation religieuse, sacerdoce et apostolat, multitude de grâces intérieures, de faveurs extérieures comme les blâmes et les corrections, les bons exemples, les lectures édifiantes, les retraites et les avertissements de la mort !. . . Mais elle, " *elle n'a pas voulu !* " Faute de bonne volonté, elle a perdu son innocence et la grâce sanctifiante, beauté de sa vie intime ; elle a perdu les grâces actuelles sans nombre ; elle a déprécié les devoirs de la vertu de religion ; omis ses exercices de piété

comme aussi les actes fréquents d'une piété solide et la sanctification de ses devoirs d'état !

Ce cancer a atteint l'âme dans *son intelligence.* Aux droits primordiaux de Dieu elle a substitué sa personnalité et ses forces, c'est-à-dire son orgueil et sa vanité, le désir excessif de l'estime d'autrui et les vues humaines, qui ont tué la pureté d'intention et l'esprit d'humilité ou l'amour des humiliations, la douleur de ses péchés et le ferme propos de s'en prémunir. Désormais, elle agit sous la pression ou de la nécessité, ou de l'intérêt personnel et humain, ou de l'appréhension du blâme et des reproches, incapable d'accueillir doucement un mot d'observation, rebelle de parti-pris, rancuneuse jusqu'au dédain et à la détraction. Sa vie est empreinte des marques de l'amitié avouée ou secrète, des préférences fondées sur l'origine, l'âge, la nationalité, la similitude des caractères ou des épreuves... Laissez cette nature, seule, ainsi abaissée et humanisée : en public, elle ne fait pas encore trop mauvaise figure ; isolée et en secret, elle est faible, lasse devant elle-même et ses inclinations, parce qu'elle est ce qu'elle est, ni plus ni moins, à savoir: "*pauvre et aveugle, et dépouillée de sa charité initiale*". (Apoc. 3, 17.)

Ce cancer a atteint *sa sensibilité.* Le désordre des inclinations s'oppose à loi de la pénitence, à la réparation et à l'expiation du passé. La tiédeur inspire à l'âme le culte exagéré de la santé physique : elle travaille à éloigner la fatigue et le dérangement, par amour du repos, à se complaire dans l'indolence, à repousser la gêne et le travail assidu et tenace. Elle se livre volontiers à un sommeil prolongé et s'irrite qu'on le vienne troubler ou abréger, même par

nécessité. Volontiers, elle proclame qu'elle se sent épuisée, harassée, souffrante et s'en donne la récompense par vanité, sauf à murmurer contre le plus léger malaise, ou un rhume, ou une migraine, et elle se laisse abattre pour un rien. Désormais " *la chair convoite contre l'esprit* ". (Gal. 5)... Comment énumérer les périls que lui présente la *vue*, pour la gourmandise, la jalousie, l'indignation, la colère, la volupté ; ainsi que l'*ouïe*, pour tous les défauts et les fautes de la conversation ; le *goût*, le *tact*, la *langue?* ...Quelles sources de langueur, de tiédeur, de relâchement dans les impressions, les émotions, les sensations qui alimentent les facultés sensibles : *imagination, mémoire, cœur!*... Les détails en seraient infinis !

II.— La **beauté des âmes** est ternie par l'*excès du zèle.* Pierre affirmait qu'il suivrait Jésus jusqu'à la mort pour lui et avec lui : il le renia trois fois, avec serment. Thomas dit aussi : " *Allons et mourons avec lui !* " (Jean 11) ; il se montra incrédule plus tard!

L'*empressement du zèle au devoir* produit souvent au dehors, des âmes, sans la maturité de réflexion et de conduite, sans la maîtrise de leurs sens et de leurs inclinations, sans la science de converser avec Dieu et de se gouverner elles-mêmes, qui leur conviendraient bien, que l'Église attendait d'elles, que l'autorité et les fidèles espéraient qu'elles-mêmes auraient dû acquérir, avant de se produire. Elles se livrent à leurs devoirs d'état, aux relations avec le monde, sans étude ni surveillance sur leur humeur et leur tempérament ou sur leurs habitudes acquises, se montrant aux yeux d'autrui avides de louange, fières de leurs talents, prétentieuses de leurs droits

qui effacent ceux des autres, attachées à leurs vues, opiniâtres dans leur jugement, sans souplesse ni accommodation de caractère : “ *Le Père céleste a révélé à une simple et ignare femme du peuple ce qu'il a caché à ces esprits superbes et gonflés d'eux-mêmes !* ” (S. Bernard) . . .

L'*empressement* les pousse à leurs fonctions, tantôt avec précipitation, légèreté, impatience d'en finir, tantôt avec langueur, négligence, laisser-aller, ennui, sans connaissance de leurs obligations, ni examen de leur responsabilité. Dès lors, elles se manifestent sévères et dures envers les autorités, aigres dans la tâche assignée, réfractaires et comme factieuses envers leurs injonctions ; rigides et froides envers les âmes qui leur sont égales ou soumises, dédaigneuses des plus édifiantes, hautaines dans leurs discours, railleuses des inexpérimentées ou timides, malédifiantes des plus jeunes, colères et emportées presque sans motif, rancuneuses et vindicatives sans lendemain . . . Leur règlement de vie, elles s'en dispensent à leur aise, selon le caprice : leurs raisons étant toujours légitimes et indiscutables.

Il arrive que, peu à peu et plus tard, devenues dangereuses, scandaleuses peut-être, exposées à s'égarer, en nuisant aux autres, l'on est forcé de les avertir et admonester, de les changer de place ou de les tenir à l'écart, d'enfouir même leurs talents. Déplorable extrémité ! Loin de se ressaisir, de s'accuser et d'avouer leurs torts, elles songent à rejeter la faute sur l'aigreur et la malice de délateurs exagérés, sur les préférences et la cruauté de l'autorité, sur la jalousie de l'entourage, aveuglées sur leurs égarements, insouciantes des mauvais exemples que re-

marque tout le monde, portées aux excuses et aux essais de justification : ou bien elles refusent d'accepter les remèdes avec une sorte d'indignation, à la grande douleur des autorités devenues incapables de le utiliser à des fins, qui ont coûté tant de temps, d'argent, de labeurs, de soucis, de dévouement !...

Quelle est la source d'où jaillissent pareilles misères ? C'est que, dans la vie intérieure, l'esprit de foi, l'abnégation et l'humiliation de soi, l'imitation et l'union à Jésus, la volonté et la gloire de Dieu n'ont laissé nulle trace, n'existent point ou n'existent plus ! D'où, nulle perfection acquise, ou une image vaine de perfection superficielle, sans racines : "*La semence germée s'est desséchée, faute d'humidité !*" (Luc 8, 6).

L'*empressement* aux œuvres extérieures ravit la vie intérieure. Elles s'enchaînent fatalement : un travail fini, surgit un autre : l'âme est poussée sans boussole d'un flot à l'autre. Elle s'y livre, s'y complaît, s'y plonge. Ses exigences dispensent-elles de songer à soi, à la présence divine, à l'union céleste ? Demandez-le à Marie et à Joseph. Est-ce là le zèle des âmes ? C'est plutôt la malheureuse absorption de soi et le périlleux oubli de son âme desséchée.

Que penser d'un zèle indiscret, intempéré qui, d'ordinaire, embrasse tant qu'il en est écrasé ? Conçoit-on une belle âme, consacrée à Dieu et nourrie de la personne de Jésus, qui n'a le loisir ni de faire oraison, ni d'entendre la messe, ni de communier, ni de faire son action de grâces, de visiter le saint Hôte captif au tabernacle, d'examiner sa conscience, une fois le jour ? Qu'est-ce qu'un zèle qui ignore toute règle, toute borne, qui est tout

entier au dehors, jamais au-dedans ? Un tel zèle cessera d'être, car l'infini n'est pas dans la nature. Il cessera, devant le dégoût, l'affaissement, la répugnance dévorant l'âme ; devant l'autorité endiguant ce torrent débordé ; devant les meurtrissures du cœur par l'ingratitude, la malveillance, la solitude, l'injustice... Il faut du zèle assurément ; mais qu'il soit selon la raison, la conscience, la foi ; renfermé dans ses limites, bien ordonné, qui sait se reposer à temps, qui soit alimenté d'en haut, qui ne tue point l'âme, afin de durer et de persévérer !...

III.— La **beauté des âmes** est ternie par *les omissions* positives, déjà si innombrables dans le zèle excessif.

Il y a l'omission des *bonnes inspirations* et des *plaintes de la conscience.* Le sel ne s'affadit pas instantanément et sans cause. La lumière ne s'éteint pas subitement dans l'âme. La voix du Maître, tantôt douce, imperceptible, caressante, encourageante, retentit en elle comme aux oreilles des apôtres ; tantôt forte, sévère, terrifiante : " *Retire-toi loin de moi, Satan ! Tu m'es un scandale, car tu n'as pas le goût des choses qui sont de Dieu, mais qui sont des hommes* " (Matt. 16, 23). Pierre avait parlé comme un homme naturel et sensuel ; tantôt elle se fait bienveillante, miséricordieuse, compatissante : "*Pierre, m'aimes-tu ?* " (Jean 21).— " *Voulez-vous, vous aussi, m'abandonner ?* " (It. 6).— " *Ainsi vous n'avez pu veiller, une heure, avec moi !* " (Matt. 26)... Ne tient-il pas ces propres divers aux âmes qu'il visite à la communion !

La voix de la conscience n'est jamais muette : elle défend, elle blâme, elle réprimande ! " *Cela*

n'est pas permis ! " (Matt. 14) : parole de reproche du Précurseur, qui est décapité pour l'avoir prononcée ! Elle commande et elle prescrit : " *Fais cela et tu vivras !* " (Luc 10). Elle menace et elle reproche : " *Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes !* " (Act. 9).

Il y a l'omission des *devoirs de religion*, qui alimentent l'âme et lui donnent la santé et les forces, chaque jour, semaine, mois, année. Elle fait peut-être ses exercices de piété : c'est pour avoir conscience de s'en acquitter. Mais comment l'a-t-elle fait ? " *Dieu ne vous demande point de réciter des mots, mais leur sens et leur esprit !* " (S. Augustin). L'omission ne tarde pas à s'insinuer dans une journée sans contrôle, laissée à l'initiative personnelle, à la merci des fluctuations de circonstance. Puis l'omission devient, elle-même, une habitude, qui suspend le cours de certaines grâces. Quel est le secret de tant d'exercices, produisant une si médiocre récolte de fruits ? Évidemment, l'omission de l'attention et du recueillement, de l'intensité des efforts habituels, de l'application des facultés à l'oraison, aux prières, aux examens.

Il y a l'omission des *occasions des actes de vertu.*

Des occasions de s'*humilier* devant les autorités et les âmes de l'entourage, devant l'insuccès, les épreuves, les manquements : " *Ton frère est revenu, et ton père a tué le veau gras . . . Lui, il s'indigna et ne voulait pas entrer !* " (Luc 15). L'aîné refuse de se réjouir et de s'abaisser ainsi devant son frère scandaleux, mais repentant.

Des occasions de *mortifier* le corps, les sens, les facultés sensibles : vigilance sur le silence, la modestie, les privations à table ; sur le cœur, ses affections et ses aversions, ses goûts et ses répugnances, ses tristesses sombres et ses joies exubérantes... Peut-on oublier les exemples donnés à Nazareth !

Des occasions d'accepter les *douleurs physiques* et les *souffrances morales.* Toute âme cherche le plaisir et la gloire ! " *Pouvez-vous boire le calice que je dois moi-même boire !* " (Matt. 20). Les apôtres se disputent le premier rang, rêvent le règne temporel de leur Maître, sollicitent une place à ses côtés, réclament la rémunération d'avoir tout quitté pour lui... " *Vous boirez, il est vrai, mon calice !* " (It. Ibid.). Et tous eurent à verser leur sang par le martyre, saint Jean excepté.

Des occasions, d'*exercer la charité* sous ses diverses formes, charité et bonté en pensées, en jugements, en interprétations bienveillantes, en sentiments de tout genre, en paroles et en conversations, en actes de compassion, de prévenance, de délicatesse, d'abnégation, de dévouement même héroïque jusqu'à l'oubli et au pardon des plus révoltantes injustices. " *Les ouvriers murmuraient contre le Père de famille... Quoi ! vous leur payez le même salaire qu'à nous !... Est-ce que votre oeil est mauvais, parce que je suis bon ? Prenez ce qui vous revient et allez !* " (It. Ibid.)

Article IV.—La Beauté, restreinte par les imperfections

I.— TEXTES

" *Si vous voulez observer mes commandements, ils vous garderont... En face de l'homme sont le bien et le mal : on lui donnera selon qu'il aura choisi.*" (Eccl. 15, 18.) — " *Heureux le riche qui s'est montré sans tache... et pouvant violer la loi, il ne l'a point violée ; pouvant faire le mal, il ne l'a point commis. C'est pourquoi ses biens sont assurés et toute la société des saints publiera ses bienfaits.*" (It. 31, 8.) — " *Efforcez-vous, de plus en plus, de rendre certaines, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection, car ainsi vous ne pécherez jamais.*" (II Pet. 1, 10.)

Ces textes inspirés établissent comment, munie de la grâce, l'âme juste ou relativement parfaite, garde néanmoins le privilège de sa liberté dans le bien. Il est certain que la foi seule ne saurait sanctifier sans les bonnes œuvres ; que les moindres actes sont libres, méritoires avec les secours d'en-haut ; que ce n'est pas un mal de faire le bien en vue de la récompense céleste. Ainsi les imperfections limitent le nombre des actions bonnes : mais la liberté demeure intacte si elle les omet, bien que les grâces sollicitent l'âme à faire *plus et mieux*.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** est limitée par les *causes* physiques et morales des imperfections, principalement le tempérament et le caractère.

Le *tempérament* n'est autre chose que la constitution propre à chaque personne, résultant des éléments qui y prédominent et s'y équilibrent. Le *caractère*

est la manière habituelle à chacune de penser, de sentir, de parler, d'agir. Le premier concerne la nature du corps ; le second, la physionomie de l'âme : l'un est fatal, l'autre moral. Tous deux sont associés intimement et se manifestent diversement, selon la maîtrise et l'empire de l'âme sur le corps. Notez que parfois ces deux mots sont identiques, dans le langage.

Le tempérament *lymphatique* a pour marques spéciales : en vue du bien, la tranquillité, l'égallité, la patience ; en vue du mal, la paresse, la lenteur, l'insensibilité.

Le tempérament *sanguin* a pour le bien, la vivacité, la sensibilité, l'amour, la générosité ; pour le mal, le plaisir sous tous ses aspects, la volupté sensuelle, l'horreur de l'effort et de la peine, l'inconstance dans ses desseins.

Le tempérament *bilieux* offre pour le bien, la hardiesse des grands projets et leur exécution, la fermeté, la tempérance et une continence faciles ; pour le mal, l'orgueil, l'obstination, la colère concentrée jusqu'à la rancune.

Le tempérament *mélancolique* présente pour la vertu les ressources de la modération, de la méditation, de l'austérité ; et pour le vice, les inconvénients de la tristesse, de la méfiance, de la jalousie, du scrupule.

Le tempérament *nerveux* est accessible à la piété et à la perfection par sa profonde sensiblité et le besoin d'émotions fortes ; mais il est entraîné par la mobilité des impressions et s'égare souvent par la susceptibilité et l'irritabilité faciles.

Chacun de ces tempéraments n'est jamais isolé: il est mêlé à l'un et à l'autre voisin. C'est ce qui

mesure l'influence de l'organisme sur le moral ou le *caractère*. Mais la complexion individuelle se spécifie par l'élément qui prédomine toujours dans la même personne.

Tout de suite, il est aisé de discerner le *défaut dominant*, résultante des impulsions vers le mal, et l'*attrait dominant*, résultante des ressources pour le bien.

Il est expérimentalement constaté que le péché grave, aussi bien que le véniel et les omissions, prend son origine dans le tempérament et le caractère. Les *imperfections* subissent la même loi dans ses conséquences.

L'on admet aujourd'hui que l'*hérédité* exerce une énorme influence sur le tempérament : les parents transmettent à leurs enfants les éléments de la constitution naturelle ou organisme. Néanmoins, l'éducation, les saines habitudes, l'usage dominant de la volonté libre seront les contre-poids des tares héréditaires, car l'âme spirituelle vient de Dieu et non de la génération.

II.— La **beauté des âmes** est limitée par les *habitudes*, autre cause d'imperfections, aussi bien que la prédominance d'un défaut ou d'un vice.

L'âme constracte une habitude par sa disposition ou manière usuelle de penser, de sentir, de s'exprimer, d'agir. Dirigée vers le bien — la piété et l'obéissance par exemple — cette inclination ou manière usuelle devient l'*habitude* ou *la vertu*. Tournée vers le mal — le mensonge et la colère par exemple — l'inclination devient un *vice* ou le péché habituel.

Toute âme s'accoutume aux actes souvent répétés, à ce point qu'ils finissent par constituer en elle

comme une sorte de nécessité impérieuse : ainsi l'habitude est appelée une *seconde nature.* Lorsque surtout l'habitude répond à une inclination du tempérament, comme la rapidité du langage chez une personne très nerveuse, elle s'impose avec une tyrannie presque irrésistible. On ne la corrige que par l'usage contraire.

L'habitude acquise, *bonne* ou *mauvaise*, *vertu* ou *vice*, est naturelle, morale, spirituelle : elle ne se forme que lentement, par des actes nombreux et fréquents, comme se façonne le talent d'un artiste, au violon ou au piano. L'inclination, l'habileté, la force s'accumulent par l'habitude et acte par acte, semblable à un muscle qui s'exerce et s'assouplit par les mouvements de l'art athlétique.

Aussi bien, au *moral surnaturel*, le péché mortel ne détruit point les bonnes habitudes ou *vertus naturelles.* Dans une circonstance malheureuse, l'âme est mortellement blessée : la voilà dépouillée de la grâce sanctifiante et des vertus infuses. Et malgré ces pertes, elle est absolument la même en apparence : aussi charitable, aussi patiente, aussi dévouée. Pourquoi ? C'est que les habitudes naturelles subsistent réellement. Remarquez bien, toutefois, qu'il n'en serait plus ainsi à la longue, si l'âme retombait dans les fautes graves fréquemment.

Affermie dans les vertus naturelles, l'âme chrétienne, religieuse, sacerdotale, est apte à suivre l'attrait dominant, qui réagit sans cesse et dans les moindres détails, qui l'élève par habitude aux sommets de la ferveur et de ses résultats.

III.— La beauté des âmes est restreinte par les *actes imparfaits*, si voisins des péchés véniels d'omission.

L'*imperfection*, dans le sens de disposition habituelle et permanente, sera ainsi : une sensiblité excessive, un tempérament colère, emporté, un caractère violent, un cœur aimant et passionné...

L'*imperfection* sera aussi un acte, moins conforme à la vertu : la perte du temps au travail, les abondances de langage, l'absence d'un exercice régulier... Et l'âme se dit : " J'ai commis là une imperfection ! "

Les *conseils* sont la matière de ces actes ; comme les *commandements* le sont des péchés. De même que l'âme baptisée n'est pas atteinte par *tous* les préceptes, elle n'est pas non plus invitée à *tous* les conseils. Dieu ne lui demande pas ce qu'il demande aux âmes saintes, ni maintenant, ce qu'il pourra lui demander un jour. On peut ainsi admirer bien des actes parfaits, comme la messe et la communion quotidiennes, sans être appelé à les accomplir.

L'acte imparfait se rapproche du péché véniel : comme celui-ci, il est *volontaire*. Néanmoins il en diffère : l'un est la violation légère de *la loi* de Dieu ou de l'Église ; l'autre est contre la *préférence* de Dieu suffisamment manifestée. Ainsi : omettre la messe en semaine est un acte imparfait, tandis que parler à l'église sans nécessité constituerait, en y assistant, une faute vénielle.

L'acte d'imperfection est toujours une *résistance à la grâce ;* non point, encore une fois, à la grâce qui commande cet acte, mais à la grâce que sollicite l'âme à faire *mieux et plus* pour son avancement en beauté et en perfection. Par ce principe énoncé, on

comprend aussitôt *le vœu du plus parfait*, dont il est fait mention dans la vie des plus belles âmes en sainteté.

Les *actes d'imperfection* ne sont pas soumis à l'absolution sacramentelle : celle-ci n'atteint que les péchés. Faut-il les accuser ? Non assurément. Pourquoi tant de milliers d'âmes en font-elles l'aveu, presque à chaque confession ?

Parce que cet aveu *provoque* l'âme au regret et à l'humiliation, qui sont de l'essence du sacrement : donc il est utile en pratique.

Parce que ces actes, il est très difficile de les discerner des fautes légères véritables, ou dans leurs causes, ou dans leurs effets. Les docteurs en médecine avouent leur impuissance à analyser les phénomènes des maladies : les âmes les plus habiles ont peine à saisir ceux de la conscience et de la vie spirituelle, la plus insaisissable de toutes... Dieu seul a la vision exacte de tous les phénomènes surnaturels dans chaque âme.

Parce que aussi cet aveu, adopté universellement, semble attester une des ces lois divines dont la promulgation se fait, par le sentiment chrétien, sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Parce que cet aveu paraît tenir aux délicates tendresses de l'amitié qui unit les âmes à Jésus : elle subsiste entière, cependant. Mais on veut renouveler dans son Sang la pureté et la vigueur de l'amour.

L'inconvénient serait de faire des aveux inutiles, longs, sans portée et sans regrets : ils seront courts, nets, s'attachant à un *objet spécial*, comme l'aveu même d'un ou deux péchés véniels très précis !...

Article V.— La Beauté, menacée par les tentations

I.— TEXTES

" *Est-ce que la vie de l'homme sur terre n'est pas une tentation.*" (Job 7, 1.) — " *Dieu vous éprouve pour qu'on voie clairement si vous l'aimez ou non.*" (Deut. 13, 3.) — " *Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation.*" (Matt. 26, 4.) — " *Dieu ne tente personne.*" (Jac. 1, 13.) — " *Que celui qui se croit affermi prenne garde à la chute.*" (I 3oc. 10, 12.) — " *Satan, homicide dès l'origine, est un voleur qui ne vient que pour tuer et pour perdre.*" (Jean 10, 10.) — " *Réjouissez-vous, lorsque vous tomberez en diverses épreuves.*" (Jac. 1, 2.)

La vie est une continuelle tentation. Elle l'est en elle-même, à tout instant, jusqu'à la fin, partout et pour tous, même pour Jésus au désert... Mais la distinction est nécessaire : la tentation n'est pas le péché. Que d'âmes font cette confusion et cette erreur ! Elle a été pour les anges et pour nos premiers parents une tentative, une *épreuve*. Elle l'est aussi et le sera toujours pour toutes les âmes régénérées, depuis les apôtres Pierre et Paul jusqu'aux enfants atteignant l'usage de la raison et l'exercice de la foi.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** est menacée par la malice et par la haineuse perversité du *démon*. Mais elle est sauvegardée par la vigilance, la prière, la résistance.

Notez bien qu'il n'y a pas qu'un démon qui nous tente... " *Quel est ton nom, esprit immonde?*" Il répond à Jésus par la bouche du possédé : " *Je*

m'appelle légion, car nous sommes un grand nombre ici " (Marc 5, 9).

Le démon procède par degrés dans la tentation. Il commence par la *suggestion* faite à l'esprit, ou d'omettre un bien à réaliser, ou d'accepter un mal à éviter. C'est une invitation ou une proposition du péché et une incitation ou impulsion à le commettre. Ainsi en a-t-il agi avec Ève et avec Jésus.

Le démon fait ensuite appel au *plaisir* ou à la *complaisance*. Cette délectation imaginative et quasi sensible, toute intérieure, inaugure la faute, sans qu'elle la constitue cependant comme chute responsable et coupable, car cette impression n'est pas encore une adhésion de la volonté. Le consentement volontaire seul consomme le péché.

Le démon poursuit alors sa victime par l'*obsession*, qui est une insistance fréquente et violente. Il y a recours, surtout devant les lenteurs et les hésitations, devant la résistance plus ou moins intense de la volonté. Dès lors, il assiège et cherche à fatiguer, à épuiser les forces, afin d'entraîner l'acceptation et l'accomplissement du mal.

Le démon, voyant l'âme s'attarder et se complaire à la satisfaction du mal proposé, l'amène à y donner plein et entier *consentement*. La tentation a réussi, selon ses desseins, et le péché intérieur est accompli. C'est la *chute* réelle, même si l'acte ne reçoit pas au dehors son exécution. Dans l'âme et devant Dieu, le péché est consommé.

Le démon va parfois plus loin : il a recours, si Dieu l'autorise, à la *possession* et même à la *persécution* de sa victime. Phénomènes étranges et rares, il est vrai !. . . L'austère solitude de Bethléem n'em-

pêcha point de hanter l'esprit de saint Jérôme des honteux souvenirs de Rome impure ; ni le désert ne garantit le grand saint Antoine des luttes les plus affreuses de son ennemi ; ni Hilarion contre ses assauts sans répit ; ni saint Martin, ni saint Paul lui-même contre ses violentes persécutions...

Il n'y a point d'illusion à se faire. Qui que vous soyez, où que vous alliez, quoi que vous fassiez, il vous suivra avec votre ombre. Et c'est Jésus qu'il poursuit dans votre personne...

II.— **La beauté des âmes** est menacée par l'incurable méchanceté du *monde* et par ses scandales. Elle est sauvegardée par la vigilance, la prière et la résistance.

" *Le monde, tout entier établi dans le mal* (I Jean 5, 19), qui n'a pas connu Dieu (Jean 1, 10), pour qui Jésus n'a pas voulu prier (Ib. 17, 9), à qui il arrache ceux qu'il sauve (It. 15, 19) " est composé de l'innombrable multitude, chrétienne ou non, qui vit en état permanent du péché mortel, sans culte envers Dieu et le Sauveur. Ce monde-là se fait gloire de demeurer le complice de Satan dans son œuvre de destruction et de ruine.

Le monde est pour votre âme une menace par ses *maximes* : il fait de l'orgueil la règle de sa vie, et il érige en principe que l'humilité est une sottise et la pauvreté une démence ; il ne se contente pas d'être sensuel, charnel, immonde : il établit en règle que le plaisir est la loi de la vie ; il ne poursuit pas seulement les richesses, mais il tient l'indigence pour une honte et le détachement volontaire pour une folie... Il est le mal organisé et la radicale négation de la vertu sous toutes ses dénominations.

Le monde professe des *erreurs*, en tout et partout. Il a des *contre-vérités* qui détournent les âmes de Dieu de la perfection et du salut éternel. La religion, devoir fondamental de tous, il en fait une affaire d'impression et de convention : Dieu est tantôt sévère et tyrannique, à son sentiment, tantôt indulgent et s'accommodant des péchés. Les dogmes sont absurdes et les miracles impossibles...

Le monde offre, de toutes parts, des *séductions*, qui portent les dehors de la nécessité, qui s'infiltrent comme un poison lent et délétère. Elles s'inoculent avec tant d'agréments et d'enivrements qu'elles revêtent les formes de l'amitié, de l'opulence, de la mode, des arts, de la religion même.

Le monde a ses *temples* et ses *rites:* fêtes mondaines, assemblées de réjouissances, la nuit de préférence, où les sens s'hallucinent, où le cœur s'émeut jusqu'à se pervertir...

Le monde a ses *saints* qu'il honore à sa façon, c'est-à-dire ses grands hommes, ainsi que ses cérémonies ridicules et menteuses... Aussi bien, il se déclare tour à tour le champion des vertus qu'il est incapable de pratiquer, le juge dont la sentence est sans appel, contre Dieu et ses préceptes, contre l'Église et ses ordonnances qu'il viole sans cesse et sans remords, le défenseur hautain des incrédules et des scandaleux publics...

Le monde déborde de *railleries* et de *moqueries* contre la vie chrétienne, la vie religieuse, la vie sacerdotale. Il s'arroge le droit de les diriger, de les approuver, de les condamner... Il a en réserve des menaces, des persécutions, des lois de haine et de vengeance,

ayant recours à la calomnie, au mensonge, à la violence, à la spoliation, au meurtre indirect . . .

Le monde use de toutes ses ressources, qui sont immenses, en vue des *scandales*, afin de pervertir l'innocence et de la flétrir dans les âmes les plus inexpérimentées : livres, théâtres, cinémas, gravures, spectacles et chants . . .

Attendez ! . . . " *Le monde sera jugé !* " (Jean 12. 31).

III.— **La beauté des âmes** est menacée par la *nature déchue*, par ses inclinations et ses passions. Mais elle est sauvegardée par la vigilance, la prière, la résistance.

" *Chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'entraîne et l'enserre*" (Jac. 1, 13). Ce terme *concupiscence* désigne le penchant naturel vers les plaisirs des sens. Elle porte l'âme à agir contrairement à l'ordre, à la raison, à la loi de Dieu. Elle est l'appui principal du démon et la grande force du monde. Toute seule, elle demeure en nous un redoutable ennemi de notre sanctification. Elle revêt les trois formes suivantes.

L'*orgueil* — ou l'estime excessive de soi-même et le désir exagéré de l'estime d'autrui — porte l'âme à faire fonds sur ses idées, sur ses ressources, sur sa volonté personnelle: d'où des erreurs de conduite et des déceptions. Il obscurcit la notion du besoin de Dieu, du recours à Dieu : négation implicite de la nécessité des grâces et de la fragilité humaine laissée à elle-même. Il attaque aussi le droit de Dieu, qui n'est pas seulement le principe des actes vertueux, mais il en est encore la fin : la vue de nos intérêts, même légitimes, n'est que secondaire . . .

La *sensualité* — ou la recherche des plaisirs sensibles — substitue les inclinations de l'instinct animal aux prescriptions nobles de la raison et de la foi. Elle accorde la prédominance des délectations et des passions grossières à l'honneur et à la dignité de soi, au respect de sa personne et de sa destinée immortelle, de la personne d'autrui et de son salut éternel. " *Ceux qui appartiennent au Christ, ont crucifié leur chair avec ses concupiscences.* (Gal. 5, 24)... Les plaisirs des cinq sens et des facultés inférieures sont la négation explicite du perfectionnement moral et surnaturel.

L'*amour des biens extérieurs*, poussé à un degré intense, devient l'occasion d'un triple désordre : elles servent d'aliment à l'orgueil, d'instrument puissant à la sensualité, de détournement des biens spirituels et des secours de Dieu. Il se manifeste sous deux formes : l'attachement excessif à ce que l'on possède et le désir passionné d'acquérir toujours. L'unique jouissance est de posséder...

IV. — Les **avantages de la tentation** sont appréciables, si l'âme vient à la vaincre. L'épreuve est la condition commune, active le travail de la vertu, expie le péché pardonné, exerce la fidélité et la patience, réhabilite l'âme et appelle la rémunération.

Toute âme peut en triompher : négativement, en n'y prêtant nulle attention et en la portant sur un autre objet ; positivement, par la vigilance, la prière, la résistance immédiate et persévérante. (V. Ribet, *Ascét. chrét.*)

CHAPITRE IX

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses Fruits

Article I.—La Beauté de l'âme par la Ferveur

I.— TEXTES

" *Il avait été instruit de la voie du Seigneur et, fervent d'esprit, il enseignait avec soin ce qui concerne Jésus.*" (Act. 18, 25). — " *Vous aimant mutuellement d'un amour fraternel, vous prévenant de témoignages d'honneur, actifs au devoir, fervents d'esprit, servant le Seigneur.*" (Rom. 12, 11.)

La ferveur est le mouvement de l'âme vers l'union divine : elle est opposée à la tiédeur. C'est l'activité même de la vie surnaturelle. Si elle se limite à des élans d'occasion, comme dans le cours d'une retraite, elle est *transitoire.* Demeurant *permanente*, ou mise en mouvement par une cause profonde, soutenue par des habitudes morales favorables, c'est l'*état de ferveur* . . . Cette cause profonde est la bonne volonté portant au bien et au devoir. Ces dispositions favorables ne sont autres que la nature morale restaurée, sans défauts saillants. L'âme fervente ou *dévote* (mot de S. François de Sales) fait ses actions avec facilité, promptitude et fréquence . . .

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** s'accuse par les *signes* de la ferveur *permanente* et parfaite.

Est *fervente d'esprit*, toute âme qui fait de la *pureté d'intention* le principe même de ses actes. Si elle converse ou enseigne, elle le fait pour la gloire de Dieu et le plaisir de Dieu, le bien des autres et leur édification. Si elle travaille et souffre, elle le fait " afin que l'on voit ses bonnes œuvres et glorifie le Père des cieux ". Sa maxime est : " Tout pour la plus grande gloire de Dieu ! "

Est *fervente d'esprit*, toute âme qui vit dans le souvenir de la *présence intérieure de Dieu*, juge de ses intentions, témoin de ses efforts de peine et de dévouement généreux. Elle évite, dès lors, d'offenser ses regards ; elle écarte les fautes les plus minimes, les occasions qui y donneraient lieu, les circonstances où elle prévoit la faute. Elle l'invoque, à toute heure, par des invocations indulgenciées et par des signes de convention, comme ses respirations et les battements de cœur automatiques.

Est *fervente d'esprit*, toute âme qui s'étudie à accomplir *la sainte volonté de Dieu*, avec courage, ardeur, assiduité, dans la fidélité aux grands préceptes, aux conseils évangéliques, aux prescriptions de la Règle. Elle l'adore et l'accepte dans les événements heureux ou malheureux et telle qu'elle est manifestée par la volonté d'autrui dans les choses temporelles et spirituelles. Les moindres bénéfices enrichissent dans le négoce, même moral et surnaturel.

Est *fervente d'esprit*, toute âme qui vise le *perfectionnement de ses actions ordinaires.* Sa devise est bien " Fais ce que tu fais ", non pas avec divagation de la pensée, langueur et mollesse, non point à moitié et avec presse d'en finir, non pour la louange ou l'honneur humain, ni par ambition des grandeurs,

mais avec attention, fermeté calme, en union avec ses trois modèles de Nazareth, avec l'application intense de la volonté. Nulle difficulté ne saurait abattre son courage ; nulle fatigue, nul ennui, nul dégoût, nulles critiques ne peuvent désarmer sa force de persévérance. Elle a son règlement personnel et elle l'exécute journellement : rien ne réussit à la détourner de ses fins.

Est *fervente d'esprit*, toute âme qui aspire à de plus *grandes choses* pour Jésus, pour l'Église, pour les âmes, pour son pays, qu'elles soient ardues ou pénibles, faciles ou exigeant l'héroïsme. Elle est prête à tout, à la mort même. "*Le feu ne dit jamais : Assez !*" (Prov. 30, 16).

A ces indices l'on reconnaît les traits de l'attrayante physionomie de l'âme fervente.

II.— **La beauté des âmes** s'accuse par les *effets* de la ferveur parfaite. Une comparaison, empruntée à l'industrie contemporaine, les peut bien mettre en relief.

Une énorme chaudière est remplie d'eau froide. Le liquide est immobile, ne dégage aucune vapeur, refroidit les parois qui l'enserrent, reste impropre à la cuisson des aliments... Le feu de la fournaise le transforme soudain : l'*immobilité* cesse, l'ébullition fait flotter les *impuretés*, la *vapeur* se dégage, la *chaleur* rayonne, la *cuisson* s'opère, au besoin. Ces phénomènes sont analogues aux effets de la ferveur dans l'âme.

La *ferveur* tire l'âme de son inaction, de l'immobilité de la tiédeur. Par elle les facultés s'activent dans l'oraison, la prière, le devoir d'état, l'acquisition des vertus, les œuvres du zèle...

La *ferveur* élimine de l'âme les scories et les résidus de la tiédeur. L'âme ressent une plus énergique répulsion du péché et des occasions qui y conduisent. La délicatesse de conscience s'est affinée, en proportion de la détestation du mal.

La *ferveur* réchauffe et consume l'âme de l'*amour* de Dieu : elle, glacée de langueur, grâce à ce feu intérieur, dégage une chaleur rayonnante surnaturelle qui la vivifie, la stimule, l'embrase. Elle atteint ainsi, comme par une contagion morale, les autres âmes de son rayon, de ses relations domestiques et sociales. Fervente, elle est un sujet d'*édification pratique*, d'amélioration, de conversion peut-être.

La *ferveur* élève l'âme à Dieu et aux choses de Dieu, comme la buée du matin s'évapore vers les hauteurs, grâce à la rosée nocturne. Dans le cœur naissent les saints désirs, chauds et puissants, dilatant le zèle, alimentant le sacrifice : sur les lèvres se pressent les aspirations de foi, les soupirs d'amour, et montent vers le trône céleste comme les nuées d'encens, partant des trois poitrines de Nazareth !...

La *ferveur* alimente l'âme de mets spirituels qui lui garantissent vie, santé, force : méditations, confessions, communions, lectures, examens, visites aux autels, saint office... " *Tout coopère à son bien !* " (Rom. 8, 28.) C'est l'*efficacité* des choses spirituelles.

La *ferveur* est pour l'âme une *puissance motrice* incomparable. C'est la grande utilisation de la vapeur, de mouvoir les engins et de les entraîner sur les rails, sur les océans, dans les usines. L'âme fervente seule opère des merveilles : œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, entreprises difficiles à fonder, à entretenir, à développer, obstacles à franchir ou

à renverser... C'est le dévouement infatigable des saints, des missionnaires, des fondateurs et fondatrices des plus belles œuvres de l'Église, pour Dieu et les âmes !...

Article II.—La Beauté de l'âme par la Joie

I.— TEXTES

" *La crainte du Seigneur donnera l'allégresse et la joie.*" (Eccle. 1, 11.) — " *Je vous ai dit cela, afin que ma joie soit en vous et que la vôtre soit pleine.*" (Jean 15, 11.) — " *Les disciples eurent une joie extrême en voyant le Seigneur ressuscité.*" (It. 20, 20.) — " *Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours : soyez dans la joie.*" (Phil. 4, 4.)

La joie est un épanouissement de l'âme, un frémissement du cœur. *Mauvaise*, si elle vient du sentiment du mal, du péché commis, du scandale ou des malheurs du prochain, de la haine de Dieu et de ce qui touche à la religion et à son culte ; *dangereuse* souvent, si elle provient des biens sensibles, comme les festins, les danses, les réunions publiques, les richesses, les amitiés douteuses. *Bonne*, elle est le fruit savoureux du devoir accompli, des actes de vertu ; *supérieure*, si elle s'inspire du sacrifice et de l'héroïsme patriotique ; *surnaturelle*, si elle résulte des éléments intérieurs de la grâce...

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** comporte la *crainte filiale* et la *sainte tristesse*, sœurs de la joie.

Les *bienfaits* de la tristesse contrebalancent ses dangers. Elle procure à l'âme le détachement des biens terrestres, en lui montrant la vanité des honneurs, du bien-être, des affaires, des divertissements.

Elle aide l'âme dans l'*expiation* du passé, en opposant la douleur à l'excès des joies, l'humiliation à l'excès de l'exaltation. " *Mon âme est triste jusqu'à la mort !* " (Matt. 26, 38.)

Elle transfigure l'âme par la *générosité*, car d'instinct elle résiste au mal qui l'atteint personnellement; par la *force*, car le désir de sortir de la souffrance réveille ses énergies; par la *bonté*, car l'expérience du malheur la rend compatissante aux douleurs du prochain.

Les *bienfaits* de la crainte servent de fondements mêmes à la joie. Sans doute, la peur et l'horreur de l'offense sont excellentes ; mais la *délicatesse* de conscience produit le respect pour les vertus dominantes, foi, espérance, charité, justice, pureté : elle entretient la vigilance sur soi, la sécurité de l'innocence...

Toutefois, la crainte *filiale* constitue la révérence attendrie envers Dieu. A l'amour qui avance vers lui, elle ajoute le *saisissement* qui retient en face de la majesté souveraine et la perfection infinie.

Toute âme belle conçoit et pratique ainsi le respect du *nom de Dieu*, la tenue modeste dans la *prière* et la fréquentation des *sacrements*. Respect aussi des *personnes* consacrées à Dieu : prêtres, religieuses, évêques, pape ; des *choses saintes* : églises, tabernacle, eau bénite...

II.— **La beauté des âmes** s'accuse par les sentiments de *joie* dans les membres de la *même famille.*

Dieu est plus que Créateur : c'est "*le Père* des cieux !" par la communication de sa vie au saint baptême.

Chaque âme sanctifiée est son *enfant*. Le ciel lui revient de droit, comme font les biens des parents ici-bas. Et ce ciel, ce n'est pas le bonheur, à la manière humaine, mas la félicité même de Dieu. C'est la vision réelle, "*face à face*", la possession et la jouissance de ce Père si bon, si beau, si aimant, si parfait. Et l'âme le sait, l'espère, en jouit d'avance avec tressaillement !

Puis elle comprend pourquoi son Dieu lui a montré tant de condescendance et communiqué tant de secours ! Pourquoi aussi il lui a envoyé Jésus, pauvre, humble, laborieux, souffrant... Pourquoi ce Fils *aîné*, frère des *adoptés* de son Père, a daigné rester avec elle dans l'Eucharistie et compléter son grand mystère de l'Incarnation par la Communion... C'est que l'âme, et les autres âmes de la sainte Église, ne forment toutes ensemble qu'*une seule famille !* Quelle perspective d'allégresse !

Dans la même famille, les cœurs ne font qu'*un cœur*. Là, on sait patienter longtemps. On oublie vite les torts. On donne ses soins aux malades et l'on reçoit tous les témoignages de l'affection profonde et durable des âmes.

Ainsi, ce Père qui est aux cieux, ce Jésus qui se donne en nourriture, ces liens de parenté, cette union commencée ici et inaltérable au ciel, toutes ces choses délicates sont pour l'âme, en état de grâce habituelle, une intarissable source de joie inexprimable. Si elle craint de la tarir, elle s'honore de ce sentiment. Si elle craint de briser ces liens

d'amour, elle l'appréhende plus pour Jésus que pour elle-même. Non, jamais elle ne voudra consentir à contrister tous ces cœurs qu'elle aime et qui l'aiment plus et mieux encore !

III. — La **beauté des âmes** s'accroît aussi de *la joie* qui vient des personnes et des choses d'ici-bas.

Unie à Dieu par l'humanité de Jésus, l'âme goûte, aussi bien, les belles joies de la terre : les *choses* lui en versent les gouttes venant du Créateur, comme l'air, la lumière, la chaleur, les scènes de la nature... La mobilité des heures du jour, des aspects des saisons et des objets, selon les âges, de la demeure située à l'horizon natal, tout répond à notre besoin inné de changement. L'espoir des choses qui ne sont pas encore, le souvenir de celles qui ne sont plus, les rêves mêmes qui ne se réaliseront point, tout nous verse quelques rayons de joie. Beauté des paysages, beauté de la flore et de la faune, beauté humaine, ravissent le cœur et transportent tour à tour d'allégresse et de bonheur.

La *joie* lui vient surtout des *personnes*. S'il en est qui nous froissent, blessent, calomnient, nuisent de toute manière, il en est plus qui nous estiment, affectionnent, défendent, honorent. L'amitié, prolongement de la parenté, rassérène l'âme, la rend heureuse par les marques de sympathie et de bonté. L'entourage des connaissances lui donne le témoignage de ses qualités et sait partager avec elle la félicité fugitive de la vie sociale.

Toutefois, la plus pure joie de la nature lui vient d'une *conscience* bonne et sereine. Loin de vouloir le mal à autrui et de lui porter l'ombre de scandale, elle lui souhaite et fait le bien, elle lui verse le bon-

heur : n'est-il pas infiniment doux au cœur bon de se communiquer en belles actions de dévouement et de charité!...

Article III.—La Beauté de l'âme par la Paix

I.— TEXTES

" *Prince de la paix.*" (Is. 9, 6).— " *Celui-là sera la paix.*" (Mich. 5, 5.) — " *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*" (Luc 2, 14.) — " *Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu.*" (Matt. 5, 9.) — " *La paix soit avec vous. Ne craignez point, c'est moi.*" (Luc 24, 36.)

Saint Augustin a décrit les conditions de la paix : " La paix du *corps*, c'est le tempérament bien ordonné, équilibré. La paix du *cœur*, c'est le repos des inclinations, maîtrisées par la vertu. La paix de l'*âme raisonnable*, c'est l'accord harmonisé des principes directeurs de la raison avec les actions. La paix de la *personnalité* humaine, c'est la santé et la conduite morale bien ordonnées. La paix de la *société*, c'est l'union des esprits et des volontés dans l'ordre public. La paix du *foyer*, c'est la concorde de l'autorité et de l'obéissance. La paix *surnaturelle*, c'est la parfaite union de l'âme avec Dieu. La paix de toutes choses, c'est l'ordre et la tranquilité." (De Civ. D. liv. 19.)

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** resplendit de la paix de l'âme *avec Dieu.* Cette paix, c'est la certitude du

pardon. Jésus, le doux Rédempteur, l'a apportée par sa médiation, de la crèche à la croix.

Si l'âme se rassérène par la joie, elle jouit dans la paix. Ses bienfaits viennent tous de Jésus : elle le sait et elle le sent.

Relevée de la chute originelle au baptême, elle l'a été encore, tant de fois depuis, par le pardon de ses propres fautes, en vertu des abaissements de Jésus. Par lui, en principe, tous les péchés des hommes sont remis... Sans Jésus, l'âme juste verrait se dresser contre elle *la justice* de Dieu irritée : toutes ses iniquités, toutes les fautes qu'elle eût certainement commises sans sa grâce, resteraient sans pardon. Quelle désolante détresse !

Mais Jésus, puissant et bon, cœur très aimant, a paru, a parlé, a agi, a souffert. Près de lui, avec lui, par lui, l'âme respire et se sent dans une atmosphère de sérénité parfaite. Leur union fait la douce paix !

Jésus veut seulement la condition de *la bonne volonté*. N'est-ce point naturel ? Est-ce difficile ? Bonne volonté ne comporte pas l'idée de *grandes actions*, sanglantes austérités ou sublime héroïcité des vertus !... Bonne volonté, c'est donner ce que l'on a, c'est faire ce que l'on peut. Elle ne rend pas l'âme impeccable ; elle n'exige pas toute perfection. Bonne volonté comporte et demande bien l'horreur du péché habituel, consenti et accepté, même léger, un souci vigilant à l'éviter, une fidèle promptitude à le désavouer. Alors c'est la douce paix.

Oui, la paix *complète* règne dans l'âme fervente et joyeuse. Dégagée d'elle-même, intimement unie à Dieu par sa présence continue, elle se meut libre-

ment, facilement, dans la vie de chaque jour, comme l'oiseau-mouche dans l'air et parmi les fleurs ! Plus de fautes, plus de pertes de la grâce : aussi, paix durable !

II.— La **beauté des âmes** ressort de la paix *avec soi-même*. Cette paix, c'est la domination de la nature et de ses convoitises: Jésus l'a apportée par *ses exemples*, de la crèche à la croix.

Ici c'est la victoire sur tout ce qui trouble, sur tous les ennemis du dedans et du dehors : exigences des sens, satisfactions des facultés sensibles, préoccupations de l'amour et de la volonté propre...

Jésus, idéal et modèle imitable, est venu, a parlé, a agi, a souffert. Par le mépris souverain qu'il a fait de tout, il montre à l'âme imitatrice *le peu que valent* ces choses : il inspire le courage de s'en détacher et de s'en éloigner.

Alors la paix s'étend, dans le silence des passions, dans l'absence de désirs humains, dans la tranquillité des devoirs d'état et de son genre de vie.

Comment consentir à voir Jésus se priver, se renoncer pour les âmes, sans que l'âme se décide à immoler ses goûts et ses satisfactions, parfois dangereuses ? A supposer qu'elle n'ait point la joie des consolations, son amour, sa confiance, son union avec Jésus lui font goûter une paix divine.

III.— La **beauté des âmes** ressort aussi de la paix *avec le prochain*. Cette paix, c'est l'épanchement de la *charité surnaturelle:* Jésus l'a apportée aux hommes et l'a promulguée par *son commandement*.

La paix est rendue facile par Jésus. Elle a été fondée par lui sur l'*estime* et sur *l'amour* du prochain.

“ *Ce que vous ferez à un petit enfant, c'est à moi-même que vous le faites !* ” Jamais parole semblable n'avait retenti parmi les peuples : rivalité, haine, provocations, guerres ; dans les familles : aversions, discordes, meurtres; en société : mauvaise foi, oppression, inimitié...

L'âme peut estimer et aimer autrui en dehors de sa valeur personnelle. Jésus couvre chaque homme de sa propre dignité. Et il vit lui-même en chaque chrétien. Donc il a assuré le règne de la paix.

Pour estimer et aimer les âmes, il faut voir Jésus dans la personne du prochain. Il faut emprunter ses idées, ses sentiments, ses procédés envers lui. Hélas ! souvent l'on est enclin, d'instinct et par impression, à ne discerner que les torts et les défauts des personnes qui déplaisent : “ *les païens et les mondains agissent ainsi* ” (Matt. 5, 47). Jésus a laissé l'exemple contraire, durant toute sa vie. Il n'a pas craint de l'imposer à toutes les âmes de l'avenir : “ *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !* ” (It. 11, 29.) Ses actes ont confirmé ses paroles : “ *Je vous ai donné l'exemple...* ” (Jean 13, 15).

Quelle insondable profondeur de la paix de l'âme, unie à Jésus par l'imitation !... Envers le prochain, même méchant et pervers, injuste et persécuteur, quelle déférence, quels égards ! L'âme sait que le mépris et l'aversion, la répulsion et la haine, feraient injure à Jésus. A lui seul est réservé le jugement, ainsi que la condamnation, s'il y a lieu. A elle, l'oubli des torts, l'absence de rancune, les sentiments de pitié et de miséricorde, les témoignages de la douce charité !...

Il serait désolant et scandaleux que la paix ne puisse fleurir parmi les âmes d'un même Institut ! Ou bien, dans les rangs des élus du sanctuaire !... Parmi celles qui prient et pleurent au pied de la croix, qui s'assoient au même festin eucharistique, il n'y aura de joie et de ferveur, de fécondité et de bénédiction, que par l'intime union dans la paix du Seigneur !...

Article IV.—La Beauté de l'âme par l'Abandon

I.— TEXTES

" *Cependant, ô Père, non point comme j veux, mais comme vous le voulez.*" Matt. 26, 39.) — " *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.*" (Luc 23, 46.) — " *En Dieu, nous avons la vie, l'action, l'existence.*" (Act. 17. 28.)

Un défaut commun et fréquent est l'habitude ou l'esprit de l'*indépendance*, à l'égard de Dieu et de ses grâces nécessaires, à l'endroit de l'autorité et de ses intentions... La nature, même chez les personnes consacrées à Dieu, prend le change : elle s'attribue, corps et âme, le pouvoir et la gloire d'agir seule et par elle-même ! Autant rêver qu'une pendule d'elle-même mesure les jours, les mois, les années, sans ressort moteur et sans aucune main pour le remonter ! Cet état d'esprit, illusion et erreur, est contraire au dogme catholique. Tout être a besoin de l'action incessante de la Providence; toute âme, au surnaturel, de la motion et de la coopération de la grâce de Jésus : d'où l'action, l'indifférence, l'abandon.

II.— CONSIDÉRATIONS

I.— **La beauté des âmes** est perfectionnée par l'abandon de l'âme à l'*action divine.*

L'action de la divinité dans l'âme est vitale et consciente de sa part, bien que cachée aux regards. Ainsi circule en nous le sang, qui développe taille, muscles et organes, en silence. Ainsi la sève part des racines et produit raisin et vin. L'âme *ne sent pas*, mais *connaît* la vie divine en elle.

A l'action divine elle doit ajouter sa *libre coopération.* Quel beau rôle ! Mais quelle responsabilité aussi, si elle refuse cette coopération !

Son premier devoir est d'*assurer la liberté* à l'action de Jésus en elle. En conséquence, elle doit se dégager de toute influence contraire, des vues ou idées trop humaines, des volontés trop personnelles, des goûts sensuels, des intérêts mesquins, des défauts saillants du tempérament et du caractère. Comment Jésus sera-t-il libre d'agir, si l'âme est liée et esclave ?...

Un autre devoir est de *saisir cette action,* c'est-à-dire de lui présenter une âme attentive, recueillie, douce, en paix. De la sorte, elle aura le souvenir de ses enseignements si beaux ; elle analysera avec goût ses sublimes exemples. Il faut vivre au-dedans de soi pour être conscient de la vie et de la présence de Jésus.

Un troisième devoir est d'*entrer dans cette action.* Celle-ci vient prendre l'âme par toute bonne inspiration qu'elle contrôle sagement, par les lumières de la foi éclairant les actions journalières, par les prescriptions du devoir d'état... Être fidèle à la grâce, c'est suivre l'appel et l'impulsion de Jésus. L'âme se

sent ainsi docile et résolue. " *Ce n'est plus moi qui vis, c'est bien Jésus qui vit en moi !* " (Gal. 2, 20.)

II.— **La beauté des âmes** est perfectionnée par la *sainte indifférence.*

" Nous devons, écrit saint Ignace, nous *faire indifférents* à l'égard de tout le monde créé — excepté la volonté de Dieu — de telle sorte que de nous-mêmes, nous n'ayons pas de préférence ou de choix pour la santé ou la maladie, la richesse ou la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation, une vie courte ou longue..." *En fait*, l'âme vertueuse va et vient dans la vie commune ; elle sent, choisit, aime, jouit, souffre : rien de ce qui est humain ne lui est étranger et il y a auprès d'elle tout ce qui charme.

Mais alors où est son indifférence ? Dans sa *disposition préalable* à la déférence juste et amoureuse, à l'égard de la permission ou de la volonté de Dieu. Il peut vouloir sanctifier telle âme par l'infirmité, telle autre par le travail, telle par l'épreuve, telle par la consolation. Une fois la volonté de Dieu connue sur ce détail et sur tous ceux des devoirs, l'âme devient active à correspondre à la grâce.

La disposition d'indifférence cesse alors : elle fait place à l'*adhésion* ferme et résolue à cette volonté manifestée, et à l'amour de tout ce qu'elle propose. Les commandements et les conseils, la fonction marquée par l'obédience, les talents à exercer, les affections qu'elle nous garantit, tout ouvre à l'âme une vaste carrière d'activité, de progrès, de vertus, de mérites.

On voit ainsi que l'indifférence n'est pas l'*insensibilité,* car le cœur se réjouit de faire le bon plaisir de Dieu, par des actions pures, ardentes, généreuses.

Elle n'est pas non plus une sorte d'*immolation* froide et cruelle *de toute initiative* : au contraire, elle préserve l'âme de l'illusion qui lui fait prendre ses idées et ses goûts de préférence aux volontés de Dieu, et, au lieu d'être inerte, elle incline l'âme à seconder l'action de la grâce divine.

C'est une sainte dépendance très noble et auguste, qui prête le concours aux mouvements divins, afin d'opérer les œuvres du perfectionnement et de la sainteté.

III.— La **beauté des âmes** est perfectionnée par le *saint abandon.* L'âme n'abdique pas ses justes initiatives, mais elle quitte ses inutiles préoccupations : le calme concentre ses forces, la confiance les multiplie ; et sa fidélité est affranchie de la crainte qui paralyse.

D'abord, l'*abandon* consiste à laisser tout à la discrétion de Jésus et de ses représentants : il est synonyme de *confiance.* Voyez l'enfant : il remet à son père le soin de son avenir ; il le consulte, s'il s'agit de décisions présentes ; il le prend par la main, quand il faut avancer.

Puis, l'*abandon* est appuyé sur l'*admiration*, qui seule sent la beauté des œuvres de Dieu. Œuvres gigantesques, des mondes lointains qui roulent dans l'espace au milieu de l'éternel silence des lois harmonieuses ; œuvres des infiniment petits, cachés dans les globules du sang ou qui dévorent les masses de terres et de plantes pour former les couches cultivables ! Il est le maître absolu de toute vie ici-bas. Selon qu'il le permettra ou le voudra, l'âme sera heureuse ou malheureuse... Oh ! qu'elle se sent

foncièrement dépendante ! Et elle aime alors l'abandon entre ses mains.

Cet abandon est le *rêve de son amour.* L'amour rêve surtout l'intimité. En est-il de plus grande que celle de deux volontés unies en tout, pour produire les mêmes pensées, sentiments, actions ? Quoi de plus suave !

Cet abandon est le *besoin de l'amour.* L'amour donne et se donne. Donc l'âme laisse à Dieu en elle ce qu'elle a, ce qu'elle est, son activité surtout qui est sa vie, ses sacrifices aussi qui coûtent le plus et que transfigure l'amour.

En résumé, l'âme atteint ainsi sa *perfection relative.* Le saint abandon grandit sa paix, sa liberté, sa simplicité.

L'âme s'élève par le sentiment de son rôle. Elle est ravie de se voir, elle si pauvre et si faible, animée par l'action et la présence de Dieu tout-puissant et très bon. Elle se plaît à s'unir à son action intérieure et elle se confie à lui pour les événements et les choses extérieures, même l'heure de sa sortie de la vie terrestre ! C'est le dernier mot de la béatitude ici-bas !

Le plus beau fruit de l'âme parfaite sera la *gloire céleste*, constituée par la vision intuitive et béatifique.

" *Voici que j'aperçois les cieux entr'ouverts et Jésus assis à la droite de Dieu !* " (Act. 7, 55.) — " *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment !* . ." (I Cor. 2, 9.) — " *Il fut ravi dans le paradis et entendit des paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis à l'homme de rapporter.*" (II Cor. 12, 4.)

TABLE DES MATIÈRES

Notions préliminaires

PREMIÈRE PARTIE

La Beauté Naturelle

CHAPITRE PREMIER

LA BEAUTÉ PHYSIQUE

CHAPITRE II

LA BEAUTÉ ARTISTIQUE

CHAPITRE III

LA BEAUTÉ INTELLECTUELLE

CHAPITRE IV

La Beauté morale

DEUXIÈME PARTIE

La Beauté divine

CHAPITRE PREMIER

La Beauté de Dieu

CHAPITRE II

La Beauté de Jésus-Christ

CHAPITRE III

La Beauté de Jésus-Christ

CHAPITRE IV

La Beauté de l'Esprit-Saint

TROISIÈME PARTIE

La Beauté Surnaturelle

CHAPITRE PREMIER

La Beauté de Marie

CHAPITRE II

La Beauté de Joseph

CHAPITRE III

La Beauté des Élus

CHAPITRE IV

La Beauté de l'Église

CHAPITRE V

La Beauté de l'âme individuelle

Sa Nature

CHAPITRE VI

La Beauté de l'Âme individuelle

Sa fin

CHAPITRE VII

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses accroissements

CHAPITRE VII

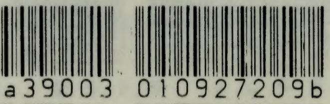
La Beauté de l'Âme individuelle

Ses phases

CHAPITRE IX

La Beauté de l'Âme individuelle

Ses fruits




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 07 20 07 0